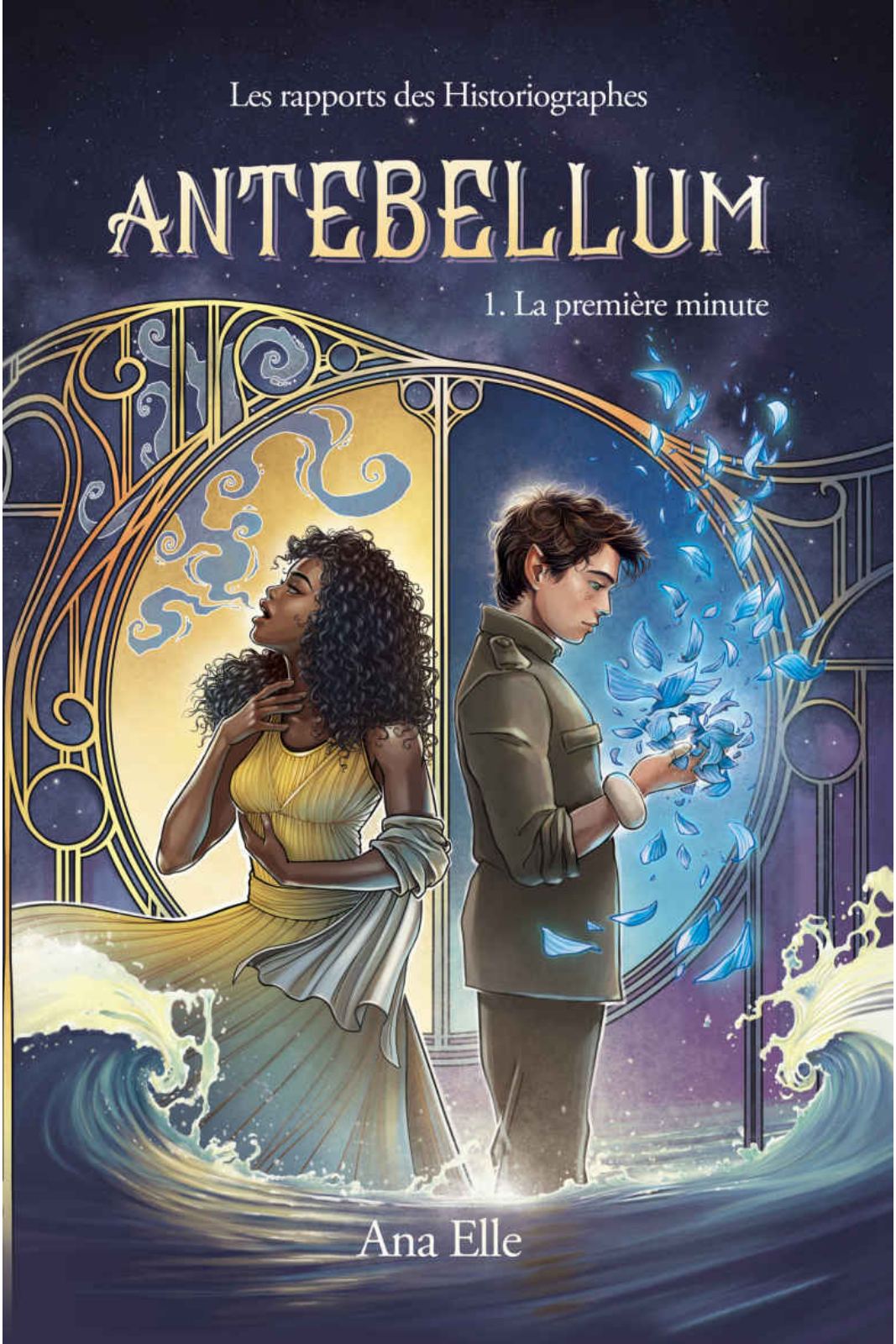
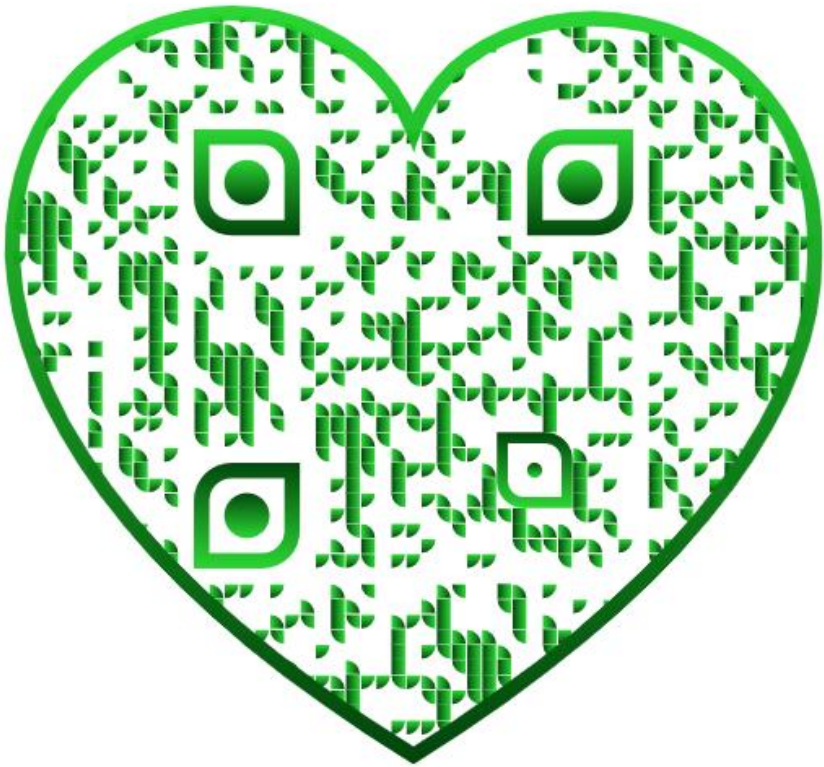
Les rapports des Historiographes

ANTEBELLUM

1. La première minute



Ana Elle



Les rapports des Historiographes

ANTEBELLUM

1. La première minute

Ana Elle

Antebellum

La Première Minute

Ana Elle

Copyright © 2025 Ana Elle

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, des événements ou des lieux serait pure coïncidence.

Crédits :
Bêta-Lecture : Laura Thiébaux, Rosario Gandossi, Roberto Vecchione
Correction du texte : Abra Correctio
Illustration de la couverture : Pascal Thiébaux

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite ou transférée d'aucune façon que ce soit ni par aucun moyen, électronique ou physique, sans la permission écrite de l'auteur, sauf dans les endroits où la loi le permet. Cela inclut la photocopie, les enregistrements et tout système de stockage et de retrait d'information, aux termes des articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 978-2-9597034-0-9
Dépôt légal : Février 2025
Loi n°49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse : Février 2025
Copyright © 2025 Ana Elle
67000 Strasbourg
www.anaelleautrice.fr

À tous ceux qui rêvent de changer le monde,
Et qui y parviendront

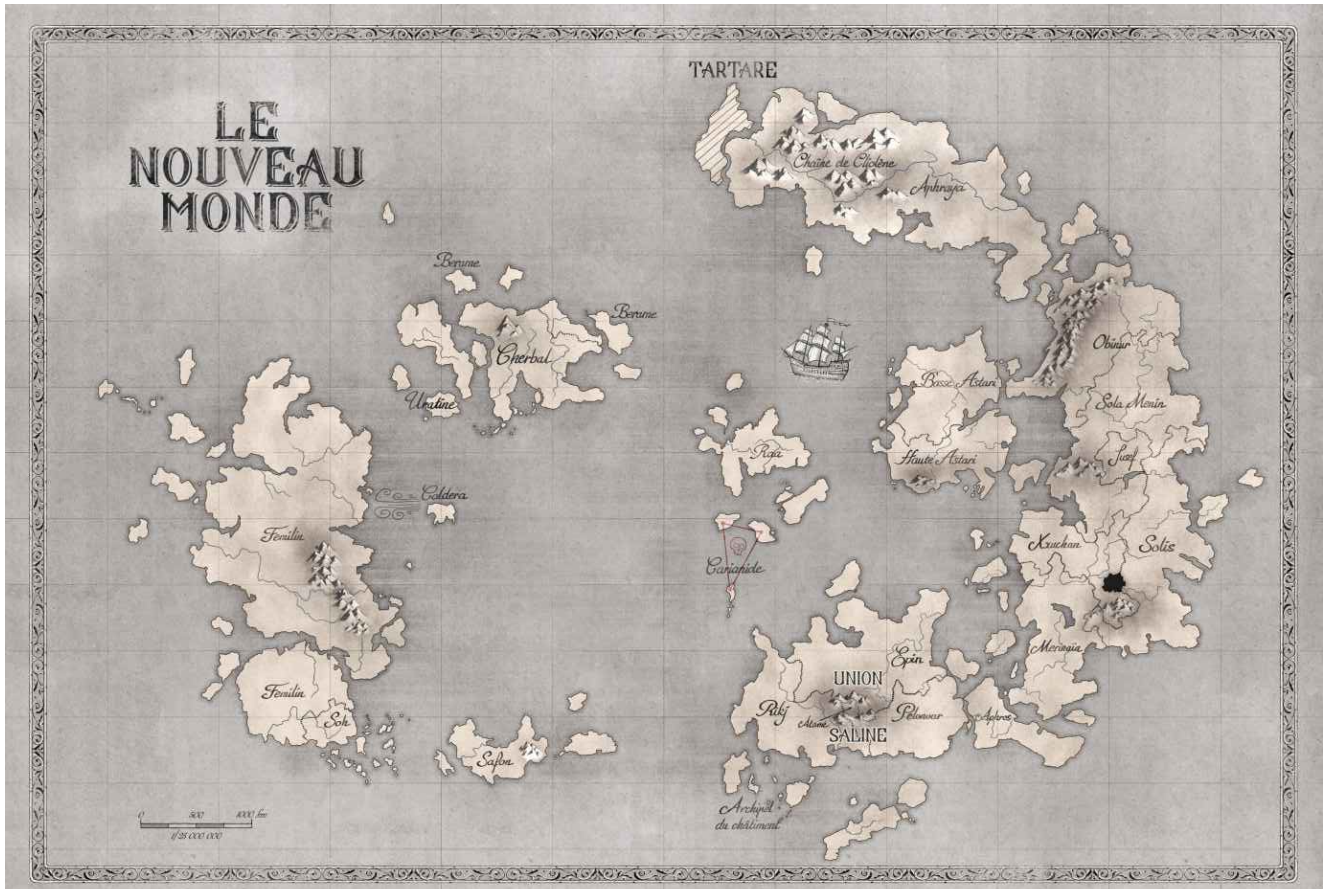
Contents

Title Page
Copyright
Dedication
Note des Historiographes
Chapitre 1 : Horace
Chapitre 2 : Daphné
Chapitre 3 : Horace
■■■
Chapitre 4 : Daphné
Chapitre 5 : Horace
Chapitre 6 : Daphné
■■■
Chapitre 7 : Horace
Chapitre 8 : Daphné
Chapitre 9 : Horace
■■■
Chapitre 10 : Daphné
Chapitre 11 : Horace
Chapitre 12 : Daphné
■■■
Chapitre 13 : Horace
Chapitre 14 : Daphné
Chapitre 15 : Horace
■■■
Chapitre 16 : Daphné
Chapitre 17 : Horace
Chapitre 18 : Daphné
■■■
Chapitre 19 : Horace
Chapitre 20 : Daphné
Chapitre 21 : Horace
Chapitre 22 : Daphné
Chapitre 23 : Horace
Chapitre 24 : Daphné
Chapitre 25 : Horace
Chapitre 26 : Daphné
Chapitre 27 : Horace
Chapitre 28 : Daphné
Chapitre 29 : Horace

Chapitre 30 : Daphné
Chapitre 31 : Horace
Chapitre 32 : Daphné
Chapitre 33 : Horace
Chapitre 34 : Daphné
Chapitre 35 : Horace
Chapitre 36 : Daphné
Chapitre 37 : Horace
Chapitre 38 : Daphné
Chapitre 39 : Horace
Chapitre 40 : Amosis
Chapitre 41 : Daphné
Chapitre 42 : Horace
Chapitre 43 : Daphné
Chapitre 44 : Horace
Chapitre 45 : Daphné
Chapitre 46 : Horace
Chapitre 47 : Daphné
Chapitre 48 : Horace
Chapitre 49 : Daphné
Chapitre 50 : Horace
Note des Historiographes
Remerciements

Cette œuvre peut contenir du contenu dérangeant pour certaines personnes :

Assassinat
Sang
Explosions
Enfants décédés (morts non décrites, corps décrits)
Manipulation psychologique
Discrimination
Mention de torture
Mention de génocide
Brûlure


LE NOUVEAU MONDE
TARTARE
Chaîne de Clicône
Anhraja
Berune
Berune
Cherbal
Uratine
Obinur
Basse-Astari
Sola-Menin
Haute-Astari
Jeef
Caldera
Rija
Fenilin
Cariaphide
Xuchan
Solis
Meriagia
Epin
UNION
Fenilin
Eoh
Pelmoor
Adelora
SALINE
Safon
Archipel du châtiment
500
1000 km
1/25 000 000

Basse Astari
Pharos
Port du Téna
Honage
Capitale de Basse Astari
Suina
Fortia
Capitale de Haute Astari
Port Cyrus III
Périatis
Lanim
Port Aliénus I
Haute Astari
0
250
500
750
1000 km

Note des Historiographes

[Extrait d'un journal incomplet retrouvé dans des ruines au nord de la Basse Astari]

⁂

[…], l'Horloge de l'Apocalypse a retentit à la surprise générale. Personne ne […]. Les raisons sont encore incertaines, mais des rumeurs se propagent sur l'implication de […] aurait profité […] son projet dangereux pour l'avenir du reinaume.

⁂

Ce que nous savons […] la famille royale mettra tout en œuvre pour que cet affront soit puni.

⁂

[Il faudra plusieurs mois aux Historiographes pour compléter les manques et comprendre comment le monde a failli toucher à sa fin après cinq siècles de paix.]

Chapitre 1 : Horace

L'Artiste de Rue n'était pas une Constellation facile à se procurer, mais Horace savait faire preuve de patience lorsqu'il le voulait vraiment. Huit ans. C'était le temps qu'il lui avait fallu pour les rassembler, mais après quelques arrangements avec le cuisinier, elles se trouvaient maintenant toutes en sa possession. Le fer-blanc brillait lorsqu'il les passait sous la lumière, révélant les reliefs les plus discrets. Malia lui avait trouvé la dernière lors d'un entraînement en ville.

Malia relia les vingt-deux médaillons grâce à un fil de cuir, puis passa le tout autour du cou d'Horace.

— Comme ça, toutes les Constellations te protégeront.

— Je crois qu'elles ont autre chose à faire, dit Horace avec un rire, caressant le collier du bout des doigts.

Malia leva les yeux au ciel tout en attachant ses épais cheveux blonds en une queue de cheval serrée. Ils vérifièrent chacun l'uniforme de l'autre. Tout était impeccable, pas une seule tache sur le tissu crème taillé sur mesure chaque année pour leur aller à la perfection. Ce n'était pas le jour pour être débraillé.

Horace avait envie de vomir, autant d'excitation que de terreur. Il attendait ce jour depuis… eh bien, sa naissance, en fait. Peu de gens pensaient qu'il arriverait jusque-là, mais il ne s'était pas levé tous les jours deux heures avant tout le monde pour abandonner lamentablement avant la fin.

Le coup de clairon reconnaissable entre mille retentit enfin, rassemblant les trente-deux Fées de la promotion dans la salle commune. C'était la dernière fois qu'Horace y pénétrait. Elle allait lui manquer, avec son sol en bois habituellement recouvert de tapis et ses murs d'où pendaient les bannières aux quatre couleurs des Fées. Malia et lui se placèrent sous la bannière verte destinée aux DendroFées. Ils n'étaient que huit dans la file, mais ils se mirent par deux de manière méthodique.

Horace lissa son uniforme et vérifia que ses cheveux n'avaient pas d'épis. Il respira profondément pour faire ralentir son cœur, mais son calme disparut quand on lui tapa dans le dos.

— Tu vas me manquer, Horace, mais c'est peut-être pour le mieux. Ça m'embêterait de devoir ramasser tes boyaux dès la première

mission.

— Va te faire voir, Félix ! cria Malia.

Félix s'éloigna en riant vers la bannière rouge des PyroFées.

— L'écoute pas, cet idiot. Il ne mérite pas ton attention.

— Je sais.

Horace porta ses mains aux bracelets qui ornaient ses poignets. Ils étaient faits avec le bois de l'Arbre Sacré. Il saurait bientôt si leur formation était une réussite et s'il était digne de défendre son pays comme des milliers d'autres Fées avant lui. Si les supérieurs décidaient que l'un d'entre eux n'était pas destiné au champ de bataille, on lui retirerait ses bracelets. Personne ne savait ce qui arrivait ensuite à ceux qui n'étaient pas sélectionnés.

Pourtant, Horace n'était pas serein. Ses performances n'avaient jamais été prodigieuses, contrairement à Malia, mais il avait beau se dire qu'il n'était pas mauvais au point d'être renvoyé, sa petite voix intérieure lui soufflait le contraire.

Le silence tomba soudainement sur la pièce. En face d'eux avait été installée une estrade, sur laquelle le sergent instructeur Parsé monta. Sa casquette gris foncé était bien enfoncée sur son crâne chauve, ses yeux bleus brillaient comme la mer au soleil, indiquant sa capacité à maîtriser l'eau.

— Soldats ! Voilà enfin que je peux vous nommer comme tels. C'est un plaisir de compter tous ces jeunes gens dans nos rangs. Du moins, si vous êtes admis.

Parsé ricana d'une voix rocailleuse, mais personne ne l'accompagna. Le professionnalisme et la tension les en empêchaient. Parsé se reprit, habitué.

— Bien. Je déteste les discours à faire dormir debout. Si j'appelle votre nom, vous venez sur la scène et vous récupérez votre insigne.

Horace ne s'était pas attendu à plus de sa part, mais il aurait aimé quelque chose de plus solennel. C'était tout de même la dernière fois qu'il était leur supérieur direct. Le second de Parsé se pencha à son oreille et lui chuchota quelque chose.

— Ah oui, j'allais oublier. Votre major de promo.

La salle entière retint son souffle. Si Horace tenait seulement à ne pas être renvoyé, les autres n'avaient que cet objectif en tête. Le major de promo était gradé d'office caporal-chef. Le tout était de savoir qui allait avoir le privilège de leur donner des ordres à l'avenir. Certains noms venaient en tête sans effort, mais la plupart ne rassuraient pas Horace. Ils le laisseraient volontiers en retrait pour se débarrasser du poids mort de l'escouade.

— Alors, fit le sergent instructeur Parsé en regardant le mémo que lui tendait son second.

Horace empêcha sa main de se diriger vers son collier et se mordit

la lèvre inférieure. En jetant un regard sur la droite, il vit le visage fier de Félix et s'efforça de lever le menton à son tour.

— Cette année, marmonna Parsé, le major est Malia. Félicitations.

Parsé chassa le mémo d'un coup de main alors que le cœur d'Horace ratait un battement. Un silence pesant tomba sur la salle. À quelques mètres, quelqu'un commença à applaudir, très vite accompagné de cris d'encouragements qui envahirent la salle. Horace était prêt à se briser la voix pour exprimer sa fierté.

Malia resta figée quelques secondes, puis Horace la poussa en avant pour qu'elle monte sur l'estrade. Elle essayait de contenir son sourire, mais personne ne pouvait la blâmer d'être heureuse. Même Félix applaudissait sincèrement.

— Malia, DendroFée, j'ai l'honneur de vous remettre cet insigne qui fait de vous la nouvelle caporale-cheffe de cette escouade.

Ils n'étaient plus une promo, mais une escouade. Malia n'était plus soldate, mais caporale-cheffe. Horace força les muscles de son visage à se détendre. Sourire n'était pas approprié pendant cette cérémonie.

Parsé accrocha l'insigne en forme d'arbre à une branche sur la poitrine de Malia. Elle salua en croisant ses poignets devant elle, puis retourna à sa place, aux côtés d'Horace qui pouvait la sentir trépigner.

Le sergent instructeur s'empara du premier insigne où était gravée la Constellation de Viktor, Le Portier de Bois. Il commença à appeler des prénoms un à un, en partant des AéroFées. Les DendroFées seraient les dernières à passer, ce qui n'arrangeait rien à l'angoisse d'Horace. Pour le moment, tout le monde était appelé. Il était rare de ne pas être sélectionné, aussi fallait-il être un cas à part pour être angoissé à ce propos.

Personne ne voyait le nombre d'insignes restants. Le ventre d'Horace commençait sérieusement à lui faire mal et l'envie de vomir le reprit.

— Horace !

Son cœur sauta dans sa poitrine. Comme lui, quelques minutes plus tôt, Malia le poussa pour le faire avancer. Il entendit à peine les félicitations molles du sergent instructeur. Horace salua Parsé et retourna à sa place, la tête dans les nuages. Il avait vraiment réussi. Horace sortit de sa transe et sourit à Malia.

La cérémonie touchait à sa fin, mais alors que Parsé retournait s'occuper d'affaires plus importantes, il fut rappelé sur l'estrade par son second.

— Ah oui, j'avais oublié, où avais-je la tête ? Vous allez mener votre toute première mission dès demain.

Les têtes et les poitrines se redressèrent davantage. Il fallait parfois plusieurs mois avant d'être appelé en mission, la Haute Astari était en période de paix depuis un moment déjà.

— Des informations nous ont été rapportées qu'Amosis prévoit d'attaquer un orphelinat à quelques kilomètres d'ici. C'est la première fois que nous savons à l'avance où ils vont frapper, alors nous comptons sur vous pour les coincer. Si vous y parvenez, vous serez des héros nationaux, le Maréchal vous remerciera en personne, ajouta Parsé avec un demi-sourire.

L'excitation fut contenue jusqu'au départ de Parsé, mais une fois seuls, ils se laissèrent aller. Les insignes étaient lustrés par de nombreuses mains et on pensait déjà à l'honneur d'arrêter Amosis.

Malia sauta dans les bras d'Horace.

— J'arrive pas à y croire, s'exclama-t-elle.

— Tu es la meilleure, c'est normal que tu aies été choisie.

Elle sourit de toutes ses dents. Malia allait vraiment être une caporale exceptionnelle, il n'en doutait pas.

— Quand même, fit-elle en reprenant son sérieux. Arrêter Amosis, ce n'est pas rien, comme première mission.

— Oui, mais c'est la première fois qu'on a une longueur d'avance sur eux. Ils ne nous échapperont pas.

Horace mit sans doute un peu trop d'enthousiasme dans sa voix. Malia avait raison d'être inquiète. Amosis était une organisation d'Alchimistes qui semait la terreur dans tout le pays depuis près de quatre ans. Ils prenaient un malin plaisir à s'attaquer à des orphelinats en attendant que les Fées se mettent en travers de leur passage. La raison exacte de ces agissements restait un mystère, mais certaines pensaient qu'ils cherchaient à les provoquer pour les forcer à se montrer et les exterminer ensuite. Et quel meilleur moyen pour cela que de s'en prendre à des enfants ?

Malia hocha la tête.

— J'espère que tu as raison.

— Et puis, avec toi à notre tête, on ne peut que s'en sortir.

Elle croisa les bras sur sa poitrine.

— D'ailleurs, je crois que j'aurai besoin d'aide. Ça reste ma première mission, je vais devoir bosser dessus toute la nuit. Je voudrais que tu m'aides.

Horace écarquilla les yeux. Tous leurs camarades allaient vouloir se rapprocher de Malia, désormais. Il valait mieux qu'elle s'entoure d'éléments puissants.

En voyant sa tête, Malia se mit à rire.

— Ne me regarde pas comme ça ! Avec toi comme stratège, ce sera tellement plus simple.

— Mais c'est toi, la stratège, normalement.

— Tu crois que les supérieurs font tout eux-mêmes ? Ils ont de l'aide pour élaborer des stratégies viables.

— Mais tu devrais demander à quelqu'un de mieux classé. Je ne

serai pas d'une grande aide.

Malia leva les yeux au ciel et attrapa Horace par le bras pour l'entraîner vers les dortoirs, ignorant les interpellations de leurs camarades.

— Tu crois vraiment être un bon à rien, pas vrai ? Maintenant qu'on va entrer dans la vie active, tu vas pouvoir faire tes preuves autrement que dans un espace restreint et sur-réglementé. Ne sois pas aussi dur avec toi-même et sers-toi des forces que tu possèdes déjà au lieu de te concentrer sur ce qu'il te manque.

C'était attentionné de sa part, mais Horace ne connaissait pas vraiment ses forces. Du moins, les plus valorisées ne faisaient pas partie de son attirail. Horace avait de grosses lacunes lorsqu'il devait utiliser ses pouvoirs. Il était doué pour former des boucliers de sève ou faire pousser n'importe quelle fleur existante, mais les meilleures DendroFées pouvaient tuer d'un simple mouvement de la main.

Horace se força à sourire.

— Merci d'avoir pensé à moi. Bien sûr que je t'aiderai.

Malia le serra dans ses bras, puis prit la direction du bureau du sergent instructeur. Horace ne l'avouerait pas devant elle, mais il allait regretter leurs années d'entraînement. Ils ne seraient plus jamais au même grade, Malia allait probablement grimper les échelons très rapidement. Lui, la soutiendrait d'en bas.

⁂

Minuit sonna. Horace pénétra dans la salle de réunion pour la deuxième fois de sa vie. La première, il était une toute jeune Fée à peine sortie de l'Arbre Sacré. Autant dire qu'il n'en avait pas beaucoup de souvenirs.

C'était un lieu impressionnant, tout en obsidienne verte, résistant à tous les assauts jamais envisagés. Une table ronde trônait au centre de la pièce circulaire. Sur celle-ci étaient étalés une carte du pays et ses points stratégiques. Malia se trouvait déjà penchée dessus, accompagnée de Félix, Sen et Alba. Toutes les factions étaient représentées et Horace comprenait encore moins ce qu'il faisait là.

Félix le dévisagea de ses yeux aussi rouges que le feu.

— On est en réunion stratégique.

— Je lui ai demandé de venir, le coupa Malia.

Félix serra la mâchoire. Il n'avait plus le droit de discuter les ordres de Malia, dorénavant.

— Il n'y a que nous ? demanda Horace. Ne devrions-nous pas être accompagnés de supérieurs ? Au moins Parsé ?

Félix leva les yeux au ciel. Il jouait distraitement avec une petite boule verte parcourue de stries flamboyantes. Une bombe végétale. Si elle lui explosait dans la main, il la perdrait sûrement, mais il

s'amusait avec ce genre de choses assez souvent pour se ficher des risques.

— C'est notre mission, dit Sen en jetant à peine un coup d'œil à Horace. Ils veulent nous laisser nous débrouiller.

Malia lui fit un sourire qui lui demandait de ne pas faire d'histoires. Il abandonna ses idées noires et se pencha à son tour sur la carte.

La dernière fois qu'Amosis avait attaqué, c'était dans l'ouest du pays. Ils s'étaient déplacés beaucoup plus au sud pour arriver près de leur centre d'entraînement.

— L'orphelinat ne compte que deux entrées sans compter les fenêtres, expliqua Malia. En se basant sur leurs précédentes attaques, ils devraient bombarder le bâtiment puis s'infiltrer pour éliminer les derniers survivants.

— C'est à ce moment-là qu'on attaque, conclut Félix.

— Exactement.

Horace fronça les sourcils.

— Attendez, on devrait faire évacuer l'orphelinat avant tout. Si on sait qu'ils vont attaquer, on peut protéger les enfants et le personnel.

Félix, Sen et Alba échangèrent un regard agacé. Malia grimaça.

— Ce sont les ordres d'en haut, expliqua-t-elle. Si on y va, des membres de l'organisation pourraient nous voir et annuler l'assaut. Or, nous devons faire de leur capture une priorité.

— C'est triste, mais des centaines d'autres enfants seront sauvés si on parvient à les arrêter demain, dit Alba.

Horace n'en croyait pas ses oreilles. Il voulait arrêter Amosis, mais de là à sacrifier des enfants ?

— Je vois, dit-il. Vous avez sans doute raison.

Il considéra ce qu'avait dit Alba. Elle n'avait pas tort. Il devait juste se faire à l'idée. Horace porta la main à son collier et commença à le triturer.

Ils passèrent le reste de la nuit à élaborer un plan. Au bout d'un moment, Horace cessa d'intervenir. C'était à peine si on l'écoutait et Malia était trop absorbée pour s'en mêler.

Au lever du soleil, Horace retourna dans sa chambre pour essayer de dormir un peu avant la mission.

— On va peut-être les choper, cette fois-ci.

Horace se cacha derrière un mur alors que Parsé et son second discutaient au prochain détour de couloir.

— Nous sommes près du but, dit le second, le soldat Esir. C'est un petit prix à payer pour leur destruction. Ne soyez pas trop triste, sergent.

— Je serai peut-être promu, rêvassa Parsé en se massant le ventre.

Esir ricana.

— Vous serez bien plus que ça, si ça fonctionne. On doit se

préparer.

Horace sentait l'angoisse lui enserrer l'estomac. Cela faisait quatre ans que le roi Aliénus II avait confié aux Fées la mission d'anéantir Amosis. Il était difficile de croire que cela se passerait aujourd'hui même et qu'Horace ferait partie de la fête.

Horace alla se coucher pour la dernière fois dans sa petite chambre qu'il avait réussi à rendre accueillante avec quelques couvertures colorées qu'on leur fournissait de temps en temps.

Il essaya d'oublier cette pensée répugnante qui hantait son esprit : aucune Fée ne revenait jamais d'une mission contre Amosis.

Chapitre 2 : Daphné

Le palais royal était un véritable labyrinthe. Si elle n'avait pas été guidée par le majordome et qu'elle n'avait pas eu le plan en tête, Daphné s'y serait perdue à coup sûr. On l'avait menée dans une immense salle de musique où elle pourrait s'échauffer la voix en toute tranquillité. Elle examina les moulures au plafond et la dorure autour des fenêtres, ce qui n'eut pour effet que de l'énerver davantage. C'était ainsi que vivaient les Elfes ?

— Et ils prétendent ne pas pouvoir nous payer, murmura-t-elle.

Daphné réajusta son corset trop serré et s'observa dans l'un des grands miroirs accrochés au mur. Eli avait un vrai talent pour la coiffure, ses épais cheveux frisés étaient parfaitement disciplinés en un chignon élégant au-dessus de sa tête.

Ses yeux étaient d'un brun profond. L'illusion parfaite.

Un coup à la fenêtre la fit sursauter. Eli balançait des cailloux dix mètres plus bas pour attirer son attention. Il soupira de soulagement en la voyant apparaître.

— Par les Étoiles, je commençais à croire qu'ils t'avaient jetée au cachot.

— Ne me sous-estime pas, dit-elle en envoyant la corde de draps qu'elle avait cachée sous sa jupe.

Daphné aida Eli à passer la fenêtre, puis elle s'empressa de refermer et de ranger les draps.

— Ton père rentre par-derrière, expliqua Eli. Tu devras les retenir pendant huit minutes…

— Je connais ma mission, l'interrompit Daphné.

Eli sourit, mais elle pouvait voir les cernes sous ses yeux. Il s'adossa au piano à queue en bois marqueté.

— Excuse-moi, c'est juste… On y est presque. Tu y crois ?

Daphné lui attrapa les mains. C'était comme un rêve.

— Je sais, c'est dingue. Mais on ne l'a pas encore. Pour le moment, on doit se concentrer sur la mission.

— Tu as raison.

Ils préparaient cette mission depuis près de six ans. Plusieurs centaines d'années, s'ils considéraient les essais de leurs ancêtres avant eux. Ce n'était pas faute d'avoir tenté de prendre le contrôle d'un groupe d'Elfes pour renverser le pouvoir, mais il y avait toujours

quelque chose qui ratait et ils retournaient à la case départ. À chaque fois. Daphné avait demandé à son père de lui expliquer comment c'était possible, mais comme toutes les autres Sirènes, il n'en avait aucune idée. Elle avait mis plusieurs années à comprendre que ce n'était pas parce qu'on ne lui avait rien dit, mais parce qu'aucune Sirène n'avait la réponse.

Elles étaient condamnées à rester aux champs et à essuyer des défaites cuisantes, sans aucune explication qui justifierait que leur Voix puisse être déjouée par les Elfes.

Mais tout ça allait changer. Dans les sous-sols du palais, la Croix de Saranor les attendait. Un simple objet qui pouvait mettre fin à l'oppression des Sirènes, et ils n'avaient jamais été aussi proches de l'obtenir. Il avait suffi de quelques contacts au marché souterrain et de profiter de la crédulité des Elfes enfermés dans leur tour d'ivoire.

Ces dernières semaines, Daphné s'était permis de rêver d'une vie hors des champs, où les Sirènes ne seraient plus craintes et rejetées. Elle n'avait jamais pris le risque d'avoir trop d'espoir auparavant. N'avoir aucun droit signifiait que vous n'aviez pas non plus droit à la vie. Personne ne sourcillait, si les Sirènes mouraient.

Eli souffla un grand coup, puis examina le matériel à sa ceinture. Il y avait de quoi ouvrir la serrure la plus tenace et, si ça ne suffisait pas, défoncer la poignée. Il attrapa une petite fiole contenant un liquide transparent et visqueux.

— Tu en auras assez ? demanda Daphné.

— Peut-être même trop. Si la salive de Spectre ne fonctionne pas, je finirai par croire que ce sont des escrocs.

— J'en suis déjà convaincue.

Il lui donna un petit coup de coude amusé.

On toqua trois fois à la porte. Eli se cacha sous le piano pendant que Daphné affichait son plus beau sourire. La porte s'avéra plus lourde qu'attendu. Le majordome qui l'avait guidée plus tôt fit une petite révérence.

— Madame, je voulais vous prévenir que vous entrerez en scène dans dix minutes.

— Très bien.

— Vous êtes à votre aise ? Je peux vous apporter de quoi vous désaltérer, si besoin.

— Non, ça ira, merci.

Daphné claqua la porte. Elle s'était fait passer pour une chanteuse d'opéra Sapiens et avait été invitée à donner une représentation devant la reine en personne. Parfaire sa couverture avait nécessité des années de travail, qu'elle ne regrettait pour rien au monde. D'ici dix-huit minutes, la Croix de Saranor serait entre leurs mains. Daphné sentait sa poitrine se serrer. Ils n'avaient jamais été aussi près du but.

Eli passa un bras autour des épaules de Daphné et l'attira contre lui.

— Méniotis est sûrement prêt, je devrais y aller.

— Je sais.

Son père ne perdait jamais de temps. Pour lui, être à l'heure, c'était être en retard. Daphné serra Eli plus fort. Aussi impatiente soit-elle, elle ne pouvait s'empêcher de craindre que quelque chose se passe mal. Elle ne supportait pas l'idée que ça pourrait être la dernière fois qu'elle voyait Eli.

Daphné prit une grande inspiration. Elle devait le laisser partir. Eli se pencha et embrassa doucement ses lèvres. Depuis peu, il se laissait pousser la barbe. Elle n'était pas très longue, mais lui donnait immédiatement un air plus adulte. Ses cheveux roux tombaient en cascade sur son front hâlé. Daphné avait toujours adoré ses grands yeux qui faisaient si bien ressortir le blanc de ses pupilles.

— Sois prudente, fit Eli.

— Toi aussi.

Eli avala le liquide visqueux avec une grimace. En un instant, il disparut. Daphné ne comprit qu'il était parti que grâce à la porte qui s'ouvrit et se referma.

Daphné échauffa sa voix pendant le temps qui restait et inspecta son rouge à lèvres qui devait être impeccable pour se présenter devant la famille royale. Le majordome la mena jusqu'à la porte de la salle de bal. Les longues oreilles pointues du vieil homme frémirent lorsqu'il se retourna vers elle. À l'enthousiasme dans sa voix, il semblait être un grand amateur d'opéra.

Daphné observa la grande porte peinte de mille motifs organiques. Son cœur s'emballa une seconde, mais elle reprit contenance sans attendre. Derrière cette porte, elle trouverait des monstres et chanterait pour eux.

La porte s'ouvrit avec lourdeur.

Daphné avait répété des semaines durant. Pas seulement son spectacle, mais également pour supporter la pression de se retrouver face à la cour royale de Basse Astari. Ils étaient une centaine à la fixer comme si elle était une bête curieuse, tous dans leurs jolis habits brodés et leurs longues oreilles ornées d'innombrables bijoux.

Daphné avait la sensation qu'ils pouvaient voir le blanc de ses yeux à travers ses lentilles teintées, mais les Elfes n'étaient jamais attentifs à ce qui disparaîtrait dans les minutes suivantes. Pourquoi perdre son temps avec l'éphémère lorsqu'ils étaient éternels ? La plupart l'écouteraient sans la regarder.

Elle prit le temps de maîtriser son souffle lorsqu'elle se retrouva face à la reine Fiona, majestueuse dans son trône d'ivoire, à côté de ceux plus petits de son mari et des deux princesses.

— Dame Léa, annonça le majordome. Chanteuse d'opéra Sapiens.

Daphné retint un ricanement. Il n'y avait que les Elfes pour distinguer les types d'opéra en fonction de l'espèce. La reine Fiona acquiesça, un demi-sourire sur le visage. Elle était magnifique, mais ce n'était pas très juste, étant donné que les Elfes possédaient un charme difficile à expliquer. C'était l'une des raisons pour lesquelles ils étaient si dangereux et se pensaient intouchables.

Daphné ravala la rage qui bouillonnait dans son ventre et commença à chanter. Des mots anciens, oubliés, insoupçonnables franchirent ses lèvres. Les chanteurs d'opéra ne se contentaient pas de la langue universelle. Ils basaient leur art sur ce que le monde avait abandonné. Daphné leur en était reconnaissante.

Contrairement à la croyance populaire, les Sirènes n'avaient pas toutes une belle voix. Envoûtante, peut-être, mais chanter demandait de la pratique. Daphné s'était entraînée toute sa vie pour arriver à ce jour. Elle avait fini par réellement aimer ça, mais seulement si elle arrivait à oublier pourquoi elle le faisait.

Aujourd'hui, le plaisir était ailleurs.

Son cœur s'emplit d'une profonde satisfaction en voyant les regards hébétés de la famille royale. C'était si simple de les manipuler, eux qui se pensaient indestructibles. Il suffisait d'une langue morte pour qu'ils ne comprennent pas l'enchantement contenu dans les paroles. Daphné allait pouvoir gagner assez de temps pour qu'Eli et Méniotis trouvent la Croix de Saranor. Jamais ils n'avaient été aussi proches d'obtenir ce qu'ils voulaient. S'ils ne pouvaient pas renverser les Elfes, ils pouvaient au moins les forcer à les considérer comme des êtres vivants. Mais quelque chose en elle lui donnait l'impression qu'elle allait soudain se réveiller dans son village sans explication, les Elfes toujours au pouvoir, comme toutes les autres Sirènes ayant échoué avant elle.

Ce serait plus facile si elle pouvait juste envoûter la reine et la forcer à donner des droits aux Sirènes. Malheureusement, les lois étaient gravées dans les Étoiles. C'était l'une des seules choses que les Sirènes ne pouvaient pas forcer à changer grâce à leur Voix. La Croix de Saranor, elle, pouvait leur faire faire n'importe quoi.

Sa voix se répercutait dans toute la salle. Les nobles invités étaient tous captivés par le spectacle et Daphné se surprit à apprécier sa propre chanson. Elle n'hésita pas à se déplacer parmi son public qui ne la voyait plus. Les talons de Daphné résonnaient sur le carrelage. Son cœur rata un battement lorsqu'une main forte agrippa son poignet. Elle poussa un cri et se rattrapa de justesse pour plonger les yeux dans ceux perçants d'un homme aux longues cornes bleues sur le haut de son crâne. Un Drakón.

Daphné avait arrêté de chanter sous la surprise. Elle tenta de reprendre, mais le Drakón lui tordit le poignet et elle ne put pousser

qu'un gémissement étouffé. Elle finit à genoux, le bras maintenu en l'air.

— Que se passe-t-il ?

La reine Fiona était revenue à la raison et avait quitté son trône, furieuse.

— Cette petite garce est une Sirène, Votre Majesté, expliqua le Drakón d'une voix tonitruante.

Daphné jura dans sa tête. Aucun Drakón n'aurait dû être présent. Elle tenta de se redresser, mais il la dissuada d'un regard. Il pourrait casser son poignet d'une simple pression de la main.

— Amenez-la-moi, ordonna la reine Fiona.

Daphné fut traînée sous les regards dédaigneux des Elfes. Elle rêvait de leur arracher la gorge une bonne fois pour toutes.

— Debout.

Le Drakón lâcha son poignet pour agripper son épaule et elle put enfin se remettre sur ses pieds. Daphné savait que c'était une mauvaise idée, mais elle regarda la reine dans les yeux.

La reine fit un geste de la main et les paupières de Daphné furent ouvertes de force par deux gardes qui plongèrent leurs doigts dans ses yeux pour retirer ses lentilles. Daphné crut qu'ils allaient lui arracher les globes oculaires et gémit, en vain. Elle était enfin libérée de son déguisement, les Elfes présents poussèrent une exclamation de surprise.

— Je n'ai jamais beaucoup aimé le blanc, dit la reine, mais j'avoue être impressionnée par ton audace.

La reine avait coiffé ses longs cheveux bruns en couronne autour de son crâne, à défaut de porter la vraie. Elle paraissait si jeune, un peu plus âgée que Daphné, alors que sa deux cent vingt-huitième année était bien entamée.

Daphné fit de son mieux pour conserver une expression neutre alors que le sourire de la reine s'agrandissait.

— Je vous remercie, Sire Cretus. C'était une excellente idée de nous rendre visite à l'improviste.

— Je n'ai fait que mon devoir, Votre Majesté.

Daphné se retint de lever les yeux au ciel. Il n'y avait pas plus hypocrite que les Elfes et les Drakóns. La reine Fiona se rassit sur son trône et croisa ses longues jambes.

— Présente-toi, jeune fille. Je suppose que ton nom est une couverture. Quel était ton but en te fondant parmi nous ?

— N'est-ce pas évident ? s'exclama un petit homme à la droite des quatre trônes. Elle a tenté de vous faire du mal, Votre Majesté. À vous et à votre famille.

— C'est à elle que je posais la question.

L'homme ferma la bouche et fit un pas en arrière, les joues rouges.

Il était trop tôt, Eli et le père de Daphné n'avaient pas fini leur mission, mais déjà Daphné vit des gardes se précipiter hors de la salle de bal pour fouiller le palais.

— Je m'appelle Daphné, déclara-t-elle.

Maintenant qu'elle savait qu'un Drakón était présent, ils n'avaient plus rien à craindre d'elle. Il était rare d'en croiser un dans la campagne basse-astarienne, mais pas à la cour royale. Bien sûr, il fallait que ce soit la seule espèce à ne pas être affectée par les Sirènes.

— Daphné, répéta la reine comme si elle pesait son nom sur sa langue. Qu'avais-tu l'intention de faire, au juste ?

Daphné s'était préparée à cette question des mois en avance. Elle joignit sagement ses mains devant elle et baissa la tête.

— Je cherche du travail. Je sais que vous n'accepterez pas de Sirène à vos côtés, mais je ne suis bonne à rien, dans les champs. J'ai deux mains gauches et ma belle-mère est gravement malade. J'ai besoin d'argent pour la faire soigner, mais tout ce que j'ai, c'est ma voix. Ma vraie voix.

La reine Fiona ricana.

— Et tu voulais me forcer à t'engager ? Tu t'es donné beaucoup de mal pour un refus prévisible. Et à quoi pourrais-tu me servir, si tu ne sais rien faire de tes mains ?

La reine n'était pas dupe. Elle s'était relevée et avançait lentement vers Daphné, comme si son existence seule était son armure. Elle s'arrêta à quelques centimètres de son visage et l'effleura du bout des doigts.

— Je sais chanter, répondit Daphné.

— Tu sais aussi mentir et manipuler.

Hormis le Drakón, il y avait de fortes chances que personne ne les entende. Le cœur de Daphné tambourinait dans sa poitrine. Malgré tout, elle ne baissa pas les yeux une seule seconde.

La grande porte s'ouvrit dans un fracas laissant apparaître un garde avec une longue cape rouge et des décorations.

— Nous n'avons trouvé personne, Votre Majesté, déclara-t-il en posant un genou à terre.

Daphné sentit le soulagement l'envahir, mais elle ne laissa rien paraître. La reine Fiona observait sa réaction avec grand intérêt.

— Merci beaucoup. Vous pouvez renvoyer cette petite d'où elle vient, peu importe où cela se trouve.

— Attendez, s'il vous plaît !

La reine Fiona ignora Daphné. Elle était déjà de retour sur son trône, l'air ennuyé, quand Daphné fut tirée en arrière par plusieurs gardes. Ils préparaient cette mission depuis trop longtemps, ils n'auraient pas de seconde chance. Que dirait son père ? Une boule se forma au fond de son ventre. Les gardes devraient peut-être la tuer,

finalement.

— Attendez une seconde.

Un miracle. Ce fut ainsi que Daphné vit la princesse Victoria pour la première fois. Elle ressemblait à sa mère, le visage et le corps plus ronds et les cheveux d'un roux presque blond. Elle avait le même regard déterminé, quoique très doux.

La princesse se leva de son siège et alla chuchoter à l'oreille de sa mère. Cette dernière écarquilla les yeux avant de froncer les sourcils.

— Ce n'est pas prudent, dit la reine.

— Mais ce serait merveilleux, insista Victoria.

Elle ne donna pas plus d'arguments, mais la reine commença à réfléchir. Elle ne consulta pas une seule fois son mari qui semblait mourir d'envie de savoir de quoi elles parlaient. La salle était plongée dans un silence cérémonial, attendant la délibération de la reine.

Les lèvres de la reine s'étirèrent. Daphné frissonna. Qui savait ce qui se cachait dans un esprit si aiguisé par les années ?

— Très bien. Daphné, tu seras dorénavant la nouvelle professeure de chant de la princesse Victoria. Mais n'oublie pas que c'est un honneur. Je te laisse une semaine pour faire tes preuves. Suite à ce temps, la princesse décidera si elle veut te garder.

La reine leva un sourcil.

— Et n'oublie pas que tu seras surveillée à chaque instant

Daphné n'en croyait pas ses oreilles. Elle prenait les derniers mots de la reine pour argent comptant. La princesse Victoria paraissait ravie. Celle-ci s'approcha de Daphné à grands pas. Daphné avait oublié de s'incliner tant elle était éberluée, mais la princesse lui attrapa les mains avec délicatesse.

— Qui de mieux qu'une Sirène pour apprendre à chanter ?

Chapitre 3 : Horace

Horace referma sa valise comportant à peine quelques vêtements et des bouquins. Ce soir, il ne rentrerait pas dans cette petite chambre, mais au centre principal où son escouade avait été affectée, plus au nord.

Il passa son uniforme beige et épingla son insigne, provoquant un pic de fierté dans sa poitrine. Ce n'était pas autorisé, mais il passa le pendentif avec toutes les Constellations autour de son cou et le cacha sous son col. Il avait la sensation que garder les dieux auprès de son cœur le protégerait. Le cor retentit quelques secondes plus tard, rassemblant les trente-deux Fées du régiment dans une carriole en direction du lieu de la mission. Un silence pesant régnait. Horace avait été relégué au fond, tandis que Malia se trouvait, sans surprise, tout devant. La route était cahoteuse, seul le bruit des chevaux venait briser le silence. Ils ne pensaient tous qu'à une seule chose : l'honneur d'arrêter Amosis. Le roi Aliénus II les décorerait et le Maréchal les encenserait. C'était tout ce qui les réconfortait.

Une heure plus tard, la carriole s'arrêta. Horace transpirait abondamment et ses mains tremblaient tellement qu'il les plaqua contre ses jambes pour les forcer à se calmer. Il tourna la tête sur le côté et vit ses camarades parfaitement sereins. Il ne pouvait croire qu'il était le seul à avoir peur, mais ils se tairaient et se battraient, peu importe la puissance de l'ennemi. Horace releva le menton. Il était aussi digne qu'eux d'assister à cette mission.

Ils se séparèrent en groupes de huit. Horace vit Malia se diriger vers le point le plus stratégique, tandis que son groupe restait en arrière, plus en hauteur. Juste avant de partir, elle lui serra discrètement la main et sourit.

Son groupe s'installa en amont, près d'un fourré épais derrière lequel ils voyaient l'orphelinat, en contrebas. Le village n'était pas grand, et l'orphelinat légèrement excentré à l'ouest. Malheureusement, Horace se retrouvait avec Félix qui lui lançait sans arrêt des regards noirs. L'assaut devait avoir lieu d'ici quelques minutes.

— C'est calme, commenta Horace.

— C'est l'heure du repas, répliqua Sen, une AéroFée responsable de leur groupe.

Horace n'ajouta rien, mais il aurait aimé préciser que c'était *trop*

calme. Il avait beau observer le village, il ne repéra pas âme qui vive. L'heure du repas ne justifiait en rien l'absence de centaines de personnes dans les rues. Horace avait étudié le procédé d'Amosis. Ils frappaient lorsque personne ne s'y attendait, quand leurs victimes étaient regroupées au même endroit et de manière à ce que les corps soient bien visibles après l'attaque. Quelque chose ne collait pas dans le paysage.

Il essaya d'avoir une meilleure vue sur le bâtiment, mais Félix le força à se baisser.

— Espèce d'imbécile, tu veux nous faire repérer ?

— Il y a quelque chose de bizarre.

— Oui, toi. On a peaufiné la stratégie toute la nuit, t'étais là. Si tu veux fuir, vas-y, mais on te retrouvera et tu seras jugé pour désertion. Quoique ce serait peut-être pas plus mal, je comprends même pas comment t'as pu être accepté.

— Ça suffit, intervint Sen. Vous voulez vraiment vous disputer pendant votre première mission ? Ce n'est pas très professionnel.

Félix lâcha Horace, mais il cracha à ses pieds, ses yeux brûlants de haine. Horace porta une main à son épaule douloureuse, mais s'interdit de grimacer devant Félix. Le regard de Sen était porté vers l'horizon.

— Qu'est-ce que tu voulais dire, Horace ?

Félix leva les yeux au ciel. Horace réfléchit un instant, il ne voulait pas prendre le risque de dire une bêtise après s'être fait remarquer.

— Ça ne correspond pas aux rapports des attaques précédentes. Ça devrait grouiller de monde, mais c'est vide.

Tout à coup, un espoir naquit dans son esprit.

— Peut-être qu'ils ne vont pas attaquer ! Les conditions ne sont pas réunies.

— C'est ridicule, dit Sen. Si c'était le cas, le sergent Parsé aurait déjà annulé la mission. Tu remets en doute les ordres ?

Horace déglutit avec difficulté. C'était la dernière chose qu'il voulait.

— Non, bien sûr que non.

Sen se remit en position d'observation, l'ignorant complètement. Horace essaya de faire fi du sourire satisfait de Félix et des regards de pitié de ses camarades.

Dix minutes s'écoulèrent sans le moindre mouvement. Un reflet lumineux apparut à l'opposé de leur position. C'était le groupe de Malia qui leur demandait de se rapprocher. Horace était soulagé, personne ne mourrait aujourd'hui, et surtout pas des enfants.

À peine se fit-il cette réflexion que la façade de l'orphelinat explosa, créant une onde de choc qui les envoya s'écraser au sol. Un sifflement désagréable envahit les oreilles d'Horace. L'odeur de brûlé atteignit

son nez, le poussant à se le couvrir d'une main. Très vite, ils se retrouvèrent tous à tousser violemment alors que d'autres explosions leur parvenaient.

— On bouge, hurla Sen entre deux quintes de toux, on descend au village.

Horace se releva d'un bond. En contrebas, ce n'était pas seulement l'orphelinat, mais tout le village qui était en feu. Une épaisse fumée noire montait vers le ciel, la chaleur était perceptible à près de cent mètres.

Le groupe d'Horace était chargé d'évacuer les civils pendant l'attaque. À quelques mètres, il vit le groupe de Malia se diriger vers l'origine des explosions et un autre voler vers l'orphelinat. Les HydroFées entreprirent d'éteindre le feu en volant au-dessus des bâtiments, leur petite taille les rendant extrêmement discrètes.

Horace fouilla la rue du regard. La rue principale était bordée d'arbres calcinés. Horace plaça une main sur son nez et sa bouche et pénétra dans la première maison venue. Les dernières flammèches s'éteignaient lentement, laissant un décor gris et poussiéreux. Certains meubles étaient encore debout, mais le moindre accroc pourrait bien les faire s'effondrer.

Horace retint son souffle. À chaque tournant, il craignait de tomber sur un cadavre. Un craquement à sa droite le fit sursauter, mais ce n'était qu'une étagère qui menaçait de tomber par terre. La maison était vide. En fait, il ne paraissait pas y avoir beaucoup d'objets personnels. Horace s'attendait à entendre des voix venant de l'extérieur, prévenant de la présence de survivants, mais en ressortant, il trouva ses camarades dans le même état que lui.

— Je n'ai trouvé personne, déclara Félix.

— Moi non plus, répondit Sen.

L'un après l'autre, ils durent avouer que le village était non seulement vide de survivants, mais aussi de victimes.

— Ce n'était pas un village abandonné, au moins ?

— Non, dit Sen. Pourquoi aurait-il été attaqué, sinon ?

— On devrait se mettre à couvert, fit remarquer Horace.

— Le groupe de Malia est sur le coup. Ils ont sûrement déjà trouvé l'origine des explosions, souffla Félix.

Sen se dirigea hors du village, les obligeant à le suivre. Finalement, ils se réfugièrent près de la falaise d'où ils venaient.

— Il aurait dû y avoir des Alchimistes, admit enfin Sen. Ils attaquent toujours à la suite des bombardements. Je suis venu avec l'intention de me battre, pourquoi n'est-ce pas le cas ?

Son regard indiquait qu'il attendait réellement une réponse de leur part. Horace se creusa la cervelle. Ils ne l'avaient pas écouté, mais quelque chose était bel et bien anormal.

— On va rejoindre les groupes qui sont à l'orphelinat, conclut Sen alors qu'il n'obtenait pas de réaction.

Ils n'eurent pas le temps de faire un pas, une nouvelle explosion les fit vaciller. Au même moment, le groupe de Malia arrivait vers eux au pas de course.

— On n'a pas trouvé l'origine des explosions, hurla-t-elle, la tête tournée vers l'orphelinat. Oh, par les Étoiles, ils étaient encore à l'intérieur ?

Des hurlements leur parvinrent. Le groupe entier eut un mouvement de recul. Des camarades avec qui ils avaient grandi venaient de périr. Horace n'avait pas envie de faire la liste des noms dans sa tête. S'il n'y pensait pas, il pouvait tenir un peu plus longtemps.

Malia croisa les poignets devant sa poitrine, bientôt imitée par tous les soldats présents.

— Leur service prend fin ici, dit-elle d'une voix tremblante. Puisse l'Originelle les ramener auprès de leur élément pour une éternité paisible.

Elle se mit à faire les cent pas.

— On doit leur faire honneur en terminant la mission, décida-t-elle. On y va.

— Non, attends.

Horace l'attrapa par le poignet. Il sursauta lorsque Malia fit crépiter de la sève bouillante dans sa main libre. C'était son attaque préférée. Jamais elle ne l'avait dirigée vers Horace. Il lâcha son poignet, bouche bée.

— J'ai pas le temps pour tes conneries. C'est pas un entraînement, des gens meurent en ce moment même. Et on mourra aussi s'il le faut, mais on doit terminer la mission.

Une nouvelle explosion couvrit le bruit de l'ego d'Horace complètement détruit. Malia repartait déjà, elle l'écoutait toujours en temps normal. Mais ce n'était pas un temps normal.

— Réfléchis, toi aussi, lança-t-il alors que tout le monde suivait déjà Malia. Vous n'avez trouvé personne ayant pu lancer ces bombes. Tu n'en déduis rien ?

Malia s'arrêta enfin. Félix fusilla Horace du regard, mais continua d'avancer avec plusieurs autres de leurs camarades visiblement agacés et paniqués.

Horace sentit une odeur âcre lui brûler les narines. Il en eut la nausée, mais il ravala son dégoût et ses larmes pour observer la réaction de Malia, dos à lui. Tout le monde se figea en réalisant ce qui causait cette odeur.

— Les bombes…

— … sont à l'intérieur, compléta Malia d'une voix blanche. On mourra, si on y va.

C'était un piège. Les membres d'Amosis savaient qu'ils allaient venir, mais ça n'expliquait pas où se trouvaient les habitants.

Malia soupira.

— On doit prévenir les autres et espérer qu'il y a des survivants.

C'étaient des mots d'autant plus durs à entendre lorsqu'ils concernaient leurs proches. Malia baissa la tête et se remit en route d'un pas ferme. Le silence les envahit, plus tangible que jamais, et ils furent accompagnés par l'épaisse fumée noire qui transportait l'odeur de la mort. Horace trébucha plusieurs fois sur des troncs calcinés et des pierres, vestiges de murs d'habitations.

Horace eut un haut-le-cœur en voyant ce qui restait de l'orphelinat. Un craquement sous son pied attira son attention. Un frisson parcourut son dos, sa voix se bloqua dans sa gorge, mais il émit un gémissement guttural qui attira l'attention de Félix.

— Qu'est-ce que t…

Félix jura. Horace retira son pied du bras de Colin. Il doutait de lui avoir fait mal, étant donné que le reste de son corps se trouvait un mètre plus loin, inerte. La poitrine d'Horace se souleva rapidement, puis il poussa un cri étranglé en faisant un bond en arrière.

Un coup d'œil sur le reste des ruines révélait plus qu'un bras. Les deux autres groupes avaient été décimés.

— Il… Il ne doit plus rester une seule bombe au milieu de tout ça, dit Sen, blanc comme un linge.

— Peu importe, soyez extrêmement prudents.

— L'ordre de repli devrait être envoyé d'une minute à l'autre. L'escouade de surveillance va prendre la relève. Mettons-nous à l'abri.

Horace sentit sa poitrine le brûler, puis son dos heurta le sol. Il toussa alors qu'il était à moitié aveugle et sourd. Il percevait des voix près de lui et se força à ouvrir les yeux, la gorge serrée. Horace vit Félix envoyer des boules de feu, le visage enragé, mais surtout avec une expression qu'il ne lui connaissait pas : la terreur. Il fit demi-tour pour fuir, mais cela ne dura qu'un instant, car le suivant, le corps de Félix explosa en mille morceaux. Du sang et des bouts de chair atterrirent sur Horace. Ses mains tremblèrent dans une tentative désespérée d'essuyer son visage, ne réussissant qu'à tout étaler et à s'en mettre dans la bouche. Il vomit en sentant le goût métallique entrer en contact avec sa langue.

— Non, non, non, non…

Ses pieds glissèrent sur le mélange de boue et de sang alors qu'il tentait tant bien que mal de se relever. À quelques mètres, d'autres de ses camarades se battaient, mais ils finissaient comme Félix sans signe avant-coureur. La fumée ne leur permettait pas de voir leurs assaillants.

Horace était tiraillé. Il ne pouvait abandonner son poste, mais rester

revenait à mourir. Il fut pris de nausée et vida un peu plus le contenu de son estomac par terre. Ses jambes étaient figées et il se força à réfléchir. S'il voulait vivre, il devait fuir, mais si ce n'étaient pas les Alchimistes, ce seraient ses supérieurs qui le tueraient.

« Mourir au combat est le plus grand des honneurs que vous puissiez recevoir », leur répétait toujours le sergent instructeur Parsé.

Oui, mais voilà : savoir que l'on mourrait un jour et se retrouver confronté à la mort étaient deux choses différentes. Horace était en boule, son front contre la pierre humide. Il ne savait pas quand la pluie avait commencé à tomber.

La chaleur l'envahit d'un seul coup et une main agrippa le col de son uniforme, l'obligeant à se lever. Malia était recouverte de sang et elle ne se retourna que pour lui ordonner de la suivre. Autour d'eux, un champ de protection vert clair formait une cage qui amortissait l'impact des explosions. Quelques secondes de plus et Horace était mort.

Ils coururent se réfugier derrière un mur à moitié effondré. Plus aucun son n'était perceptible sur le champ de bataille. Horace agrippa son collier, priant les Constellations de leur venir en aide. Prière puérile.

— Il n'y a plus que nous, déclara Malia en frottant ses mains l'une contre l'autre, provoquant de petites étincelles vertes. L'escouade de surveillance ne se présente pas.

— La mission a échoué, constata Horace.

À eux deux, ils ne captureraient personne. Ce n'était qu'une question de secondes avant qu'ils ne soient débusqués. Malia était une combattante hors pair, mais ce ne serait pas suffisant.

Horace aurait aimé que sa meilleure amie, la seule qu'il n'avait jamais eue, lui passe un savon et lui interdise d'abandonner. À la place, ses grands yeux verts étaient emplis de larmes.

— Je suis désolée, murmura-t-elle. Je n'aurais pas dû te parler comme ça, tout à l'heure. Tu avais raison. Ils sont morts par ma faute.

— Non. C'était perdu d'avance.

Horace ne savait pas d'où cette confiance lui venait, mais il ne voulait pas mourir avec de la rancœur ou sous les larmes de sa meilleure amie. Sa sœur. Il attrapa la main de Malia et la serra, le champ de protection rétrécissait à vue d'œil autour d'eux.

Malia l'enlaça. Horace plongea le nez dans ses cheveux, la dernière odeur qu'il sentirait ne serait pas la calcination, mais le réconfort.

— Notre service prend fin ici, souffla Malia.

— Notre service prend fin ici, répéta Horace.

Les explosions reprirent, et elles se rapprochaient. On disait que lorsqu'une Fée mourait, elle rejoignait son élément de prédilection pour ne faire plus qu'un avec le monde. De la terre tomba sur eux à

cause d'un impact à un mètre de leur position. Ils ne tremblèrent pas.

Le corps d'Horace devint soudain froid. La pluie frappait son visage tourné vers le ciel. Ses membres étaient cloués au sol, une nouvelle explosion l'avait envoyé valser à une distance qu'il n'avait plus les capacités d'évaluer. Il avait la sensation que le moindre mouvement le briserait, mais il prit le risque de tourner la tête vers la gauche une dernière fois. Son regard tomba sur l'endroit où se trouvaient Malia et lui quelques secondes plus tôt. Beaucoup plus loin, une forme minuscule s'envolait vers l'horizon.

L'un de nous survivra, au moins, se dit-il. La plus méritante de tous.

Deux bottes noires apparurent dans le champ de vision d'Horace. Une larme roula sur sa joue et se mélangea à la pluie. Il ne mourrait pas dans les bras de sa sœur, finalement.

La douleur traversa son crâne, plongeant son monde dans le noir complet.

■■■

Ce n'était pas une belle journée. Les précédentes ne l'étaient pas particulièrement non plus, mais celle-ci marquait le début de la fin. Il avait attendu longtemps que ce soit enfin le moment de sortir de sa cachette, mais il n'irait pas jusqu'à dire qu'il était soulagé. Rester caché plus longtemps signifiait que tout ne s'effondrerait pas autour de lui. Dommage, il n'avait pas le choix.

Il passa les premières heures du jour à faire comme si de rien n'était, même après le terrible rêve qu'il avait fait pour la énième fois. Il mangea quelques fruits des bois et lava ses vêtements dans le ruisseau à proximité. Dans la zone blanche, c'était facile de trouver des coins de forêt où personne ne passait jamais. Il était là depuis près de six mois et n'avait pas croisé âme qui vive. Il savait que son jeune âge pourrait mener quelqu'un de mal intentionné à abuser de sa crédulité. Heureusement, il en avait trop vu pour tomber dans le piège d'un adulte.

Quand vint l'après-midi, il décida que c'était le moment. Il ne lui restait pas beaucoup de temps avant que l'Horloge de l'Apocalypse ne se manifeste. Il aurait aimé agir plus tôt, mais l'Originelle lui avait prestement interdit d'empêcher toute action menant à la fin désirée.

Stupide fin, pensa-t-il.

Ce n'était même pas une vraie fin, seulement ce qui annonçait que celle-ci était proche.

Il enfila ses vêtements encore humides, puis se mit en route. Il savait exactement dans quelle direction se diriger pour tomber sur les bonnes personnes.

Chapitre 4 : Daphné

Daphné se tournait et se retournait dans son lit trop dur. On l'avait menée dans les quartiers des domestiques à l'écart du palais, avec l'interdiction de sortir de sa chambre jusqu'à nouvel ordre. La nuit était tombée depuis un moment et elle faisait semblant de dormir alors que le garde devant sa porte vérifiait toutes les vingt minutes qu'elle n'avait pas bougé.

Elle n'en revenait toujours pas de cette opportunité en or. Être directement au service de la princesse héritière était le plus proche qu'elle pouvait espérer d'obtenir des droits pour son peuple. C'était grisant. Avec un peu de chance, elle n'aurait même pas besoin de la Croix de Saranor.

Sa porte s'ouvrit sans préambule, le garde passa la tête à l'intérieur, vérifia sa présence, puis referma. Daphné sortit aussitôt de son lit. Elle disposait de vingt minutes. Elle fit coulisser sa fenêtre vers le haut le plus discrètement possible, puis se faufila dehors. Par chance, les quartiers des domestiques étaient de plain-pied et elle n'avait pas à faire le grand saut. Elle avait repéré le plan des lieux depuis longtemps et se dirigea vers le petit bois derrière les jardins. Son père avait convenu d'un point de rendez-vous au cas où ils seraient séparés durant l'opération.

Daphné se cacha derrière les buissons. C'était beaucoup plus facile de se déplacer sans ses talons et sa jupe bouffante à la mode aristocratique. Elle arriva devant un mur de deux mètres de haut et se hissa à bout de bras pour trouver la forêt qui s'étendait à perte de vue. Ce serait si facile de s'y enfoncer pour ne plus jamais revenir. Elle chassa cette idée de son esprit et se laissa tomber. Ses yeux commençaient à s'habituer à la pénombre et elle scruta chaque tronc d'arbre à la recherche d'un mouvement.

Un craquement attira son attention, mais à peine eut-elle tourné la tête que des mains puissantes se refermèrent sur sa taille. Daphné envoya son coude en arrière et s'arrêta à deux centimètres du visage d'Eli. Celui-ci la lâcha et leva les mains en signe de reddition.

— Je me rends.

— Merde, Eli, tu m'as fait peur.

Elle se jeta dans ses bras. La chaleur de son corps lui fit réaliser à quel point elle avait froid.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Les épaules de Daphné se tendirent lorsqu'elle entendit la voix grave de son père. Elle se sépara à contrecœur d'Eli. Méniotis la fixait d'un air sévère, son épaisse barbe noire en pagaille.

— Un ambassadeur Drakón était là. Il m'a démasquée.

— Fait chier.

Méniotis posa ses mains sur ses hanches.

— Au moins, tu vas bien, constata Eli.

— Vous avez trouvé la Croix ? demanda Daphné, pleine d'espoir.

— Si on l'avait trouvée, la famille royale serait déjà à notre merci à l'heure qu'il est, cracha Méniotis. On a entendu les gardes rappliquer, alors on a décampé. On y était presque, merde !

Daphné pinça les lèvres. Elle aurait dû trouver un moyen de retenir les gardes plus longtemps.

— Mais j'ai une bonne nouvelle.

Daphné leur raconta la décision de la reine Fiona. Le sourire sur le visage de son père lui réchauffa le cœur.

— Voilà ce que je veux entendre ! On n'avait jamais pu avoir un espion jusqu'à maintenant. Fais ami-ami avec la princesse et récupère la Croix. Si ce satané ambassadeur n'étend pas son séjour, ce sera vite fait.

Daphné grimaça. Elle avait une autre idée en tête et ça ne plairait pas à son père.

— En fait, j'avais l'intention de me rapprocher de la princesse pour la convaincre de changer la loi, justement. On pourrait faire les choses avec pacifisme et empêcher quiconque d'être blessé.

Méniotis fronça le nez.

— Être blessé ? Tu veux parler de cette foutue famille royale ? Si on a la Croix, on pourra leur faire payer les siècles d'asservissement en leur faisant la même chose, on peut pas passer à côté d'une occasion pareille.

Eli passa une main dans le dos de Daphné. Ils en avaient parlé ensemble quelques jours plus tôt, ils voulaient faire les choses dans la paix. Ou du moins, ce qui leur était permis. Daphné avait l'occasion parfaite de mettre fin à des siècles de souffrance sans pour autant inverser les rôles et risquer une révolte du même type dans plusieurs années. Néanmoins, son père ne l'entendrait pas de la même oreille. Un petit mensonge ne l'avait jamais tué.

— Mais si ça tourne mal, ce sont toutes les Sirènes qui le paieront cher, se défendit-elle. Laisse-moi un peu de temps. Si ça échoue, je volerai la Croix.

Son père caressa sa barbe, ne parvenant qu'à créer encore plus de nœuds. Il était dur en affaires, mais il lui faisait confiance. Il finit par lever un doigt en guise d'avertissement.

— Un mois. Je te laisse un mois pour convaincre la gamine. Passé ce délai, on se rabat sur la Croix et sans discuter.

— Je te le promets.

Méniotis serra affectueusement son épaule et Daphné ne put s'empêcher de sourire. C'était le moment de retourner dans son placard à balais. Eli se pencha vers elle, la mine sombre.

— Sois extrêmement prudente.

— Ne t'en fais pas, s'il y a le moindre problème, vous serez prévenus.

— On ne bougera pas du camp, n'hésite pas à nous rejoindre si besoin.

— C'est noté.

Eli caressa doucement sa joue et elle profita de son contact avant cette nouvelle séparation.

Son cœur s'emballa en pensant à cette mission inattendue. Elle serait seule du début à la fin, avec une issue plus qu'incertaine. La princesse Victoria ne deviendrait pas reine du vivant de Daphné, c'était un pari risqué. Si elle voulait obtenir quoi que ce soit, elle devait également convaincre la reine Fiona elle-même. Un mois, c'était bien trop court. Elle pouvait y arriver.

⁂

Daphné n'avait pas fermé l'œil de la nuit. L'aube pointait à peine le bout de son nez qu'une servante lui apporta des vêtements en lui indiquant qu'elle avait dix minutes pour les enfiler. Lorsque Daphné ouvrit la bouche pour la remercier, elle s'enfuit sans demander son reste. La robe jaune décorée de fleurs vertes se mariait très bien avec sa peau sombre. Ses manches étaient courtes et bouffantes, tandis que la jupe arrivait à ses pieds. Daphné pourrait réellement se faire passer pour un membre de la cour sans ses yeux blancs et avec un peu plus de bijoux. Elle laissa ses longs cheveux frisés tomber le long de son dos, puis sortit de sa chambre.

Elle suivit deux gardes jusqu'au palais et constata qu'ils avaient rempli leurs oreilles de cire. À toute heure du jour et de la nuit, des courtisans arpentaient les couloirs, discutant, jouant et espérant croiser l'un des membres de la famille royale. Ils ne se gênaient pas pour dévisager Daphné et chuchoter une quelconque critique à son encontre. Dès que leurs regards se croisaient, ils détournaient les yeux, comme si sa Voix n'était pas le seul danger.

Les gardes toquèrent trois coups à une porte en bois blanc, qui s'ouvrit sur Victoria assise à sa fenêtre, en train de boire du thé. Son visage s'illumina à la vue de Daphné.

— Par les Étoiles ! Bienvenue, s'exclama Victoria. Je suis soulagée, je craignais que mère ne t'ait chassée sans m'en informer. Entre, n'aie

pas peur.

Daphné ne savait pas si elle était autorisée à lui répondre. Elle se contenta de pénétrer dans la chambre au moins trois fois plus grande que la sienne. Les murs blancs étaient soigneusement moulés, tandis que les meubles en bois clairs étaient peints de fleurs pastel. Une légère odeur de rose émanait des tissus.

Victoria jaugea les gardes qui ne bougeaient pas d'un pouce.

— Laissez-nous, je vous prie.

— Votre Altesse, dit l'un d'entre eux, embarrassé, Sa Majesté la reine nous a ordonné de rester avec vous en présence de la Sirène.

Victoria fronça les sourcils et croisa les mains sur son ventre.

— Je comprends. Dans ce cas, l'un de vous peut rester s'il se fait discret.

Les deux hommes se regardèrent. Aucun des deux n'avait envie de s'en aller. L'un d'eux finit par céder et Daphné remarqua les épaulettes de l'autre qui indiquaient son grade supérieur.

— Je serai juste devant la porte, Votre Altesse.

— Merci pour tout ce que vous faites.

L'homme rougit, rata la poignée de porte, s'excusa, puis ferma enfin. Victoria gloussa doucement, tandis que Daphné se retenait de lever les yeux au ciel. Que ce soit volontaire ou non, elle était capable de charmer un peu trop facilement. Ça n'annonçait rien de bon pour son règne. Heureusement, Daphné ne le verrait jamais.

Le garde restant se plaça dans un coin, si immobile qu'il ressemblait à une statue.

— Bien, s'exclama Victoria. Je sais qu'il est très tôt, mais j'étais impatiente. Une tasse de thé ?

Daphné déclina d'un simple mouvement de tête.

— Je me suis déjà échauffé la voix, mais je suppose que tu as des exercices adaptés, pour cela.

Daphné demeura interdite. Elle ne s'attendait pas à ce que la princesse héritière d'un pays qui n'accordait aucun droit à une espèce entière soit si candide. Avait-elle même conscience des conditions de vie des Sirènes ?

Victoria fit la moue et commença à tripoter l'une des nombreuses fleurs blanches qui parsemaient ses cheveux.

— C'est un comble d'être si silencieuse pour une chanteuse.

Daphné revint à elle. C'était vrai, elle ne devait pas avoir l'air antipathique. Elle n'avait pas beaucoup de temps pour gagner sa confiance.

— Excusez-moi, Votre Altesse, répondit Daphné. Je suis un peu nerveuse.

— Il n'y a pas de quoi, vraiment. Je sais que Sirènes et Elfes ne s'entendent pas très bien, mais je suis certaine que nous pourrions être

amies avec quelques efforts.

L'euphémisme laissa un goût amer dans la bouche de Daphné. Elle fut prise d'une envie soudaine d'étrangler Victoria pour lui donner une représentation fidèle de la relation entre leurs espèces. Les Sirènes travaillaient dans les champs sans que qui que ce soit ne se soucie de leur vie ou de leur mort. On leur avait interdit le commerce par peur qu'elles manipulent les clients. Et tout ça, grâce à qui ?

En effet, les Sirènes et les Elfes ne s'entendaient pas très bien.

Daphné se força à sourire.

— Je suis d'accord, Votre Altesse. En tous les cas, je suis honorée d'être votre professeure.

Daphné avait préparé un semblant de cours en se basant sur ceux qu'elle avait au village. La princesse aurait mieux fait de se trouver un professeur de chant de haut rang. Sa voix était belle, mais Daphné comprenait pourquoi des cours s'imposaient. Cela dura deux bonnes heures durant lesquelles Victoria avait l'air de s'amuser comme une folle. Même un peu trop. Elle riait à la moindre remarque que Daphné lui faisait. De son côté, difficile de se détendre quand les yeux du garde étaient fichés sur sa nuque comme s'il rêvait de la trancher.

— Tu es une excellente professeure, Daphné. Je ne me suis pas trompée sur ton compte.

— Ravie que vous soyez satisfaite, Votre Altesse.

Victoria but une gorgée de thé et en proposa à Daphné. Cette fois-ci, elle accepta et profita du liquide froid qui apaisait sa gorge sèche.

— Que penses-tu de deux heures par jour, pour nos cours ?

Daphné manqua de s'étouffer. C'était trop beau pour être vrai.

— Vous êtes sûre ?

— Certaine. Je veux apprendre rapidement.

Daphné se dit qu'elle devait avoir beaucoup de temps à perdre pour vouloir passer autant de temps à chanter. Si elle était une vraie professeure, elle dirait à Victoria qu'il fallait laisser sa voix reposer certains jours, mais elle ne pouvait pas passer à côté de l'occasion.

— Très bien. Comme vous voudrez, Votre Altesse.

Elle ne voulait pas se précipiter, mais Victoria continuait à lui offrir des occasions en or.

Quand Victoria la congédia, elle consacra le reste de sa journée à de la lecture, parfois entrecoupée de repas complets. Elle s'ennuyait à mourir.

⁂

Le lendemain, elle recommença. Victoria acceptait ses critiques et cherchait à corriger ses erreurs sans jamais se mettre en colère. Daphné était tentée de lui poser des questions sur ses parents et sur la vie au palais, espérant que cela soit utile, mais elle serait mal avisée

de couper Victoria dans son élan de sympathie en attirant ses soupçons.

Le cours terminé, Victoria l'invita à rester pour une tasse de thé que Daphné ne refusa pas.

— J'avais raison, tu es une excellente professeure, répétait-elle encore et encore depuis la veille.

— Votre voix ne pourra que s'améliorer avec les années, Votre Altesse. L'entraîner maintenant est le meilleur moyen de vous assurer de sa beauté dans des siècles. Vous faites bien de ne pas vous y prendre trop tard.

— Tu es trop gentille.

C'était le cas de le dire. Daphné avait envie de se couper la langue à chaque fois qu'elle ouvrait la bouche.

Trois coups distincts à la porte les interrompirent. À force, Daphné reconnaissait l'arrivée des gardes. Celui qui entra était une AéroFée d'une quarantaine d'années. Ses yeux d'un gris brillant seraient beaux s'ils n'étaient pas soulignés par des cernes noirs. Derrière lui se tenait une petite fille d'une dizaine d'années aux longs cheveux châtains et au sourire enjôleur.

— La princesse Bianca, annonça le garde.

Victoria se leva aussitôt pour se précipiter sur sa sœur.

— Bianca, s'exclama-t-elle. Je croyais t'avoir dit que nous nous retrouverions dans une heure pour une partie de croquet.

La petite fille faisait à peine attention à Victoria. Elle était absorbée par Daphné, au point que celle-ci commençait à être mal à l'aise. Daphné se rappela ses bonnes manières et salua Bianca d'une révérence.

— Votre Altesse.

— Appelle-moi Bianca, fit-elle avec enthousiasme.

— Je ne peux pas, Votre Altesse.

— Je suis sérieuse, Bianca, reprit Victoria, pourquoi es-tu venue ici ?

Voilà qui intriguait Daphné. Victoria tirait sur la main de sa sœur comme si elle voulait la faire sortir au plus vite. Cette dernière le remarqua et dégagea son bras.

— Je voulais la rencontrer, expliqua Bianca d'un air impérieux. Il n'y a personne d'intéressant, ici. Tout le monde se ressemble. Et c'est la première Sirène que je vois !

— Mère est-elle au courant ?

Bianca hésita juste un instant, mais c'était suffisant pour Victoria. Elle prit les épaules de sa sœur et lui chuchota :

— Ne lui dis rien, c'est clair ? Elle ne doit pas savoir que tu lui as parlé.

— Je sais, voyons. Je ne suis pas bête à ce point.

Que se passerait-il si la reine l'apprenait ? Daphné savait quel genre

de dirigeante était la reine Fiona, mais elle ne savait rien de son rôle de mère. En tout cas, elle était assez stricte pour que les deux princesses se mettent d'accord sur les sujets à ne pas aborder avec elle.

Victoria soupira, puis accorda un sourire à Daphné.

— Excuse-la, ce ne sont pas des manières.

— Je serais ravie de partager une tasse de thé avec la princesse Bianca, dit Daphné d'un ton mielleux.

— Fantastique !

Bianca apporta elle-même une chaise supplémentaire trouvée dans un coin de la chambre de Victoria et s'installa confortablement. Si Daphné devait assouvir la curiosité d'une enfant pour aider son peuple, ce n'était pas cher payé.

— Vous avez déjà vécu hors de la capitale ?

— Bianca ! s'indigna Victoria.

— Ce n'est rien, assura Daphné. J'ai grandi dans la campagne environnante.

Daphné prit soin de ne pas donner d'indication géographique plus précise. Victoria était gentille maintenant, mais au moindre faux pas, c'était tout son village qui pouvait subir les répercussions de ses actes.

— Vous avez travaillé dans les champs ?

Victoria but son thé, mais Daphné ne put ignorer ses œillades intriguées.

— Ma famille possède un champ de lavande. On s'en sert principalement pour les parfums.

— J'adore la lavande !

Elle ne possédait pas réellement de champ, elle travaillait toujours dans ceux des autres, mais elle doutait que les princesses aillent vérifier.

— Vous chantez drôlement bien, remarqua Bianca, les yeux grands comme des soucoupes.

— Dans le cas contraire, je ne lui aurais pas demandé de m'enseigner, intervint Victoria en posant sa tasse. Je crois que Daphné a des choses à faire, aujourd'hui. Nous n'allons pas la retenir plus longtemps.

Voilà que Victoria se mettait à mentir, elle aussi. Daphné était heureuse de se débarrasser de cette conversation. Bianca fit la moue, mais lui souhaita une bonne journée. Daphné mentirait si elle disait ne pas la trouver un peu mignonne. Quel gâchis qu'elle soit une Elfe !

Avant son départ, Victoria se pencha à l'oreille de Daphné.

— Rejoins-moi à l'arrière du jardin aux lilas, à minuit.

— Je ne peux pas quitter ma chambre, Votre Altesse.

Victoria lui fit un clin d'œil.

— Je ne suis pas idiote, Daphné. Sois présente, tu ne le regretteras pas.

Daphné retourna dans sa chambre avec un mauvais pressentiment. En plus, si Victoria savait qu'elle était capable de sortir de sa chambre sans se faire remarquer, comment pouvait-elle savoir qu'elle n'allait pas simplement la coincer ? « Ah ! Ah ! Je le savais, tu n'es pas restée sagement dans ta chambre, tu es malintentionnée. » Un frisson lui parcourut le dos rien que d'y penser.

Quelle injustice d'être née parmi les opprimés. Parfois, Daphné admirait la mer et rêvait de la traverser à la recherche d'une terre nouvelle où elle pourrait être libre. Comme dans cette vieille légende sur Eleftheria, le pays disparu des Alchimistes.

Mais rêver ne l'avancerait à rien. Ils étaient oppressés depuis des centaines d'années, ils pouvaient bien attendre quelques semaines de plus, histoire de s'y prendre proprement.

Daphné songea à Actus, père des Sirènes. Depuis le ciel, acceptait-il la manière dont étaient traités ses enfants ? N'en voulait-il pas à Saranor de laisser les siens faire du mal aux Sirènes ? Qu'importait. Elle ne priait plus depuis longtemps. Si les Constellations en avaient eu quelque chose à faire, elles se seraient déjà manifestées.

À la nuit tombée, Daphné se repassa en mémoire le trajet jusqu'au jardin aux lilas. C'était loin du quartier des serviteurs, si Victoria ne voulait pas que Daphné soit repérée, elle aurait dû lui donner rendez-vous plus près. Heureusement pour elle, ils avaient fait une erreur : ils pensaient que sa seule arme était sa Voix.

Daphné ouvrit doucement la porte de sa chambre. Le couloir était désert, hormis la PyroFée qui ne l'entendit pas arriver à cause de la cire dans ses oreilles. Elle passa un bras autour du cou du soldat et appuya sur sa carotide avec son avant-bras. Il essaya d'enflammer ses mains et elle sentit ses jambes chauffer. La pression lui coupait l'air et il ne parvint pas à lui faire assez mal pour qu'elle lâche sa prise. Finalement, ses bras tombèrent, mous, le long de son corps.

Elle se rattrapa de justesse alors qu'il s'écrasait sur elle de tout son poids. Daphné l'assit par terre dans une position qui donnait l'impression qu'il faisait une sieste. Elle retira l'un de ses bouchons d'oreille et lui ordonna de ne plus avoir le moindre souvenir de ce qu'il venait de se passer.

Les quartiers des serviteurs étaient à près de cinq cents mètres du palais. Daphné garda la tête haute en traversant les jardins. Elle croisa quelques courtisans encore debout, qui l'ignorèrent tous avec brio. Ils avaient d'autres chats à fouetter que de vérifier les yeux de tous les passants. Comme raconter les derniers ragots de la cour.

Le jardin aux lilas était l'un des plus beaux du palais. De nuit, le spectacle était presque invisible, mais l'odeur puissante saisit les narines de Daphné.

Une silhouette noire sortit des hauts plants qui longeaient les murs

et Daphné sursauta, prête à se défendre. Ce n'était que Victoria, toujours en vêtements de jour, mais recouverts d'un manteau sombre. Derrière elle, une épaisse porte en bois renforcée de métal était si enfoncée dans la façade qu'elle passait inaperçue sans un peu d'observation.

— Daphné, soupira Victoria. J'avais peur que tu ne viennes pas. Suis-moi.

Victoria révéla une grosse clé en métal qu'elle inséra dans un cadenas gros comme la poignée de porte. Il lui fallut un certain effort pour l'ouvrir, mais elle ne demanda pas d'aide à Daphné. La porte s'ouvrit dans un grincement sur la pénombre la plus totale. Seules les premières marches d'un escalier en pierre menant vers le bas étaient visibles.

Alors que Victoria s'y enfonçait déjà, Daphné hésita. Et si c'était un piège ? On ne trouvait jamais rien de bon dans les sous-sols. Victoria remarqua sa réticence et lui prit la main.

— Si j'avais voulu te faire du mal, il m'aurait suffi de crier au meurtre pendant nos cours.

Ça ne rassura Daphné qu'à moitié, mais elle suivit Victoria malgré tout. Des torches s'allumèrent toutes seules sur toute la longueur de l'escalier et elles descendirent durant un temps infini. L'humidité et le froid grippèrent Daphné telles les mains froides d'un Spectre.

Daphné comprit où elle se trouvait quand elle posa le pied sur la dernière marche : la crypte. Son cœur s'accéléra. Victoria venait de l'amener dans l'endroit même où était cachée la Croix de Saranor. L'infrastructure était entièrement en pierre jaune. Les murs formaient un arc de cercle au-dessus de leurs têtes et de grandes alcôves mieux éclairées que le reste contenaient chacune un objet mis sous verre. Des reliques. Daphné essaya de ne pas trop s'enthousiasmer. Elle ignora les épées, les bijoux ou les armures sacrées ayant appartenu à l'illustre famille royale et garda ses yeux rivés sur les cheveux roux de Victoria.

Tout au fond de la crypte se trouvait une dernière porte. Il n'y avait pas de poignée, car elle était protégée par de la magie très ancienne. C'était là que la Croix de Saranor se trouvait. Elle était tellement proche que Daphné pouvait sentir son énergie de là où elle était.

Elles s'arrêtèrent devant un livre également sous verre, ouvert sur une page calligraphiée et enluminée, mais illisible. C'était une langue ancienne, oubliée, comme celle de la chanson de Daphné. Seulement, celle-là, même les personnes essayant de déchiffrer les reliques de l'Ancien Monde étaient incapables de comprendre ce qu'elle signifiait. Cela faisait des millénaires que le monde parlait la langue unifiée et cet ouvrage restait l'un des plus grands mystères de tous.

— C'est le Codex ? s'étonna Daphné.

Victoria rit en voyant la tête qu'elle faisait.

— Tu sais de quoi il s'agit ?

— Comment pourrais-je l'ignorer ?

— Parle-m'en, demanda Victoria sans quitter Daphné des yeux.

Elle hésita. Décidément, elle ne comprenait pas la raison de leur venue. Finalement, elle fouilla dans ses souvenirs pour retrouver la moindre information sur le Codex.

— Il y a cinq cents ans, commença prudemment Daphné, les Fées ont abandonné leurs terres et leurs biens pour se mettre au service des Elfes. En signe d'allégeance, les Fées ont offert le Codex à la reine…

— … Mégara, souffla Victoria.

— Mégara, répéta Daphné. Personne n'est capable de le déchiffrer, mais il contient le bien le plus important aux yeux des Fées : le savoir.

Victoria hocha doucement la tête.

— Tout à fait. Au détail près que le savoir était le bien le plus important des Fées dans le passé. Elles ont désormais compris que sans biens matériels, rien n'est possible.

À qui le dis-tu ? pensa Daphné.

— Depuis, nous ne le sortons au public que lors des événements officiels tels qu'un couronnement ou un mariage, pour que le Maréchal nous jure fidélité sur le Codex.

Victoria portait un regard attendri sur le vieux livre, comme si c'était un enfant. Daphné croisa ses mains pour cacher sa transpiration.

— Pourquoi me montrez-vous cela, Votre Altesse ?

Victoria sursauta comme si elle avait oublié la présence de Daphné. Son visage se ferma aussitôt.

— Parce que le serment qu'il renferme est en train d'être souillé. Aliénus II est en train de rompre notre alliance de la plus honteuse des manières.

Bien sûr, le roi de Haute Astari. Fallait-il vraiment s'étonner qu'un Drakón tente de prendre le pouvoir même sur ses plus proches alliés ? La Haute et la Basse Astari se partageaient l'armée des Fées, tout comme ils se partageaient leurs terres. Cela les obligeait à demeurer dans une paix permanente, car une armée ne pouvait pas se battre contre elle-même. Le roi Drakón était autoritaire, mais le bien de son pays reposait en partie sur son armée qui était l'une des plus puissantes du monde. En y réfléchissant comme ça, Daphné ne voyait pas quel intérêt il aurait à rompre le serment.

— De pauvres enfants sont portés disparus tous les jours, poursuivit Victoria. Ils sont enlevés à leurs parents et emmenés en Haute Astari. Malgré l'alliance, les Drakóns veulent reprendre le pouvoir, alors ils se débarrassent des plus jeunes d'entre nous pour amoindrir notre population petit à petit. Le pire dans tout ça, c'est que ce sont des Fées qui se chargent des enlèvements. Nous ne savons pas si elles sont

consentantes, c'est pour ça que nous voulons les juger dans le calme.

— C'est terrible, commenta Daphné, perplexe.

— Je suis d'accord. Nous tentons de ne pas trop ébruiter l'affaire pour ne pas permettre à la Haute Astari de se défendre, mais ma mère m'a personnellement confié la mission de mettre fin aux trafics. C'est un grand honneur.

Que ce soit volontaire ou non, Victoria n'avait pas précisé l'espèce des enfants, ce qui signifiait qu'il s'agissait d'Elfes. C'était étrange qu'un scandale n'ait pas éclaté à la capitale concernant les disparitions à répétition. Victoria vit son doute et baissa la tête. Elle paraissait soudain misérable.

— Excuse-moi, je sais qu'une Sirène n'a pas de raison de vouloir sauver des Elfes. Mais si je t'en parle, c'est parce que tu peux sincèrement aider. Je veux régler ce problème sans bain de sang. Ta Voix est la meilleure solution.

Victoria attrapa les mains de Daphné et les serra fort.

— Lorsque je t'ai vue pendant le bal, j'ai su que je devais tenter ma chance.

Elle la suppliait littéralement du regard. Daphné réfléchit. Elles étaient seules ; si elle le voulait, elle pourrait envoûter Victoria et lui ordonner l'accès à la Croix de Saranor. Mais elle suivit les yeux bleus de Victoria et conclut que le bain de sang n'était effectivement pas la meilleure solution.

— Que voulez-vous que je fasse ?

Le visage de Victoria s'illumina. Elle alla derrière le pilier soutenant le Codex et sortit un rouleau de parchemin qu'elle déroula à même le sol pour révéler une carte de la Basse Astari. Daphné s'accroupit à ses côtés et examina les cercles et les lignes pointillées rouges correspondant à des routes.

— Ce sont tous les endroits où nous sommes intervenus jusqu'à maintenant. Malheureusement, les malfaiteurs ne s'en sont pas sortis vivants. Avec ton pouvoir, nous pourrons les arrêter et les juger comme il se doit. Ils doivent agir demain à cet endroit, expliqua Victoria en pointant le nord de la capitale. Nous les prendrons sur le fait.

— Venez me chercher dès que nécessaire, dit Daphné.

Victoria acquiesça, satisfaite. Le père de Daphné n'allait pas aimer qu'elle sauve des Elfes, mais c'était le dernier de ses problèmes actuellement.

Chapitre 5 : Horace

Si son crâne pouvait arrêter de tambouriner, Horace lui en serait reconnaissant. Ses sens revenaient doucement, accompagnés de toutes les douleurs enfouies. Ses côtes le brûlaient, sa gorge était sèche et ses poumons en feu. Il essaya de bouger ses membres et, au prix de nombreux efforts, se rendit compte que ses poignets étaient entravés. Comment en était-il arrivé là ?

Une odeur fantôme passa dans ses narines. De la cendre. Tout lui revint d'un coup, le village désert, l'orphelinat en ruines, ses camarades assassinés et enfin, le noir total. Il ouvrit les yeux alors que sa poitrine se serrait violemment. Son seul réconfort était que Malia avait réussi à s'enfuir.

Il cligna plusieurs fois des yeux pour éclaircir sa vision pour se rendre compte que la pièce était à peine éclairée. Faisait-il nuit ? Cela voudrait dire qu'il avait été dans les vapes pendant près d'une journée. Il était assis sur une chaise, les poignets et les chevilles retenus aux accoudoirs et aux pieds de la chaise par des bracelets blancs semblables à ceux qu'il portait tous les jours.

Sa respiration s'accéléra. Il avait vu quelqu'un s'approcher de lui. Il devrait être mort, mais c'était pire que ça : il avait été capturé. Parsé leur répétait qu'il valait mieux mourir que d'être capturé par l'ennemi. Horace aurait dû mettre fin à ses jours lorsqu'il le pouvait encore.

Des bruits de pas lui firent relever la tête et il remarqua enfin la pièce dans laquelle il se trouvait. Cela ressemblait à une salle de classe réaménagée en bureau. Le tableau noir était recouvert de dessins et d'écritures qu'il ne comprenait pas. Des tapis noirs et violets jonchaient le sol en pierre et recouvraient de grandes fenêtres. Des bougies à moitié consumées illuminaient faiblement la pièce, mais il parvint tout de même à distinguer un corps assis derrière le bureau à quelques mètres de lui. L'atmosphère serait presque chaleureuse s'il n'était pas attaché à une chaise.

L'ombre au bureau se leva et entra dans la lumière, révélant un jeune homme à peine plus âgé qu'Horace portant une longue cape noire. Il vint s'adosser au tableau et croisa les bras.

— J'allais finir par croire que tu te réveillerais jamais, dit le jeune homme avec un sourire dans la voix.

Horace n'avait pas envie de rire. Il devait se trouver en plein milieu

du repaire d'Amosis. Son chef arriverait d'une minute à l'autre pour le torturer.

— T'as une sale tête.

Les mains d'Horace collaient de boue et de sang. Le sang de ses camarades. Tout son corps en était recouvert, bien sûr qu'il avait une sale tête. Il se mordit la lèvre pour ne pas pleurer.

— Les autres sont plus bavards, d'habitude.

Cette fois-ci, Horace ne put s'empêcher de froncer les sourcils, arrachant un sourire carnassier à son interlocuteur. Celui-ci s'avança un peu plus dans la lumière. Son visage était fin, encadré par des cheveux noirs. Ses yeux tout aussi sombres n'étaient pas aussi chaleureux que sa voix.

Horace ouvrit la bouche pour répondre et se mit à tousser. Le jeune homme attendit.

— Tue-moi tout de suite, murmura-t-il.

Il crut un instant qu'il ne l'avait pas entendu, jusqu'à ce qu'il soupire.

— Vous voulez toujours mourir dès le début, ça n'a aucun intérêt. Tu penses que je t'ai ramené ici pour te tuer direct, ou quoi ? J'ai fait attention à en garder juste un en vie, c'est pas pour faire joli. J'ai des questions à te poser.

Horace serra les accoudoirs de toutes ses forces. Il ne savait donc pas que quelqu'un d'autre avait survécu, c'était une bonne chose. Horace respira avec difficulté. Il espérait avoir l'air courageux, mais la pitié dans les yeux de l'homme le dégoûtait.

Il avait capturé et torturé d'autres Fées avant lui. Peu importait leurs différends, c'était monstrueux.

— Dis à ton chef de m'interroger, alors. Il n'en tirera rien, mais je pourrai mourir en paix, après ça.

— Ah oui, j'avais oublié. J'ai bien peur qu'il n'y ait que nous deux, en fait. Tu seras peut-être étonné d'apprendre qu'Amosis, c'est mon prénom.

Horace écarquilla les yeux et le dénommé Amosis éclata de rire.

— Vous faites toujours une tête pas possible en entendant ça. J'apprécie, ça veut dire que vous me pensez vraiment aussi puissant que des dizaines d'hommes.

— C'est impossible.

— C'est ce qu'ils disent tous.

Horace essayait de recoller les morceaux. Cela faisait seulement quatre ans que l'organisation Amosis sévissait. Elle avait attaqué et détruit une vingtaine d'orphelinats, tuant les enfants et les Fées envoyées pour leur porter secours. Comment cela pouvait-il être l'œuvre d'un seul homme ?

Horace ne parvint plus à retenir ses larmes qui dévalèrent le long de

ses joues. Jamais il n'avait été aussi en colère.

— Si tu continues, articula-t-il, ça signifie que tu n'as toujours pas trouvé de réponse à tes questions.

Amosis fronça le nez.

— J'arrêterai tout si tu me les donnes.

Menteur.

— Je t'écoute.

Amosis se pencha et posa ses mains sur ses genoux, comme pour parler à un enfant.

— Où se trouve l'Arbre Sacré ?

— Je n'en sais rien, balbutia Horace.

Amosis laissa tomber sa tête en avant, dépité. Il effleura du bout des doigts l'entrave qui retenait le poignet d'Horace.

— Tu vois, ça ? C'est fabriqué avec le bois de l'Arbre Sacré. Le même qu'on t'a imposé à la naissance. Tu te sens pas un peu bizarre ? Comme si t'étais plus capable de faire appel à tes pouvoirs ?

Horace blêmit. Depuis qu'il s'était réveillé, le chant de la forêt s'était atténué, mais il avait associé ça à ses blessures. Ce n'était pas le cas ? Amosis lui fit un clin d'œil.

— Tu savais que tes petits bracelets servaient à brider tes pouvoirs ? On vous force à les porter en prétendant que c'est un signe d'allégeance aux Drakóns et aux Elfes, mais c'est juste une excuse. Regarde ça, avec quatre bracelets en plus, tes pouvoirs sont pratiquement obsolètes.

— Tu mens, cracha Horace.

— Bien sûr, c'est moi le méchant de l'histoire. Je suis forcément le menteur alors que l'armée est parfaitement honnête. C'est ainsi que tourne le monde. Puisque je mens, repousse-moi avec tes pouvoirs. Ça devrait être un jeu d'enfant de te libérer.

Horace ne voulait pas rentrer dans son jeu, mais il voulait lui prouver qu'il disait n'importe quoi. Il n'était peut-être pas très puissant à l'origine, mais il n'était pas incapable. Il se concentra et fit appel à la nature qui entourait le bâtiment. Le bourdonnement dans son oreille devint plus fort pendant quelques secondes et des étincelles vertes jaillirent de ses doigts, mais c'était aussitôt fini. La terre ne voulait pas l'aider. Ou plutôt, quelque chose l'en empêchait.

Horace était en sueur, et pourtant, il n'obtint aucun résultat. Il s'attendait à voir Amosis rire, mais il avait plutôt l'air blasé, comme s'il avait assisté à cette scène des dizaines de fois.

— Tu me crois, maintenant ?

— Non.

— Comme tu veux.

Il ne le croirait jamais, Amosis lui avait forcément jeté un sort avec son Alchimie, rien de plus. Cela finirait par s'estomper.

— Il n'empêche que tu es piégé et que j'ai besoin de réponses, reprit Amosis. Où est l'Arbre Sacré ?

— Je te l'ai dit, je ne sais pas.

— Tu es né là-bas.

— Le jour même de ma naissance, on m'a emmené en Haute Astari. C'est pareil pour toutes les Fées. J'étais un bébé, je n'ai pas le moindre souvenir.

C'était la pure vérité, les soldats n'avaient aucun intérêt à connaître son emplacement. Un frisson parcourut l'échine d'Horace lorsqu'une idée monstrueuse lui vint en tête.

— Ne me dis pas que tu veux le détruire ?

L'Arbre Sacré était le centre même de la magie du monde. Les Constellations y avaient reçu leurs titres de divinité et donné naissance aux différentes espèces. Le détruire revenait à détruire le monde. Amosis ricana.

— Non, je crois que même les Constellations n'y arriveraient pas. Je dois récupérer quelque chose d'important, là-bas.

Horace se souvint de ce qu'on lui avait appris sur Amosis.

— Je croyais que tu cherchais Eleftheria.

— Et où crois-tu que tes petits camarades gardent son emplacement caché, à ton avis ?

Cette fois-ci, Horace en était sûr : Amosis allait le tuer. D'après les légendes, les Fées auraient coulé Eleftheria car les Sapiens avaient trouvé en l'Alchimie un moyen de compenser leur absence de pouvoirs. Cette terre légendaire était soi-disant leur havre de paix, mais elle avait disparu il y avait cinq cents ans de cela. Aujourd'hui, plus personne n'était certain qu'Eleftheria avait existé. Son espèce avait retiré sa liberté à celle d'Amosis. Les quelques Alchimistes restants menaient leur vie en quête de son emplacement, quand bien même ce n'était plus qu'une légende.

Horace serra la mâchoire. Il commençait à sentir sa propre odeur de sang séché et de sueur, ce qui lui donnait la nausée.

— Je suis à peine diplômé, soupira Horace. On ne me donne pas ce type d'informations. Tu n'obtiendras rien de moi.

— Oh… je vois.

Amosis caressa la barbe naissante à son menton. Ça n'annonçait rien de bon.

— Quoi ? demanda Horace.

— Oh, tu viens juste de me donner une information importante.

— Quoi ? répéta Horace avec surprise.

Amosis haussa les épaules, mais son sourire ne mentait pas.

— Je dois essayer de choper un gradé, apparemment. Je m'en doutais déjà, mais il n'y en a jamais sur place. On dirait qu'ils se cachent, comme c'est étonnant. Je suis content, pour une fois, ça

avance, ajouta-t-il en notant quelque chose dans un journal en cuir sur le bureau. D'habitude, je me prends juste des insultes, comme si j'étais celui attaché à une chaise. Les Fées et leur arrogance…

— Tu les as torturées, je suppose.

Amosis avait l'air ennuyé.

— J'en ai torturé quelques-unes, au début. On vous apprend vraiment à être inhumaines. Y en a pas une qui a parlé.

Horace avait envie de vomir. Qu'est-ce qu'il pouvait être idiot. Amosis pouvait le tuer, il ne pouvait pas vivre en sachant qu'il avait aidé l'ennemi. De toute façon, ses forces ne lui revenaient pas.

Amosis s'assit sur le bureau. Son sourire avait disparu, il jouait avec un fil dépassant de sa cape.

— Ça doit être fatigant, non ? De toujours recevoir des ordres de quelqu'un d'autre. T'as jamais pensé à t'émanciper ?

C'était cruel. Voici les mots qui tournaient en boucle dans la tête d'Horace. Il n'avait jamais pensé faire une carrière remarquable, mais il espérait tout de même ne pas tout perdre à la première mission et encore moins trahir les siens, même par accident. Malia aurait-elle des problèmes pour avoir perdu son escouade ? Ce n'était pas un scénario inhabituel, mais les gradés espéraient tout de cette mission.

— Tue-moi une bonne fois pour toutes, cracha Horace en tirant sur ses menottes, ce qui lui arracha une grimace de douleur.

— Je vais le faire, sois patient. Mais sérieusement, t'aurais dû te reconvertir. Une Fée dans l'armée, c'est surfait. On dirait presque que vous n'avez pas le choix.

Horace se mordit la lèvre inférieure. Amosis se plaqua une main sur la bouche et ouvrit de grands yeux.

— Oh, désolé. J'avais oublié que vous n'aviez vraiment pas le choix. Je me demande si une seule d'entre vous est capable de prendre une décision par elle-même.

— Nous, au moins, on sert la paix.

— Drôle de définition de la paix, rugit Amosis.

Horace sursauta. Amosis semblait sur le point d'exploser, mais Horace en avait assez. Il n'allait pas le laisser s'amuser plus longtemps et il comptait bien lui dire ses quatre vérités avant de mourir.

— On accomplit notre devoir, rétorqua Horace. C'est honorable.

— Toujours à parler d'honneur, alors que vous êtes des marionnettes.

— Nous, au moins, on ne tue pas des enfants par simple haine.

— Les petits soldats comme toi n'ont jamais cherché à comprendre pourquoi ils se battaient. Vous avez tort sur toute la ligne.

— Prouve-moi que tu n'es pas le monstre que l'on prétend, alors.

Amosis attrapa une dague accrochée à sa taille et la leva au-dessus de sa tête. Horace ferma les yeux, prêt à recevoir le coup fatal. Il

s'excusa mentalement auprès de Malia d'être l'incompétent que tout le monde soupçonnait qu'il soit et serra les dents.

Au moment où la lame aurait dû le transpercer, une détonation retentit, le sol se mit à trembler et Amosis perdit l'équilibre. Horace ouvrit les yeux et trouva un Amosis choqué en face de lui.

— Non, souffla Amosis. Comment ont-ils fait ?

Une nouvelle explosion renversa des meubles et le plafond commença à se fissurer. Amosis se mit à rassembler des affaires dans un sac en toile qu'il avait déniché sous le bureau et entreprit d'effacer chaque parcelle du tableau.

Horace tira de nouveau sur ses menottes. C'était l'armée, il en était certain. Pourtant, il n'était pas rassuré. Le bâtiment allait s'effondrer, il avait peu de chances de s'en sortir vivant. Deux minutes plus tôt, il était prêt à mourir, mais cette belle foi s'était évaporée en voyant Amosis se préparer à s'enfuir sans un regard en arrière. S'il s'en sortait indemne, il se servirait des informations d'Horace pour mener ses projets à bien.

— Eh ! appela Horace. Tu vas me laisser là ?

— Je croyais que tu voulais mourir, répliqua Amosis.

Derrière Horace, une partie du plafond s'effondra, soulevant un nuage de poussière qui les fit tousser. Le temps était compté. Amosis se retourna pour partir.

— Si je survis, s'égosilla Horace alors qu'un nouveau tremblement manqua de renverser sa chaise, je pourrai leur raconter ce que j'ai vu. Ils sauront que tu es seul et que tu cherches l'Arbre Sacré !

À son grand soulagement, Amosis hésita un instant. Il observa Horace, la mine fermée, puis souffla d'agacement. Amosis jeta son sac sur le côté et alla pour détacher Horace. Ce dernier avait tout misé sur la possibilité qu'Amosis ne lui tranche pas la gorge.

— T'as raison, je pense que tu pourras m'être utile, finalement.

Ça ne présageait rien de bon. D'un simple passage de la main, les menottes s'ouvrirent, mais Amosis s'empressa de les refermer aussitôt Horace debout, ne lui laissant aucune chance d'utiliser ses pouvoirs. Il attrapa Horace par le col et se précipita vers la sortie.

Derrière eux, la pièce trembla et s'effondra une bonne fois pour toutes.

Chapitre 6 : Daphné

— Je ne te fais pas confiance, asséna la reine Fiona d'entrée de jeu.

Daphné resta de marbre, de peur de paraître impertinente. Avant l'aube, on était venu la réveiller pour la traîner devant la reine dans un petit salon aux teintes orange et rouges habillant le mobilier, en passant par les murs et en terminant au sol. Après la nuit que Daphné avait passée avec Victoria, le réveil avait été difficile. C'était la première fois depuis son arrivée qu'elle revoyait la reine, elle imaginait que ce serait dans la salle du trône.

La reine Fiona était installée dans un canapé avec une élégance que Daphné ne saurait copier, même pour se fondre dans la masse des courtisans. Sa longue robe verte détonnait avec le reste de la pièce.

— Pardonnez-m…

— Je ne t'ai pas autorisée à parler, coupa la reine. Comme je te l'ai dit, je ne te fais pas confiance. Je pense que tu caches quelque chose. Ma fille a bon cœur, mais elle ne connaît pas aussi bien son peuple que moi. Tu crois sans doute que je ne me soucie pas du sort des Sirènes, mais je ne vous connais que trop bien.

La reine Fiona décroisa les jambes et se leva lentement. Elle faisait une bonne tête de plus que Daphné, obligeant cette dernière à lever la tête pour la regarder dans les yeux. Un garde voulut dissuader la reine de s'approcher, mais elle leva une main autoritaire dans sa direction.

Un frisson parcourut le dos de Daphné quand elle croisa les iris bleus de la reine, semblables à ceux de Victoria, mais tellement plus durs. Cette femme était plus âgée qu'elle ne le serait jamais et ce simple fait la faisait se sentir toute petite.

— J'ai voulu aider ton espèce, il y a fort longtemps. J'ai donné des terres et un salaire décent. Sais-tu comment on m'a remerciée ?

Daphné fit un signe de dénégation.

— Les tiens ont envoûté mes messagers pour qu'ils m'assassinent, cracha-t-elle. Vous êtes tellement habitués à l'oppression que la liberté vous laisserait sans raison de vivre. Si on commence à nourrir les loups, ils penseront que les moutons leur sont dus.

Daphné ravala la rage qui bouillonnait dans sa gorge. Elle connaissait cette histoire, mais la vérité, c'est qu'on leur avait promis des terres et un salaire à condition de payer des impôts bien au-delà de leurs capacités. La reine se voyait sûrement comme une sainte

incomprise.

La reine s'approcha encore, leurs visages n'étaient plus qu'à quelques centimètres d'écart.

— Je ne sais pas ce que tu cherches, mais si tu veux rester ici, tu vas devoir me prouver que vous n'êtes pas toutes des vermines à exterminer. Retiens bien cela. Si tu fais le moindre faux pas, je trouverai le village d'où tu viens et je le détruirai jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à en tirer. Ceux qui te sont chers ne seront plus qu'un lointain souvenir et personne ne vous pleurera. Tu as bien compris ?

Daphné déglutit avec difficulté. Elle ne convaincrait jamais la reine de leur offrir des droits. Ni en un mois, ni jamais. Cette femme les voyait comme des parasites qu'elle laissait proliférer tant qu'elle ne les voyait pas et qu'elle pouvait profiter de leur labeur. Daphné ne doutait pas qu'elle mettrait ses menaces à exécution.

— Je comprends votre méfiance, Votre Majesté, dit Daphné. Je désire seulement vivre dans la paix et la tranquillité. C'est pour cela que je suis venue ici et je ne vous serai jamais assez reconnaissante de la générosité dont vous faites preuve à mon égard. Vous n'avez pas à vous inquiéter de mes intentions.

La reine resta impassible, Daphné doutait de l'avoir convaincue, mais que pouvait-elle répondre d'autre ?

Quelqu'un toqua à la porte, brisant cette entrevue dérangeante. Victoria entra avec une expression confuse.

— Pardonnez-moi, mère. On m'a rapporté que vous vous entreteniez avec Daphné. Je me demandais si vous aviez terminé.

— Oui, dit la reine sans quitter Daphné des yeux. Vous pouvez y aller.

— Merci.

Daphné fit une révérence, puis rejoignit Victoria, la tête baissée. Gagner la confiance de la princesse ne serait pas compliqué, mais la reine était un tout autre défi. Elle allait devoir changer de plan d'attaque. Victoria devenait une priorité.

Alors que la reine se rasseyait déjà, Victoria se retourna vers sa mère.

— Au fait, je voulais vous demander. Daphné peut-elle assister à la cérémonie de ce soir ?

La reine écarquilla les yeux en même temps que Daphné.

— Je te demande pardon ?

— J'aimerais chanter pour les invités, mais je ne suis encore que novice. J'ai besoin de ma professeure à mes côtés.

La reine fit claquer ses ongles manucurés sur l'accoudoir en bois durant quelques secondes, puis soupira.

— Garde-la à l'œil ou je la renvoie d'où elle vient.

— Merci beaucoup, mère.

Daphné avait la sensation que ce n'était qu'un test pour prouver sa bonne foi après leur conversation.

Une fois la porte refermée derrière elles, Victoria passa un bras sous celui de Daphné, le sourire aux lèvres.

— J'avais tellement peur qu'elle refuse.

— Je ne savais pas qu'il y avait une cérémonie, ce soir, fit remarquer Daphné.

— Tu n'es pas au courant ? Je vais bientôt me fiancer.

Daphné ouvrit la bouche de surprise, ce qui fit rire Victoria.

— Je sais que c'est rare qu'une héritière de Basse Astari se marie aussi jeune. Nous aurions dû attendre mon centième anniversaire, en temps normal, mais la montée des menaces Drakóns et même des Alchimistes qui causent des dégâts à travers nos deux pays a mené à la nécessité d'une alliance solide. Ce soir, nous enverrons les invitations à tous les prétendants.

Daphné jura intérieurement. Être enfermée dans sa chambre en permanence la faisait passer à côté d'informations précieuses.

Elle trouvait l'idée d'alliance par le mariage idiote. Les Elfes et une autre espèce n'accepteraient jamais d'avoir un enfant ensemble. Du moins, pas au sein de la famille royale. Si Victoria voulait des descendants, cela se ferait avec un autre Elfe, le mariage n'était qu'un accord sur le papier.

Daphné se força à sourire.

— Je suis heureuse pour vous, c'est un honneur d'être invitée à un tel événement.

Victoria s'arrêta et se pencha vers Daphné.

— En réalité, j'avais besoin d'une amie à mes côtés. Tu vas dire que je ne devrais pas me plaindre, vu ma position, mais je me sens terriblement seule. J'espère que tu ne m'en veux pas.

La poitrine de Daphné se serra. Victoria n'avait pas d'amis, elle n'organisait pas d'après-midi avec des nobles Elfes ou autres divertissements légers. Était-ce son choix ou la volonté de la reine de l'isoler ? Dans tous les cas, sa solitude était une aubaine pour Daphné. C'était si facile d'atteindre une personne qui cherchait désespérément le contact.

— Au contraire, répondit Daphné en posant sa main sur celle de Victoria. J'aimerais vous soutenir, car vous avez été bonne avec moi, Votre Altesse.

— Tu es vraiment trop gentille, Daphné, s'exclama Victoria avec un grand sourire. Bien, maintenant, nous avons des enfants à sauver.

Daphné en avait oublié la mission de sauvetage. Le ton de Victoria était léger, mais elle sentait sa tension jusque dans sa poigne.

Elles se rendirent à l'est du palais, dans des écuries comptant une dizaine de box, tous occupés par des chevaux à l'allure fière.

— J'espère que tu n'as pas peur des chevaux.

— Nous y allons seules ? s'étonna Daphné.

Elle avait imaginé quelques Fées dans la confidence pour les accompagner.

— C'est plus prudent ainsi, on ne voudrait pas attirer l'attention à peine arrivées, pas vrai ? expliqua Victoria en entrant dans le box d'un magnifique étalon à la robe de jais. Choisis celui que tu veux.

Daphné examina les possibilités. Il en restait trois, bien adultes. Elle en choisit un assez calme à la robe brune, une tache grise sur le flanc droit. Elle caressa le museau de l'animal qui souffla en même temps.

— Mestis, fit Victoria en montant sur le sien. Elle est très affectueuse.

Daphné la scella et monta. Son père lui avait appris à monter, comme il lui avait appris à se préparer pour toutes les situations. La première fois qu'elle était montée sur un poney, elle était tombée après qu'il eut été effrayé par une branche d'arbre lui caressant l'arrière-train. Elle s'était retrouvée maculée de boue sans pouvoir s'arrêter de pleurer. Son père avait soupiré et l'avait débarbouillée en la réprimandant.

— Parfois, dans la vie, tu devras exécuter une tâche pour laquelle tu n'auras qu'une seule chance. Aucun droit à l'erreur ou période d'entraînement. Tu dois penser comme ça, dorénavant. Tu dois vouloir y arriver du premier coup, peu importe la difficulté. Tu comprends ?

— Oui, avait-elle répondu en essuyant son nez plein de morve.

Son père lui avait ébouriffé les cheveux, puis elle était remontée en selle pour ne plus jamais lâcher les rênes.

Daphné s'était fait passer pour une professeure de chant du premier coup. C'était la première fois qu'elle risquait de se faire exécuter si elle échouait, mais pas qu'elle risquait de mourir tout court. Elle était lancée sur une suite de victoires qu'elle n'avait pas le droit de briser.

Personne ne vit Daphné et Victoria sortir de l'enceinte du palais. Elles étaient passées par un chemin au milieu des petits bois, que même Daphné n'avait pas repéré. Daphné en vint à se demander si Victoria n'avait pas l'habitude de s'éclipser en douce pour faire les Étoiles savaient quoi. Une chose était sûre : l'expression de joie intense sur son visage alors qu'elle galopait témoignait de son besoin de liberté.

Elles voyagèrent en silence pendant une bonne heure. Daphné ne se demandait même plus si Victoria la menait dans un piège, elle en était trop loin dans son plan pour s'en inquiéter maintenant. Finalement, la princesse s'arrêta à la lisière d'un bois où elles attachèrent les chevaux à un tronc d'arbre pour qu'ils puissent brouter tranquillement.

— Baisse-toi, dit Victoria.

Elles se trouvaient à quelques mètres d'une route de terre encore

boueuse de la pluie qui s'était abattue une heure plus tôt. Les deux jeunes filles se cachèrent derrière d'épais buissons.

— D'ici une demi-heure, une carriole remplie d'enfants devrait passer.

— Comment savez-vous tout ça ? demanda Daphné.

— J'ai mes alliés parmi les Fées, expliqua-t-elle avec un clin d'œil. Bien, voilà le plan.

Parfois, l'ironie de sa situation lui brûlait la gorge. Elle se trouvait obligée de sauver des Elfes pour les forcer à lui donner ce qu'elle désirait. Si elle y réfléchissait trop longtemps, elle avait la nausée, alors elle se concentra sur le plan de Victoria qui était des plus simples.

Au bout d'un moment, des bruits de sabots se firent entendre au loin. Une carriole tirée par deux chevaux apparut dans leur champ de vision. Victoria serra l'épaule de Daphné avec encouragement. Les oreilles de cette dernière se mirent à siffler, mais cela s'arrêta lorsqu'elle secoua la tête.

Daphné lâcha un juron, puis s'élança sur la route. Sa robe était maculée de terre et ses cheveux en pagaille. Les chevaux se cabrèrent violemment.

— S'il vous plaît, aidez-moi ! supplia Daphné, des larmes dévalant ses joues. J'ai besoin d'aide, je vous en prie.

Elle tomba au sol et se prit la bouche d'une main pour étouffer ses sanglots.

— Je… Je n'ai pas le temps, dit fermement le cocher.

Daphné ne le distinguait pas très bien à travers ses larmes, mais l'homme finit par descendre de son siège et s'approcha d'elle prudemment. Elle reconnut les yeux rouges et brillants d'une PyroFée, mais jamais elle n'en avait vu une sans son uniforme militaire.

— Je peux vous conduire quelque part ? proposa-t-il.

— *Dors*, marmonna-t-elle.

— Pardon ?

Daphné releva la tête et l'homme tenta de reculer en apercevant ses yeux blancs.

— Attendez ! s'écria-t-il.

— *Dors !*

La Fée s'effondra au sol. Victoria sortit de sa cachette et alla ouvrir l'arrière de la carriole. Daphné n'eut pas le temps de lui conseiller la prudence et se précipita à sa suite au cas où une autre Fée se cacherait à proximité. Seule une bonne trentaine de petits Elfes terrifiés étaient rassemblés dans le véhicule. Ils devaient avoir entre trois et douze ans, c'était incroyable qu'autant d'entre eux aient été arrachés à leurs familles sans se faire prendre.

— Nous sommes ici pour vous aider, dit Victoria. Ne craignez rien,

vous êtes en sécurité.

Une petite fille près de Daphné recula d'un pas.

— Vous êtes une Sirène ?

— Une gentille Sirène, assura Victoria. Je me présente, je suis la princesse héritière de Basse Astari et je suis là pour vous ramener dans vos foyers.

Les enfants n'étaient pas blessés, ni attachés. On avait dû les envoûter d'une manière ou d'une autre, car ils étaient extrêmement dociles. Daphné eut un pincement au cœur. Jusqu'à maintenant, elle n'avait pas réalisé ce qu'elle allait trouver, mais voir leurs bouilles pleines d'appréhension la confortait dans l'idée qu'ils méritaient bien d'être sauvés.

Daphné sursauta lorsque Victoria siffla entre ses doigts. Aussitôt, une dizaine de Fées les encerclèrent. Daphné se mit en position de combat, mais Victoria l'interrompit.

— Elles sont avec nous.

— Je pensais que nous les escorterions nous-mêmes.

— Nous devons retourner au palais pour la cérémonie. En plus, c'est leur travail. Ne t'en fais pas, ils sont en sécurité, maintenant.

Daphné observa la PyroFée endormie dans la boue. Que pouvaient bien penser ses semblables en la traînant en justice ? Il y avait vraiment des Fées qui ne juraient fidélité qu'aux Drakóns et pas aux Elfes, alors. L'inverse devait être vrai également.

Victoria et Daphné se mirent en retrait pour les laisser faire leur travail. Les Fées balancèrent le cocher sur le dos d'un cheval. Elles grimpèrent ensuite sur la carriole, tandis que leur chef trottinait vers Victoria pour lui servir le traditionnel salut, les deux bras croisés sur la poitrine.

— Votre Altesse, nous allons les ramener à leurs parents, si vous le permettez.

— Faites.

— Avez-vous besoin d'une escorte pour retourner au palais ? demanda-t-il en glissant un regard lourd de sous-entendus à Daphné.

— Cela ira, je suis en bonne compagnie, répondit-elle avec un sourire.

Il réitéra son salut, puis rejoignit ses collègues. Elles regardèrent la carriole disparaître à l'horizon.

— Merci infiniment, dit Victoria. C'est la toute première fois que j'ai enfin une réelle occasion d'aider mon peuple. Tout ça, c'est grâce à toi.

Sans crier gare, Victoria passa ses bras autour du cou de Daphné. Elle dut retenir un réflexe de défense et, après une hésitation, serra la taille de Victoria. Son corps était chaud. Cela faisait des années que la seule personne à lui donner ce genre de geste d'affection était Eli.

Certaines personnes avaient le toucher si insouciant… Victoria la lâcha et Daphné maudit la pointe de déception qu'elle ressentit.

— Rentrons. Nous devons nous préparer pour la cérémonie de ce soir.

■■■

Trois jours et des crampes de partout plus tard, il aperçut un petit bâtiment délabré au milieu d'un champ vide. Sa destination. Malheureusement, il ne pouvait pas toquer à la porte et se présenter comme si de rien n'était, il serait très vite chassé et les résidents ne perdraient pas une minute pour s'enfuir. Non, il allait devoir rester à une bonne distance jusqu'à ce qu'ils prennent enfin la route.

Ça ne le dérangeait pas d'attendre une petite semaine, ce n'était rien comparé aux années de patience dont il avait fait preuve. Il s'installa contre un arbre assez enfoncé dans la forêt pour observer le bâtiment sans que ses habitants ne le remarquent.

Il ne savait pas à quel moment il s'était assoupi, mais il fut réveillé par une voix fluette et un petit coup sur l'épaule.

— Eh ! Ça va ?

Face à lui, un petit garçon Sapiens aux yeux noirs et à la peau foncée l'observait avec curiosité. Il se redressa un peu trop rapidement, mais le garçon n'eut pas l'air de remarquer sa panique.

— Pourquoi t'es assis là ? Les tutrices vont te disputer.

Il ne trouva rien à répondre pour sa défense et le garçon le dévisagea.

— Pourquoi t'as des cornes ?

Ses mains se portèrent instinctivement à son front où de petites protubérances pointaient le bout de leur nez.

— Je les ai toujours eues, répondit-il d'une voix enrouée.

— Les tutrices disent que les gens qui ont des cornes comme toi sont méchants et qu'on doit pas leur parler.

— Pourquoi tu me parles, alors ?

Le petit garçon ouvrit la bouche, puis la referma aussitôt. Quelques secondes de réflexion plus tard, il haussa les épaules.

— T'es méchant ?

— Non.

— Ça va, alors. Je m'appelle Ruta.

Il serra la main que Ruta lui tendait, mais l'envie de prendre ses jambes à son cou devenait de plus en plus forte. Il n'était pas censé se faire remarquer.

— Personne ne doit savoir que je suis là, Ruta.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils me feront partir. J'ai besoin de rester ici quelques jours.

Ruta s'assit à côté de lui et observa le bâtiment de son point de vue. Ses yeux devinrent soudain brillants.

— Toi non plus, t'as pas de parents ?

Sa poitrine se serra brusquement. Il n'avait pas envie d'étaler sa vie à un gamin qu'il ne connaissait pas.

— Non, dit-il malgré tout.

— Personne n'en a, ici. Tu devrais venir avec nous. Je dirai aux tutrices que t'es pas méchant. Elles cherchent un nouvel endroit pour vivre, parce que notre maison a été détruite.

— Il vaut mieux éviter. Crois-moi.

Ruta soupira, puis se remit debout.

— Bon, d'accord. Mais je reviendrai pour te convaincre !

Ruta partit en courant retrouver ses tutrices et ses camarades de l'orphelinat. Il aurait préféré ne jamais rencontrer ce petit garçon. Il avait réussi à repousser la sensation d'injustice qui rampait au fond de son ventre pendant longtemps, mais cette courte interaction avait détruit toutes ses barrières. Il devait faire quelque chose.

Chapitre 7 : Horace

Il était difficile de rester debout avec les couloirs qui tremblaient, mais Horace faisait de son mieux pour ne pas tomber alors qu'Amosis le tenait fermement par le col. Autour d'eux, la poussière flottait et ils étaient passés à deux doigts de la catastrophe plus d'une fois. Chaque détonation faisait sursauter Horace. Il était ramené quelques heures plus tôt, à l'orphelinat, et revoyait ses camarades exploser les uns après les autres.

Ce n'est pas le moment, arrête.

Il devait se concentrer sur l'endroit où il mettait les pieds et sur le fait qu'Amosis était trop rapide pour lui. Il avait de la poussière dans les yeux et les poumons en feu. Il toussa, espérant éclaircir sa gorge, mais cela eut pour seul effet de le ralentir et Amosis le tira un peu plus fort.

— On est presque dehors, hurla Amosis. Clamse pas tout de suite.

Le jeune Alchimiste semblait désormais déterminé à le sauver, ce qui inquiéta Horace plus qu'autre chose.

Ils dévalèrent des escaliers à moitié effondrés et débarquèrent face à une zone inaccessible, recouverte de gravats. Amosis jura et rebroussa chemin. Les fenêtres avaient été condamnées, ils devaient trouver une porte. Un couloir plus tard, ils se retrouvaient face à une sortie bouchée.

— Retire-moi les menottes, ordonna Horace.

— Va te faire voir.

Horace l'attrapa par les épaules et Amosis ouvrit de grands yeux étonnés.

— Je peux dégager le passage avec ma magie.

— J'ai de quoi faire aussi.

Amosis passa la main dans son dos, mais le sac avec toutes ses affaires avait disparu. Il l'avait oublié dans la salle de classe en délivrant Horace. De nouvelles explosions retentirent. Ce n'était plus qu'une question de secondes avant qu'ils ne soient ensevelis. Amosis jura de plus belle et passa les doigts sur les menottes. Horace sentit ses pouvoirs déferler. Amosis n'avait peut-être pas tort sur l'utilité des menottes, finalement. Peu importe, ce n'était pas le sujet. Il ferma les yeux et prit une profonde inspiration. Il se retrouva face à un Amosis géant et médusé. Horace n'avait pas souvent l'occasion de voler ;

dommage, il adorait ça.

Horace plongea dans le tas de gravats, évitant facilement les débris grâce à sa petite taille. Une épaisse couche de sève d'arbre lui permettait de se protéger de la poussière. Arrivé au centre du tas, il se concentra à nouveau. Il lui suffisait de rassembler de l'énergie dans tout son corps et de se connecter à la terre. Il l'avait fait des milliers de fois. *Les incapables ne sont pas acceptés, imbécile.* La voix de Félix résonnait dans son esprit. *Les moins bons verront leurs bracelets retirés.* Le sergent Parsé était sévère, mais juste. Horace était poursuivi par son impuissance. Dire que c'était la deuxième fois en moins de vingt-quatre heures qu'il se retrouvait en danger de mort. Jusqu'ici, il n'avait survécu que par chance.

L'énergie ne venait pas. La terre l'ignorait royalement et la raison était toute trouvée. Elle aimait les gens comme Malia, forts et ambitieux. Pas ceux qui ne sauraient pas faire bon usage de ce cadeau de la nature. Félix était animé par une flamme éternelle, et même si Horace le détestait, il ne pouvait nier qu'il était plus aimé par le feu qu'il ne le serait jamais par la terre. Horace sentait la frustration lui piquer les yeux. Il était épuisé.

— Félix est mort, s'entendit-il dire.

Lui ne l'était pas. Pas encore.

Horace se concentra sur Malia, qu'il devait retrouver, sur Amosis, qu'il devait livrer, et sur lui-même, qui au fond, ne voulait pas mourir. Des racines s'ancrèrent dans le sol, puis grandirent pour devenir des branches jeunes et fortes. Elles s'étendirent jusqu'à écarter les débris du passage. Bientôt, le moindre morceau de pierre était emprisonné dans une cage de branches et de lianes.

Horace retrouva sa taille normale et n'eut même pas le temps de crier victoire que quelque chose se referma sur ses poignets.

Amosis l'avait fait prisonnier à nouveau, mais son regard témoignait d'une gratitude qu'il n'exprimerait jamais.

Ils se précipitèrent vers la porte. L'air froid de la nuit mordit la nuque d'Horace dans un frisson. Malgré l'obscurité, Horace essaya de trouver le signe qu'une Fée était cachée à proximité, mais il n'eut pas de chance. Il n'arrivait pas à déterminer d'où venaient les explosions.

Le brasier du bâtiment illumina leur route alors qu'ils s'éloignaient le plus possible. Du moins, c'est ce qu'Horace aurait fait si Amosis ne s'était pas précipité le long de l'école à la recherche de quelque chose. La chaleur devint presque insupportable lorsqu'ils arrivèrent près de l'autre moitié de l'école, déjà en ruines. Amosis tomba à genoux.

— Non… non, non, non ! geignit-il de plus en plus fort.

Son visage était dévasté par les larmes. Horace essaya de comprendre ce qui le mettait dans cet état, jusqu'à ce qu'une odeur familière atteigne ses narines. Il en eut un haut-le-cœur. Ils n'étaient

pas seuls dans le bâtiment ? Comment pouvait-il sentir des corps calcinés, d'ici ?

— C'est de votre faute, cracha Amosis.

Il se remit sur ses pieds et attrapa Horace par le col de son uniforme.

— Ils sont morts à cause de vous ! De toi.

— Qui est-ce ?

Amosis le secoua comme une poupée de chiffon. Ses yeux étaient fous, dévastés par le chagrin. Sa mâchoire était serrée si fort qu'Horace pouvait presque entendre ses dents grincer.

— Qui est-ce ? répéta Horace plus fort.

Amosis le poussa et Horace s'écrasa dans la boue. L'Alchimiste s'agenouilla devant lui, attrapa sa tête et la tourna de force vers le bâtiment détruit.

— Ce sont les villageois. Les enfants. Tous ceux que vous vouliez soi-disant sauver. Ils sont morts et je suis sûr que tes amis savaient très bien ce qu'ils faisaient.

Un goût amer envahit la bouche d'Horace.

— Je ne comprends pas.

— Bien sûr, t'es qu'un sous-fifre. Si tu cherchais à comprendre pourquoi tu te bats au lieu de suivre les ordres aveuglément ! J'ai jamais tué d'enfants, rugit Amosis. Ce sont des Sapiens, comme moi. Toi, t'es de la putain de chair à canon que ton armée veut que je tue pour me faire passer pour le méchant. Tu vois, ça ? C'est la réalité.

Il devait mentir. Il était face à un monstre qui détruisait des orphelinats pour le plaisir. C'était forcément…

Amosis avait bien parlé de Sapiens ? Ces orphelinats étaient remplis d'enfants Sapiens. On ne leur avait jamais dit ce qu'il en était, et comme des idiots, ils n'avaient jamais posé la question. C'était pourtant logique.

Horace plaqua une main sur sa bouche. S'il n'était pas au sol, ses jambes le lâcheraient.

— Il t'en a fallu, du temps, grogna Amosis.

Amosis se laissa tomber à côté de lui et observa le feu s'atténuer, tandis que les explosions se faisaient plus rares. Quelle était la probabilité qu'il lui mente sur toute la ligne ? Sur les orphelinats, les bracelets et leur rôle ? Très élevée. S'il voulait retourner Horace contre ses semblables, c'était une bonne méthode. Mais Horace ne pouvait s'empêcher de se rappeler le plan d'origine pour l'opération à l'orphelinat : laisser les enfants mourir. Horace se mordit la lèvre. Qu'Amosis se moque de lui ou non, Horace avait sa part de tort dans l'histoire.

— Nous n'en savions rien, souffla Horace.

Il n'avait pas le droit de se justifier, il le savait, mais c'était plus fort

que lui. Amosis le fusilla du regard, puis se releva.

— Ce ne sont pas les premiers que je perds et ce ne seront probablement pas les derniers. Pour autant… j'arrive pas à m'y habituer.

Horace considéra le garçon un instant. Il était à peine plus âgé que lui et semblait avoir vu plus de violence en quatre ans qu'Horace durant toute son enfance à l'armée.

Horace se redressa à son tour.

— Tu veux trouver l'Arbre Sacré, c'est bien ça ? Je veux bien t'aider, mais à une seule condition.

Amosis fronça les sourcils.

— Laquelle ?

— Ne tue plus de Fées. Tant que je t'aiderai, je ne veux plus qu'il y ait de morts parmi mes frères et sœurs. En échange, je t'aiderai à trouver Eleftheria.

Un pays où les Alchimistes vivaient librement. Ils n'avaient jamais essayé. Peut-être qu'ils seraient en paix, alors. Les ancêtres d'Horace avaient coulé cette terre, mais il n'avait jamais vraiment compris pourquoi. Quoi qu'il en soit, s'il convainquait Amosis de ne pas se débarrasser de lui maintenant, il pourrait trouver un moyen de le livrer à l'armée dans le calme.

Une ombre de sourire passa sur le visage d'Amosis.

— T'as quelque chose en tête, pas vrai ? Peu importe. Épargner quelques Fées, c'est pas cher payé pour enfin avoir la paix. J'accepte.

Amosis lui tendit une main qu'Horace serra avec énergie. L'espoir naquit à nouveau en lui. Il avait un objectif clair.

Amosis le tira soudainement plus près de lui, à quelques centimètres de son visage.

— Mais n'oublie pas que tu es à ma merci. J'ai l'ascendant. Penses-y quand tu essaieras de me la mettre à l'envers.

— Je tâcherai d'y penser. Alors ? Comment on s'y prend ?

Amosis s'enfonça dans la forêt sans un regard en arrière. Il avait l'air de vouloir s'éloigner au plus vite de la tragédie qui embaumait l'air, ce qui soulageait Horace. Amosis décrocha le journal en cuir attaché à sa ceinture. Ça, au moins, il ne l'avait pas oublié.

— « On » ? Tu vas me suivre, c'est tout.

— C'est quand même la moindre des choses de m'informer de la marche à suivre.

Amosis soupira, se retourna, puis ouvrit le journal sur une page gribouillée de formules et de symboles incompréhensibles pour Horace. Le titre de la page était plus clair : « Formule de traçage énergétique ». Horace écarquilla les yeux.

— Tracer quelle énergie ?

— Celle de tes bracelets, ils me mèneront à l'Arbre Sacré. Le

problème, c'est que je dois te les retirer pour accomplir la formule, mais comme ce sont les Fées qui te les ont posés, je ne peux pas le faire comme avec les menottes.

Horace n'était pas sûr de suivre, mais il avait la sensation qu'il n'était pas près d'être sorti d'affaire. En revanche, l'idée de retirer ses bracelets lui donna des frissons. À l'armée, c'était soit vous deveniez soldat, soit on vous les retirait. S'il laissait Amosis aller au bout de son plan, il avait peu de chances de s'en sortir vivant.

— Tu pourrais le faire avec les menottes, proposa Horace. Elles sont aussi en bois Sacré.

— Non, soupira Amosis. J'ai déjà essayé, mais trop de Fées sont mortes en les portant. Elles sont souillées. Il m'en faut des neuves.

Horace frissonna en pensant à ses semblables impuissants, enchaînés par les mêmes menottes qu'il portait en ce moment. Amosis avait évité de croiser son regard en disant cela, comme s'il pouvait avoir des remords. Il voulait juste empêcher Horace de changer d'avis.

Ses bracelets étaient vierges d'attaches, comme s'il était né avec. Ils étaient une partie de lui.

— Je vois.

— Je connais quelqu'un qui pourra m'aider.

Amosis se mit en route. Tout ce qu'Horace voulait faire, c'était se rouler en boule et pleurer jusqu'à ce que la forêt l'accueille dans ses bras. À la place, il essuya la suie sur son visage et suivit Amosis d'un pas ferme.

Chapitre 8 : Daphné

Lorsqu'elles arrivèrent au palais, le soleil commençait à peine à décliner dans le ciel. Daphné s'attendait à trouver un garçon d'écurie affolé, mais il n'y avait personne pour s'occuper des chevaux, comme à leur départ. Victoria invita Daphné à l'accompagner dans sa chambre pour les préparatifs. Elle accepta de bonne joie, comme c'était la première fois qu'elle ne passait pas sa journée entière à attendre que quelqu'un la demande. Elle espérait néanmoins que le garde qui surveillait sa porte avait été prévenu, sinon, elle passerait un sale quart d'heure.

Victoria était guillerette et son humeur s'améliora encore lorsqu'elle vit que sa sœur l'attendait dans sa chambre. En revanche, la petite n'avait pas l'air d'humeur à plaisanter. Ses bras croisés sur sa poitrine et ses joues gonflées détonnaient avec sa tenue élégante. Ses épais cheveux châtains étaient tressés dans son dos, maintenus par une guirlande de fleurs. Sa robe bleue en dentelle blanche lui allait à ravir. Elle était sûre de faire bonne impression pour le grand soir. Du moins, si elle se débarrassait de sa moue boudeuse.

— Bianca ! Je ne m'attendais pas à ce que tu sois déjà prête, fit Victoria en détaillant sa sœur de la tête aux pieds. Je pensais que tu avais une leçon de piano ?

— Elle a été annulée à cause de la cérémonie. Vous êtes allées où ? Je vous ai vues partir, ce matin.

Victoria grimaça. C'était une petite avec de la volonté, si elle les avait attendues aussi longtemps sans perdre une once de colère.

— Ce sont des affaires d'adultes, répondit simplement Victoria.

La parfaite réponse pour empirer les choses avec un enfant. Bianca frappa du pied, puis se tourna vers Daphné.

— Tu viens à la cérémonie, ce soir ? demanda-t-elle avec colère.

— Oui, je suis invitée.

Le visage de Bianca s'illumina, comme si elle n'avait jamais été contrariée.

— Génial ! Tu vas m'entendre jouer du piano, alors !

Bianca sautilla sur place, faisant rebondir ses manches bouffantes. Au vu de son humeur précédente, Daphné s'attendait à beaucoup moins d'enthousiasme, ça lui faisait chaud au cœur. Victoria tenta de camoufler son sourire, mais il ne lui échappa pas. Elles allaient donc

chanter ensemble. Soudain, Daphné comprit pourquoi Victoria tenait tant à s'améliorer rapidement.

— J'ai vraiment hâte de vous écouter, Votre Altesse, dit Daphné en toute sincérité.

Avec le temps, elle avait appris à apprécier la musique au-delà de son utilité à manipuler les autres. Elle savait que n'importe qui pouvait jouer à vous faire pleurer, même une enfant de huit ans. Alors une enfant de huit ans avec les meilleurs professeurs du pays ? Ça devait être quelque chose.

La colère de Bianca semblait s'être envolée. Victoria prit sa sœur par les épaules, l'assit sur le lit et appela quatre servantes qui transportaient des robes de toutes les couleurs. Victoria fouilla dans la sélection et en désigna une orange à manches courtes, avec un corset lacé de blanc. Les broderies sur le contour de la jupe représentaient des bois et des fleurs. Victoria la désigna fièrement à Daphné.

— Vous allez être magnifique, Votre Altesse.

Victoria rigola.

— Elle est pour toi, voyons. Tu accompagnes la princesse héritière, ce n'est pas rien, tout de même.

Daphné était bouche bée. Elle n'avait jamais porté une tenue aussi somptueuse auparavant. Même la robe qu'elle portait lors de la mission pour voler la Croix de Saranor était bon marché, même si elle faisait la blague.

— C'est trop, Votre Altesse.

La princesse ne lui laissa pas le choix et la poussa derrière un paravent. Daphné se mit une claque mentale pour essayer de comprendre à quoi tout cela pouvait bien rimer. Victoria était beaucoup trop gentille avec elle. Certes, elle avait besoin d'elle pour arrêter les trafics, mais elle était la princesse héritière et Daphné n'avait aucun droit, dans ce reinaume. Puis, elle se souvint de ce que Victoria lui avait dit plus tôt dans la journée : « J'avais besoin d'une amie ». C'était un sentiment partagé, mais elle ne devait pas oublier que Victoria n'était qu'une excuse. Lorsqu'elle aurait obtenu ce qu'elle voulait, elle n'aurait plus à lui lécher les bottes.

Daphné prit plusieurs minutes à enfiler la robe, aucune servante n'avait envie de l'aider. Il n'y avait pas de miroir derrière le paravent et elle avait peur de sortir en ayant l'air ridicule. Finalement, Victoria s'impatienta et la fit sortir elle-même. Son expression de surprise inquiéta Daphné.

— Ça ne me va pas ?

— Au contraire, tu es splendide.

Victoria l'attira devant un miroir. Daphné n'en crut pas ses yeux. L'orange brillant se mariait parfaitement à sa peau sombre, le corset ne la serrait pas trop et mettait en valeur son corps musclé. C'était à

croire que Victoria avait pris ses mensurations en cachette.

Les servantes lui mirent un collier de diamants et attachèrent ses cheveux en deux épaisses tresses serties de fleurs blanches. Elle pourrait reconstruire sa vie et tout son village simplement en revendant la panoplie. Bianca applaudit en la voyant.

À côté d'elle, Victoria terminait de se préparer. Si Daphné se trouvait jolie, Victoria était bien au-delà. Sa robe rouge sang se mariait étrangement bien avec ses cheveux blond vénitien.

Une dernière retouche sur sa coiffure, des anneaux dorés à chaque oreille pointue, puis Victoria attrapa les mains de Daphné.

— C'est l'heure.

— Je vais rejoindre les invités, dit Daphné en se tournant déjà vers la porte.

— Non, tu dois entrer avec moi.

Daphné fronça les sourcils.

— Si quelqu'un doit vous accompagner, ça ne devrait pas être la princesse Bianca ?

— Non ! intervint Bianca en sautant au bas du lit. Je vais jouer pendant son entrée, je ne peux pas être partout à la fois.

Victoria la supplia du regard.

— S'il te plaît, dis oui.

Comme si Daphné avait le droit de lui refuser quoi que ce soit. Elle finit par acquiescer et Victoria accrocha son bras au sien.

Rien de plus agréable que d'être une paria à une cérémonie officielle remplie d'Elfes, se dit Daphné.

Elles arrivèrent devant la porte de la salle du trône beaucoup trop vite à son goût. Le cœur de Daphné battait à tout rompre. Quelques jours plus tôt, elle se trouvait devant cette même porte sous une fausse identité en risquant sa vie. Aujourd'hui, elle était au bras de la princesse héritière. Ce fut avec une petite pointe de satisfaction qu'elle observa les portes s'ouvrir.

La foule était bien plus dense que la dernière fois. Toute la plus grande noblesse basse-astarienne était rassemblée de chaque côté de la pièce dans un silence respectueux. Toutes ces personnes que Daphné et son père cherchaient à évincer depuis tant d'années. Daphné afficha son plus beau sourire, puis suivit Victoria dans l'allée formée par les invités. Elle ne leur accorda pas un regard, mais elle pouvait sentir la haine qu'ils lui portaient et leur fascination pour la princesse. Ils n'avaient pas l'occasion de l'apercevoir si souvent que ça. C'était presque malsain.

La procession était interminable. Daphné se concentra sur la musique de Bianca. Elle avait visé juste, elle était extrêmement douée. Si elle n'avait pas été prévenue, elle aurait pu croire qu'il s'agissait d'un pianiste professionnel. Enfin, elles arrivèrent devant le trône de

la reine Fiona et Daphné put quitter son poste. Elle alla se placer sur un banc au premier rang.

La reine ne les avait pas quittées des yeux, difficile de dire si elle était satisfaite de leur entrée tant son visage était fermé. Elle portait une robe dorée à la traîne si longue qu'elle atteignait presque le bas de l'estrade. Le roi faisait pâle figure à côté, dans son costume tout blanc. Il était pratiquement recroquevillé sur son trône. En l'observant attentivement, il était évident que Bianca lui ressemblait plus qu'à sa mère, mais elle avait gardé une prestance qu'il semblait incapable de reproduire. Assise au piano à queue en bois marqueté, elle faisait voler ses doigts au-dessus des touches comme si elle était née pour cela.

Victoria s'agenouilla dans une révérence élégante, mais ne se releva pas. Sa tête était résolument baissée. La reine Fiona se leva de son trône, les bruits de ses pas vinrent combler le silence laissé derrière Bianca qui avait cessé de jouer.

— Princesse Victoria de Basse Astari, déclama-t-elle clairement, je vous ai donné la vie il y a seulement vingt et un ans. C'est bien court, vous le constaterez avec le temps. Pourtant, il est déjà l'heure pour vous de devenir une femme.

La reine Fiona tendit la main sur le côté et un serviteur y déposa un engin étrange en forme de pistolet, comme ceux que fabriquaient les Prismen. La reine s'approcha de sa fille et releva sa tête du bout des doigts.

— Consens-tu à devenir plus que tu n'es déjà, et ce, à jamais ?

— J'y consens.

Daphné sursauta quand la reine posa le pistolet en haut de l'oreille droite de Victoria et appuya sur la gâchette. Victoria poussa un gémissement étouffé alors qu'une simple goutte de sang perlait du petit trou nouvellement formé. Victoria se mit à trembler, faisant un effort considérable pour ne pas poser la main sur sa blessure.

Le roi Saïn se leva maladroitement alors qu'on lui tendait un petit coussin en velours rouge. Il y prit une unique boucle d'oreille en or sertie d'un rubis étincelant. Il trembla en accrochant le bijou à l'oreille de sa fille.

Victoria se releva et les applaudissements envahirent la pièce.

— Il est l'heure d'envoyer les lettres d'invitation aux prétendants, annonça la reine.

Sur les bords des immenses vitraux qui entouraient la salle du trône, quatre corbeaux attendaient sagement, des petits rouleaux de papier attachés à leurs pattes. Victoria tira sur une imposante corde. Les vitraux s'ouvrirent sur l'extérieur pour laisser les corbeaux s'envoler vers leur destination.

Trois prétendants, plus un invité de marque. Les mariages royaux étaient rares quand la famille royale était immortelle. Il y avait peu de

chances que les prétendants soient des Elfes. Ils ne prendraient que quelques heures pour recevoir le message et décider de leur départ. Refuser une possible alliance avec la Basse Astari serait idiot.

— Les princesses Victoria et Bianca aimeraient maintenant interpréter une chanson, déclara la reine Fiona avec moins d'enthousiasme.

Les invités suivaient la cérémonie sans broncher, assistant à chaque nouvel événement sans jamais se poser de question. La nuit était à peine tombée, Daphné avait l'impression que la cérémonie n'avait duré que cinq minutes. C'était probablement le cas. Ils ne s'étaient pas foulés en longs discours.

Victoria s'appuya sur le piano, son teint encore blanc de douleur. Son oreille avait viré au rouge vif. Bianca posa de nouveau ses mains sur le clavier et la chanson commença. Le souffle de Daphné se coupa. Elle avait été bien sotte. La voix de Victoria était splendide, puissante. Elle accompagnait à merveille les notes douces, mais assurées, de Bianca. Elle n'avait pas tant besoin de ses cours, finalement. Soudain, Daphné comprit où elle s'était trompée. Les cours n'étaient qu'une excuse, du moins, plus qu'elle ne le pensait. Victoria planta son regard dans les yeux blancs de Daphné et lui fit un clin d'œil. Daphné n'était même pas en colère.

Chapitre 9 : Horace

Horace avait les pieds en compote. Ils avaient marché toute la nuit, ne s'arrêtant que dix minutes pour grignoter des fruits des bois et boire dans un cours d'eau. Il s'était rapidement débarbouillé et avait observé ses quelques blessures visibles. Par miracle, il n'avait rien d'aussi grave que la marque déjà présente sur son ventre. Il observa quelques secondes la peau tendue et rougeâtre sur ses abdominaux. Horace détestait quand Félix jouait avec ses bombes végétales. Cela lui rappelait trop de mauvais souvenirs. Au moins, maintenant, il n'aurait plus à y penser. Il se rhabilla et reprit sa marche derrière l'Alchimiste qui ne lui avait donné que deux minutes pour s'examiner, plus pour s'assurer qu'il n'aurait pas à le porter pour la moitié du chemin que par réelle inquiétude. Amosis ne le tenait pas, de toute façon, Horace n'était pas assez rapide, ni assez puissant pour le distancer maintenant. En plus, il faisait à peine attention à Horace, passant son temps à feuilleter son journal en cuir.

Horace avait appris à la formation que les Alchimistes possédaient souvent un journal répertoriant leurs formules et expériences, mais celui-ci paraissait trop vieux et abîmé pour appartenir à un jeune homme comme Amosis. Horace n'osait pas engager la conversation. Être prisonnier lui donnait la nausée, mais il ne prendrait pas de risque, vu son état actuel.

Pour passer le temps, il pensait à Malia. Il se demandait si elle était retournée au centre en sécurité et ce qu'elle avait bien pu raconter aux supérieurs. Le poids sur les épaules d'Horace se fit plus lourd. Peu importe ce qu'elle leur avait raconté, ils avaient décidé de bombarder le repère d'Amosis sans se préoccuper de la possible présence des villageois. Il secoua la tête pour se débarrasser de ses pensées négatives. Ils avaient pris la décision la plus sûre dans l'intérêt du royaume.

— Comment nous ont-ils trouvés ? murmura Horace alors que le soleil pointait le bout de son nez.

Il pensait avoir été discret, mais Amosis le dévisageait.

— Il y a plusieurs possibilités, répondit-il. Soit j'ai été suivi, ce qui ne m'enchante pas. Soit ils ont remarqué qu'un soldat manquait à l'appel parmi les morts et ils ont tracé ton énergie. On ne vous apprend pas ça, à l'armée ?

Bien sûr, les Fées pouvaient sentir l'énergie de leurs semblables à une certaine distance, mais si c'était bien le cas, cela voulait dire qu'ils avaient attaqué en ayant conscience qu'il était à l'intérieur, encore en vie, possiblement. Un frisson parcourut son dos. Non, ils avaient probablement suivi Amosis et attendu le bon moment pour frapper.

— Si, finit-il par admettre. C'est logique.

Il fit de son mieux pour ne pas montrer son désarroi et, de toute manière, Amosis se plongea dans ses réflexions. Son expression était sombre, comme s'il venait de réaliser quelque chose d'important.

Au bout de quelques minutes, Amosis s'arrêta en haut d'une colline où la forêt prenait fin. À une centaine de mètres, un village encore endormi les invitait à entrer par la grande route. Horace imagina la carte de la Haute Astari et se basa sur la position du soleil.

— Le village de Périatis, détermina-t-il.

En plein milieu de la zone blanche, là où la population était la plus réduite. Amosis lui balança une grande cape noire sur la tête, celle qu'il portait, en l'occurrence.

— Faut que tu caches… à peu près tout, fit Amosis. Les gens d'ici n'aiment pas beaucoup les Fées.

— Je me doute, ils ne sont pas installés dans cette partie du pays pour rien, je suppose.

Amosis ricana.

— Les soldats ont peur de quelques parias ? Pas très braves.

— C'est un nid à hors-la-loi.

— C'est pour ça que j'adore cet endroit.

Horace leva les yeux au ciel, mais enfila la cape à contrecœur, camouflant ses bracelets, ses oreilles pointues, ses yeux vert brillant et son uniforme. Ce village n'était pas le plus dangereux, mais il n'imaginait que trop bien la réaction de ceux qui l'habitaient s'ils le voyaient. Heureusement, le soleil était à peine levé, il y avait très peu de monde dans les rues.

Amosis s'arrêta devant une maisonnette en briques blanches tout ce qu'il y avait de plus banale. Une lanterne mourait lentement au-dessus de la porte.

— Qui allons-nous voir ?

— Un enfant de cette chère Priora.

— Un Nécromancien ? s'insurgea Horace.

Priora, ou La Clé Tordue, était la Constellation mère des Nécromanciens. Elle était connue pour sa bienveillance, mais ses descendants avaient toujours mis Horace mal à l'aise. Se servir des morts pour obtenir des informations ou se battre, c'était lugubre. Il n'en avait jamais rencontré, mais il pouvait s'imaginer quelqu'un avec une grande capuche noire obscurcissant son visage et une voix caverneuse. Typiquement quelqu'un qui devait plaire à Amosis.

Sans lui laisser le temps de donner son avis, Amosis frappa trois gros coups à la porte. Si le propriétaire dormait, il l'avait forcément réveillé. La porte s'ouvrit en grand et Horace pensa un instant qu'ils s'étaient trompés de maison.

— Amos ! Je commençais à me demander où t'étais passé, tiens.

— J'avais beaucoup à faire. Je viens avec du boulot, dit-il en désignant Horace d'un coup de menton.

L'homme perdit son sourire en le voyant. Il était légèrement plus grand que lui, des cheveux blonds comme les blés attachés en queue de cheval et un regard bleu lumineux. Ni capuche, ni voix caverneuse, juste une chemise un peu trop grande pour lui, ouverte sur la moitié de son torse et de longs gants noirs remontant au-dessus de ses coudes. Loin de ses attentes.

— Une DendroFée, constata le Nécromancien en grimaçant. C'est rarement celles qui survivent le plus longtemps.

Horace frissonna à l'idée qu'ils s'amusent à faire des statistiques sur leur taux de survie. Le Nécromancien se décala pour les laisser entrer.

— Je m'appelle Lior.

— Horace.

Amosis fronça les sourcils. Il réalisait seulement maintenant qu'il ne lui avait jamais demandé son prénom. Quel intérêt ? À l'origine, il avait l'intention de le tuer.

La maison était plus grande à l'intérieur qu'à l'extérieur. Un feu brûlait dans l'âtre d'une cheminée malgré les beaux jours qui revenaient. Les pièces étaient ouvertes et les nombreux coussins et nappes colorés un peu partout rendaient l'atmosphère chaleureuse, comme un cocon douillet où l'on pourrait s'allonger et lire toute la journée. Une légère odeur de fruits frais flottait dans l'air. Il était clair que Lior était réveillé depuis un moment.

— Alors dis-moi, commença Lior. C'est quoi le truc, avec lui ?

— J'ai été découvert.

Lior jura tout bas et Amosis entreprit de tout lui raconter depuis le début pendant que son ami versait un liquide fumant dans des tasses. Il apporta deux tasses et Horace ne put qu'imaginer ce qu'elles contenaient. Des souvenirs désagréables ressurgirent lorsque Amosis raconta le massacre de l'orphelinat. Ses camarades.

Tu aides un meurtrier, chuchota Félix à l'oreille d'Horace. *Il te tuera avant que tu le livres, idiot. Il aurait déjà dû le faire.*

Depuis leur départ de l'école, c'était tout ce qu'Horace entendait. La voix de Félix qui lui faisait des reproches. Ce n'était pas si différent de d'habitude, mais il pensait en être débarrassé, depuis sa mort. C'était pire qu'avant.

Lior se mordit la lèvre inférieure.

— Merde, je suis désolé pour les villageois. Assieds-toi un peu.

Amosis et Lior s'installèrent à la table de cuisine en bois recouverte d'une nappe ocre.

— Tu vas rester debout longtemps ? lui demanda Lior avec mépris.

— Verse-lui une tasse.

Lior n'en avait clairement pas envie, mais il s'exécuta. Horace s'assit à côté d'Amosis et sentit la tension dans ses jambes s'alléger un peu. Du thé aux fruits rouges. Voilà ce qu'ils buvaient. Amosis souffla sur sa tasse brûlante.

— On ne va pas rester longtemps, expliqua-t-il. L'armée a des moyens de nous retrouver, je voudrais pas te mettre dans l'embarras. J'ai besoin de ton aide pour un truc.

— Je vois, s'exclama Lior. Il faut aussi que j'annule le transport des gosses jusqu'en Basse Astari, sinon Herman va râler.

— Oui, oui, pas besoin d'en reparler.

Amosis se recala sur sa chaise. Horace mourait d'envie de savoir ce qu'il voulait dire par « transport vers la Basse Astari ». Inutile de poser la question, il n'obtiendrait pas de réponse dans l'immédiat, mais avec un peu de chance, il arriverait à tirer les vers du nez d'Amosis plus tard.

Horace les écoutait à peine, il avait du mal à rester concentré avec le manque de sommeil, même le thé peinait à le revigorer. Il porta la main à son collier où toutes les Constellations étaient représentées. Avec le temps, il savait exactement où se trouvait le médaillon de Viktor et le caressa doucement du pouce.

Horace hoqueta quand on le tira brutalement en avant. Lior avait agrippé son collier et l'observait avec attention, forçant Horace à se lever de sa chaise et à être à moitié allongé sur la table.

— Intéressant, commenta Lior. Elles sont toutes là, t'as fait ça bien.

— Lâche, gémit Horace.

— C'est du bel ouvrage.

Horace attrapa la main de Lior et cala deux doigts dans le creux de son pouce au dos de sa main. Lior poussa un grognement, puis le lâcha. Horace retomba sur sa chaise et lui jeta un regard noir en frottant l'arrière de son cou endolori.

— Je lui ai retiré ses pouvoirs, mais il reste un soldat, dit Amosis avec un sourire amusé.

— C'est surprenant qu'il ne t'ait pas tué pendant la nuit.

Horace cacha son collier sous son col.

— À quoi ça te sert, d'avoir tout ça ? demanda Amosis.

— Ça ne te regarde pas.

Il pouvait le trimballer où il le voulait, mais il ne lui retirerait pas la seule chose qui lui remontait le moral. Les médaillons représentant les Constellations étaient courants, on en trouvait dans n'importe quelle grande ville, mais pendant la formation, ils n'avaient pas souvent

l'occasion de sortir pour faire des courses. En plus, on ne leur donnait jamais d'argent. Horace s'était arrangé avec des membres du personnel d'entretien pour qu'ils les lui en apportent en échange de services rendus.

Amosis ricana doucement avant de reprendre son sérieux.

— En parlant de ses pouvoirs, j'ai besoin d'aide pour lui retirer ses bracelets.

— Tu lui as mis ses menottes, non ? Tu peux très bien les lui retirer, fit remarquer Lior.

— Non, pas les menottes. *Les bracelets*.

Lior cligna des yeux deux fois, comme pour l'aider à intégrer ce qu'il venait d'entendre, puis il plaqua ses deux mains sur la table.

— Retirer ses bracelets ? Tu fais pas les choses à moitié, mais ça pourrait être suicidaire. On sait pas à quel point il est puissant sans eux.

— On le tuera avant même qu'il ait le temps de faire le moindre mouvement, t'inquiète pas.

Ce type n'avait vraiment aucune gêne. Il ne le regardait même pas dans les yeux en disant cela, on aurait dit que les deux hommes discutaient de la météo. Lior se passa une main dans les cheveux, perplexe. À l'extérieur, ils pouvaient entendre de plus en plus de voix, indiquant que le village se réveillait enfin.

— Bon… c'est à toi de voir, admit-il.

— Génial, parce que j'ai déjà une formule de prête.

Amosis ouvrit son journal sur la page du sort et le posa sur la table. Lior l'examina un moment et Horace en profita pour faire de même. Il ne fallait pas beaucoup d'ingrédients. Trois, en fait. Horace comprit enfin pourquoi Amosis le maintenait en vie jusqu'au moment fatidique : le dernier ingrédient était une fiole de sang frais appartenant au sujet du sort. Une fiole, ce n'était pas grand-chose, mais ils allaient s'assurer qu'Horace y passe quand même. Il avançait lentement vers sa mort, quelle pensée joyeuse. D'un autre côté, s'il faisait perdre assez de temps à Amosis, il permettrait peut-être à l'armée de les rattraper. Il devait se raccrocher à cet espoir.

— Tu as le moindre de ces ingrédients ? demanda Amosis.

Lior se leva et alla dans une pièce où Horace pouvait apercevoir des étagères entières remplies de tiroirs. Les bruits de coulissement indiquaient qu'il en ouvrait plusieurs, puis il revint s'asseoir à table, penaud.

— Non. Je suis allé vérifier pour le principe, juste au cas où, mais tout ça, c'est trop difficile à obtenir. En tout cas, ça s'achète pas au marché.

— Je m'en doutais, pesta Amosis.

Une fleur de Phusis et un cristal d'Aquatilis. Les deux ingrédients

nécessaires en plus de son sang. En effet, pour les obtenir, il fallait le vouloir sérieusement. Les Phusis ne cédaient plus leur précieuse fleur facilement depuis le Siècle Écarlate. Elles permettaient de rendre caducs les pouvoirs de n'importe quelle espèce. Les Aquatilis, quant à elles, adoraient faire du commerce, mais le prix à payer était toujours dérangeant. Un cristal de leurs mines personnelles était spécial, mais Horace ne se souvenait plus de leurs propriétés.

— Par contre, je peux t'indiquer où tu les trouveras, proposa Lior. Mais bon, avec l'armée à tes trousses, c'est risqué.

— Peu importe, dis-moi où les trouver, s'exclama Amosis, les yeux brillants. Je me débrouillerai avec les Fées. Si on les lui retire, on n'aura jamais été aussi proches de trouver Eleftheria.

Leurs sourires étaient si innocents, comme des enfants à qui on aurait promis un nouveau jouet. S'ils n'avaient pas voulu le tuer, Horace aurait presque pu être attendri par leur enthousiasme. Presque.

■■■

La sueur perlait à son front quand il se réveilla, encore chamboulé par son rêve. Toujours le même. Non, il devait arrêter d'appeler ça des rêves. C'étaient des visions. Elles allaient se réaliser, comme toujours, peu importe ce qu'il essaierait de faire pour les en empêcher.

Il ferma les yeux et appela l'Originelle de toutes ses forces, espérant recevoir une réponse plus claire que ce qu'elle lui accordait d'ordinaire.

S'il vous plaît, pas cette fois. S'il vous plaît, ça n'a pas à commencer comme ça. Pourquoi il faut toujours que ça finisse mal ? Répondez-moi !

Mais il n'obtint pas de réponse. L'Originelle ne lui parlait toujours qu'à travers ses visions. Il n'oublierait jamais le jour où il avait eu sa toute première, à seulement quatre ans. Il avait vu le monde à feu et à sang, et surtout, il avait entendu l'Horloge sonner. Il savait qu'il devait éviter ça, mais ça ne justifiait pas toutes les pertes en échange.

Il faisait encore nuit, les Constellations étaient de sortie. Il s'avança dans le champ pour observer le ciel et trouver celle qui l'intéressait. Aliora, La Demoiselle d'Honneur. Si l'Originelle ne répondait pas, la déesse qui l'avait créé le ferait peut-être. Il savait bien que c'était une mauvaise idée de prier Aliora. Elle n'était pas du genre clémente. Mais elle était forcément au courant de ce qui se passait, et peut-être accepterait-elle de pousser l'Originelle à se présenter à lui ?

Il pria jusqu'à en avoir mal à la voix. Il commença par lui demander de parler à l'Originelle, puis il en eut assez et la supplia de l'aider à ce que sa dernière vision ne se réalise jamais.

Les Constellations disparurent pour laisser place au soleil à l'horizon. Aucune réponse.

Chapitre 10 : Daphné

Pour la première fois depuis son arrivée, Daphné était contente de ne pas avoir de responsabilités autres que les cours de chant et les trafics. Le palais était en ébullition depuis que tous les prétendants avaient répondu présents à l'invitation une semaine plus tôt. Les corbeaux étaient particulièrement rapides. Au moins, Daphné pouvait tirer au flanc pendant que les serviteurs se démenaient pour rendre le palais présentable en moins de deux jours. Ou du moins, c'est ce qu'ils disaient en passant devant sa chambre en s'assurant de parler assez fort pour qu'elle entende à travers la porte. Très honnêtement, elle n'en avait rien à faire.

C'était la veille de l'arrivée des prétendants, le ciel était orageux, ne laissant pas loisir aux Constellations de veiller sur elle. Daphné essayait de rattraper Victoria qui courait pieds nus dans le bois derrière le palais. L'air était humide et le pétrichor venait chatouiller les narines de Daphné alors que la pluie menaçait de tomber à tout moment.

— C'est mon moment préféré de la journée, lui avoua Victoria en se tenant à un arbre, le souffle court.

Victoria invitait régulièrement Daphné à explorer les environs du palais très tard dans la nuit ou très tôt le matin. Même Bianca n'était pas au courant, mais Daphné devait avouer que c'était aussi libérateur pour elle que pour la princesse. Il lui avait fallu du temps pour apprécier ces moments simples avec Victoria, mais elle en était arrivée à les attendre avec impatience.

— Comment faites-vous pour que les gardes ne nous remarquent pas ? demanda Daphné, car c'était la question qu'elle se posait depuis plusieurs jours déjà.

— C'est simple. Nous sortons toujours quand les gardes en poste sont ceux qui nous aident pour arrêter les trafics. Ils ne peuvent rien me refuser.

Daphné doutait que qui que ce soit à son service ait le droit de lui refuser quoi que ce soit, mais elle ne s'étala pas sur le sujet. Il n'empêchait que laisser la princesse héritière sans surveillance dans la forêt, la nuit, était un bon moyen pour qu'elle se fasse kidnapper ou qu'elle se blesse. C'était clairement un manque de jugeote. Ils ne devaient pas savoir que Daphné était présente, ils ne le toléreraient

pas, ça.

Daphné s'adossa à l'arbre à côté de Victoria. La kidnapper serait simple, en effet. Il suffirait de l'envoûter et de la transporter jusqu'au campement de son père. Daphné chassa cette idée de son esprit. Elle n'allait pas déclencher un raid sur son village alors qu'elle était en train de gagner la confiance de la princesse.

— Tout a l'air si simple, pour vous.

Victoria la dévisagea et Daphné déglutit difficilement. Elle se laissait parfois aller dans ses mots et prenait de gros risques. Pour autant, Victoria lui donna un petit coup de coude.

— C'est ce qui paraît, pas vrai ? Tant mieux. C'est ce que je veux.

— Ça ne va pas ?

Victoria resta un moment les yeux dans le vague. D'un coup, elle grimpa sur une bûche recouverte de mousse verte et se tint bien droite, comme un orateur s'adressant à la cour.

— Daphné, commença-t-elle avec un sourire sans joie, m'aideras-tu à choisir le prétendant parfait et à t'assurer que celui-ci est… un bon parti sur le long terme ?

— Vous avez peur, comprit Daphné.

Victoria sauta de la bûche et s'assit à même le sol, les jambes repliées contre son torse.

— Évidemment que j'ai peur. Je pensais avoir au moins une centaine d'années avant de devoir me préoccuper du mariage. Mais ma mère veut absolument obtenir plus de pouvoir, alors… je sais déjà qui je vais épouser, de toute manière, il n'y a pas de suspense.

Daphné fronça les sourcils.

— Qui donc ?

— Prius de Haute Astari, voyons ! C'est évident, Daphné. Il n'y a pas de meilleur parti selon ma mère et, en tant que future reine, je peux au moins être d'accord avec elle sur ce point. Je ne l'ai jamais rencontré, mais… Eh bien, c'est un Drakón. Donc, tu comprends.

Daphné acquiesça un peu trop vite. Le seul qui comptait, Prius de Haute Astari. La Haute et la Basse Astari étaient alliées depuis la fin du Siècle Écarlate, et c'était une alliance trop importante pour être brisée. Les deux pays partageaient la même armée de Fées, une guerre était donc impossible. Néanmoins, leurs rapports étaient toujours restés purement diplomatiques et commerciaux.

Pour Daphné, les Drakóns étaient la pire espèce de toutes. Ils étaient nés avant les dieux et les avaient aidés à créer le monde. Aussi se pensaient-ils supérieurs aux autres. D'autant plus qu'elles étaient en train de démanteler un complot honteux dont Prius était probablement au courant. Se marier à ce monstre était écœurant.

— Rappelez-vous que ce sont eux qui veulent vous épouser. Pas l'inverse. La pression est sur leurs épaules avant tout.

Victoria sourit doucement.

— Tu as raison. Ils devraient se plier en quatre pour me séduire.

— Exactement. Oh, mais si vous savez déjà qui est votre fiancé, pourquoi voulez-vous que je vous aide à choisir ?

— Je connais les projets de ma mère, mais elle ne les a jamais évoqués à voix haute. Si je peux faire basculer son choix vers quelqu'un de plus approprié, je ne vais pas me gêner.

C'était l'une des raisons pour lesquelles Daphné commençait à admirer Victoria. Sa mère était autoritaire, mais elle trouvait toujours un moyen de ne pas se laisser faire et elle avait bien raison. Malgré tout, une boule se forma dans la gorge de Daphné. Elle n'avait pas beaucoup de temps pour accomplir la volonté de son père et il ne voulait pas savoir qu'elle s'amusait même un peu.

Une goutte d'eau atterrit sur le nez de Victoria, puis une autre, et enfin l'averse leur tomba dessus. Elles coururent à toute allure vers le quartier des serviteurs, les vêtements pleins de boue. Elles arrivèrent en fou rire et Victoria prit soudain Daphné dans ses bras, mais cette dernière ne parvint à lui rendre son étreinte que timidement.

— Repose-toi bien, cria Victoria pour couvrir le bruit de la pluie.

— Vous aussi, répondit Daphné.

Daphné passa par la fenêtre et se changea en vitesse, sentant déjà le rhume arriver. Par les Étoiles, comme elle s'en voulait de s'amuser.

⁂

Daphné ne fut pas réveillée par les rayons du soleil ou par les tambourinements du garde à la porte de sa chambre, mais par de discrets coups à sa fenêtre. Elle avait très peu dormi et grogna en se levant avec un mal de crâne. Son cœur rata un battement quand elle aperçut Eli de l'autre côté de la vitre. Elle prit à peine le temps d'arranger ses épais cheveux noirs, ouvrit la fenêtre et l'attrapa par le col.

— T'es fou de venir ici ? En plein jour, en plus, chuchota-t-elle.

— Je devais te voir, répondit-il.

— Devais ou voulais ?

Il afficha un sourire malicieux.

— D'accord, je *voulais* te voir.

Les mèches rousses d'Eli étaient enflammées par le soleil. Peu importe la situation dans laquelle il se trouvait, ses yeux étaient rieurs. C'est fou ce qu'il avait pu lui manquer. Daphné l'enlaça assez fort pour l'étouffer.

— Ça te va toujours aussi bien, le sommeil, dit-il en passant par la fenêtre.

— Arrête de dire des bêtises.

Daphné sentit l'adrénaline lui monter à la tête quand Eli se laissa

tomber sur son lit. S'ils se faisaient prendre, ils seraient exécutés sans préavis, mais c'était le cadet de ses soucis, pour le moment. Le visage d'Eli s'assombrit trop rapidement à son goût.

— Tu t'en sors ? Je sais de quoi tu es capable, mais te savoir seule ici, à leur merci, c'est…

Il frissonna. Daphné s'assit à ses côtés et lui prit la main.

— Tout va bien. J'ai la princesse dans la poche. Encore un peu de temps et je lui demande tout ce que je veux.

— Vous êtes souvent seules ?

— Presque tout le temps.

— Et tu ne trouves pas ça bizarre, qu'elle te fasse confiance à ce point avec tes pouvoirs ?

Daphné pinça les lèvres. Elle y avait pensé, mais elle n'allait pas se plaindre et dire à Victoria : « Eh, je trouve ça bizarre que tu n'aies pas peur de moi, place-moi sous surveillance renforcée ». Elle devait apprécier ce qu'elle avait.

— J'évite d'y penser. Je me contente de profiter de chaque occasion pour me rapprocher un peu plus d'elle. Je suis prudente, je t'assure. En plus, elle m'a l'air d'être quelqu'un de…

Les derniers mots restèrent coincés dans sa gorge, mais Eli avait très bien compris.

— C'est quelqu'un de bien, tu veux dire ?

— Je n'irais pas jusque-là, pas avec certitude, mais comparé à la reine, c'est une sainte. Je pense qu'elle peut vraiment être utile.

Eli l'examina un instant, puis soupira. De toute façon, il n'avait pas le choix. C'était sa mission à elle, et elle n'avait pas encore fait un seul faux pas. Ils restèrent un moment sans rien dire, les bras dans les bras. Les moments de calme étaient rares, même dans leur village. Daphné voulait profiter de sa présence un maximum, mais elle ne put s'empêcher de demander :

— Comment va mon père ?

— Bien. Enfin, comme d'habitude, quoi. Il passe son temps à râler et il prépare un plan pour envahir le palais, donc rien d'anormal.

Daphné savait qu'elle ne devrait pas poser cette prochaine question, mais elle en avait besoin.

— Il s'inquiète pour moi ?

Eli pouffa sans joie et caressa le bras de Daphné. Elle avait sa réponse. Elle n'en voulait pas à son père, ils avaient toujours dû faire passer leurs missions en priorité pour le bien collectif, il devait donc s'inquiéter de l'issue de l'opération avant tout. En ce moment même, elle n'était pas sa fille, mais une espionne. Une révolutionnaire. Daphné bomba le torse. Elle devait en être fière.

— Dis-lui que je pense à lui.

Eli grimaça.

— Il ne sait pas que tu es là, pas vrai ? devina-t-elle.

— Pas vraiment.

Des portes claquèrent dans le couloir alors que les serviteurs se réveillaient. Eli se releva en vitesse, passa par la fenêtre et se retourna une dernière fois.

— Prends soin de toi, dit-il. Ne te mets pas trop en danger.

— Je te le promets.

Il déposa un baiser d'une douceur infinie sur ses lèvres, puis disparut dans la forêt. Quelques secondes plus tard, le garde tambourina à sa porte.

Daphné pensait rester enfermée dans sa chambre jusqu'au lendemain, personne ne voudrait d'une Sirène devant des invités de prestige, mais ça ne devrait plus l'étonner que Victoria la demande en fin d'après-midi pour l'aider à se préparer. En fait, elle était contente. Elle avait envie d'assister à cette cérémonie, l'identité des héritiers d'autres nations l'intriguait beaucoup.

Les servantes l'habillèrent et la coiffèrent à contrecœur tandis que Victoria et Bianca l'admiraient dans sa charmante robe vert pâle aux bretelles de tulle. Le tout accompagné d'une parure aux délicates pierres jaunes. Ça lui faisait toujours plaisir de pouvoir porter d'aussi beaux vêtements. Quand sa mission serait terminée, elle serait capable de s'en payer un tas avec l'argent qu'elle obtiendrait.

— Tu es charmante, commenta Victoria.

Daphné se retourna pour la remercier, mais elle eut le souffle coupé. Victoria était époustouflante dans sa robe rose poudré, qui traînait au sol tant elle était longue. Des pétales de roses à l'apparence authentique étaient disposés un peu partout sur le corset et sur l'arrière de la jupe. Des gants blancs sertis de perles en ivoire remontaient au-dessus de ses coudes et un collier de perles habillait son cou. La forte corpulence de Victoria était mise en valeur par le corset qui épousait parfaitement ses formes. Ses cheveux longs étaient remontés en un chignon tressé orné de roses, de sorte à bien dégager ses oreilles pointues et mettre en valeur la boucle d'oreille en rubis.

— Ne me regarde pas comme ça, dit Victoria en triturant ses doigts. Ça ne fait pas un peu trop ?

Si. C'était beaucoup trop injuste d'être aussi bien habillée quand les Sirènes mouraient de faim.

— Ils seront tous séduits, répondit Daphné. Vous êtes splendide.

Victoria posa une main sur sa poitrine et soupira de soulagement.

— Ça va commencer. Ne t'éloigne pas de moi, surtout.

Cette fois-ci, il n'y aurait pas de grande entrée pour Victoria, c'était aux prétendants d'impressionner la foule. Victoria prit la main de sa sœur et elles descendirent toutes les trois pour arriver dans une petite pièce derrière la salle du trône. Daphné tentait de garder la tête haute

malgré les regards noirs du personnel, mais cette belle confiance fut ébranlée lorsqu'elle se retrouva devant la reine Fiona qui les attendait devant la porte. Cette dernière n'avait pas besoin de robe extravagante ou de bijoux à outrance pour être belle. Mais son expression sévère quasi permanente rendait cette beauté froide.

— Que fait-elle ici ?

— Elle m'accompagne, expliqua Victoria, la tête respectueusement baissée.

— As-tu conscience qu'elle n'est pas ta dame de compagnie ? soupira la reine en se pinçant l'arête du nez. Elle n'est qu'un caprice de ta part et elle n'a le droit de se montrer que si *je* l'y autorise.

— Mère, intervint Bianca, c'est un grand moment pour Victoria, elle…

— Ne m'interromps pas !

Bianca se rapprocha de sa sœur et ferma la bouche.

— Ce n'est pas un grand moment pour elle, mais pour le reinaume. Que vont penser tes prétendants en te voyant aux côtés d'une espèce inférieure ?

Daphné ne pouvait pas voir l'expression de Victoria, mais celle-ci prit un moment à répondre.

— Ils penseront que nous avons le contrôle de notre peuple, répondit enfin Victoria d'un ton ferme. Même le plus récalcitrant. Daphné sera une preuve de notre pouvoir.

Daphné repoussa tout au fond d'elle la douleur qu'elle avait ressentie à ces mots. Victoria devait convaincre sa mère. D'un autre côté, elle le pensait au moins un petit peu, et cela, Daphné ne devait pas l'oublier. Victoria devait avoir confiance en elle, la réciproque n'était pas nécessaire.

La reine fronça les sourcils, puis soupira.

— Ce n'est pas une mauvaise idée. Ça ira pour cette fois, mais tu as intérêt à m'avertir à l'avance, la prochaine fois. Je ne le tolérerai pas à nouveau.

— Bien entendu. Merci, mère.

La reine Fiona n'accorda même pas un regard à Daphné et pénétra dans la grande salle. Victoria en fit de même et Daphné dut les suivre sans avoir le temps de s'en remettre.

Elles s'installèrent sur leurs trônes respectifs, à la gauche de leur mère, tandis que Daphné restait debout derrière Victoria. Elle allait devoir rester immobile pendant plusieurs heures, mais ce n'était rien que son père ne lui avait appris. D'autant plus qu'elle possédait la meilleure vue.

Une toux grasse attira son attention. Elle provenait du trône le plus à droite dont elle ne voyait pas l'occupant, mais il ne faisait aucun doute qu'il s'agissait du roi Saïn. Elle réalisa qu'elle ne l'avait jamais

croisé en dehors des événements importants et que les princesses ne parlaient jamais de lui. En fait, c'était un mystère. En Basse Astari, le roi ne prenait aucune décision pour le pays, tout le pouvoir revenait à sa femme. Il était simplement présent pour créer des héritiers et passer du temps avec ses enfants quand ils étaient encore assez jeunes pour s'amuser. Quoique, Bianca était presque toujours fourrée avec sa sœur. Saïn était juste… là. Le pauvre homme faisait presque de la peine à Daphné. Presque.

Un clairon sonna, sortant Daphné de ses pensées. La foule d'Elfes dans la salle se tut et se tourna vers la grande porte.

— Les prétendants sont prêts, annonça un homme en redingote noire, mais avant de les présenter…

Les portes s'ouvrirent pour laisser apparaître une cascade d'or.

— … le prince Abel de Femilin, héritier de l'Empire de Femilin.

Daphné retint son souffle. Elle n'avait jamais vu de Chrysalin en vrai et elle en voulut à son cœur de rater un battement. Les Chrysalins avaient la même apparence que les Sirènes ou les Sapiens, à un détail près : ils étaient d'or de la tête aux pieds. On disait même que l'intérieur de leur chair était dans le même matériau et que c'était ainsi qu'ils avaient bâti leur empire. Ils pouvaient se séparer d'une partie pour l'offrir en paiement, puis refondre et modeler le membre manquant.

La foule applaudit, les visages s'éventèrent et les murmures fusèrent alors que le prince Abel traversait la salle, accompagné d'une dizaine de serviteurs aussi dorés que lui. Il paraissait si innocent. Abel s'agenouilla, mais la reine se leva de son trône et descendit les marches pour le remettre debout avant de s'agenouiller à son tour.

— Votre Altesse, ce n'est pas à vous de vous agenouiller, dit-elle d'une voix douce que Daphné ne lui connaissait pas.

— Je me trouve dans votre demeure, corrigea Abel du même ton. Je suis tout à fait honoré d'avoir été invité pour un événement si grandiose. Le mariage de la princesse Victo…

Sa voix mourut au moment où ses yeux se posèrent sur Victoria. Daphné aurait juré que ses yeux s'étaient mis à briller davantage.

— La princesse Victoria, se reprit-il en se reportant sur la reine. Ne vous donnez pas trop de mal pour moi, je ne suis qu'un humble spectateur.

Le prince ne demanda pas son reste et alla se placer avec le public. Malheureusement, lorsqu'on était le prince héritier du seul empire du monde, on n'avait pas de raison de mener une alliance par le mariage, aussi Abel n'était pas prétendant. Dommage. Femilin était le pays de la paix et de la liberté et ce n'était pas pour rien, puisque les Chrysalins étaient incapables de vices. Daphné rêvait depuis son enfance de s'y rendre, mais les frontières de Basse Astari ne le lui

permettraient jamais.

Elle ravala le goût désagréable qui montait dans sa gorge et se concentra sur le premier prétendant que le maître de cérémonie annonça.

— Ronal d'Aphros !

Pour un être aussi grand, Ronal paraissait tout petit, au milieu de l'allée. Il était le troisième fils du gouverneur d'Aphros, l'une des trois terres possédées par les Prismen. Encore une fois, Daphné n'en avait jamais vu en vrai. Ils ressemblaient à de grands oiseaux à posture humaine dont les plumes reflétaient la lumière de telle sorte qu'elles paraissaient multicolores sous certains angles et transparentes sous d'autres. Les Chrysalins étaient beaux, les Prismen étaient impressionnants. Ronal arborait de petites lunettes rondes au-dessus de son bec, lui donnant un air d'érudit, ce que son costume brun et neutre, dont les manches étaient inexistantes pour laisser passer ses ailes, n'arrangeait pas. Il n'avait pas réfléchi sa tenue pour séduire.

Ronal déploya une grande aile réfléchissante sur le côté avant de la replier pour faire une révérence. Son aile se terminait par une main dont les ongles étaient aussi épais que des serres aiguisées.

— Princesse Victoria, salua-t-il d'une voix monocorde.

Victoria lui fit un signe de tête. Elle tapotait sa robe avec impatience tandis que Ronal restait silencieux. N'était-il pas censé être un peu plus convaincant ?

— Ce sera tout, finit par dire la reine, gênée.

Ronal rejoignit Abel sur le côté sans plus de cérémonie. Si Victoria voulait une alternative à Prius, celui-ci n'était pas le bon choix. Il semblait déjà prêt à sauter dans le prochain bateau pour rentrer chez lui.

— La princesse Linri de Raa !

Daphné avait entendu bien des récits sur les Anges. On les décrivait comme des statues de marbre, incapables d'émotions. Ou du moins, celles-ci risquaient de les tuer, alors ils les limitaient au maximum. Lorsque Linri passa le pas de la porte, l'idée de démentir ces rumeurs ne lui traversa pas une seule fois l'esprit. Plus qu'une statue, Linri semblait capable de s'effondrer au moindre sourire. Son marbre était blanc comme la neige, ce qui lui donnait une sensation d'irréel.

Les Anges n'étaient pas du genre à faire des affaires avec les autres espèces, mais depuis quelques mois, la rumeur courait que la situation était critique, à Raa. En revanche, la raison était inconnue, ce qui donnait lieu à des tas de rumeurs plus loufoques les unes que les autres.

Linri planta ses yeux gris dans ceux de Victoria et ne les lâcha pas tout au long de sa révérence. Sans un mot, elle rejoignit Abel et Ronal. Victoria ne pensa même pas à la saluer. Le public attendit plusieurs

secondes, comme si Linri allait se mettre à faire un numéro de claquettes. Mais elle était désormais figée, et Ronal fit un pas pour s'éloigner d'elle.

La reine Fiona s'éclaircit la gorge.

— Poursuivons, voulez-vous.

— Euh… oui, alors… Prius de Haute Astari !

Le voilà. Victoria s'avança légèrement sur son siège, les épaules contractées. Les portes s'ouvrirent et Daphné fut un peu déçue. Elle avait déjà rencontré des Drakóns, mais elle imaginait le prince héritier un peu plus impressionnant. C'était un Drakón normal, d'une vingtaine d'années, la peau hâlée et la carrure musculeuse. La plus grosse différence était ses cornes bleu nuit, enfoncées dans son front et remontant près de cinquante centimètres au-dessus de sa tête, tandis que celles des autres Drakóns dépassaient rarement les vingt centimètres. Sur sa poitrine figurait un blason représentant un Drakón de profil, rouge.

Prius s'avança la tête haute, son sourire révélant des dents pointues. Il s'agenouilla, et Daphné put presque sentir l'extase que ressentait la reine Fiona à cette vue. Dire qu'elle était au courant pour les trafics…

— C'est un honneur, princesse Victoria. J'espère être à la hauteur de vos attentes.

N'obtenant pas de réponse, il releva la tête vers elle. Victoria avait le visage fermé. Elle lui accorda le signe de tête réglementaire, puis se désintéressa de lui. S'il fut vexé, il n'en montra rien. Il rejoignit les autres prétendants avec son sourire carnassier parfaitement en place.

La reine Fiona se leva et frappa une fois dans ses mains, le son résonnant dans toute la salle.

— Ce soir, nous célébrerons nos invités. Pour le moment, laissons-les s'installer et prendre leurs marques.

À peine le discours de sa mère terminé, Victoria sortit de la salle du trône au pas de course. Bianca voulut la rejoindre, mais sa mère la retint par l'épaule.

— Laisse-la seule, elle n'a pas besoin que tu sois toujours dans ses pattes.

Bianca fit une moue déçue, mais ne lutta pas. La reine planta son regard glacial sur Daphné.

— Et toi, retourne d'où tu viens.

Aussitôt dit, des gardes encerclèrent Daphné pour la mener dans sa chambre. Alors qu'elle sortait par la porte arrière, elle tentait d'ignorer le regard insistant de Prius qui pesait sur sa nuque.

Chapitre 11 : Horace

Amosis remplit un sac de vivres et se servit dans la réserve de Lior pour accrocher des fioles colorées à sa ceinture, ingrédients essentiels à son utilisation de l'Alchimie. Horace aurait tué pour quelques heures de sommeil, mais Amosis était plein d'énergie, prêt à repartir. Lior prêta à Horace une chemise blanche trop grande et un pantalon en toile pour remplacer son uniforme militaire. Il n'avait pas envie de s'en séparer, mais ils ne voulaient pas attirer l'attention. Sur le pas de la porte, Lior l'arrêta.

— Si tu lui fais quoi que ce soit, je le ramène à la vie pour qu'il te tue.

— Il risque de me tuer de fatigue avant.

Lior ricana, puis le laissa passer. À l'extérieur, le village était en ébullition et Horace dut remettre la cape sur sa tête.

— Bouge, ordonna Amosis. On n'a pas l'éternité.

La forêt de Phusis la plus proche n'était qu'à une paire d'heures de marche, Horace ne le sentait même plus passer. Pendant sa formation, il faisait des randonnées de huit heures pratiquement sans pause. Mais à l'époque, il avait ses pouvoirs qui lui fournissaient une énergie supplémentaire, il s'en rendait compte désormais. Ils soulageaient également leurs muscles endoloris en faisant une partie du trajet en volant. Le plus pesant était le silence. Malia n'était plus là pour lui changer les idées.

Au bout d'une heure, il en eut marre d'écouter le murmure de la forêt, alors que celle-ci avait envie de hurler, et tenta de faire la causette.

— Qui est Lior, exactement ?

Amosis l'ignora, Horace en avait assez de la vue sur son dos.

— Je veux dire, autre qu'un Nécromancien. Pourquoi il parlait de transporter des enfants en Basse Astari ? Ça a un rapport avec l'orphelinat ?

Amosis se retourna d'un coup et s'approcha d'Horace, manquant de le faire trébucher.

— Écoute-moi bien. Qu'est-ce qui te fait croire que t'es autorisé à poser des questions ? T'es une Fée, mon ennemi, et maintenant, rien de plus qu'un outil. N'essaie pas de faire ami-ami avec moi, ça fonctionnera pas. Je sais très bien que t'essaies de rassembler des

informations pour les transmettre à tes supérieurs si, par miracle, t'arrivais à t'enfuir. Je me suis jamais fait attraper, alors ne pense pas que t'arriveras à changer ça. Dans ton petit régiment, t'étais sûrement l'élite, mais maintenant, t'es plus que la chose qui me permettra de vous détruire.

Et il repartit d'un pas ferme. Horace frotta ses mains moites contre son pantalon.

Tu n'es qu'un lâche, ricana Félix.

Je sais, répondit Horace.

Comme la veille, la pluie commença à tomber, rendant la route boueuse. C'était la parfaite occasion pour réduire sa taille et s'envoler. Si seulement il n'avait plus ces menottes… Non. Ce n'étaient pas elles qui bloquaient ses pouvoirs. C'était ridicule.

Amosis couvrait le journal ouvert avec son corps pendant qu'il le consultait. Un vieux réflexe fit envisager à Horace de lui rendre sa cape, puis il se ravisa. Pas de pitié pour son bourreau.

La pluie s'arrêta sans que le ciel ne s'éclaircisse pour autant, pile au moment où la forêt se métamorphosait. Toute personne n'ayant jamais vu de forêt de Phusis songerait à rebrousser chemin en sentant l'odeur un peu trop forte d'écorce et en se rendant compte que plus aucun insecte ne faisait le moindre bruit. Il faisait étrangement sombre alors que le soleil était haut dans le ciel et le sol boueux s'arrêtait à leurs pieds par une délimitation très nette qui laissait place à de l'herbe fraîche. Les arbres étaient denses et il fallait se casser le cou pour apercevoir leur sommet.

Amosis fut stoppé dans sa marche par une branche aux feuilles en forme de cœur. Littéralement. La branche avait bougé. Amosis soupira et leva les mains en signe de paix.

— On vient pour affaires, annonça-t-il.

Seul le vent lui répondit. Horace était planté devant l'herbe, incapable de poser le pied dessus. Pour lui, c'était comme une barrière physique. Il pouvait sentir l'énergie qui émanait de l'autre côté. C'était pur, plus que toutes les forêts souillées par l'histoire. Là où les Phusis passaient, la vie revenait. Horace ne pouvait supporter tant d'énergie sans se préparer psychologiquement. Amosis posa ses mains sur ses hanches et se retourna vers lui.

— Qu'est-ce que t'attends ? Ils sont pacifiques, tu devrais le savoir. Quoique ça ne devrait pas être un problème, pour un soldat, ajouta-t-il pour lui-même.

Horace posa un premier pied dans l'herbe, puis le deuxième. Une légère piqûre brûla sa poitrine, mais ce fut aussitôt fini. Il pouvait sentir l'énergie qui mourait d'envie de s'introduire en lui, bloquée par une barrière invisible. Quelque part, la limitation de ses pouvoirs l'avait aidé à mieux supporter la transition.

Horace releva la tête et se retrouva face à un visage curieux tout en écorce qui le fit sursauter.

— Bonjour ! dit la Phusis d'une voix qui semblait venir des entrailles de la terre. Il y a longtemps que nous n'avons pas croisé un ami de la forêt !

La Phusis se redressa pendant plusieurs secondes, pour s'arrêter trois mètres plus haut. Derrière elle, des centaines de ses semblables se tournèrent dans la direction d'Horace, intrigués. Un frisson lui parcourut l'échine. Leurs corps étaient ancrés dans le sol par un épais tronc qui devenait progressivement un buste humain recouvert d'écorce. Leur visage était à plusieurs mètres du sol, dernière étape avant le feuillage qui leur faisait office de cheveux, comme une couronne immense. De la mousse courait un peu partout sur leur tronc et, en étant attentif, on pouvait apercevoir de petites fleurs blanches entre les feuillages.

Combien de fois Horace avait eu cette conversation avec les autres DendroFées : être un Phusis, avec l'incapacité de se déplacer tout au long de sa vie, devait être ennuyeux, voire cruel. Horace pouvait encore sentir la sève couler dans leurs veines, les feuilles mourantes au bout de leurs branches et les racines dans le sol parcourant des milliers de kilomètres pour rejoindre leurs semblables installés dans une autre partie du pays, voire du monde. Ils étaient connectés au monde entier, sans pouvoir le parcourir. Injuste, quand la vie était impossible sans eux.

Horace leva une main timide accompagnée d'un sourire crispé.

— Bonjour. Nous… euh… nous sommes navrés de vous déranger dans votre quiétude, mais…

— « Nous » ? répondirent cent voix à l'unisson.

Horace jeta un coup d'œil à Amosis qui lui fit signe de ne pas faire attention à lui. Comme s'il allait lui faire ce plaisir.

— Oui, nous, renchérit Horace. Ce n'est pas moi qui voulais vous parler, malheureusement. C'est lui.

Horace désigna un Amosis furibond du doigt. La forêt entière se tourna pour scruter l'invité indésirable. Amosis secoua ses mains toujours levées pour accentuer son pacifisme.

— Phusis. Enchanté, bafouilla-t-il avant de secouer la tête pour reprendre une contenance. Nous venons en paix pour négocier. L'issue de cet échange ne nuira à personne si coopération il y a.

Horace leva les yeux au ciel. Difficile de faire plus passif-agressif. Horace leva un pouce en l'air et, à sa grande joie, Amosis comprit qu'il se moquait de lui et grimaça. Il fit instinctivement un pas en arrière alors que la branche qui lui barrait la route frétillait violemment.

— Ce que je veux dire, c'est que… j'ai simplement besoin de l'une de vos fleurs, expliqua-t-il en désignant les taches blanches entre les

feuillages.

Un silence pesant lui répondit. Le rouge lui monta aux joues quand les Phusis reportèrent leur attention sur Horace.

— Pour quelle raison nous faites-vous le plaisir de votre visite, petite Fée ?

— À vrai dire, je n'avais jamais visité ce coin du pays, c'est charmant chez vous. La forêt est resplendissante.

— Oh ! Quelle amabilité, vous nous faites part d'un grand plaisir !

La Phusis qui l'avait salué s'abaissa à son niveau. Après examen, son visage était plutôt enfantin, orné de deux perles ambrées en guise d'yeux.

— Mais, petite Fée… votre magie se retrouve disparue. Ce n'est pas sain de la contenir ainsi en votre corps.

Les menottes pesèrent soudain lourd à ses poignets. Voyant son hésitation, la Phusis posa sa main mousseuse sur l'épaule d'Horace. Il avait presque envie de pleurer face à tant de sollicitude. Il se força à sourire.

— C'est un simple rééquilibrage énergétique, rien de plus. C'est temporaire. Je vous remercie de votre prévenance. Pour être honnête, ma visite a tout de même un but commercial.

— Oh ! Oh ! Oh ! s'écria un petit groupe de Phusis sur sa gauche. Quelle est votre demande, petite Fée ?

— J'aurais besoin de l'une de vos fleurs.

Les Phusis échangèrent un regard perplexe. Amosis avait lutté tant bien que mal, mais la branche avait fini par le repousser derrière la frontière, jusque dans la boue, et il écoutait maintenant l'échange avec attention. Un Phusis au tronc particulièrement épais répondit d'une voix rauque :

— Le commerce a un prix.

Bien vu, c'était le principe même. Horace garda sa réflexion pour lui.

— La céder avec autant de facilité que dans le passé pourrait nous faire grand mal, dit la Phusis avec une moue désolée. Trop de personnes en ont abusé.

— Je comprends parfaitement. Quel est votre prix ?

Des murmures fourmillèrent à travers la forêt, comme un vent menaçant qui se lève.

— Eh ! Horace !

Horace prit son temps pour se tourner vers Amosis. Il s'était assis en tailleur, ignorant la boue qui maculait ses vêtements.

— Quoi qu'ils demandent, accepte. J'aviserai en conséquence.

— Tu croyais que j'allais payer pour te faire plaisir ? Évidemment que tu t'en charges.

Amosis montra les dents. Félix passait son temps à le rabaisser à l'académie, il pouvait bien se soulever contre Amosis tant qu'il lui en

devait une. L'Alchimiste ne méritait aucun des efforts fournis, Horace négociait uniquement pour pouvoir rebrousser chemin et espérer croiser une escouade.

— Nous avons pris une décision, déclara le Phusis imposant. Nous estimons qu'aucun être, à ce jour, n'est en capacité de nous offrir quoi que ce soit valant nos précieuses fleurs. En conséquence, nous vous prierions de faire demi-tour, petite Fée.

— Quoi ? s'exclama Amosis.

— Je comprends, concéda Horace. Il est difficile pour vous de faire confiance à une autre espèce pour manipuler une fleur si puissante. Vous avez été abusés par le passé et je ne le cautionne pas. Je comprendrais donc que vous refusiez de me la céder.

Du coin de l'œil, Horace apercevait Amosis qui portait une main prudente à sa ceinture.

— Mais cette fleur m'aiderait énormément dans mon rééquilibrage énergétique.

— Nous comprenons, petite Fée. Mais nous ne pouvons laisser de nouvelles catastrophes se produire contre notre gré.

Amosis plongea sa main dans une poche de sa ceinture et en sortit deux flacons de poudre orange et jaune.

— Je sais ce que vous ressentez, lança Horace dans la précipitation. Et je ne parle pas de la fleur, mais… mais de vous… de vos sentiments.

Les branches des Phusis bougèrent lorsqu'ils penchèrent la tête sur le côté, comme un seul arbre. Horace avait envie de s'enterrer, il avait paniqué. Néanmoins, il était sincère. Les Phusis n'étaient pas tristes de leur immobilité. Ils regrettaient le changement de décor.

— Vous ne rencontrez pas souvent de voyageurs et même ceux-là veulent généralement vous prendre quelque chose, mais ils ne paient pas le prix comptant. Vous êtes las, c'est évident.

— Nous sommes ravis de constater votre compréhension, petite Fée. La plupart du temps, les insatisfaits tentent d'obtenir leur désir par la force.

Les mains d'Amosis s'interrompirent. Il reposa lentement ses fioles dans sa poche.

— Je ne vous forcerai pas, déclara Horace en laissant tomber la cape d'Amosis dans l'herbe. Je vous propose un échange sur le long terme. N'êtes-vous pas lassés de la vue, ici ?

— Le voyage est inutile, pour nous, asséna un Phusis bourru.

— Non, non ! Je ne vous propose pas de vous déplacer. Je propose de la nouveauté.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? chuchota Amosis, abattu.

Horace leva la main droite. La forêt était discrète, elle se contentait d'un murmure plaintif. Son chant lui manquait terriblement, mais il

pouvait faire quelque chose de ce résidu. Il ferma les yeux et invita le murmure à prendre de l'ampleur, depuis la plante de ses pieds pour se répandre dans ses jambes, puis dans sa taille, comme un picotement agréable. Comme l'embrassade d'une mère qu'Horace n'avait jamais eue. Quand celle-ci atteignit son visage, une odeur d'herbe coupée envahit ses narines. Ses mains se mirent à chauffer et, en l'espace d'un instant, une minuscule fleur bleue naquit entre ses doigts.

Les Phusis poussèrent une exclamation de surprise. C'était l'une des plus grandes fiertés d'Horace. Il n'était pas très doué en attaque, mais il pouvait faire pousser ces magnifiques fleurs bleues originaires d'Aphros qui brilleraient aussi longtemps qu'il vivrait.

— Quelle est donc cette petite merveille ? s'extasièrent les Phusis.

— C'est un bleuet de l'aurore, expliqua Horace. Il n'y en a aucun, par ici.

— Ça, nous le saurions ! C'est…

Les mots leur manquaient. Un bon moment s'écoula durant lequel les yeux des Phusis brillèrent de plus en plus.

— Je peux vous en offrir plus. Des fleurs qui ne mourront jamais.

— C'est impossible, protesta le vieux Phusis.

— À part si on demande de l'aide aux bonnes personnes.

Horace attrapa son collier avec toutes les Constellations. L'une des seules choses que Félix n'avait jamais réussi à lui retirer était sa foi. Les Constellations ne lui répondaient jamais directement, mais nombre de fois l'avaient-elles aidé, il en était certain.

Horace s'accroupit dans l'herbe et frôla les brins du bout des doigts. Il pria Maquard, protecteur des agriculteurs, de lui donner la force nécessaire. Le murmure de la forêt devint de plus en plus puissant. Ses mains se mirent à trembler, ce n'était pas normal. Les larmes lui montèrent alors que le vide envahissait sa poitrine. Maquard ne répondait pas. Il pria plus fort et obtint le même résultat. Viktor, alors, le père des Fées. Il fit de son mieux, mais ce n'était pas suffisant. Le sort qu'Amosis lui avait lancé devait bloquer sa communication avec les Constellations.

Il décida de se reposer sur la forêt qui, elle, ne l'abandonnerait jamais. C'était contre-nature, pour une DendroFée, de ne plus ressentir la terre.

— Non…

Son front heurta le sol quand il attrapa sa poitrine. Ses doigts s'enfoncèrent dans le tissu de sa chemise trop grande, espérant arracher la douleur, mais c'était impossible. Elle ne pouvait pas l'abandonner. C'était trop. Impossible. Jamais.

— Pe… vous… ien ?

Un son suraigu s'insinua dans ses oreilles, lui donnant envie de les arracher. Horace avait l'impression de poursuivre une ombre et se

retrouvait incapable d'y renoncer.

Soudain, un poids supplémentaire vint écraser son dos, mais celui-ci était réel. Ses mains furent saisies et les bracelets détachés de ses poignets. L'acouphène s'amenuisa pour devenir un chant mélodieux. Horace retrouva la vue, l'ouïe, et la vie. Le poids disparut de son dos quand l'énergie accumulée durant les dernières heures explosa.

Horace inspira profondément le parfum fruité des milliers de fleurs qui l'encerclaient et essuya la sueur sur son front. La forêt de Phusis était illuminée d'une lumière bleue, rendant les alentours enfin visibles. Horace avait l'impression que des centaines d'arbres suivaient leur échange, voire des milliers.

— Oh ! Petite Fée ! C'est magnifique.

— Nos frères et sœurs nous l'avaient conté, mais ce n'est rien comparé à la réalité.

Horace ne put s'empêcher de rire face à leur joie. Il se remit sur ses pieds et remarqua enfin Amosis à ses côtés. L'Alchimiste le dévisagea, puis détourna la tête. Bien sûr, c'était lui qui lui avait retiré ses bracelets.

Une petite fleur blanche apparut sous le nez d'Horace. Amosis tenta de s'en saisir, mais le Phusis l'évita.

— Pour la petite Fée.

Horace pinça les lèvres.

— Mais elles ne sont pas éternelles, dit-il en pointant les bleuets plus faibles qu'il ne l'aurait voulu.

— Ne rends pas les choses plus compliquées, pressa Amosis.

— Petite Fée, tu nous as fait un cadeau splendide en te mettant en grand danger pour nous offrir cette vue. Nous t'en sommes reconnaissants.

Horace prit la petite fleur entre ses mains. Cette chose si délicate possédait l'un des pouvoirs les plus prisés et dangereux du monde.

— Je reviendrai pour leur donner de la vitalité. C'est une promesse.

Il évita de croiser le regard d'Amosis, de peur de perdre son aplomb. Ils quittèrent la forêt de Phusis alors que les bleuets de l'aurore guidaient leurs pas. Horace salua ses nouveaux amis de la main.

Dès qu'ils furent hors de vue, Amosis referma ses liens autour de ses poignets. Horace avait bien envie de l'insulter, mais il ne voulait pas l'énerver à nouveau.

— Je crois que je mérite quelques mots, dit Horace.

— Pardon ?

— Des excuses ou des remerciements, choisis. Mais je mérite un minimum de considération.

Amosis ricana et Horace commença à regretter son audace. Il bomba le torse.

— Je ne m'excuserai pas.

— Très bien. Donc remercie-moi.

— Sans moi, tu serais peut-être mort, objecta Amosis. Si tu vas bien, c'est uniquement parce que je t'ai retiré les menottes au bon moment.

— Et qui me les a imposés ?

Amosis fronça le nez. Ses yeux noirs lançaient des éclairs, mais il finit par soupirer.

— Très bien. Je te remercie d'avoir obtenu la fleur de Phusis, cracha-t-il en prenant la fleur des mains d'Horace.

Il reprit sa route sans attendre son otage. Horace ressentit une bonne dose de satisfaction. En revanche, il priait pour ne plus jamais ressentir ce vide au fond de sa poitrine. La forêt ne pouvait pas l'abandonner pour de bon. C'était impossible.

Chapitre 12 : Daphné

Les nerfs de Daphné étaient sur le point de lâcher. On lui avait interdit d'assister au bal le soir précédent et elle était restée dans sa chambre toute la journée. Elle ne doutait pas que la reine allait tout faire pour l'éloigner le plus possible tant que les prétendants seraient présents.

Daphné faisait de l'exercice sous la lumière orangée du coucher de soleil quand on l'invita enfin à rejoindre la princesse dans ses appartements. Elle n'eut même pas le temps de se laver et cela devait se sentir vu le froncement de nez du garde.

Ce n'était pas Victoria qui l'attendait, mais Bianca. Les portes se refermèrent derrière elle sans qu'aucun garde ne daigne les surveiller.

— Daphné ! Viens, nous n'avons pas beaucoup de temps avant l'arrivée de ma sœur.

Elle tira Daphné par la manche pour la pousser à s'accroupir.

— Je m'inquiète pour elle.

Daphné fronça les sourcils. Même Bianca avait remarqué la tension palpable depuis l'annonce de ses fiançailles. La petite avait de légères poches sous les yeux dues au manque de sommeil. À son âge, elle devait se coucher tôt, ce qui signifiait qu'elle s'était tournée et retournée dans son lit. Daphné lui attrapa les mains.

— Dis-moi tout.

— Elle n'est pas heureuse, je le vois bien. Enfin, je ne suis pas idiote, je sais que ça ne doit pas être un mariage d'amour, mais c'est trop injuste. Je ne veux pas qu'elle se marie avec le Drakón.

— Comment tu sais qu'elle va se marier avec Prius ?

Bianca fit la moue.

— Je te l'ai dit, je ne suis pas idiote. J'écoute, même si tout le monde pense le contraire. C'est un parti avantageux, apparemment, mais il est trop bizarre. Hier soir, il a dansé trois fois avec Victoria. Le premier soir ! C'est contre la bienséance. On est presque sur une demande en mariage.

Ce n'était pas ce qui inquiétait le plus Daphné. Si Victoria n'avait pas refusé, ça signifiait deux possibilités : la première, elle s'était déjà placée en position d'infériorité face à lui, de peur d'envenimer les trafics. La deuxième, elle avait accepté son sort. S'ils se mariaient, le pouvoir décisionnaire de Victoria se verrait amoindri. D'un autre côté,

la Haute et la Basse Astari seraient unies une bonne fois pour toutes. Dire que Daphné n'avait pas à s'inquiéter des Drakóns tant qu'elle restait dans son propre pays… ce luxe n'existait plus.

Daphné posa une main rassurante sur la joue douce de Bianca.

— Tu n'as pas à t'en faire, d'accord ? Victoria sait s'imposer, elle prendra les meilleures décisions, peu importe ce qu'on lui dit. D'autant plus qu'on est là pour l'aider, pas vrai ?

— Bien sûr !

Bianca retrouva son sourire angélique.

— Les autres prétendants n'ont rien trouvé à redire ? s'enquit Daphné.

— Le monsieur Prisma faisait à peine attention à elle. Par contre, la princesse Linri a réussi à obtenir une magnifique danse avec elle.

Bien, Bianca avait déjà son favori. Linri de Raa n'était pas un si mauvais ch…

— Mais le prince Abel en mourait d'envie, lui aussi, ça crevait les yeux, ajouta Bianca avec enthousiasme.

— Abel ?

Bianca avait sûrement mal vu. Les Chrysalins ne tombaient amoureux qu'une fois et c'était pour la vie. Il serait un imbécile de jeter son dévolu sur Victoria. D'un autre côté, son désarroi lors de la cérémonie d'arrivée en disait long.

Bianca ne put lui en dire plus, la porte s'ouvrit dans un fracas, révélant une Victoria aux cernes appuyés. Son sourire réapparut à la vue de Daphné qu'elle s'empressa de prendre dans ses bras.

— Enfin, tu es là.

— Je vais vous laisser, fit Bianca en se glissant vers la sortie.

— Qu'est-ce que tu faisais ici ?

Mais Bianca avait détalé. Victoria interrogea Daphné du regard.

— Elle voulait mon avis sur vos prétendants.

Victoria poussa un soupir mélodramatique et s'étala sur son lit de manière peu royale. Daphné crut un instant qu'elle s'était endormie, mais elle poussa un second soupir. Daphné s'assit sur le bord du lit.

— Voulez-vous l'entendre ?

— Tu les as à peine vus, à cause de ma mère.

— D'après Bianca, Prius et Linri sont très investis.

— Trop, si tu veux mon avis.

Daphné avait envie de la questionner sur Abel. Après tout, devenir impératrice était largement plus avantageux que d'unir la Haute et la Basse Astari. La reine Fiona pourrait y trouver une opportunité. Malheureusement, Victoria se redressa et plongea ses yeux profonds dans ceux de Daphné.

— Je sais pourquoi tu es là.

— Vous m'avez convoquée, répondit Daphné.

— Non, je sais pourquoi tu es ici, au palais, à discuter avec moi.

Elle se leva du lit et sortit une carte du reinaume d'un tiroir de son bureau, qu'elle déroula sur le sol. Elle caressa une zone de campagne du bout des doigts.

— Les Sirènes sont-elles si malheureuses qu'on le prétend ?

Daphné ne put s'empêcher de sursauter. Le doute s'insinua dans son esprit alors qu'elle l'avait repoussé depuis un moment. Et si Victoria se moquait d'elle ? Devait-elle être honnête ? D'un autre côté, mentir ne servirait à rien, la situation des Sirènes n'était un secret pour personne. Daphné observa la zone de campagne, sur la carte. La main de Victoria était posée à quelques centimètres de son village.

— Oui, affirma Daphné, la tête haute. Notre vie ne pourrait pas être plus à l'opposé de la vôtre.

Victoria s'humecta les lèvres. Elle alla ouvrir une fenêtre en grand, laissant la fraîcheur du printemps caresser leur peau. La princesse s'éventa, puis s'installa sur le rebord. Daphné guettait le moindre de ses mouvements. À quel point avait-elle deviné son plan ? Si elle appelait un garde dès maintenant, c'était fichu. Ce serait si facile de la pousser du haut de cette fenêtre.

— Je m'en doutais, mais je ne l'avais jamais vu avant, expliqua Victoria en posant une main sur sa poitrine. J'ai honte d'affirmer que je ne suis que rarement sortie de l'enceinte du palais durant mon enfance, et encore aujourd'hui, ma seule permission sont les bois alentour et les arrestations de trafics. Enfin, ceux à proximité du palais, je dois déléguer les plus éloignés. De ce fait, je ne sais que très peu de choses sur mon peuple. Mais une bonne reine ne peut gouverner des inconnus.

Les yeux bleus de Victoria devinrent humides. Daphné ramena ses mains sur son ventre, peu sûre de ce qu'elle devait répondre.

— Vous n'êtes pas encore reine, Votre Altesse, répondit prudemment Daphné. Vous ne le serez pas avant longtemps, vous n'avez pas à vous torturer à ce point.

La vivacité avec laquelle Victoria leva la tête vers elle la fit frissonner. Elle s'était peut-être trompée sur les ambitions de la princesse, mais elle ne mentait pas pour autant. La reine Fiona n'allait pas céder sa place avant plusieurs centaines d'années. La mâchoire de Victoria se contracta un instant, mais elle garda son calme. À la place, elle se leva, lissa sa robe de satin avec soin, puis s'approcha de Daphné. Il lui fallut toute la volonté du monde pour ne pas reculer.

— Tu as raison, bien entendu, mais je dois m'y préparer au plus tôt. J'ai ma part de responsabilité, je veux aider. Les Sirènes méritent d'être traitées comme n'importe qui d'autre dans ce pays. Je sais grâce à toi que vous êtes tout aussi respectables que nous et méritez reconnaissance.

Le cœur de Daphné rata un battement. Ça ne pouvait pas être aussi simple.

— Ma mère ne sera pas facile à convaincre, mais si nous lui prouvons que tu es quelqu'un de bien, peut-être reverra-t-elle son avis sur ton espèce, s'exclama Victoria.

Elle attrapa les mains de Daphné. Elles étaient glacées, comme si elles avaient été mouillées quelques minutes plus tôt.

— Avec ton aide, Daphné, nous pourrons faire de ce reinaume un endroit meilleur. Non seulement nous sauverons tous les enfants victimes de trafics, mais en plus, toutes les espèces seront sur un pied d'égalité. Ce sera comme le nouveau Femilin !

Daphné ne put s'empêcher de sourire. Quelque chose dans la voix de Victoria lui donnait envie d'y croire. Pourtant, c'était complètement irréaliste. Pas tant que la reine Fiona serait au pouvoir, Daphné avait fini par le comprendre. Victoria était trop naïve pour son propre bien. D'un autre côté, elle avait la sensation de ne rien savoir d'elle. Comme si toutes ces journées passées à la côtoyer n'avaient été que de la mise en scène.

— Tu es partante ? demanda Victoria, les yeux brillants.

— Eh bien, je suppose ?

Elle aurait dû être plus convaincante.

— Parfait. Dans ce cas, prépare-toi, car nous avons une mission importante, ce soir.

— Pardon ?

Daphné n'eut pas le temps d'en dire plus, elle se retrouva plantée devant la chambre de Victoria. La porte claquée au nez.

Daphné détestait se balader seule dans le palais. Elle craignait toujours qu'un garde la menace et la traîne devant la reine qui se ferait un plaisir d'en faire une excuse pour la faire exécuter. Aussi marcha-t-elle à toute vitesse pour rejoindre le quartier des domestiques le plus vite possible. Grossière erreur. Au détour d'un couloir, elle percuta quelqu'un de plein fouet. Elle réussit à maintenir son équilibre de justesse et garda la tête baissée, attendant les réprimandes. Elles ne vinrent pas, alors elle releva la tête et constata avec horreur qu'elle était face à un Drakón au sourire aiguisé.

— Très chère, veuillez m'excuser, je ne regardais pas où je me dirigeais.

Daphné fit un pas en arrière. Prius de Haute Astari faisait au moins deux têtes de plus qu'elle. Au moment de faire un deuxième pas, il s'avança et la retint par la taille.

— Attention, vous allez foncer dans le mur.

Tous les muscles de son corps se contractèrent et le sourire de Prius s'élargit. Il fallut à Daphné toute sa volonté pour ne pas le plaquer au sol, mais il finit par la lâcher.

— Je pensais les Sirènes plus bavardes. C'est même votre spécialité. J'espère que je ne vous inquiète pas, ce n'est pas mon intention.

Daphné se ressaisit. Elle n'arrivait pas à savoir s'il se jouait d'elle ou s'il était sérieux. Elle ne voyait pas tant d'agressivité dans ses yeux.

— Votre Altesse, salua-t-elle en s'inclinant légèrement.

— Vous tombez à merveille, très chère. Je cherchais justement quelqu'un pour me faire visiter les environs.

— Je ne connais pas si bien le palais, Votre Altesse.

— Mais vous connaissez les alentours des quartiers de la princesse, ce sera amplement suffisant.

La voix de Daphné resta bloquée dans sa gorge. Avait-elle seulement envie de mettre une femme, aussi puissante soit-elle, à la merci de cet homme ? Malheureusement, le choix ne lui revenait pas. Daphné afficha son plus beau sourire et invita Prius à la suivre.

— Par ici.

Elle le mena dans la direction opposée à la chambre de Victoria. Elle n'avait aucune idée d'où elle se rendait, mais elle allait devoir compter sur sa chance. Prius restait en retrait, elle pouvait sentir son regard sur sa nuque, comme une proie qu'il serait si facile de briser.

À son grand dam, le couloir était interminable et Prius ne disait pas un mot. La seule raison pour laquelle elle savait qu'il était encore derrière elle était le claquement de ses bottes sur le carrelage. Ce n'était pas naturel, pour une Sirène, de se retrouver seule avec un Drakón. On ne voyait jamais ça, pas même parmi les serviteurs de Haute Astari, quand bien même leur Voix serait inefficace.

Au bout du couloir se trouvait une unique porte en bois sombre qui indiquait l'accès à l'extérieur. Daphné hésita un instant, puis posa les mains sur les imposantes poignées et poussa de toutes ses forces. La porte était ouverte et étrangement légère.

— Mince, lâcha-t-elle dans sa barbe.

La sortie débouchait sur des murailles où un garde était en poste. Une DendroFée, plus précisément, qui n'apprécia pas du tout l'intrusion.

— Eh ! Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

Daphné fit demi-tour, mais Prius lui bloqua le passage.

— Cette charmante demoiselle me fait visiter le palais.

La Fée écarquilla les yeux. Il se mit au garde-à-vous d'un geste sec.

— Pardonnez-moi, Votre Altesse. Je ne vous avais pas vue. Cette jeune fille est une Sirène, Votre Altesse.

— J'avais remarqué.

— Excusez-moi, Votre Altesse, bafouilla le garde. Je ne voulais pas…

— Contentez-vous de retourner à votre poste.

Le garde s'éloigna en déblatérant de nouvelles excuses. Prius émit

un son guttural qui ressemblait vaguement à un rire.

— Après vous, fit-il en désignant la muraille.

Daphné n'avait jamais été aussi haut en extérieur. Sous le coucher de soleil, la ville prenait des teintes orangées qui la rendraient presque belle si elle n'était pas habitée par toutes les personnes qui n'avaient que faire d'elle et de ses semblables…

— C'est un très bel endroit, je comprends que vous ayez voulu m'y amener.

Daphné serra le muret de pierre avec ses mains. C'était une pure coïncidence, elle n'avait pas envie qu'il se fasse des idées. Prius s'approcha du rebord et observa la ville en contrebas. De près, sa peau était recouverte de très fines écailles, presque imperceptibles à l'œil nu.

— On m'a rapporté de quelle façon vous étiez devenue la professeure de chant de la princesse. C'est impressionnant d'être si déterminée pour trouver du travail. Dommage que l'ambassadeur ait été présent. Il a trouvé cette histoire moins amusante que moi. Mais il ne s'est pas fait prier pour la raconter à tout le monde dès son retour à la cour.

— Je n'ai pas de regrets à son intervention, la princesse m'a effectivement donné du travail.

Prius souffla du nez.

— Bien sûr. Trouver du travail. Ce n'était que ça. Il n'y a aucune raison vous ayant poussée à devenir son amie proche au point que vous assistez à tous les événements importants du palais. Les Sirènes ont toujours été peu motivées à retrouver leur liberté, pas vrai ?

Le voilà, son vrai visage. Il s'amusait depuis le début. Et Daphné était bien placée pour savoir qu'un homme qui s'amuse était plus dangereux qu'une reine en colère. Elle s'était donnée comme directive de ne pas le regarder une seule fois.

— Nous survivons comme nous le pouvons, remarqua-t-elle.

— Par la rébellion.

Daphné brisa sa règle et tourna la tête vers lui. Les pupilles fines comme des lames de Prius s'agrandirent légèrement face à son audace. Il se pencha vers elle, de sorte que sa bouche soit près de son oreille. Elle pouvait sentir son souffle chaud sur sa peau.

— La reine Fiona est dans le déni, mais en Haute Astari, les Sirènes sont sous haute surveillance.

Un frisson parcourut l'échine de Daphné. Contrairement à la Basse Astari, les frontières de la Haute n'étaient pas contrôlées. N'importe qui pouvait s'en aller, mais ceux qui n'avaient pas les moyens étaient piégés à l'intérieur. Ils étaient soumis à une autre forme d'emprisonnement. Toute information divulguée était soigneusement vérifiée et censurée si nécessaire. Les Sirènes de Haute Astari devaient

se montrer encore plus prudentes, au risque de finir en prison pour propagande. Ici, au moins, les aristocrates ne prêtaient pas attention à ce qui se passait à l'extérieur des grandes villes.

Daphné serra les poings pour se donner du courage.

— Si vous épousez Victoria, ouvrirez-vous les frontières ?

— Mais c'est qu'elle répond, finalement, se délecta Prius.

Prius lui tourna le dos et reprit sa marche le long de la muraille, forçant Daphné à le suivre. Le vent battait à ses oreilles, mais la voix de Prius était assez puissante pour passer outre.

— La princesse Victoria vivra dans mon palais et régnera à mes côtés le temps qu'il faudra.

— Jusqu'à votre mort.

Prius se retourna et l'attrapa par le cou. Daphné poussa un gémissement plaintif alors qu'il la soulevait au-dessus du sol. Elle battit désespérément des pieds, ses ongles labourèrent la main de Prius qui semblait bien plus grosse qu'auparavant. L'air lui manqua, le monde devint flou. Elle n'entendit pas le rire de Prius au moment où il la relâcha, la faisant s'écraser au sol. Daphné toussa, savourant l'air dans ses poumons. Elle ne comprenait pas, elle savait se dégager de ce type de prise, pourtant. La force lui avait manqué, comme aspirée de son corps.

— Je me demande comment tu as pu survivre jusqu'ici malgré ton insolence.

Daphné ne se risquerait pas à le regarder dans les yeux cette fois-ci. Elle fixa le sol poussiéreux et attendit qu'il poursuive. Elle vit ses bottes noires cirées se plier, puis il posa un genou au sol. Il releva son menton d'un doigt.

— J'allais te proposer mon aide, en réalité, susurra-t-il. Mais je ne pense pas que tu sois prête. Tu as encore besoin d'un peu d'éducation.

Prius lâcha son menton et s'en alla. Daphné resta au sol un moment, pensive. Prius aurait pu la tuer. S'il ne l'avait pas fait, c'était uniquement pour Victoria. Elle se rendait enfin compte que les Drakóns cachaient volontairement certains de leurs pouvoirs aux autres espèces. Ses forces l'avaient vraiment quittée, ce n'était pas qu'une impression.

Daphné se remit doucement sur ses jambes flageolantes. Elle huma l'air printanier, les bruits de la ville en contrebas envahissaient à nouveau ses oreilles. Si le garde avait été là, il aurait ri d'elle. Inutile. Elle était satisfaite. Prius venait de révéler l'une de ses faiblesses.

Il détestait être mortel.

■■■

Ruta passait le voir tous les jours. Ils s'amusaient à escalader les arbres le plus vite possible pour voir qui arriverait en haut en premier. Ruta perdait toujours, parce qu'il avait peur de tomber.

Un jour, Ruta le rejoignit, l'air penaud.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Un homme est arrivé, expliqua Ruta. Il va bientôt nous emmener loin. Je pourrai plus jouer avec toi.

Il sentit son cœur s'accélérer. Le moment approchait, la vision allait bientôt se réaliser. Peut-être que Ruta se trompait et que c'était trop tôt. Pour la première fois, il décida de prendre un risque et demanda à son ami de l'emmener au bâtiment. Il ne se fit pas prier, son sourire retrouvé. Ils passèrent par la porte arrière et traversèrent un long couloir aux longues lézardes parcourant les murs. L'édifice n'était pas fait pour y loger longtemps.

Ils passèrent devant une pièce remplie d'enfants jouant au milieu de linges éparpillés au sol, faisant probablement office de couchettes. Personne ne les remarqua et ils arrivèrent près d'une porte entrouverte.

— C'est la chambre de la directrice, expliqua Ruta.

Une voix d'homme s'en échappait distinctement.

— Il faut prendre la route au plus vite. Les attaques sont de plus en plus fréquentes et il y a peu de chances qu'ils vous laissent filer s'ils ont l'occasion de vous retrouver.

— On doit rationner la nourriture, on n'a pas encore assez pour tous les enfants sur une si longue période, fit une voix féminine, probablement la directrice.

— Je peux vous laisser deux jours, mais après ça, on file. On se rationnera sur le chemin si besoin.

Des bruits de pas s'approchèrent de la porte, alors Ruta l'attrapa par la manche et le tira dans un couloir annexe vide.

— T'as entendu ? C'est bientôt le grand départ.

Oui, il le savait bien. C'était ce qui l'embêtait. Les yeux de Ruta étaient brillants.

— Il paraît que là où on va, on va pouvoir apprendre l'Alchimie !

Il releva la tête vers Ruta, la bouche ouverte. Il y avait peu d'endroits où les Alchimistes étaient encore bien vus, aussi les enfants

Sapiens étaient privés de cette pratique. Avec tous les raids menés par l'armée sur les villages Sapiens, il y avait un nombre d'orphelins considérable. Et un enfant à qui on avait tout pris avait le temps de rêver sa vengeance. L'armée le savait bien et elle faisait tout pour les empêcher d'agir. La première étape ? Se débarrasser des enfants avant que leurs tuteurs aient le temps de leur apprendre l'Alchimie.

Tuer des enfants sous prétexte qu'ils pourraient devenir plus puissants… Aussi puissants que ceux qui les tuaient. C'était une bataille sans fin. Heureusement pour eux, la fin était proche.

Chapitre 13 : Horace

Les nuits d'Horace n'avaient pas été aussi agitées depuis longtemps. Amosis refusait de lui donner l'emplacement exact du deuxième ingrédient, mais ils avaient déjà écumé la forêt deux nuits supplémentaires. La seule chose dont il était sûr, c'était qu'ils se dirigeaient vers la mer. Plus ils avançaient, plus Horace avait des envies de meurtre. Non pas qu'Amosis passât son temps à l'insulter ; au contraire, il était terriblement silencieux. Il lui lançait des regards noirs dès qu'il tentait de faire la conversation. Bon sang, Horace voulait seulement éviter de devenir fou !

C'est bougon qu'Horace s'aspergea le visage avec l'eau claire d'une rivière. Amosis l'attendait à quelques mètres, tapant du pied avec impatience. Il était infatigable. Horace en venait à se demander qui d'eux deux avait suivi un entraînement militaire.

— Il y a un village à quelques kilomètres, déclara Amosis en se remettant en marche. On va y passer pour chercher des provisions.

Horace sentit une migraine monter.

— Un village ? Pourquoi on n'a pas dormi là-bas, cette nuit ? On aurait pu marcher une heure de plus.

— Et dépenser de l'argent inutilement ? Non merci, j'en ai besoin.

Horace n'en croyait pas ses oreilles. Dormir dans la nature ne le dérangeait pas dans le temps où elle le considérait comme une partie d'elle. Le vide qu'il avait ressenti dans la forêt de Phusis tentait toujours de s'insinuer en lui, même quand il n'utilisait pas ses pouvoirs. Le murmure allait parfois jusqu'à disparaître.

Le village était bien plus grand qu'il ne le pensait. Il était encore tôt, mais les rues étaient en ébullition, les plus lève-tôt faisaient leur marché. Horace sursauta lorsque Amosis lui passa la cape sur les épaules.

— Mets la capuche, ordonna-t-il.

La cape d'Amosis sentait le bois mouillé et la transpiration. Sans grande surprise, il avait choisi un village où les habitants ne comptaient pas de Drakóns. Horace se demanda à quel point il connaissait la géographie du pays pour se rappeler cette information simplement en voyant un nom sur une carte. La population était principalement composée de Nécromanciens, mais Horace crut apercevoir quelques Sirènes et Minotaures au détour d'une rue.

Derrière un étal de vêtements, un Gobelin faisait tranquillement la conversation avec ses clients. Durant sa formation, Horace avait rarement eu l'occasion de descendre dans un village comme n'importe quel civil. Il était toujours impressionné de la diversité d'espèces qu'il pouvait y trouver.

— Il y a des endroits où personne ne cherche à s'entre-tuer, commenta Amosis, le regard plein de sous-entendus.

— C'est merveilleux, s'extasia Horace.

Amosis écarquilla les yeux. Il s'attendait probablement à ce qu'il lui lance une pique bien sentie, mais Horace était sincère. Amosis s'enfonça dans la foule, tenant le bras d'Horace d'une main ferme. Ils se faisaient bousculer à chaque pas, mais ils n'en réchappaient jamais sans des excuses.

Amosis s'arrêta devant un étal de viande et fit un deux avec ses doigts en désignant un énorme jambon. Horace plissa le nez quand les effluves l'atteignirent. La bouchère découpa deux belles tranches grisâtres qu'elle enroula dans un tissu.

— Quatre sous, annonça-t-elle avec un fort accent du nord.

Amosis grimaça, mais les lui tendit.

— Escroc, marmonna-t-il une fois à bonne distance.

Il huma les tranches avec un petit sourire avant de les fourrer dans son sac. Il remarqua l'expression dégoûtée d'Horace et écarta les bras.

— C'est quoi le problème, cette fois ?

— Tu trouves vraiment ça bon ?

— De quoi ?

— La viande.

Amosis le dévisagea deux secondes, passa une main sur le duvet de barbe à son menton, puis posa les deux mains sur ses hanches.

— De toute évidence, conclut-il. Tu vas pas faire la fine bouche maintenant, si ?

— Je ne mange pas de viande.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Les Fées sont végétariennes.

Amosis réitéra toutes ses actions précédentes dans le même ordre. C'était si comique qu'Horace avait presque envie de lui faire croire à une blague pour le rendre fou. Malheureusement, cela n'en était pas une. Amosis baissa la tête en soupirant.

— J'avais pas remarqué.

— On n'a mangé que des baies depuis le début du voyage. C'est normal.

Horace se sentit idiot de chercher à le rassurer, mais en y pensant, les Fées sortaient rarement de leurs fonctions. Qui d'autre qu'elles pouvait connaître leur régime alimentaire ?

Amosis secoua la tête de droite à gauche. Horace ne l'avait jamais

vu réfléchir à ce point depuis le début du voyage. Pourtant, c'était loin d'être la situation la plus embarrassante à laquelle ils faisaient face. Amosis s'enfonça dans la foule d'un pas déterminé, en oubliant même de tenir Horace. Celui-ci le suivit par curiosité. Ils débouchèrent sur un stand de fruits et légumes, tous plus colorés les uns que les autres. Horace en eut l'eau à la bouche tant il avait faim. Il n'avait pas eu de repas digne de ce nom depuis une éternité.

Amosis pointa plusieurs légumes et fruits différents pour le vendeur, mais Horace l'interrompit.

— N'en prends pas trop, ils vont pourrir sur le chemin.

— Alors quoi ?

Horace regarda autour de lui. Il dut se mettre sur la pointe des pieds pour passer outre la taille de la foule et finit par trouver ce qu'il cherchait.

— Viens.

Il l'emmena devant l'étal d'un boulanger dont le pain doré dégageait des odeurs de céréales grillées. Horace adorait le pain. Au centre de formation, il se faisait souvent réprimander car il prenait celui de Malia quand elle n'en voulait pas. Amosis coula un regard en biais à Horace.

— C'était mon prochain arrêt.

— Ça se conservera mieux sur la longueur.

— Merci, je sais comment ça fonctionne.

Amosis acheta assez de pain pour tenir trois jours. D'après lui, leur voyage ne devrait pas durer plus longtemps. Horace était étonné qu'il fasse tant d'efforts pour lui offrir la nourriture de son choix. Après tout, rien ne l'y obligeait. Pour une fois qu'il trouvait une qualité à Amosis, il fallait en profiter. Il tentait sûrement d'être civilisé. Assez ironique étant donné qu'il torturait des Fées dans son temps libre.

Ne me dis pas que tu commences à l'apprécier ? cracha Félix.

Bien sûr que non, je reconnais seulement sa prévenance. Tout le monde n'est pas capable de la même chose.

Félix ne lui répondit pas.

Sous ses demandes répétées, Amosis accepta qu'ils s'arrêtent une dizaine de minutes pour prendre un vrai petit déjeuner. Ils se rendirent sur la grande place circulaire dont la fontaine qui trônait au centre rafraîchissait l'atmosphère de ce début de matinée, et se calèrent dans un coin à l'ombre des regards indiscrets. Horace savoura son repas, au point qu'il poussa un soupir de contentement. Quand il rouvrit les yeux, Amosis le dévisageait, pour changer.

— Tu m'as l'air très précieux, pour un soldat.

Horace grimaça. Ce n'était pas la première fois qu'on lui faisait la remarque. Bien sûr, la plupart du temps, cela s'accompagnait de rires moqueurs.

Horace reposa son morceau de pain avec tristesse.

— C'est pas un reproche, dit Amosis. Je suis juste étonné. Je veux dire, t'as de l'endurance et t'es pas si bête…

Horace écarquilla les yeux au compliment qu'Amosis chassa d'un revers de la main.

— … mais je pensais qu'à l'armée, ils vous habituaient à être affamés.

— C'est le cas. On peut tenir plusieurs jours sans trop souffrir de la faim, ça devient une habitude.

— T'as l'air d'adorer manger, pourtant.

— Mais m'as-tu entendu me plaindre ?

Amosis ouvrit la bouche, mais la referma aussitôt. Ses yeux partirent sur le côté pendant une seconde.

— Non.

— Je sais vivre longtemps sans manger, expliqua Horace, ce n'est pas pour autant que je n'apprécie pas un repas digne de ce nom.

Amosis considéra les mots d'Horace un instant. Le reste du repas se fit en silence, mais il pouvait sentir les méninges de l'Alchimiste tourner à plein régime. Amosis mangeait peu. Ou plutôt, il mangeait efficacement. Peu et vite. Horace était persuadé qu'il finirait par avoir des problèmes d'estomac, avec une alimentation aussi peu réfléchie que son sommeil.

Le soleil tourna et l'ombre qu'ils avaient trouvée commença à se dissiper. Ils remballèrent leurs affaires, prêts à partir, et Horace examina ses vêtements. Cela faisait trois jours qu'il ne s'était pas changé, et tout ce qu'il avait pu faire, c'était se baigner tout habillé pour les décrasser un peu. Il grimaça en sentant le tissu moite sur sa peau.

— On arrivera à destination dans l'après-midi, si on part maintenant, dit Amosis. Plus vite on repartira, plus vite tu seras libre.

Horace fit la moue. Il savait bien qu'il ne serait pas libéré, Amosis l'avait dit lui-même. À quoi jouait-il ?

Amosis avait à peine fait un pas sur la place qu'il agrippa Horace par le col et le traîna dans une ruelle adjacente. Horace s'apprêtait à protester, mais Amosis plaqua une main sur sa bouche et se pencha pour observer la place. Horace le força à l'abaisser sans recevoir de résistance.

Il jeta un coup d'œil et son sang ne fit qu'un tour. Près de la fontaine, une escouade de Fées faisait une pause dans un voyage qui, à en croire leur chargement, allait être long. Horace sentit sa chance tourner.

Lorsqu'il repassa la tête derrière le mur, il croisa les yeux noirs d'Amosis à quelques centimètres des siens. Le message était clair : « Ne tente rien ».

— On va les contourner, si tu le veux bien, proposa Amosis d'un ton faussement chaleureux.

— Le contraire m'aurait étonné.

Horace n'oubliait pas l'énergie qu'il dégageait. S'il restait assez longtemps à proximité, l'une des Fées finirait sans doute par reconnaître une énergie inconnue à son groupe. Le problème était qu'Amosis ne l'avait pas oubliée non plus. Horace devait gagner du temps. Amosis le prit par le bras avec plus de fermeté que précédemment et le tira au pas de course dans la direction opposée aux Fées, évitant les passants avec agilité. Le cerveau d'Horace tournait à plein régime pour trouver une solution.

Celle-ci se présenta par accident.

Horace trébucha sur un pavé dépassant de la chaussée et s'étala au sol. Dans la surprise, Amosis adoucit sa poigne et Horace en profita pour rouler sur le côté, faisant trébucher un homme qui passait. Pas le temps de s'excuser. Il se releva et se mit à courir vers la place, sûr et certain qu'Amosis le suivait. Horace manqua de foncer dans une Nécromancienne qui transportait des épices rouges dégageant une forte odeur. La place n'était plus qu'à quelques mètres, un cri et il aurait l'attention des Fées.

Horace faillit s'étouffer quand une main tira le col de sa veste, le ramenant violemment en arrière. Bêtement, son premier réflexe fut de s'inquiéter pour son collier. Amosis le plaqua au mur et appuya sur sa trachée avec son coude.

— Je te pensais plus intelligent que ça, cracha Amosis, une veine gonflée parcourant son front. Tu me laisses pas le choix.

Amosis appuya plus fort. Horace devait trouver un moyen de se dégager, mais il n'avait plus ses pouvoirs et personne autour ne réagissait. Il comprit que sa capuche était tombée. Les Nécromanciens n'étaient pas amis avec l'armée, pas étonnant qu'ils laissent Amosis le maltraiter.

Horace se sentit partir. Sans ses pouvoirs, il était inutile. Félix avait raison, il était faible. Il était le dernier à mourir, mais il n'avait tenu qu'une semaine de plus que les autres. Horace plongea ses yeux verts dans ceux d'Amosis. Non, il n'allait pas le tuer. Il devait le maintenir en vie pour son plan. Mais ce n'était pas pour autant qu'il avait envie de le laisser penser qu'il pouvait le mettre hors d'état de nuire si facilement. Une idée émergea dans l'esprit d'Horace. Une idée qui ne viendrait pas à une Fée en temps normal. Il était dernier de sa promotion car ses pouvoirs n'étaient pas d'une grande puissance et qu'il peinait à les utiliser, alors pendant des années, il avait mis son énergie ailleurs.

Horace arrêta de se débattre et lâcha la main d'Amosis. Celui-ci crut avoir gagné, sa prise se détendit légèrement, juste assez pour

qu'Horace le prenne par surprise et lui plante ses pouces dans les yeux en lui assénant un coup de genou dans les parties intimes. Amosis poussa un cri étouffé et se tordit en deux. Horace profita de son dos exposé pour l'achever avec un coup de coude bien senti. L'Alchimiste s'étala de tout son long dans un râle.

Horace avait appris le combat au corps à corps pour compenser ses faiblesses. Il voulait tant être aussi puissant que ses camarades qu'il en avait oublié que certaines espèces étaient sensibles à de simples coups bien placés. Ses supérieurs l'avaient sans doute oublié aussi, car ce n'étaient pas eux qui lui avaient appris tout ça.

Horace ne put s'empêcher de sourire en voyant son ravisseur au sol. Les passants le regardaient à peine, continuant leur journée, laissant juste assez de place pour ne pas être eux-mêmes pris dans la confrontation. Horace vit les Fées près de la fontaine se préparer à partir. Il fit un pas vers elles, mais mordit la poussière aussitôt. Il cligna des yeux plusieurs fois, encore étourdi par son étranglement précédent, puis tourna la tête. Il aurait dû assommer Amosis. Celui-ci avait réussi à attraper sa cheville malgré la douleur.

Horace donna un coup de pied qu'Amosis esquiva, mais il fut obligé de lâcher sa cheville. Il se remit sur ses pieds. Un cri et il était sauvé.

— E…

Horace sentit ses forces le quitter. Le monde se mit à tourner quand une odeur sucrée envahit ses narines. La dernière chose qu'il vit fut la fumée qui s'échappait d'un flacon.

Chapitre 14 : Daphné

Non seulement la journée était épuisante, mais elle n'était pas terminée. Daphné était retournée dans sa chambre pour essayer de se reposer après sa rencontre avec Prius, mais elle n'arrivait pas à retirer la sensation de sa poigne autour de son cou. Elle essaya de le frotter avec un linge humide, comme si c'était de la crasse à faire disparaître, mais elle ne parvint qu'à irriter sa peau.

Au soleil couchant, deux coups sur sa fenêtre attirèrent son attention. Elle nourrissait l'espoir qu'Eli soit revenu la voir, mais elle cacha sa déception en voyant Victoria, modestement habillée et les cheveux attachés en chignon simple. Un long manteau recouvrait ses épaules. C'est vrai qu'elle avait dit avoir besoin d'elle, ce soir.

— Tu viens ? On m'a informée d'un trafic qui devrait bientôt passer à quelques kilomètres d'ici et je ne me voyais pas rester impassible. Bien sûr, je comprendrais que tu ne veuilles pas venir.

Évidemment, qu'elle voulait venir. Si elle ne lui était plus utile pour sauver les enfants, Victoria pouvait très bien la renvoyer chez elle.

Daphné attacha ses cheveux et passa un manteau à son tour. Cette fois-ci, le trajet fut bien moins long. Le soleil déclinait rapidement et elles seraient bientôt plongées dans le noir total, elles devaient faire vite. La dernière fois, elles avaient retrouvé une trentaine d'enfants. S'il y en avait autant aujourd'hui, ça relèverait du surnaturel de ne pas avoir déclenché d'alerte nationale. Mais avec l'aide des Fées et les secrets des Drakóns, ils avaient probablement leurs moyens.

Elles se retrouvèrent non pas au milieu de la forêt comme la dernière fois, mais sur une route séparant un champ en deux. Il n'y avait pas beaucoup d'endroits pour se cacher, mais la route était surélevée, alors elles se placèrent juste en contrebas, dans le fossé. Daphné frissonna sous l'air qui se rafraîchissait, mais la douce odeur du blé qui caressait ses narines lui rappelait la maison.

Rapidement, un point se dessina au loin, sur la route. Celui-ci se mit à grossir de plus en plus pour prendre la forme vague d'une carriole.

— Montre-moi ton ventre, ordonna Victoria.

Daphné se tourna vers elle, intriguée, puis son manteau se retrouva maculé d'un liquide rouge et visqueux dégageant une odeur âcre.

— Qu'est-ce que… c'est du sang ? s'offusqua Daphné.

— Du sang de cochon, assura Victoria en refermant le pot qu'elle

avait caché sous son manteau. C'est le cuisinier qui m'en a donné. Fais semblant d'être blessée.

Daphné observa les alentours avec perplexité. Ces champs appartenaient à des Sirènes. Elles avaient probablement terminé leur journée de travail, mais il y en avait toujours qui restaient un peu plus longtemps. Si c'était le cas ici, elles auraient des témoins. Daphné n'avait pas envie d'être vue en train d'aider une Elfe.

Victoria ne semblait pas le moins du monde remarquer les inquiétudes de Daphné et observait le véhicule qui se rapprochait.

Daphné pinça les lèvres. C'étaient des enfants Elfes, mais des enfants quand même. Ces Sirènes la remercieraient quand elles apprendraient qu'elle leur avait obtenu des droits, même si ça nécessitait de sauver leurs ennemis. Daphné s'étala du sang sur les mains et se jeta au milieu de la route.

Le cocher fit halte sans attendre.

— Je vous en supplie, aidez-moi ! hurla-t-elle, les larmes se déversant sur son visage.

Le cocher hésita. Il savait bien qu'il avait une Sirène en face de lui, cela ne pouvait pas être autre chose.

— Je suis tombée sur ma bêche, insista Daphné. J'ai besoin de soins. Ramenez-moi au village, je vous en prie.

— Je n'ai pas la place pour vous prendre, dit-il d'une voix mal assurée. Votre famille va probablement venir vous aider dans peu de temps.

Daphné grimaça, mais ne bougea pas. Il n'allait tout de même pas lui rouler dessus, si ? L'homme commença à s'impatienter. Elle le vit, du coin de l'œil, se boucher les oreilles et descendre du véhicule.

— Montrez….

Daphné saisit le bras de l'homme et le lui retourna dans le dos avant de le plaquer au sol. Elle se pencha à son oreille désormais à découvert.

— *Arrête de te débattre et endors-toi.*

Le regard de la Fée se vida et elle obéit. Victoria sortit de sa cachette et aida Daphné à se relever.

— Pourquoi ne pas l'avoir envoûté dès le début ?

— Pourquoi me pousser à la mise en scène si c'est ce que vous voulez ?

Les joues de Victoria s'empourprèrent.

— J'espère toujours pouvoir régler tout ça sans utiliser de méthode… questionnable.

Daphné acquiesça. Bien sûr. C'était bien pour cela qu'elle avait grandi au milieu des champs de blé et Victoria dans un palais. Parce que les pratiques des Elfes étaient justes. Ils aimaient se bercer d'illusions.

Daphné traîna le cocher près de la carriole pendant que Victoria allait voir les enfants.

— Tout va bien, les enfants, entendit Daphné. Nous allons vous ramener chez vous.

— Où est le monsieur ? demanda une petite voix affolée.

— Il ne vous fera plus de mal, assura Victoria.

— On veut le voir.

Daphné jeta un coup d'œil vers eux. La porte ouverte cachait Victoria, mais le véhicule se mit à tanguer, indiquant qu'elle était montée. Des exclamations apeurées lui parvinrent. Daphné s'empressa de la rejoindre pour découvrir une trentaine d'enfants terrifiés face à la princesse qui tentait tant bien que mal de les rassurer.

— Ça va aller, nous allons vous ramener chez vos parents.

— Victoria, appela Daphné. Sortez d'ici.

Victoria la dévisagea, choquée d'avoir reçu un ordre de sa part. Daphné s'inquiéterait de son impertinence plus tard. Ces enfants tremblaient de tous leurs membres, il ne fallait pas les brusquer.

— Regarde leurs yeux, ils ont été envoûtés pour faire confiance à leur ravisseur. Il faut les rassurer.

— Vous voyez bien que ça ne fonctionne pas. Où sont les Fées qui vous aident ?

Victoria descendit du véhicule, mal à l'aise.

— C'était trop exposé pour qu'elles puissent se cacher, mais elles devraient être en route. On doit attendre un peu.

Daphné monta à son tour dans la carriole et s'accroupit devant les petits visages trempés de larmes. En effet, leurs yeux étaient vides de lumière, comme sous l'effet d'un sort. Près d'elle, une petite fille à la peau brune et aux grands yeux noirs sursauta.

— Vous êtes une Sirène !

Daphné sourit. Les petits Elfes ressemblaient à leurs parents. Un jour, si ce n'était pas déjà le cas, les Sirènes seraient la dernière espèce à qui ils feraient confiance.

— Vous avez de jolis yeux, fit la petite.

Mais pour l'instant, il y avait une part d'innocence qui poussait Daphné à croire qu'ils pourraient devenir plus que ce que leurs parents leur ordonnaient d'être. En espérant que cet élan de gentillesse n'était pas dû à l'envoûtement.

La carriole était exiguë, mais les enfants avaient des bancs pour s'asseoir et ne présentaient aucune marque de violence. Plus tôt, ils avaient réclamé le cocher. Les Fées et les Drakóns n'étaient pas censés être capables de manipuler les esprits, elle ne comprenait donc pas comment ils avaient fait, mais elle devait trouver un moyen de les réveiller.

— Tu connais ce monsieur, ma chérie ?

La petite hocha la tête.

— Tu peux me dire qui il est ?

— C'est le monsieur qui nous emmène dans un joli endroit !

Une fille plus âgée lui souffla de se taire et la prit dans ses bras. Le joli endroit ? Il avait dû leur faire miroiter monts et merveilles. Parmi eux, il y avait des adolescents. On ne pouvait pas les avoir arrachés à leur famille aisée sans les envoûter au préalable, ils ne se laisseraient pas faire. Cela signifiait que les ravisseurs avaient un accès direct à leurs logements.

Victoria tapa sur l'épaule de Daphné.

— Les gardes arrivent. On va leur passer le relais.

Avec un peu de chance, les enfants leur feraient confiance si le sort les poussait à suivre toutes les Fées qu'ils croisaient.

— On va t'emmener dans le joli endroit, ma chérie, dit Daphné à la petite. Tu vas retrouver ton papa et ta maman. C'est génial, non ?

La petite fit la moue, puis ouvrit la bouche. Elle n'eut pas le temps de répondre, les Fées débarquèrent dans la carriole et se mirent à examiner les enfants qui se débattaient.

— *Faites attention !* cria Daphné.

Elle avait utilisé sa Voix sans s'en rendre compte, mais il était évident qu'elle s'était trompée sur la nature de l'envoûtement.

Les gardes assommèrent le cocher, puis l'allongèrent sur la banquette du conducteur. C'était la première fois que Daphné voyait une Fée sans son uniforme. Il était vêtu tout de noir, du manteau aux gants longs qui recouvraient ses bras. La carriole s'éloigna en direction de la ville la plus proche.

Daphné sentit une légère nausée lui monter, mais elle commençait à avoir l'habitude avec tout ce qui lui arrivait en ce moment, elle était stressée.

Victoria détacha son cheval, puis se mit en selle. Daphné l'imita, mais elle sentait que l'atmosphère était tendue. Elle avait donné un ordre sec à la princesse et craignait que ça lui retombe dessus.

— Je suis désolée pour tout à l'heure, Votre Altesse, s'enquit Daphné. Je n'aurais pas dû élever la voix.

Il y eut un moment de flottement, puis Victoria se tourna vers elle, un sourire conciliant sur les lèvres.

— Ne t'en fais pas. Ce n'est que ma stupide fierté qui se manifeste, mais tu as fait ce qu'il fallait. Je n'ai fait que les effrayer encore plus.

Daphné se sentit soulagée. Du moins, c'était compter sans les yeux sombres de la princesse lorsqu'elles se remirent en route.

Chapitre 15 : Horace

Horace cligna des paupières, essayant de recouvrer la vue malgré la forte lumière. Sa tête le faisait souffrir, c'était comme avoir un forgeron qui martelait son crâne sans relâche. Il se sentait vaciller de gauche à droite et envisagea de rendre son petit déjeuner sans état d'âme.

— T'es enfin réveillé ?

Horace ouvrit complètement les yeux et se rendit compte qu'Amosis était en train de le porter sur son dos. À en juger par la position du soleil, il était encore loin d'être midi, il n'avait donc pas dormi toute la matinée.

Les mots ne passèrent pas la barrière de ses lèvres pâteuses et il se tortilla pour descendre, attendant qu'Amosis le lâche d'un coup. Finalement, l'Alchimiste le déposa au sol avec précaution. Horace se prit la tête entre les mains. Si seulement le forgeron pouvait faire une pause.

Il se rappela soudain pourquoi il était dans les vapes.

Horace leva la tête trop rapidement pour son mal de crâne et croisa le regard noir d'Amosis. Il avait échoué. Ce n'était pourtant pas si compliqué, il lui aurait suffi de hurler une seule fois, mais comme d'habitude, c'était trop compliqué pour lui. Une seconde plus tôt et il était sauvé.

Le bon à rien est de retour, commenta Félix.

Une victoire, était-ce trop demander ?

— J'avoue que c'était bien tenté, lança Amosis à l'étonnement d'Horace. Mais si tu refais un truc pareil, je te fais bouffer ton pain par là où je pense.

Horace était fatigué de se faire hurler dessus. C'était le travail des supérieurs de crier sur les jeunes pousses pour les endurcir, mais il y avait aussi ses camarades : Félix, qui hantait ses pensées même après sa mort, et Malia, qui, malgré tout, avait été injuste plus de fois qu'il ne voulait l'admettre. Horace pleurait seul lorsque c'était trop, parce qu'il ne supportait pas l'humiliation constante. En revanche, il n'avait rien à prouver à ce type qui faisait du mal avec le sourire.

Il se remit sur ses pieds, ignorant le monde qui tourbillonnait autour de lui.

— Je voudrais bien voir ça, répliqua Horace avec autant de

sécheresse. Si je te dérange tant que ça, tu n'as qu'à me couper les mains et récupérer les bracelets directement.

La mâchoire d'Amosis se contracta.

— Crois-moi, si je le pouvais, je me serais pas gêné. Ce serait bien plus simple que de supporter tes jérémiades à longueur de journée.

— J'essaie de faire passer le temps pour ne pas devenir fou. Si t'étais un meilleur geôlier, je ne tenterais même pas de te parler.

— Ah, parce que maintenant tu me demandes d'être plus dur avec toi, c'est ça ? T'es masochiste, finalement. Je devrais essayer, t'as raison. J'ai de quoi te faire taire jusqu'à la fin du voyage avant de te foutre sous la terre une bonne fois pour toutes.

— Tu ne le feras pas.

— Pourquoi ça ? J'ai tué des centaines de tes semblables.

— Parce que tu ne supporterais pas le silence. Voilà pourquoi. Ça te rassure que je te parle pour que tu puisses me dire de la fermer. Sans ça, toi aussi tu perdrais la tête.

Amosis écarquilla les yeux, cherchant désespérément quelque chose à répliquer. Ils s'étaient rapprochés l'un de l'autre sans s'en rendre compte et se trouvaient désormais à quelques centimètres d'écart. La colère d'Horace bouillonnait dans son ventre, prête à ressurgir si Amosis osait lever la main sur lui.

Amosis s'écarta, les yeux brillants. Horace n'irait pas jusqu'à dire qu'il l'avait percé à jour, mais il avait compris certaines choses depuis le début du voyage. L'une d'entre elles était leur besoin identique de briser le silence d'une manière ou d'une autre. La solitude, c'était ce qui pesait sur leurs épaules à tous les deux. Au fond, Amosis aurait peut-être préféré être une organisation, plutôt qu'un homme seul. Il avait des gens comme Lior pour l'aider, mais il était le seul à se salir les mains. Horace et lui n'avaient pas un grand écart d'âge et ils avaient tous deux commencé leur combat beaucoup trop jeunes. Au final, Amosis n'était qu'un garçon avec des poudres colorées dans ses poches. Il n'était même pas un teneur d'otage, c'était la première fois qu'il maintenait un prisonnier en vie. Jamais il n'avait passé de journée entière en compagnie d'une Fée.

Amosis prit une profonde inspiration, puis pointa un doigt en l'air.

— Je ne veux plus rien entendre, dit-il d'une voix tremblante. T'as failli tout faire foirer, tout à l'heure. Je t'ai pourtant promis de ne pas faire de mal aux soldats et je ne l'ai pas fait. Je suis *censé* être en colère contre toi. Ne prétends pas avoir ton mot à dire là-dedans.

Horace examina le visage d'Amosis comme s'il pouvait y déceler un secret. Il paraissait soudain plus jeune.

— J'ai de bonnes raisons d'être en colère aussi, répondit-il simplement.

Amosis ferma les yeux et posa un doigt sur ses lèvres. Horace obéit.

Il n'avait pas la force de poursuivre une dispute stérile.

Ils se remirent en route et Horace remarqua que la forêt avait été remplacée par de la pierre. À quelques kilomètres, il pouvait voir des montagnes aux sommets aussi pointus que des aiguilles. Ils étaient donc dans le sud du pays. Amosis avançait sans vérifier qu'Horace le suivait. Quel intérêt ? Il était trop épuisé pour courir et il n'avait pas ses pouvoirs à disposition. Amosis n'aurait qu'à le rendormir avec l'une de ses mixtures.

Quitte à continuer à marcher, Horace aurait préféré rester dans la forêt. Certes, le murmure timide lui faisait de la peine, mais au milieu de ce décor rocailleux, le paysage était redondant. Vu leur direction et le fait qu'ils ne s'aventuraient pas près des montagnes, Horace se disait que le chemin jusqu'aux Lapis Aquatilis ne serait pas trop difficile d'accès. C'était compter sans les multiples ravins qu'ils devaient longer.

Amosis avançait de plus en plus vite, ses longues jambes mangeant chaque mètre plus rapidement que le précédent. Horace accéléra la cadence, mais rien n'y fit : Amosis s'éloignait de lui. Pendant un instant, Horace y vit une opportunité de s'en aller. C'était le moment parfait, il était perdu dans ses pensées. Puis il repensa à sa mission principale.

Les jambes d'Horace passèrent de la marche à la course et il parvint finalement aux côtés d'Amosis, qui leva la tête, surpris.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Horace lui accorda un sourire narquois.

— Oh, je vois que tu as vraiment décidé de ne plus parler. C'est puéril.

Horace ne put s'empêcher de rire. C'était la preuve que ce qu'il avait dit plus tôt était vrai. Ce type ne devait pas être facile à vivre.

Face à son silence, Amosis se racla la gorge. En temps normal, Horace marchait toujours un peu en retrait, jamais directement à côté. Le pauvre devait se demander s'il devait lui ordonner de faire un pas en arrière ou si cela ne ferait que renforcer les moqueries d'Horace. Dans tous les cas, ce dernier prenait un malin plaisir à le faire tourner en bourrique.

Amosis poussa un gémissement de frustration.

— Arrête de faire ça, bon sang.

Horace lui jeta un regard interrogateur.

— Réponds-moi, c'est tout !

— Je pensais que je devais me taire ? lâcha enfin Horace.

Amosis soupira, à la limite du contentement. Visiblement, c'était facile de le frustrer. Horace le nota pour plus tard.

— Bon, commença Amosis. T'es pas obligé de te taire. Mais ne dis pas de trucs énervants.

Horace haussa un sourcil, perplexe.

— Comment je sais ce qui va t'énerver ?

— Tu le découvriras bien assez tôt.

Horace pouffa, ce qui eut le don d'agacer Amosis. Il ne put se défaire de son sourire et finit par le contaminer. C'était la première fois qu'Horace le voyait sourire. De très légères fossettes apparurent aux coins de ses lèvres.

— Qui aurait cru qu'une Fée pourrait te faire rire ? fit Horace.

Le sourire disparut aussitôt.

— Ne dis pas…

Un grondement sourd retentit dans le sol, puis Amosis glissa. Il s'était retenu de justesse au bord de la falaise qu'ils longeaient, mais il peinait à remonter. Ses mains s'agrippaient à la poussière et aux quelques cailloux qui bordaient la falaise. À force de parler, ils s'étaient déplacés vers un terrain glissant sans s'en rendre compte.

— Fait chier, souffla Amosis, les dents serrées.

Il poussa de toutes ses forces sur ses bras et Horace comprit que ses pieds n'avaient pas de prise. Il était suspendu dans le vide.

— C'est bien ma veine, dit Amosis en levant les yeux vers Horace.

Un sourire douloureux apparut sur son visage.

— Je vais remonter, avertit-il, mais tu seras plus là quand ce sera le cas.

Non, il ne remonterait pas. Il n'en avait pas les capacités physiques, Horace l'avait bien vu ces derniers jours. Ses avant-bras touchaient à peine la falaise. Il allait tomber et s'écraser au fond du ravin. Amosis ne serait plus un problème pour l'armée, même si elle n'obtiendrait jamais d'explication sur sa soudaine disparition. Seul Horace saurait. Seul Horace aurait vu l'ennemi mourir à cause d'une maladresse.

Amosis continua à pousser de toutes ses forces. Des gouttes de sueur perlaient sur son front. Il avait forcément compris, alors pourquoi continuer à lutter ?

— Va-t'en, haleta-t-il. Va-t'en !

Des larmes, de douleur ou de dépit, coulèrent sur ses joues.

Horace était tétanisé. Deux pensées contradictoires se battaient en lui et il n'avait pas beaucoup de temps pour prendre sa décision. Amosis avait tué des centaines de Fées, ce n'était que justice rendue.

Tu vas le faire ? murmura Félix. *Il faudrait vraiment être inconscient pour sauver ce type.*

— Fait chier, sanglota Amosis.

Ses doigts ensanglantés lâchèrent la falaise, mais Horace attrapa ses poignets juste à temps. Allongé sur le rebord, il puisa dans ce qu'il lui restait d'énergie pour invoquer ses pouvoirs. Il ferma les yeux et se concentra. Il était trempé et épuisé, mais il força le destin. De fines lianes s'enroulèrent autour des bras d'Amosis, puis autour de sa taille.

Finalement, les lianes devinrent comme des extensions des bras d'Horace et il se redressa, sa force décuplée, pour remonter Amosis en douceur. Horace n'ouvrit les yeux que quand il sentit l'Alchimiste toucher terre.

Une boule se forma dans sa gorge. Pas à cause de l'épuisement, ni même du bruit blanc qui avait remplacé le murmure. À cause de l'expression d'Amosis. Il était à genoux dans la poussière, les mains en sang, fixant Horace avec cet air de mort-vivant.

— Pourquoi ? souffla-t-il simplement.

Horace s'humecta les lèvres, il était aussi étonné que lui.

— Le devoir d'un soldat est de protéger son peuple.

Amosis grogna, mais Horace l'identifia comme un rire. Amosis se laissa tomber au sol, le temps de se remettre de ses émotions. Il avait vraiment eu l'intention de mourir.

Parfait, tu ne pourras jamais nous trahir plus que ça. Sois fier.

Laisse-moi tranquille, pour une fois.

Horace avait la sensation d'avoir pris la bonne décision. Amosis était désagréable et avait tué plus de Fées qu'il ne pouvait en compter, mais quelque chose sonnait faux. Horace avait l'impression qu'on lui hurlait dessus sans qu'il ne parvienne à distinguer les mots. Il n'avait pas menti : son devoir consistait à protéger le peuple de Haute Astari. Amosis était un habitant comme un autre, fut un temps.

Ils restèrent ainsi un long moment, ignorant le soleil de plomb. Finalement, Amosis se remit debout avec difficulté, puis tendit la main à Horace.

— Merci. Tu… t'es un vrai soldat.

Horace accepta sa main et se redressa. Il ne put s'empêcher de bomber le torse. C'était la première fois qu'on lui disait cela, et jamais il n'aurait pensé que cela viendrait de l'ennemi.

— Je pense avoir deviné où nous allons, dit Horace pour changer de sujet. On n'est plus très loin, pas vrai ?

Amosis acquiesça. Ils reprirent la route.

■■■

Il ne leur restait que deux jours. Deux jours durant lesquels il fallait convaincre Ruta de s'enfuir. S'il ne pouvait pas sauver tous les enfants, peut-être pouvait-il permettre à l'un d'entre eux d'échapper à son destin. Malheureusement, Ruta avait l'air décidé.

— Je pars avec les autres, tu peux pas m'obliger à rester.

— Crois-moi, tu veux pas aller là-bas.

— T'en sais rien ! Je vais devenir un Alchimiste et tu pourrais aussi si tu venais avec nous.

Sa voix resta bloquée dans sa gorge, mais il parvint à articuler un faible :

— Je viens avec vous.

Ruta fronça les sourcils et croisa les bras sur sa poitrine.

— Je vois pas le problème, alors. Tu veux que je reste ici pendant que toi tu pars ?

— Non, je partirai avec les autres et je reviendrai pour toi le lendemain, je te le promets. On sera en sécurité à ce moment-là.

— Comment tu sais ?

Il pinça les lèvres. C'était la partie injuste. Ce qui allait arriver ne devait mener qu'à une seule chose : rencontrer les bonnes personnes. Ces personnes étaient capables de mettre Ruta en sécurité, mais il ne pouvait pas le lui dire. Comment lui expliquer qu'il avait eu une vision de l'avenir ?

— Les Constellations me l'ont dit.

Ruta pouffa de rire sans joie.

— Les Constellations nous parlent pas. C'est ce que dit la directrice. Si elles s'embêtaient à nous parler, il y aurait plus de gens tristes dans le monde, parce qu'elles nous sauveraient tous.

— Tu as déjà entendu parler de l'Horloge de l'Apocalypse ? demanda-t-il.

Ruta remua, mal à l'aise. Il était assez grand pour avoir appris ce dont il s'agissait, mais ce n'était pas un sujet que les adultes abordaient souvent devant les enfants.

— Un peu. Je sais que c'est pas bien, si on l'entend.

— Elle va bientôt sonner.

Ruta blanchit.

— Minuit ?

— Non, pas Minuit. Mais presque.

Ruta se leva brusquement.

— Tu mens !

— Non, je mens pas !

— Tu mens, répéta Ruta avant de faire volte-face et partir en courant vers l'orphelinat improvisé.

Il n'essaya pas de le rattraper. Il aurait dû savoir que c'était impossible de changer le destin, mais ça valait le coup d'essayer.

Il n'avait plus que deux jours à attendre, espérant que le poids sur sa poitrine ne l'écraserait pas avant.

Chapitre 16 : Daphné

Daphné commençait à douter de la faisabilité de sa mission. Victoria ne l'avait pas appelée de toute la journée et n'était pas passée à l'improviste durant la nuit. Elle ne pouvait s'empêcher de ressasser le dernier sauvetage encore et encore. Elle avait fait une erreur et ça allait lui retomber dessus. Le tout était d'anticiper les conséquences.

Victoria demeurait un mystère. Elle n'avait que vingt et un ans, mais elle était destinée à la vie éternelle. Que pouvait-il se passer dans la tête d'un être qui ne pouvait se libérer du fardeau de la vie ? Les Elfes ne pouvaient même pas se suicider. La seule façon de les tuer était d'enduire l'arme du crime de son propre sang, autrement leur peau était impénétrable. Le cerveau de Victoria était encore jeune et ne se rendait probablement pas compte du tourment qui l'incombait, mais elle n'en restait pas moins imprévisible. Cette part d'inconnu terrifiait Daphné. Ne pas mourir, c'était contre-nature.

Une vieille histoire racontait que l'Originelle n'avait pas conscience de l'existence des Elfes, car elle n'en avait jamais emmené dans l'au-delà. C'était un mythe, évidemment, des Elfes avaient déjà péri, mais c'était si rare que la mort elle-même dansait quand l'un d'eux lui donnait du travail.

Peu après le coucher du soleil, on toqua trois coups secs à sa porte. Deux des servantes de Victoria se présentèrent à elle, la mine fermée.

— Nous devons vous préparer pour ce soir. Vous accompagnerez la princesse devant les invités étrangers.

Daphné n'eut pas le temps de poser la moindre question, les servantes étaient déjà en train de l'habiller et de la maquiller avec plus d'agressivité que nécessaire. L'accompagner ? C'était étonnant que Victoria ait encore réussi à convaincre sa mère de l'amener à un événement officiel, surtout avec les prétendants.

En moins de temps qu'il n'en fallait pour le dire, Daphné était pomponnée pour un bal auquel elle n'avait pas envie d'assister, mais il devenait urgent de parler à Victoria pour lui montrer sa bonne foi. Elle suivit les servantes jusqu'à la salle de bal. Les grandes portes s'ouvrirent sur une foule d'invités déjà en train de discuter et de danser. Tous les yeux se tournèrent vers elle, coupant court aux conversations.

Un silence assourdissant remplaça la musique. Était-ce un piège ?

Daphné allait-elle être exécutée pour son impertinence ?

— Daphné ! s'écria Victoria en accourant comme elle le pouvait dans sa longue robe rouge. Enfin te voilà !

— Que se passe-t-il, Votre Altesse ? demanda Daphné tout bas.

— Tu me manquais, c'est tout.

Victoria l'attira au centre de la salle et relança la musique d'un simple coup d'œil. Elles commencèrent à tournoyer avec autant de grâce que le permettait Daphné et son inexpérience. Un cercle naturel s'était formé pour leur laisser de la place, mais elles manquèrent plusieurs fois d'en sortir. Victoria n'avait pas l'air de s'en formaliser, malgré tous les regards braqués sur elles. C'était un spectacle. Une mise en scène, et Daphné n'avait jamais le droit de décider quel rôle elle interpréterait. Malgré tout, elle joua le jeu et fit de son mieux. Elle avait rarement l'occasion de danser de la sorte, alors si Victoria voulait s'embarrasser en le faisant avec elle, qu'elle s'amuse. D'ailleurs, Daphné lui marcha plusieurs fois sur le pied.

Daphné risqua un regard vers le trône et croisa le regard froid de la reine. Elle n'avait pas l'air en colère, cependant. Seulement ennuyée.

La musique terminée, les conversations et les danses reprirent comme si rien ne s'était passé et Daphné arriva un peu à se détendre. Victoria lui fit une grimace contrite.

— Je suis désolée pour tout ça, cela faisait un moment qu'on ne nous avait pas vues ensemble et la cour commençait à se poser des questions. En plus de ça, tu me manquais vraiment.

— C'est vrai ! Elle s'ennuyait à mourir, lança Bianca qui passait par là.

Elle dansait toute seule et semblait très bien s'amuser comme cela. Victoria lui donna une tape sur l'épaule, mais la petite rigola. Daphné sentit sa poitrine s'alléger. Bien sûr, Victoria avait une réputation à tenir, elle devait montrer Daphné de temps en temps pour faire bonne figure.

— Je suis rassurée, Votre Altesse, vous n'imaginez pas à quel point. Et vous aussi, vous m'avez manqué, Bianca, ajouta Daphné.

La petite fille afficha son plus beau sourire et enlaça la taille de Daphné.

— Je retourne danser, déclara-t-elle en partant déjà en courant.

Daphné se demandait comment elle pouvait être si insouciante avec une mère si stricte. C'était comme si Bianca n'était pas affectée par les étiquettes qui leur étaient imposées. Elle ressemblait à une petite fille normale.

Victoria l'attira sur le côté de la salle et elles s'assirent sur les nombreuses chaises disposées le long du mur. Elle n'avait pas lâché sa main depuis le début. Dans le coin de sa vision, Daphné pouvait voir la princesse Linri bouillonner de jalousie.

— Je m'en veux, avoua Victoria. Tu as dû t'ennuyer, toute seule.

— Vous n'avez pas à vous en faire. Vous êtes déjà si bonne de me permettre d'assister à ce genre d'événement. Ce n'est pourtant pas digne de mon rang.

Car de rang, elle n'en avait pas. Victoria l'examina, les yeux remplis de tristesse.

— Je dois t'avouer quelque chose, commença-t-elle en baissant la tête, les joues rouges. En fait, j'étais en colère. C'est pour cela que je ne t'ai pas demandée. C'est puéril, j'en ai conscience, mais vois-tu, je ne reçois pas souvent d'ordres.

Daphné sentit sa poitrine se serrer. Elle n'espérait pas des excuses sincères, mais c'était plus qu'elle n'en aurait imaginé venant de la princesse héritière, peu importait à quel point elles étaient proches.

— Si tu n'avais pas agi ainsi, la situation aurait pu dégénérer. Tu as bien fait. Pour être honnête, je crois que c'est le témoignage sincère de la façon dont j'ai été couvée toute ma vie. Dans les situations de crise, je pense toujours pouvoir m'en sortir parce que je suis la princesse, mais ce n'est pas comme ça que cela fonctionne. Tu as bien agi et je ferai de mon mieux pour te ressembler davantage à l'avenir. Je suis tellement désolée, Daphné.

Daphné ouvrit la bouche, incapable de sortir le moindre son. Elle avait prié tant de nuits pour que la prochaine reine soit meilleure que la reine Fiona, quand bien même elle n'assisterait pas à son couronnement. Ses vœux semblaient exaucés. Daphné chercha une once de malice dans les yeux de Victoria et ne trouva rien. Rien à part des remords.

Prudemment, Daphné se pencha en avant et colla son front à celui de la princesse. Cette dernière sursauta, mais ne la repoussa pas. Elles fermèrent les yeux quelques instants.

— Vous êtes toute pardonnée, Votre Altesse. Je suis aussi désolée pour mon comportement.

Victoria rigola.

— Tu es vraiment bizarre, Daphné. C'est ce que j'aime chez toi.

Daphné accepta le compliment étrange. Pour la première fois depuis le début de la mission, elle avait l'impression de parler à une amie. Son père lui aurait dit de ne pas s'attendrir, que la ruse n'était pas loin derrière, mais il lui avait également appris à être attentive aux micro-expressions. Victoria était on ne peut plus sincère.

Victoria se leva et épousseta sa robe de soie.

— Je vais nous chercher quelque chose à boire.

— J'y vais, Votre Altesse.

— Non, non, ne bouge pas. C'est pour me faire pardonner.

Victoria fila comme l'éclair. Daphné sourit et examina la salle. Tous les soirs, elle voyait les mêmes têtes aux longues oreilles pointues. Les

mêmes robes, les mêmes rires. En y repensant, elle trouvait le nombre de bals absurde. Depuis qu'elle était arrivée, il y en avait en moyenne tous les deux jours et parfois sans aucun prétexte. Daphné trouvait ça triste. Elle ne voyait que des personnes qui tentaient de tuer l'ennui perpétuel de leur vie longue et lente. Elle ne voyait rien de gratifiant à être immortel.

À quelques sièges du sien, il n'y avait qu'une seule personne ayant décidé de se mettre à l'écart des autres. Victoria n'était pas en vue, aussi Daphné se rapprocha-t-elle de Ronal. Il était absorbé par sa lecture d'un bouquin comportant plus de chiffres que de lettres. Il ne remarqua pas sa présence au début. Pas plus quand elle toussota pour la première fois. En revanche, il releva la tête quand elle réitéra l'opération un peu plus fort. Ses plumes se dressèrent sur sa tête.

— Que lisez-vous ?

Ronal bafouilla, retourna son livre pour examiner la couverture, puis le ferma d'un coup sec. Il écarquilla les yeux, surpris de son propre geste.

— Un bouquin sur la mécanique des fluides. Rien de très intéressant.

Daphné était presque impressionnée qu'il ne se méfie pas de sa Voix. Le long bec de Ronal était courbé vers l'avant et se soulevait à peine lorsqu'il parlait.

— Rien de très intéressant ? s'étonna Daphné. Je suis plus impressionnée par votre savoir. Je ne suis pas très douée dans les domaines scientifiques, mais je serais ravie d'apprendre.

Les billes noires qui servaient d'yeux à Ronal s'ouvrirent un peu plus.

— Oh… eh bien… je ne serais pas bon professeur.

— Je ne vous ai pas demandé de l'être, rassurez-vous. Je fais simplement la conversation.

Ronal parut soulagé. Daphné resta un moment silencieuse à observer les danseurs s'amuser. Elle pouvait sentir le pauvre Prisma s'agiter à ses côtés, cherchant désespérément un moyen de combler le vide, mais il ne pouvait s'enfuir sous peine de rompre la bienséance. Ronal croisa une jambe, la décroisa, croisa l'autre, puis la décroisa de nouveau. Elle remarqua alors qu'il ne portait pas de chaussures, car ses jambes se terminaient par trois épais crochets à l'avant et un à l'arrière de sa patte. Il se redressa sur sa chaise et se racla la gorge.

— Vous voulez danser ? proposa Daphné.

— Par Kirinata, non !

Sa propre hâte le mit mal à l'aise. Daphné rit doucement. Elle avait proposé en sachant qu'il refuserait. Décidément, c'était trop aisé de le tourmenter.

— Pardonnez-moi, mademoiselle.

Il se redressa pour partir, mais Daphné n'en loupa pas une.

— Que pensez-vous de la princesse Victoria ?

Ronal se laissa tomber au fond de son siège avec un soupir de dépit. Il redressa ses lunettes sur son bec alors que ses doigts crochus jouaient avec les pages cornées de son livre.

— C'est une charmante jeune fille, dit-il comme une évidence.

— Peut-être votre future femme.

— Peut-être.

Daphné attendit un développement qui ne vint jamais et il baissa la tête. Elle voulait simplement qu'il avoue ce qu'il pensait vraiment. Il devait craindre qu'elle répète tout à Victoria, mais la vérité était qu'elle s'en fichait. Elle voulait de l'authentique, pour une fois. En plus, Daphné manquait cruellement de divertissement et Ronal était probablement la personne la moins dangereuse de la pièce. À quelques mètres, Linri discutait placidement avec des Elfes, son regard vagabondant à la recherche de quelque chose. Probablement Victoria. Prius n'était nulle part en vue.

— La princesse Linri semble éprise de la princesse Victoria, dit Daphné.

Un reniflement méprisant la fit se retourner vers Ronal.

— Éprise, j'en doute. Stratège, oui.

Daphné réfléchit à ces mots. Il était vrai que Linri avait manifesté son intérêt pour Victoria au moment même où elle l'avait rencontrée. Daphné ne connaissait pas bien le royaume de Raa, mais il devait être en très grande difficulté pour que la princesse héritière elle-même cherche à se marier.

Ronal croisa une jambe qu'il ne décroisa pas, cette fois. Son livre fut ouvert, mais il ne suivait aucune ligne du regard. Elle saisit cette opportunité.

— Et vous n'êtes pas stratège, vous ?

— Croyez-vous en l'amour, mademoiselle ? demanda-t-il sans lever les yeux.

Daphné fut prise au dépourvu. Le visage d'Eli lui vint immédiatement en tête. Il l'avait soutenue dans les moments les plus difficiles de son existence et elle avait pris soin de faire de même. Vivre sans lui était impensable. Elle ne désirait qu'une chose, être libre à ses côtés.

— Oui. J'y crois dur comme fer, appuya-t-elle.

— Dans ce cas, vous êtes la seule dans cette pièce.

Cette fois-ci, il poursuivit son raisonnement :

— Je ne porte pas d'intérêt à un mariage inutile. Mon pays se porte bien. Mon père ne sait simplement pas quoi faire de moi. Mes frères se sont mariés avec des Prismen qu'ils connaissaient à peine pour perpétuer la lignée. Si j'épouse la princesse, aucune lignée ne sera

perpétuée. Je ne suis que le troisième fils. J'aurais dû être libre.

Ses yeux s'étaient mis à briller. Daphné comprenait où il voulait en venir. Dans la haute société, l'amour n'était qu'un bonus, si vous étiez chanceux. La reine Fiona n'était nulle part en vue, mais Daphné trouva le roi Saïn, assis sur son trône, les yeux dans le vague. Elle ne l'avait jamais vu adresser la parole à sa femme. L'amour n'avait pas fleuri pour eux, ils semblaient tellement différents l'un de l'autre. C'était donc leur vision du mariage ?

Daphné se laissa tomber au fond de son siège. Ils devaient avoir l'air de deux larves avachies et malpolies, mais ils s'en fichaient.

— Que ferez-vous quand tout sera terminé ? demanda-t-elle.

— Je retournerai à Aphros pour travailler sur mon bateau.

— Vous avez un bateau ?

Ronal retrouva de l'énergie.

— J'en construis un, à vrai dire. Le plus rapide que le monde ait connu.

— Aurai-je le droit de le voir, lorsqu'il sera terminé ?

Ronal la dévisagea un instant. Contre toute attente, il acquiesça.

— Mademoiselle Daphné, c'est bien cela ? Vous ferez partie du voyage inaugural.

Daphné sourit de toutes ses dents. Elle n'y avait pas pensé, mais elle ne pourrait jamais participer. Si sa mission échouait, elle serait coincée en Basse Astari pour toute sa vie, vie qui pourrait être bien plus courte que prévu si elle faisait le moindre faux pas. Néanmoins, savoir que quelqu'un lui assurait une liberté si simple lui faisait chaud au cœur.

Cela faisait un moment que Victoria était partie et elle commença à s'inquiéter.

— Excusez-moi, je dois y aller, dit-elle à Ronal.

— Profitez de la soirée, mademoiselle.

— Vous aussi.

Daphné s'attira les regards méfiants de certains invités alors qu'elle arpentait la pièce en vain. Si elle ne l'avait pas prévenue, ça voulait dire qu'elle avait été prise de court par quelqu'un. Prius aussi était introuvable. L'inquiétude de Daphné se décupla. Elle ignora l'expression réprobatrice de la reine lorsqu'elle passa près d'elle et s'engouffra dans une porte-fenêtre ouverte sur la nuit.

L'air frais printanier lui mordit la peau, mais ce n'était pas désagréable. Les jardins étaient éclairés par des bougies, rendant les chemins tout juste perceptibles. Les parfums fruitiers vinrent caresser ses narines, lui mettant l'eau à la bouche. Daphné se rendit compte qu'elle n'avait pas mangé depuis des heures.

Des voix sur sa droite attirèrent son attention. Elle reconnut le timbre de voix de Victoria et s'approcha discrètement pour voir son

interlocuteur. C'est avec soulagement qu'elle constata qu'il s'agissait d'Abel. Daphné se cacha à l'angle du mur pour écouter. Même dans la nuit, la peau dorée du prince était étincelante. Il avait l'air fou de joie d'être en compagnie de Victoria, dont Daphné ne voyait que le dos crispé.

— Vous n'avez pas trop froid, princesse ? Je peux vous prêter ma veste, proposa-t-il en la retirant déjà.

Victoria l'interrompit d'une main.

— Non, non. Tout va bien. Vous vouliez me parler de quelque chose d'important, il me semble.

— Oh… bien sûr.

Abel posa ses deux mains sur la rambarde du balcon et la caressa distraitement. Il semblait observer le jardin pour ne pas avoir à regarder Victoria dans les yeux.

— Je voulais vous dire que je vous trouve charmante, commença-t-il.

— C'est très gentil de votre part, répondit poliment Victoria.

— Mais ce n'est pas tout.

Daphné sentit où il voulait en venir. Elle hésita à les interrompre, mais son instinct le lui déconseilla. Abel était quelqu'un de bien, c'était l'une des seules personnes dans ce palais pour qui elle pouvait l'affirmer sans crainte. Être de bonnes personnes était le propre même des Chrysalins. Elle s'était toujours demandé où était la limite.

Abel se mit face à Victoria, les bras le long du corps, les pieds bien ancrés dans le sol.

— J'ai une proposition à vous faire. Si vous refusez, je ne serai pas vexé et ne vous ennuierai plus, mais je mourrais de n'avoir jamais pu vous avouer ces mots.

— Oh…

— Vous avez un grand cœur, princesse Victoria. Et il est évident que vous serez une bonne reine. Mais par-dessus tout, vous restez fidèle à vous-même, vous êtes honnête dans ce monde où tout le monde ment. Et moi, je n'ai pu m'empêcher de m'éprendre de vous.

Nous y voilà.

— Je ne suis pas l'un de vos prétendants, mais je dois vous le demander. Accepteriez-vous de devenir ma femme ?

Victoria était de dos, Daphné ne pouvait pas voir son expression. En revanche, le silence pesant ne lui échappa pas. Un frisson parcourut l'échine de Daphné. Pauvre Abel. Il était la meilleure option pour Victoria, mais elle ne pouvait déroger aux ordres et devait choisir l'un des prétendants. De plus, Abel prenait un gros risque en défiant les autres prétendants sans même les prévenir.

— Vous me prenez au dépourvu, répondit enfin Victoria.

— Je me doute, mais…

— Laissez-moi terminer, je vous prie. Je ne puis qu'avouer que l'alliance de nos deux nations serait tout à fait avantageuse. Cependant, vous n'êtes pas autorisé à vous marier à un membre d'une autre espèce. Vous devez perpétuer votre lignée, Votre Altesse. Pardonnez mon impertinence, mais votre vie est trop courte pour la gâcher avec moi.

— Ce n'est pas un problème. J'aurai un héritier par d'autres moyens, déclara Abel avec ferveur. Si vous le permettez, du moins. Vous l'avez dit vous-même, je n'ai qu'une petite centaine d'années à vivre. Il m'en reste un peu moins de quatre-vingts. Ce n'est rien comparé à votre éternité. Ainsi, j'aimerais passer ce court temps heureux. Ma requête est égoïste, princesse. Je vous demande de prendre cent années de votre existence pour satisfaire la vanité d'un seul homme.

Daphné était bouche bée. Abel s'était rapproché et Victoria serrait ses mains l'une contre l'autre, ses épaules se soulevant et s'abaissant au rythme de sa respiration.

— Vous êtes sincère ? demanda Victoria d'une voix tremblante.

— Plus que je ne l'ai jamais été.

Victoria se tourna vers le jardin, permettant à Daphné de voir son profil. Ses joues étaient rouges et ses yeux brillants à l'éclat de la lune. Elle ferma les yeux, puis prit une profonde inspiration.

— Je vois. J'ai besoin d'y réfléchir.

— Bien entendu ! Je ne m'attendais pas à une réponse immédiate, je ne me permettrais pas de vous presser.

Victoria rit doucement. Elle posa sa main sur celle d'Abel et les joues du garçon prirent une teinte orangée.

— Je vous remercie pour votre franchise.

— C'est tout naturel. Nous… nous devrions y retourner, notre absence pourrait être mal interprétée.

— Allez-y, je vous rejoins.

Daphné se cacha dans l'ombre juste au moment où Abel passa. Elle ne pourrait jamais prendre la décision pour Victoria, mais si elle était à sa place, elle accepterait. Cent ans aux côtés d'un homme bon était peu cher payé pour profiter de son pouvoir.

— Sors d'ici, Daphné. Je sais que tu es là.

Daphné sursauta et sortit de sa cachette. Victoria avait perdu de son éclat.

— Je suis désolée d'avoir écouté.

— Ce n'est pas grave.

Victoria leva la tête vers le ciel dégagé. Les étoiles brillaient de mille feux et Daphné repéra certaines Constellations qui les surveillaient. Que pensaient les dieux de ce type de scènes ? Peut-être se moquaient-ils d'eux. Ils étaient bien tranquilles là-haut, aucune

promesse de mariage pour les entraver. Ce que Daphné n'avait jamais compris, en revanche, c'était leur passivité face au sort que subissaient certaines espèces. Elle aimait Actus, il était son plus vieil ancêtre, mais il n'avait jamais bougé le petit doigt pour que ses enfants soient libres. Saranor, mère des Elfes, serait-elle plus indulgente avec Victoria ? Ce serait bien plus simple si elle descendait sur Terre pour donner son propre verdict sur l'avenir de la princesse.

Combien de fois Victoria avait-elle prié pour un sort plus généreux, au même titre que ceux qui n'avaient rien ?

D'ici quelques heures, le soleil se lèverait, mais pour le moment, la nuit paraissait éternelle.

— Je ne peux pas accepter, déclara Victoria en serrant les poings.

— Pourquoi ?

— Ce n'est pas ce que mère a prévu.

Victoria tourna les talons et rejoignit la fête, laissant Daphné seule avec les dieux.

Chapitre 17 : Horace

Deux heures de marche plus tard, ils touchaient enfin au but. Le paysage montagneux laissa place à une immense étendue bleu profond qui scintillait au soleil. Horace écarquilla les yeux, bouche bée. Il avait découvert de nombreux décors, mais c'était le plus merveilleux de tous. Les embruns marins chatouillèrent ses narines quand il prit une grande inspiration.

— C'est… c'est vraiment splendide !

Amosis s'arrêta net. Son regard vacillait entre Horace et la mer.

— Me dis pas que t'as jamais vu la mer ?

— Seules les HydroFées s'y rendaient en entraînement, avoua-t-il, un peu honteux.

Amosis souffla du nez. Ils descendirent un dernier chemin de pierre qui déboucha sur un pan d'herbe fraîche en bordure de plage. La mer était calme, elle avançait et reculait à un rythme régulier sur le sable. Amosis retira ses chaussures.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Horace, perplexe.

— On ne va pas sur une plage avec ses chaussures.

— Pourquoi ? On pourrait la salir ?

L'éclat de rire d'Amosis fit monter le rouge aux joues d'Horace.

— Contente-toi de faire pareil, répliqua Amosis.

Horace s'exécuta. Il poussa un soupir de contentement quand le vent vint chatouiller ses orteils qui avaient passé tant de temps confinés. Sans réfléchir, il s'engagea sur la plage, mais s'arrêta aussitôt.

— C'est doux !

— C'est l'une des raisons pour lesquelles on retire ses chaussures.

Horace gigota un peu et vit ses pieds s'enfoncer dans le sol. C'était bien chaud, mais pas désagréable comme des chaussures trop serrées. Dire que ses camarades HydroFées n'avaient jamais mentionné quelque chose de si extraordinaire. Il adorait les exercices en forêt, mais il avait toujours regretté de ne pas pouvoir tester ses pouvoirs dans d'autres environnements.

Déjà Amosis se dirigeait vers un tas de pierres grises au bord de l'eau, ses bottes à la main. Horace le rejoignit en courant, exercice plus compliqué qu'il ne s'y attendait avec le sol irrégulier.

— On ne reste pas sur le sable ?

— Les Aquatilis préfèrent les zones un peu plus à l'abri des

intempéries. Comme des criques, par exemple.

Horace se retint de demander ce qu'était une crique. Il n'avait pas envie d'irriter Amosis en posant trop de questions. Même si l'Alchimiste avait un peu changé de comportement depuis l'épisode de la falaise. Il n'était pas beaucoup plus bavard, mais il ne soupirait plus chaque fois qu'Horace ouvrait la bouche.

Horace pénétra dans la crique et se rendit compte qu'il était au pied d'une grande falaise en pierre où le vent sifflait comme un Spectre qui lui jouerait une farce. Il avait l'impression d'être coupé du reste du monde, dans cette petite carapace rocheuse. Amosis frappa dans ses mains deux fois et l'écho se répercuta sur les parois. Il souriait comme un enfant.

— Je croyais que les Lapis Aquatilis vivaient dans les profondeurs, fit remarquer Horace.

— Mais pour faire du commerce, elles doivent bien remonter à la surface.

— Des clients, ça faisait longtemps.

Horace fit un bond en arrière, tandis qu'Amosis poussait un cri peu viril. L'Aquatilis éclata de rire, rappelant le bruit des vagues contre les falaises. La stupeur fut vite remplacée par de l'émerveillement. Horace avait entendu parler des Aquatilis et de leur beauté androgyne, mais il n'aurait pas osé imaginer cela. Il s'agissait d'êtres aux grands yeux noirs et ronds comme si la pupille recouvrait tout le globe oculaire. Le corps de cette Aquatilis, de sa tête à sa queue de poisson, était composé de nombreux cristaux tirant sur toutes les teintes de vert. Son sourire était acéré.

— N'ayez pas peur, les enfants. Je ne mords pas, assura-t-iel. En fait, je suis en manque cruel de clients. Alors, dites-moi, que désirez-vous ?

— Pardonnez-moi, mais ce cristal est magnifique, dit Horace, hypnotisé par la couronne que formaient les différents morceaux sur la tête de l'Aquatilis.

Iel rit de plus belle.

— Merci beaucoup, on me le dit très souvent.

L'Aquatilis s'était allongée sur un rocher, comme s'iel était tranquillement en train de bronzer avec des amis. Amosis s'accroupit à côté d'Horace.

— Je m'appelle Amosis. Lui, c'est Horace.

— Et je suis Fren. Au plaisir, chers clients.

Fren ouvrit de grands yeux, ses longs cils effleurant presque sa couronne.

— Par l'Originelle, une Fée et un Alchimiste ensemble, c'est bien atypique. Seriez-vous amis ?

— Pas du tout, objecta Horace. C'est compliqué.

Il avait peut-être répondu un peu vite, car Fren n'avait pas l'air d'en

croire un mot. Néanmoins, Amosis ne chercha pas à éclaircir les choses. Fren épousseta un cristal situé sur sa poitrine avec sa main palmée et haussa les épaules.

— J'espère que vous le serez en repartant d'ici. La plupart des gens s'en vont en haïssant leurs êtres les plus chers.

Amosis et Horace échangèrent un regard interrogateur. Ils n'avaient aucune relation à perdre, alors le problème n'était pas là. En revanche, ils n'avaient pas très envie de repartir encore plus en colère qu'avant.

Amosis s'assit en tailleur sur le sable humide.

— Ne me dites pas qu'on vous paie toujours en informations, de nos jours ?

Le sourire de Fren s'élargit.

— Mon grand, on ne change pas une activité si prolifique.

— Manquait plus que ça, jura Amosis.

Horace avait toujours trouvé étrange l'intérêt des Aquatilis pour les secrets des autres. C'était une espèce isolée qui ne se mêlait pas des affaires de la surface, à part pour le commerce.

Fren plongea dans l'eau et remonta un sac en toile à l'aide de sa queue. Iel l'ouvrit pour révéler des petites pierres rouge sang qu'iel étala dans le sable devant Horace et Amosis. Iel souffla dessus et les pierres s'enflammèrent d'un coup. Horace se rendit compte qu'il n'avait pas si chaud que ça quand la douce chaleur des flammes l'enveloppa.

— Waouh ! s'exclama-t-il. C'est si facile que ça ?

— Nos cristaux ne sont pas prisés pour rien. D'autant plus que vous allez rester un moment. Mieux vaut vous mettre à l'aise.

— On ne compte pas s'attarder, contredit Amosis. Une fois la transaction effectuée, on s'en ira.

Fren secoua la tête.

— Petit, je crois que tu sous-estimes les répercussions de cet échange. Vous aurez besoin de réflexion et de repos. Passez au moins la nuit ici, ça ne me pose pas de problème.

Horace n'était pas contre cette idée. Le cadre était magnifique et il n'allait pas se plaindre de ralentir Amosis dans ses plans. Amosis serra la mâchoire, mais acquiesça. Fren sortit un peu plus de l'eau, sa longue queue battant le sable avec lassitude.

— Alors, dites-moi, que recherchez-vous ?

Horace ne se souvenait même plus pourquoi ils étaient venus.

— J'ai entendu dire que vous possédiez une pierre de rééquilibrage mental, expliqua Amosis. Une seule suffira.

— Ce n'est pas la moins chère. Heureusement, j'en ai quelques-unes en stock. On n'en trouve pas si facilement, à cette période de l'année.

— Qu'est-ce que je vous dois ?

— Je te conseille de prendre un petit quelque chose à manger et à

boire. Le soleil se couche et vous aurez besoin d'énergie.

Amosis ne discuta pas et sortit le pain qu'ils avaient acheté le matin même. Sous le regard insistant de Fren, il donna un bout à Horace. Il n'avait pas particulièrement faim, mais Horace l'accepta sans broncher.

Fren frappa dans ses mains palmées.

— Parfait ! Vous êtes parés. Alors, ce que je préfère, ce sont les secrets ! Et si vous partagiez un secret que l'autre ne connaît pas ?

Horace fronça les sourcils.

— Je dois payer aussi ?

— Petit, je ne suis pas aveugle. Tu portes deux paires de bracelets et même des chevillères. Cette pierre est pour toi, pas vrai ? Tu n'es pas la première Fée qui cherche à retirer ses bracelets.

Horace devint livide. C'était une pensée inconcevable, pour lui. Pourquoi une Fée voudrait-elle perdre son lien avec l'Arbre Sacré ? Il fallait être fou.

— Je ne veux pas…

— Très bien, on paiera tous les deux, coupa Amosis. Quel genre de secret ?

Il paraissait bien à l'aise avec l'idée de se révéler. Fren réfléchit un instant.

— Quelque chose qui changerait à jamais votre perception de l'autre. J'ai cru comprendre que vous n'étiez pas très proches, donc ça ne devrait pas poser de problème. Une honte, une peur. Ce que vous voulez. La dernière chose que vous ayez envie de vous dire. Ce qui compte, c'est la charge émotionnelle derrière.

Horace avait la sensation qu'iel improvisait au fur et à mesure pour les repousser de plus en plus. Il caressa instinctivement le collier autour de son cou. Celui-ci était caché sous ses vêtements, mais il paraissait plus lourd que jamais. Quel secret devait-il révéler à Amosis ? La première chose qui lui vint à l'esprit était Malia. Il ne savait toujours pas qu'elle avait survécu.

Horace jeta un coup d'œil à Amosis et se rendit compte que sa mine était sombre. La dernière chose qu'ils voulaient se partager…

— Je vous avais bien dit que vous auriez besoin de réflexion, fit Fren avec enthousiasme. Prenez votre temps, les clients ne se bousculent pas au portillon.

Horace mordit à pleines dents dans le pain. Il voulait noyer ses pensées dans la nourriture et partir dormir, mais il savait que ce ne serait pas possible. Amosis fit de même. Horace chercha désespérément un autre secret à partager, mais il n'en voyait pas. S'il découvrait que Malia était en vie, il la traquerait, de peur qu'elle ait vu qu'il était seul. Quand Horace repensait à ce dont il était capable sans l'aide de personne, un frisson lui parcourut le dos.

Ils restèrent silencieux si longtemps que Fren perdit patience, son sourire carnassier sur le point de fondre.

— Le soleil est couché, les enfants. Je vous dirais bien d'aller dormir, mais ce serait perdre encore plus de temps.

Le remous des vagues lui répondit.

— Sérieusement, si vous ne payez pas maintenant, au moins, parlez, s'il vous plaît. Vous allez me rendre dingue.

— Je vais commencer.

Horace et Fren se tournèrent vers Amosis en même temps, l'un surpris, l'autre excitée. Amosis soupira bruyamment. Il s'ébouriffa les cheveux et commença à tracer des dessins incompréhensibles dans le sable du bout de l'index.

— Tu te demandais ce qu'on faisait avec les enfants. On cherche à les sauver, à leur trouver un foyer où ils n'auraient pas à avoir peur. Tu m'excuseras de ne pas te dire de quelle manière, si tu venais à m'échapper, tu pourrais le révéler à tes supérieurs. Heureusement, ce n'est pas non plus la dernière chose que j'ai envie de te dire. Mais je voulais que tu comprennes que j'ai des raisons de faire tout ce que je fais.

Horace ouvrit la bouche, mais aucun son ne s'en échappa. Il avait compris, au fond de lui, qu'Amosis essayait de faire le bien, mais il était d'autant plus intrigué par ce qu'il pouvait mettre en œuvre pour y parvenir. Horace ne le dénoncerait pas pour essayer de sauver des enfants, mais il comprenait sa méfiance. Amosis se mordilla la lèvre inférieure.

— Ça ne part pas de nulle part, poursuivit Amosis. Mes parents sont morts quand j'avais treize ans. Ils étaient de grands Alchimistes, les meilleurs. Je plaisante pas, ils m'ont tout appris.

Il décrocha le carnet accroché à sa ceinture et le caressa du pouce.

— Ils étaient à la recherche d'Eleftheria, comme tous les Alchimistes. Et ils ont trouvé une piste menant à l'Arbre Sacré, mais bon, il y a dix ans, les exterminations de Sapiens étaient fréquentes. Une escouade de Fées a fait une descente sur notre village et a tué tout le monde.

Sa voix commença à trembler. Les jointures de ses mains devinrent blanches tant il s'agrippait à son journal.

— Ils sont morts en héros, en protégeant les leurs, peu importe ce que vous pourrez dire. J'ai été placé en orphelinat, tout ça pendant que les exterminations continuaient et que j'étais impuissant.

Amosis planta ses yeux noirs dans ceux d'Horace. Son sang se glaça dans ses veines.

— Vous pensez faire le bien en tuant les Alchimistes, mais la vérité, c'est que ça n'arrive presque jamais. Vous tuez des Sapiens, peu importe que ce soient des enfants, de peur qu'ils deviennent des

Alchimistes. De peur qu'ils soient plus puissants que vous. Tu sais comment je le sais ?

Horace était figé sur place. Il n'avait jamais entendu parler de raid sur les villages Sapiens. Il parvint à secouer la tête.

— Je le sais depuis qu'une nouvelle escouade a attaqué mon orphelinat et a tué tous les enfants. Je m'en suis sorti parce que j'étais assez doué en Alchimie. Contrairement à mes parents, je n'ai pu sauver personne.

Un rire jaune lui échappa.

— C'est idiot, tu ne trouves pas ? La seule personne qu'ils n'ont pas pu tuer est celle qu'ils cherchaient. Ça va au-delà des victimes collatérales. C'est une réelle volonté de détruire.

La tête d'Horace pesait une tonne. On lui avait enseigné à protéger les faibles, Amosis ne pouvait pas être sérieux. Ils ne tuaient pas de Sapiens arbitrairement. La plupart d'entre eux ne pratiquaient jamais l'Alchimie. Ça ne lui viendrait jamais à l'esprit. Un son étouffé s'échappa de sa gorge, incapable de formuler ce qu'il voulait dire. On leur avait toujours dit que l'extermination des Sapiens était du passé, que c'était un acte relégué au Siècle Écarlate.

— Je… des enfants ? gémit Horace. Pourquoi ferions-nous une chose pareille ?

Amosis renifla avec dédain.

— Vous obéissez aux ordres aveuglément. Ça a toujours été le cas. Quand on vous a demandé de vous rendre à l'orphelinat, vous vous êtes demandé pour quoi ?

— Pour t'arrêter, toi.

— Seulement m'arrêter ?

Horace plaqua une main sur sa bouche. La nausée lui monta lorsqu'il se souvint du plan à suivre. Ils devaient laisser Amosis bombarder l'orphelinat. Les enfants étaient destinés à mourir. Amosis acquiesça et se pencha un peu plus vers Horace.

— Vous étiez la deuxième fournée. Une escouade était déjà passée la veille dans un village voisin et avait tout détruit. J'ai fait évacuer celui-ci en prévision. J'ai laissé une Fée en vie pour qu'elle transmette l'information, et le lendemain, vous étiez là.

— Arrête…

— Ce que tu devrais te demander, maintenant, c'est : pourquoi vous ont-ils menti ? Tu pensais vraiment que j'allais bombarder l'orphelinat, pas vrai ? C'est ce qu'ils ont dit ? Et ils voulaient que vous me laissiez faire.

— Arrête !

Horace poussa Amosis qui atterrit dans l'eau, trois mètres plus loin. Sa paume crépitait d'étincelles vertes. Horace, horrifié, se précipita pour l'aider à se relever, mais Amosis le repoussa.

— Je suis désolé.

Il ne savait plus pour quoi il s'excusait. Pour les parents d'Amosis ? Pour les enfants ? Pour sa simple présence qui devait être un calvaire ? Horace tomba à genoux dans l'eau, devant Amosis. Loin de la lueur du feu, son visage était une tache d'encre, mais ses yeux continuaient de briller, comme animés par une flamme inextinguible.

— Je suis tellement désolé.

Horace se prit le visage entre les mains et découvrit que la mer était aussi salée que ses larmes. La détresse qui veillait dans sa poitrine depuis une semaine se déversa d'un seul coup. Jamais dans sa vie n'avait-il eu aussi honte. Amosis pouvait très bien lui mentir depuis le début. Il espérait que c'était le cas. Mais au fond, il savait que tout était vrai. Il n'avait pas eu le temps de devenir un soldat qu'il avait la sensation de se battre du mauvais côté depuis le début.

Une main se posa sur son épaule, réconfort qu'il ne méritait pas.

— Écoute-moi, tu es une victime de leurs mensonges, toi aussi, murmura Amosis. Aide-moi à les arrêter.

Horace releva la tête, incrédule. La rage brillait toujours dans les yeux de l'Alchimiste, mais elle n'était plus dirigée vers lui. Elle était accompagnée d'une détermination profonde, ne demandant qu'à être exploitée. Horace déglutit avec difficulté.

— Ce serait trahir les miens.

Il redouta les cris d'Amosis, mais celui-ci ne cilla pas. Sa main se déplaça de l'épaule à la nuque d'Horace. Il colla leurs fronts l'un contre l'autre sans le quitter des yeux. Horace pouvait sentir son souffle contre son visage.

— Je trahis les miens en te faisant cette demande, dit Amosis d'une voix grave. Mais il n'y a que comme ça qu'on pourra faire le bien. Combien de jeunes Fées pensent, comme toi, que ce que vous faites est juste ? Tout ça pour être envoyées comme chair à canon dans mes filets. Tu m'as prouvé que vous n'étiez pas toutes les mêmes. Le mal ne vient pas de vous, Horace. Il vient d'en haut.

Horace pensa au sergent instructeur Parsé. Il l'avait toujours admiré. C'était pourtant lui qui les avait envoyés là-bas. Malia avait dit que laisser les enfants mourir était un ordre des supérieurs, mais elle n'avait pas mentionné qui.

Puis, ses pensées dévièrent vers Malia. Elle était toujours au sein de l'armée, inconsciente de ce qu'elle faisait. Elle pouvait être renvoyée à tout moment sur le terrain pour commettre quelconque acte atroce, ou se faire tuer en échouant.

Tenter sa chance ne lui coûterait rien ; si Amosis l'embobinait, il pouvait toujours se retourner contre lui. Amosis devait envisager de faire la même chose, ce qui était parfaitement compréhensible. Pour une fois dans sa vie, Horace avait envie de faire un pari risqué. Il

ferma les yeux un instant, le bruit du feu qui crépitait envahissant le silence de la nuit noire.

— Très bien. J'envisagerai de t'aider.

Un sourire imperceptible apparut au coin des lèvres d'Amosis, puis il lâcha Horace et se releva. Il lui tendit une main qu'Horace attrapa.

— Ravi de voir que tu ouvres enfin les yeux.

— Je reste sur ma réserve, précisa Horace. Si tu me la mets à l'envers, si tu… si tu me mens, je te tuerai moi-même.

— Je l'espère bien.

Ils échangèrent un regard entendu. La poitrine d'Horace s'allégea. Il avait la sensation étrange de faire le bon choix.

— C'est mignon.

Fren les observait depuis son rocher, le menton dans la paume de ses mains, un sourire attendri sur le visage. Horace avait oublié sa présence. Ils se rassirent devant le feu, embarrassés de s'être donnés en spectacle et trempés.

— On m'avait rarement donné un paiement aussi croustillant, je te remercie, petit.

Amosis fusilla l'Aquatilis du regard, mais celle-ci l'ignora royalement.

— À toi maintenant, petite Fée.

Horace n'hésita pas. Si Amosis voulait vraiment son aide, il allait devoir être indulgent.

— Pendant l'attaque à l'orphelinat, je ne suis pas le seul à avoir survécu. Il y a aussi Malia, une DendroFée…

— Je sais, l'interrompit Amosis.

La bouche d'Horace s'ouvrit toute seule.

— Quoi ?

— Je sais, répéta-t-il. Je l'ai vue s'en aller, mais ça valait pas le coup de la poursuivre alors que tu étais à moitié conscient. C'était plus simple de te prendre toi.

Horace n'en croyait pas ses oreilles. Il avait envie de secouer Amosis en lui hurlant d'aller se faire voir. Il s'était inquiété pour rien pendant tout ce temps.

— Tu te moques de moi ? s'indigna Horace. Et ça ne te dérange pas qu'elle ait rapporté le déroulé de l'opération à nos supérieurs ? Elle a peut-être même vu que tu étais seul.

— Aucun risque, il y avait trop de poussière et elle était trop occupée à s'enfuir. En plus, je me suis caché jusqu'à ce que la voie soit libre.

Horace poussa un soupir de frustration. Amosis semblait se délecter de son tourment.

— Ce n'est donc pas valable, intervint Fren. Ça doit être quelque chose que l'autre ne sait pas.

— J'ai compris. Laissez-moi le temps de trouver autre chose.

Il ne possédait pas de gros secret. Sa vie avait été monotone et quelque peu triste. « Une honte, une peur. Ce que vous voulez. La dernière chose que vous ayez envie de vous dire. Ce qui compte, c'est la charge émotionnelle derrière. »

Ta plus grosse honte, c'est quand t'as accepté de collaborer avec lui, lança Félix. *T'as qu'à lui rappeler comment ça s'est passé.*

Une idée émergea dans l'esprit d'Horace, mais ça ne l'enchantait pas. Il espérait qu'Amosis ne s'en rendrait jamais compte, et le voilà qui allait tout avouer. Il prit une profonde inspiration.

— J'ai peur de ne pas t'être très utile, avoua Horace.

L'Alchimiste l'interrogea du regard, le poussant à continuer.

— Tu penses sûrement avoir tout gagné avec une Fée en otage, et qui, maintenant, accepte de t'aider, mais la vérité, c'est que j'aurais dû être le premier à mourir. J'étais dernier de ma promotion et j'ai toujours été en retard sur les autres. Je maîtrise mal mes pouvoirs. En plus de ça, ils ne sont pas très puissants.

C'est trop mignon, tu vas pleurer dans ses bras, maintenant.

— J'étais la risée de la promotion, à vrai dire. La seule chose qui me protégeait, c'était le fait que Malia faisait partie des meilleurs. Elle a même été promue lieutenante-cheffe de notre escouade. Mais je suppose que ça ne veut plus rien dire maintenant que tout le monde est mort.

Face à l'absence de réponse, Horace risqua un coup d'œil vers Amosis. Il écoutait avec attention, les bras croisés.

— Enfin voilà, conclut maladroitement Horace. Tu dois être déçu, je ne te serai pas très utile. J'ai survécu parce que j'ai eu de la chance, la dernière fois. Enfin pas que, encore là, c'est Malia qui m'a sauvé la vie.

Amosis posa son menton dans la paume de sa main, les sourcils froncés.

— Je comprends pas, dit-il. Tu sais te battre, tu m'as presque mis K.-O., ce matin. Et puis, t'es plutôt malin, quand il faut. Tu m'as même sauvé la vie. J'ai toujours eu l'impression d'avoir un soldat en face de moi. Si tu te trouves faible, j'imagine pas le niveau des autres.

Le cœur d'Horace se mit à tambouriner. Ce n'était pas la première fois qu'Amosis le complimentait sur ses capacités. Il l'avait fait plus de fois durant ces sept derniers jours que ses camarades et ses supérieurs en vingt ans d'existence. Néanmoins, tout ce qu'il complimentait n'était que futilité, pour des Fées.

— J'ai dû m'abaisser à me battre au corps-à-corps, objecta Horace. C'était à cause des bracelets, mais je sais d'expérience que même mes pouvoirs n'auraient pas été capables de te neutraliser. C'est une honte, pour une Fée, de ne pas pouvoir se défendre grâce à ses pouvoirs.

— Donc vous n'apprenez pas à vous battre au corps-à-corps ?

— Très peu, c'est inut…

— Mais tu sais le faire.

— Oui, j'ai appris pour compenser, mais je ne pensais pas que ça me servirait un jour.

— Mais ça a servi.

Horace chercha à répondre, mais rien ne vint. Amosis se mit à sourire. C'était la troisième fois en une soirée.

— Ça a servi, oui, admit Horace, hébété.

— Tu as pu faire quelque chose qu'une autre Fée n'aurait pas pu faire. Tu sais te battre sans tes pouvoirs.

— C'est une honte.

— C'est un avantage. Tu dis que tu es mauvais avec tes pouvoirs, mais ils sont toujours là. En revanche, si tu te retrouvais un jour sans la possibilité de les utiliser, comme maintenant, tu pourrais toujours te défendre. Ce que les autres Fées ne pourraient pas faire.

Horace ne savait plus quoi répondre. Il n'avait jamais vu les choses sous cet angle. Un pincement au fond de lui chuchotait toujours qu'il devrait avoir honte de ses manquements, mais pour la première fois, il était fier de savoir se battre au corps-à-corps. Juste un peu.

— Tu as… tu as raison, reprit Horace avec une conviction feinte.

Fren applaudit avec vigueur, ses grands yeux noirs reflétant les flammes rouges.

— Formidable ! Vous avez tous les deux payé et personne ne repart fâché, pour une fois.

Horace en avait presque oublié qu'il y avait un enjeu. Fren plongea dans l'eau et émergea quelques secondes plus tard, tenant victorieusement une petite pierre transparente qu'iel déposa devant Amosis.

— J'imaginais ça plus gros, dit Horace.

— Plus gros serait plus cher, informa Fren.

— Celui-ci fera l'affaire, conclut Amosis.

Des gouttes de pluie tombèrent sur le feu avant de devenir une averse. Fren regarda le ciel avec bonheur.

— Passez la nuit dans ma crique, proposa-t-iel. Vous repartirez quand vous vous serez reposés comme il se doit.

— Merci beaucoup, répondit Horace.

Fren les salua et disparut dans la mer. Horace devinait qu'iel ne devait pas vivre très profond, il espérait pouvoir lui dire au revoir avant leur départ. Au moins la remercier.

Chapitre 18 : Daphné

Les danses s'enchaînèrent, mais Daphné n'osait plus approcher Victoria. La pauvre discutait avec des invités, mais le cœur n'y était pas. Abel jetait des coups d'œil vers elle toutes les dix secondes, comme si elle allait donner sa réponse dans la minute qui suivrait. Il ressemblait à un chien qui attendrait avec impatience que son maître rentre à la maison.

Daphné était revenue auprès de Ronal. Ils ne parlaient pas, mais c'était la compagnie la plus agréable qu'elle pouvait se trouver pour le moment. Elle essayait bien de lire par-dessus son épaule, mais elle ne comprenait rien au charabia scientifique. Elle avait hâte d'aller se coucher.

Bianca s'approcha d'elle en bâillant et en se frottant les yeux.

— Je vais aller dormir. Je voulais te dire bonne nuit.

C'était déjà étonnant qu'elle ait tenu aussi longtemps pour son âge. Daphné n'eut pas le temps de lui répondre, la reine se leva de son trône avec urgence. Prius affichait un sourire narquois à ses côtés. Daphné n'avait pas remarqué qu'il était revenu. Il frappa dans ses mains et la musique se tut. La reine Fiona pinça les lèvres.

— Votre attention, s'il vous plaît. Pardonnez-moi d'interrompre cette magnifique soirée, mais j'ai une annonce à faire.

Daphné se leva de sa chaise, anticipant le désastre.

— Il semblerait qu'un affront ait été commis à tous les prétendants de la princesse. J'ai été témoin d'une scène tout à fait surprenante. Le prince Abel a demandé la princesse Victoria en mariage il y a seulement quelques minutes.

Une exclamation indignée fusa à travers l'assemblée. Abel parut troublé, mais il ne se démonta pas et garda la tête haute.

— En tant que prétendant officiel, ce que le prince n'est pas, j'exige réparation.

— Cette demande en mariage ne sera pas prise en compte, assura la reine Fiona.

— Daphné, que se passe-t-il ? demanda Bianca.

— Je n'ai pas dit cela, poursuivit Prius. Si le prince Abel souhaite réellement épouser la princesse, pourquoi ne pas faire de lui un prétendant officiel ? Oh, c'est vrai. Ce ne serait pas dans les règles de convenance.

— Pardonnez-moi, intervint Abel en montant sur l'estrade, je n'avais pas l'intention de vous offenser. Je suis cependant parti du principe que la décision finale revenait à la princesse. Aussi, rien ne m'empêchait de tenter ma chance.

Un tic discret anima le sourcil de Prius.

— La convenance vous en empêchait. Lorsque les prétendants sont établis, d'autres ne peuvent plus courtiser la princesse durant ce temps. Vous avez peut-être pensé avoir le droit, étant l'héritier d'un empire.

Prius marquait un point, mais il était inconscient de provoquer le prince héritier de Femilin. Les nobles autour d'eux semblaient moins choqués que ravis de ce divertissement. Le pouvoir d'Abel n'était peut-être qu'une illusion camouflée par la notion d'empire ou bien les Elfes et les Drakóns prenaient-ils les Chrysalins pour des idiots ? Dans tous les cas, la reine Fiona n'intervint pas, même si elle hésitait visiblement à étriper Prius sur place.

Ronal avait levé les yeux de son livre, mais la situation n'avait pas l'air de le déranger le moins du monde. En même temps, tant que les autres prétendants se battaient pour la princesse, il n'avait aucune raison de s'inquiéter de son mariage éventuel. Linri, en revanche, avait la peau du visage qui commençait à craqueler, signe que la situation l'angoissait. Elle fit un pas vers l'estrade, mais s'arrêta en voyant Victoria faire de même. Victoria rejoignit les deux hommes et s'adressa à toute l'assemblée :

— Veuillez excuser cet esclandre. Il semblerait que le nombre de mes prétendants ne cesse de grossir.

Le public rit.

— Je n'ai pas accepté la proposition du prince. J'ai cependant accepté d'y réfléchir.

— Votre Altesse ! objecta Prius. Ce n'est pas comme ça que cela fonctionne.

— Vous oubliez qu'il s'agit également de mon mariage et pas seulement du vôtre. J'ai mon mot à dire plus que vous tous.

Le silence qui suivit était assourdissant. Victoria défia Prius du regard, mais fut interrompue par sa mère qui la prit par les épaules et la poussa sur le côté.

— Nous allons trouver une solution, dit la reine. Le prince Abel peut décider de révoquer sa demande.

— Je la maintiens, affirma celui-ci sans perdre une seconde.

La reine serra un peu plus les mains autour des épaules de sa fille.

— Dans ce cas, voulez-vous compter comme prétendant ?

— Bien entendu.

Le public retenait son souffle. Victoria croisa les mains sur son ventre, les yeux brillants. Elle avait peut-être une échappatoire à

Prius. Sa mère n'avait pas de raison de la pousser à épouser le prince d'un royaume quand un empire était à sa disposition.

— Je vous provoque en duel, dans ce cas, déclara Prius en se rapprochant dangereusement d'Abel. Le gagnant épouse la princesse Victoria.

Victoria perdit sa belle assurance. Abel, en revanche, avait l'air plus déterminé que jamais.

— J'ac…

— C'est une aberration, s'écria Linri qui accourut au pied de l'estrade.

Cette fois, c'était la colère qui faisait craqueler son visage de marbre.

— Vous n'êtes pas le seul prétendant, prince Prius. J'exige de participer.

— Ce ne serait pas un duel.

— Il n'y aura pas de duel ! hurla Victoria.

Elle obtint enfin le calme alors que sa respiration était erratique. Elle s'était dégagée de l'emprise de sa mère qui n'avait plus aucun contrôle sur la situation. Victoria déglutit, lissa sa robe et reprit une contenance. Sa voix se fit plus posée.

— Comme vous l'avez dit, c'est avant tout mon choix. Malheureusement, je n'ai pas encore été très séduite. Je suis fatiguée de vos belles paroles. Donnez-moi un peu d'authenticité. Parlez-moi de ce que vous aimez et détestez au lieu de savoir ce qui me plaît à moi. Je ne veux pas me marier à une marionnette.

Ses poings étaient serrés. Jamais Daphné ne l'avait vue si en colère, mais elle pouvait comprendre. Ronal lui avait dit qu'elle était la seule personne à croire en l'amour, ici. Il avait tort, finalement. Victoria avait décidé de tomber amoureuse.

Bianca courut jusqu'à sa sœur et la prit dans ses bras.

— C'est vrai, ça ! Essayez un peu d'être gentils, pour commencer !

Bianca tira la langue à Prius qui était trop désorienté pour être offensé. Abel fit un pas en avant et posa un poing sur sa poitrine.

— Vous avez raison. Nous devrions être sincères. Cette quête de pouvoir est futile alors que nous passerons des années ensemble.

Il avait l'air convaincu de ce qu'il disait, mais Linri et Prius se contenaient. Ils avaient clairement quelque chose à obtenir de ce mariage et ne voulaient pas perdre leur temps en attendant que Victoria tombe amoureuse.

Victoria fut violemment tirée en arrière par la reine.

— Pardonnez-nous un instant, je vous prie. Je voudrais parler à ma fille.

Son sourire sonnait faux alors qu'elle traînait Victoria par le bras vers l'arrière de la salle. Pendant une trentaine de secondes, il n'y eut

aucun bruit. Puis un coup sec et une exclamation de surprise retentirent jusque dans la salle de bal. La reine Fiona revint sans Victoria et se rassit sur son trône.

— Oubliez ce qui vient d'être dit. Je crains que la princesse ait abusé de la boisson, ce soir. Prince Abel fait officiellement partie des prétendants à partir de maintenant. En revanche, cela ne change rien à votre façon de faire. La princesse prendra sa décision dans un mois, comme prévu.

La reine fit un geste las de la main.

— Profitez du reste de votre soirée.

Avec un temps de retard, la musique reprit. Bianca se précipita vers l'endroit où se trouvait Victoria, mais la reine l'attrapa au passage et lui chuchota quelque chose. Bianca grimaça, les larmes aux yeux, puis se dégagea brutalement pour retrouver sa sœur.

Les conversations reprirent, mais elles étaient toutes dirigées sur le même sujet de conversation. Les Elfes souriaient, satisfaits du divertissement.

Abel se précipita à la suite de Bianca, tandis que Prius et Linri reprenaient leur place parmi les invités, un air dédaigneux sur le visage. Tout ça n'était qu'une compétition, pour eux.

Daphné se laissa tomber sur sa chaise, incapable de trouver la bonne manière de réagir. Victoria avait essayé de se libérer de ses responsabilités pour qu'on lui retire ce courage aussi rapidement.

— C'était bien tenté, dit soudain Ronal.

Daphné avait presque oublié qu'il était un prétendant, lui aussi. Sa voix craqua lorsqu'elle ouvrit la bouche.

— Elle a raison, la défendit-elle. Pourquoi est-ce aussi injuste ?

— Je ne dis pas qu'elle a tort. Malheureusement, l'issue était courue d'avance. Ne vous méprenez pas, je trouve ça bien triste. Mais, mademoiselle Daphné, vous venez d'entrer dans un monde qui n'a rien à voir avec le vôtre. Ici, ce ne sont pas les sentiments qui décident.

■■■

Il attendit que tout le monde soit monté dans la carriole. Mieux, il attendit qu'elle se mette en route. Puis il ouvrit la toile à l'arrière, toutes les têtes se tournant vers lui. Pas un adulte avec eux. Ils avaient décidé de rester en arrière. Seul le cocher guidait le véhicule, n'ayant aucune idée du passager clandestin.

Quand les enfants commencèrent à avoir peur, Ruta se leva et s'approcha de lui.

— Attendez, c'est mon ami.

— C'est un méchant, se plaignit une petite fille.

— Pas lui ! C'est un vrai gentil, il va voyager avec nous et devenir un Alchimiste !

Ses camarades ne se plaignirent pas plus, mais il pouvait sentir leurs regards pesants sur lui. Il n'allait pas leur en vouloir, ils avaient raison de se méfier. Ruta semblait avoir oublié leur dispute. Il devait penser que le sujet était clos puisqu'ils se trouvaient ensemble dans la carriole.

Le début du trajet fut terriblement silencieux, mais très vite, les enfants se mirent à discuter entre eux et à jouer, comme si sa présence n'était plus un problème. Ils en avaient pour des jours de voyage, ils devaient bien s'occuper comme ils pouvaient. Finalement, un petit groupe de garçons l'intégrèrent à leur jeu de devinettes, mais il n'était pas très doué. Il ne comprenait jamais à quoi ils faisaient référence et la réponse ne l'éclairait pas plus.

Une heure passa, le soleil était haut dans le ciel et passait à travers la toile de tente, éclairant faiblement l'habitacle. La carriole s'arrêta brusquement et des voix retentirent à l'extérieur. Les enfants cessèrent leurs jeux, essayant de comprendre ce qui se disait.

Il savait, lui. Il savait que c'était fini. Ses yeux s'embuèrent et une larme roula sur sa joue.

— Tu vas bien ? lui demanda Ruta.

Il observa une dernière fois le visage de son ami. Puis la carriole s'envola.

Chapitre 19 : Horace

— Iel ne viendra pas, s'impatienta Amosis. Une fois le paiement reçu, les Aquatilis se fichent bien de leurs clients.

— Je veux seulement lui dire merci pour son hospitalité, insista Horace.

Il se pencha un peu plus au-dessus de l'eau. Amosis avait remballé le camp de fortune qu'ils avaient établi et patientait à l'orée de la crique qu'Horace en ait fini avec ses politesses. Il attendait depuis cinq minutes que Fren se présente, mais l'Aquatilis devait toujours dormir.

Amosis tapota la pierre à laquelle il se tenait, puis tourna les talons.

— Bon, quand tu comprendras qu'iel en a rien à faire, rejoins-moi.

Horace était un peu déçu, mais il se releva. Tout à coup, une main palmée surgit de l'eau et attrapa sa cheville, manquant de le faire tomber. Fren émergea, son grand sourire encore et toujours présent.

— Excuse-moi, chuchota-t-iel, je voulais qu'il s'éloigne un peu.

Horace s'accroupit, intrigué.

— Je voulais vous remercier pour votre hospitalité, expliqua-t-il.

— Oui, oui, bien sûr. Approche. Tu es sûr de vouloir retirer tes bracelets, petit ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Tu sais que tu pourrais en mourir ?

Horace recula d'un coup. Amosis avait prévu de le tuer, mais il n'était pas question de mourir à cause des bracelets.

— De quoi parlez-vous ? D'après lui, je serai plus puissant, mais ça ne veut pas dire que j'en mourrai.

Fren fit une moue désolée.

— Je pensais que tu le savais. La pierre que je vous ai donnée sert au rééquilibrage mental. Sans elle, l'énergie que tu accumuleras en retirant tes bracelets te tuera sur-le-champ, si tu as de la chance. Et même avec, il faut que tu aies une grande force mentale pour t'en sortir. Ton corps a toujours été limité en énergie, il aura du mal à le supporter. Je voulais m'assurer que tu étais prêt à prendre ce risque, comme tu m'as l'air sympathique.

Amosis lui avait-il caché cela volontairement ? Dans tous les cas, il n'aurait pas dû survivre, alors pourquoi s'en inquiéter ? Il n'empêche, il aurait aimé connaître les enjeux plus tôt. Maintenant qu'ils avaient fait une alliance, il devrait lui dire ce genre de choses. À moins que

tout ce qui avait été dit la veille ne valait rien.

— Je ne le savais pas, répondit-il. Mais je tâcherai d'y réfléchir. Merci de m'avoir prévenu, Fren.

— Pas de problème, petit. En échange de cette information, promets-moi de repasser me voir, un de ces jours.

— C'est promis.

Horace rejoignit Amosis qui s'était arrêté sur la plage humide. Ses cheveux noirs flottaient au vent, recouvrant partiellement son front.

— Iel est revenu, finalement, l'informa Horace.

— Oh, vraiment ?

— Oui. Iel veut qu'on lui rende à nouveau visite dans le futur.

Amosis le dévisagea un instant, mais Horace n'arrivait pas à déchiffrer ce qu'il ressentait. En revanche, il pouvait deviner ses pensées : s'ils revenaient, ce ne serait pas ensemble. Que ce soit parce qu'ils seraient incapables de mettre leurs différends de côté ou parce qu'Horace mourrait en retirant ses bracelets, il y avait de grandes chances que l'un d'eux ne soit plus de ce monde. Malgré tout, Horace espérait ne pas avoir fait de promesse en l'air.

Amosis hocha la tête, comme si toutes ces réflexions appartenaient au domaine de l'imaginaire.

— Pourquoi pas. Iel est plutôt sympa.

Ils se remirent en route sans un mot. Les promesses du soir flottaient entre eux comme des Spectres. Ils n'avaient rien dit sur la façon de les honorer. Horace n'avait pas l'intention de faire du mal aux siens et Amosis lui cachait encore des choses. Finalement, ils avaient beaucoup parlé pour pas grand-chose. Ils ne pouvaient rien changer au sein de l'armée en restant ensemble de cette manière. En plus, Horace ne pouvait croire que toute l'armée était corrompue. Il s'agissait probablement d'un groupuscule à éliminer. Il n'était pas bête, il savait qu'aucune organisation n'était parfaite. S'ils trouvaient ceux qui faisaient du mal, l'armée et le pays entier iraient mieux.

Il leur faudrait un jour et demi pour retourner chez Lior. Horace maudissait ses pensées qui n'allaient pas cesser de le torturer. Il tentait de monter des plans d'action pour identifier les Fées avec de mauvaises intentions, tous plus impossibles les uns que les autres. Les minutes et les heures défilèrent et il commençait à se sentir bête de penser qu'il pouvait changer quoi que ce soit. Et Amosis, réfléchissait-il seulement à un moyen de s'en sortir ? S'il avait demandé l'aide d'Horace pour changer les choses, c'était bien qu'il n'allait pas s'arrêter à la recherche d'Eleftheria. Il allait devoir mettre ses projets sur pause pour honorer sa promesse.

Et comme un idiot, Horace était hanté par les derniers mots d'Amosis le soir précédent. Il prétendait qu'Horace avait du talent simplement parce qu'il savait se battre au corps-à-corps. Il avait aussi

dit qu'il était intelligent. Horace se détestait d'y repenser autant, mais les compliments n'étaient pas monnaie courante pour lui.

Cela faisait presque cinq heures qu'ils marchaient et Horace avait envie de se frapper le crâne contre un arbre pour arrêter de penser. Comme d'habitude, Amosis marchait un peu en avant, mais cela n'avait plus rien à voir avec le rapport de force. Il avait simplement de grandes jambes.

Horace s'arrêta net. Son instinct lui hurlait de courir droit devant lui jusqu'à trouver ce qu'il cherchait. Il connaissait bien cette sensation. C'était la même qu'au marché.

— Des Fées sont à proximité.

Amosis examina la forêt qui les entourait.

— Ce ne serait pas étonnant. On a eu de la chance de ne pas tomber sur des DendroFées par ici.

— Non, elles sont plus loin. On va bientôt sortir de la forêt, pas vrai ? Il y en a beaucoup. Qu'est-ce qu'elles font là ? C'est une zone blanche.

Les zones blanches étaient peu utilisées pour les exercices ou les interventions. Il s'agissait des endroits du pays où il y avait le moins d'habitants. Horace et Amosis arrivèrent à la lisière de la forêt et se retrouvèrent face à une plaine qui n'était pas aussi vide que prévu.

— Il y a un village ici ? s'étonna Horace.

— Il y en a partout, dit Amosis. Les zones blanches ne sont pas désertiques, tu sais ? Lior aussi habite dans l'une d'entre elles. On n'a pas le temps de s'arrêter au vil…

Amosis fixa le village, bouche bée. Horace suivit son regard et se rendit compte qu'une colonne de fumée s'en élevait. En tendant l'oreille, des cris étaient perceptibles. Amosis se mit à courir vers le village.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? Peut-être qu'il y a simplement un incendie, fit Horace en le suivant. Les Fées à proximité sont venues aider.

— C'est un village Sapiens.

L'armée se fichait bien des zones blanches, Horace ne voyait pas pourquoi elle attaquerait ce village, mais il ne discuta pas.

— J'entends ton cerveau qui me contredit, lança Amosis.

— Je pense que ta réaction est excessive.

Amosis se tourna brusquement vers Horace, obligeant la Fée à s'arrêter pour ne pas lui foncer dedans.

— Écoute, je sais que t'arrives pas à accepter que tes petits copains tuent des enfants innocents dès qu'ils en croisent, mais je peux te dire que la zone blanche est la plus exposée aux attaques de l'armée. On s'était cachés ici dans l'espoir de se faire oublier, mais ils ont vite compris et c'est maintenant l'endroit le plus dangereux pour des

Sapiens.

Horace serra les lèvres. Il détestait devoir admettre que ce que disait Amosis était logique et correspondait aux méthodes de l'armée. Horace essaya d'adoucir son regard.

— Très bien, je suis désolé. Si ça peut te rassurer, allons voir.

— Parfait.

— Mais tu ne dois tuer personne, tu me l'as promis. En plus, tu es le fugitif le plus recherché du royaume, c'est risqué.

Amosis sourit.

— Tu t'inquiètes pour moi, maintenant ?

— Disons que je te trouve enfin une utilité. Ce serait dommage que tu te fasses arrêter en si bon chemin.

Le sourire d'Amosis s'élargit, mais il n'ajouta rien.

Le ventre d'Horace se serrait au fur et à mesure qu'ils s'approchaient, tandis que les cris s'intensifiaient. Le pire était l'odeur âcre, bien trop familière. L'estomac d'Horace se retourna et il dut se précipiter contre un mur pour vomir ce qui lui restait de son dernier repas. Les larmes aux yeux, il sentit une main caresser son dos.

— Tu vas t'habituer, assura Amosis.

— J'en ai pas envie.

— On n'a pas toujours le choix.

Horace essuya sa bouche et ils pénétrèrent enfin dans l'enceinte du village. Les rues étaient bondées de Sapiens, comme l'avait dit Amosis. Ils couraient, certains vers l'extérieur du village, d'autres vers la source de la fumée.

Horace se couvrit le nez, mais il aurait aimé se dévisser la tête entière quand une femme arriva dans leur direction, un tout petit corps inanimé dans ses bras. Elle hurla, le visage déformé par la douleur avant de s'effondrer au sol. Personne ne prit la peine de la relever, ils avaient leurs propres morts à pleurer.

Horace sentit les Fées plus proches qu'avant. Il craignait seulement de les découvrir en train de ravager les lieux. Il eut soudain pleinement conscience de ses oreilles pointues et de ses yeux verts, et espérait ne pas paraître comme une menace pour les habitants. Amosis avait récupéré sa cape, il ne pouvait pas se cacher.

Amosis était imperturbable, mais sa main était crispée sur le journal accroché à sa ceinture. Ils arrivèrent enfin devant les ruines. C'était le seul mot pour décrire le spectacle. Des feux persistaient ici et là. Il fallut un moment à Horace pour comprendre ce qui dépassait un peu partout des gravats. Les membres calcinés étaient récupérés par les habitants qui espéraient reconnaître un de leurs proches, ou mieux, se rendre compte qu'ils ne connaissaient aucune victime.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? demanda Amosis à un homme qui observait la scène, blanc comme un linge.

— L'é… l'école. Elle a explosé d'un coup. Les enfants… elle a explosé…

— Des Fées ? le pressa Amosis.

L'homme pointa une direction d'une main tremblante. Ils se dirigèrent dans la rue indiquée, mais celle-ci était vide de civils.

Horace sentit sa poitrine se serrer. Enfin. Face à lui, une escouade de Fées fouillait une zone avec plus de méthode que les villageois. Des HydroFées éteignaient les dernières flammèches. Horace et Amosis se cachèrent derrière un mur à moitié effondré.

— Tu vas courir les rejoindre ?

Horace grimaça. Il aurait dû dire oui. Mais qu'allait-il pouvoir leur dire, à elles ? Amosis était armé ; si Horace partait, il n'y avait plus de promesse qui tienne, alors il tuerait tout le monde. Les villageois avaient eu assez d'émotions pour toute une vie.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

— Tu hésites quand même.

Horace baissa la tête et Amosis soupira. Un homme d'une trentaine d'années hurla des ordres aux Fées plus jeunes.

— Bien sûr que j'hésite. J'ai encore tellement de doutes sur toi.

— Et moi, sur toi. C'est à toi de voir ce que tu veux faire.

Amosis lui mit un petit coup dans l'épaule comme pour appuyer son propos. Il devait être persuadé qu'Horace allait s'en aller. Peut-être préparait-il déjà son plan d'attaque.

— Tu crois qu'elles ont essayé de t'attirer ici ? demanda Horace pour changer de sujet. Je veux dire… tu disais que ça arrivait souvent.

— J'en sais rien. À mon avis, c'est un avertissement. Seule l'école a été détruite, ils mettent en garde les habitants contre ce qu'ils pourraient enseigner à leurs enfants. Comme l'Alchimie, par exemple.

— Mais ça n'est pas une raison valable pour tuer tous ces enfants, s'offusqua Horace un peu trop fort.

Amosis vérifia que personne ne l'avait entendu.

— J'espère que tu vas t'y faire rapidement, parce que je vais pas t'expliquer quarante fois la même chose. Ils se fichent de faire du mal aux Sapiens. Ils veulent juste nous avoir sous contrôle.

Horace avait envie de vomir. Sa raison lui hurlait qu'Amosis était un menteur. Ses tripes murmuraient qu'elles le croyaient dur comme fer.

Les Fées se rapprochèrent de leur position, alors ils se précipitèrent un peu plus loin. Les Fées ne semblaient pas très émues, juste dégoûtées par l'odeur et les corps calcinés. Horace avait envie de hurler qu'il s'agissait d'enfants innocents, mais les mots ne sortirent pas.

Horace observa Amosis. Ils ne pouvaient rien faire pour aider s'ils ne voulaient pas que les Fées les découvrent.

— Amosis, on doit…

Ses mots restèrent bloqués dans sa gorge. C'était impossible. Pas ici. Elle ne pouvait pas être ici.

— Horace ? Qu'est-ce que tu as ? Merde, tu vas encore vomir ?

La main d'Horace trouva le pendentif à son cou. Il ne rêvait pas, Malia était en train de fouiller les décombres. Elle était là, en chair et en os, ses cheveux blonds attachés en queue de cheval derrière sa tête. Ses yeux verts sondaient les alentours à la recherche du moindre survivant. Horace sentit ses jambes faiblir. Il agrippa le bras d'Amosis, mais il se serait étalé au sol si celui-ci ne l'avait pas rattrapé juste à temps.

— Eh ! Me claque pas entre les doigts. Tu vas me dire ce que t'as ?

Horace ferma les yeux un instant. Il n'y avait pas de raison d'être si bouleversé, il savait que Malia avait survécu, après tout. Malgré tout, l'avoir devant lui était comme une confirmation retirant un lourd poids de ses épaules. Il secoua la tête et déglutit plusieurs fois, puis se remit sur ses pieds.

— Rien. Rien, ça va, assura-t-il. Je crois que je fais de l'hypoglycémie.

— Bien sûr. Je suis pas né de la dernière pluie, tu sais ?

Amosis observa l'école et son regard s'assombrit.

— Ah… c'est elle qui s'est enfuie, c'est ça ? Comment elle s'appelle, déjà ?

— Malia, avoua Horace. Si elle me voit, tu peux oublier tous tes plans. Je ne pourrai pas lui mentir.

Amosis n'avait pas l'air en colère. Il fit demi-tour, puis s'enfonça un peu plus dans les ruelles, s'éloignant des décombres et des habitants en panique.

— Bien sûr que tu ne peux pas. Ce serait terrible.

Ils débouchèrent sur une rue marchande désertée de tout client et même de vendeur. Amosis s'arrêta près d'un étal, attrapa une pomme rouge et mordit dedans.

— Tu pourrais la rejoindre.

Il avait dit cela sans ironie, pourtant Horace ne pouvait s'empêcher de penser qu'il s'agissait d'un piège.

— Je ne comprends pas.

— C'est ta meilleure chance de retrouver les tiens. Que tu me dénonces ou pas, je m'en fiche, mais tu as une chance de t'enfuir une bonne fois pour toutes.

— Nous avons fait une alliance, toi et moi.

— Une alliance ?

— Hier soir. Ne me dis pas que tu as oublié, s'offusqua Horace.

Amosis se mit à mâcher lentement, le temps de la réflexion. Il passa une main dans ses cheveux en jurant.

— Je pensais que tu y renoncerais en voyant ton amie. Ça me paraît

juste normal. Je t'ai même pas libéré de tes menottes, pourquoi tu me ferais plus confiance à moi qu'à elle ?

Horace croisa les bras. Il avait passé la journée à se demander s'il pouvait avoir confiance en Amosis, mais celui-ci se posait la même question. Il pensait sérieusement qu'Horace n'avait pas de principes ? C'était vexant.

Évidemment qu'il mourait d'envie de rejoindre Malia et peut-être devrait-il le faire. Mais après tout ce qu'il avait entendu, il n'était pas sûr de pouvoir retourner dans l'armée comme si de rien n'était. Il avait besoin d'être sûr qu'il faisait le bon choix.

— Dans ce cas, donne-moi une raison de te faire confiance. Tu as continué à me mentir, je le sais. Fren m'a dit quelque chose avant de partir.

— Qu'on revienne la voir ?

— Pas seulement. Iel m'a dit que retirer mes bracelets pourrait me tuer. Tu ne m'en as jamais parlé. Pourtant, c'était l'occasion, si on doit faire équipe.

Amosis se mordit la lèvre et reposa la pomme sur l'étal.

— Ah, ouais… Je savais pas comment aborder le sujet. En plus, si tu survivais, je comptais quand même te tuer, alors… Enfin avant l'alliance, bien sûr ! Mais c'est pour ça que je voulais récupérer cette pierre. Elle te donne une chance de survie.

Amosis avait les joues rouges. Horace se rapprocha de lui.

— Tu as voulu récupérer la pierre avant même qu'on fasse une alliance. Tu n'aurais eu besoin que de la fleur de Phusis et de mon sang. Alors, pourquoi ?

Amosis se mordit la lèvre. Il n'osait pas regarder Horace dans les yeux.

— Tu ne voulais pas que je meure ?

— C'est plus compliqué que ça, objecta Amosis. Je m'en fichais, évidemment. Mais… merde. Tu crois que je tue pour le plaisir ? Je le fais par devoir. J'espérais… j'espérais pouvoir te raisonner avant. J'espérais ne plus avoir de raison de te tuer.

Le vrai Amosis se présentait enfin à lui. Celui qui cherchait à faire le bien avant tout. C'était tout ce qu'il voulait entendre. « Tu crois que je tue pour le plaisir ? » Comme Horace était reconnaissant que ce ne soit pas le cas.

Horace ne put s'empêcher de sourire et Amosis baissa la tête.

— T'enflamme pas, je déteste toujours les Fées. Mais on sait jamais ce que la vie réserve et… t'avais l'air d'avoir la tête sur les épaules. Je suis content de ne pas m'être trompé.

Horace posa une main réconfortante sur l'épaule d'Amosis. Toutes ses inquiétudes de la journée s'étaient envolées.

— Dans ce cas, je te fais confiance. Je sais que je reverrai Malia. Si

les Étoiles l'ont placée sur ma route une fois, ça arrivera à nouveau. Je te propose qu'on rende cette alliance officielle.

Horace lui tendit la main. Amosis souffla du nez et la serra. Sa poigne était ferme.

— Merde, souffla Amosis. Je pensais pas un jour m'allier à une Fée, mais il y a un début à tout.

— Je suis d'accord.

Horace aurait aimé que ce soit aussi simple, mais Malia était toujours en train de fouiller les décombres, ceux-là même causés par une attaque de l'armée. Leurs expressions s'assombrirent quand de nouveaux pleurs leur parvinrent. Combien d'enfants avaient péri ? En restait-il seulement, dans le village ? Il leur faudrait des années pour s'en remettre, si jamais ils y parvenaient. L'estomac d'Horace se tordit. Il n'aurait jamais d'enfants, il ne pouvait imaginer la douleur que cela représentait.

— Tu crois qu'elle a attaqué avec eux ? En sachant ce qu'elle faisait ? demanda Horace.

— Je suis à peu près sûr que c'est pas cette escouade qui a attaqué. C'est une deuxième vague, comme vous la dernière fois. Les escouades qui attaquent sont des Fées plus âgées, plus expérimentées.

Horace serra les poings, c'était déjà ça de gagné.

— J'aurais dû arriver plus tôt, cracha Amosis.

Il semblait sur le point d'éclater en sanglots.

— Tu ne savais pas, lui assura Horace. Ce n'est pas ta faute.

C'était inutile, rien n'allégerait sa culpabilité. Ils pourraient rester dans ce village aussi longtemps qu'ils le voulaient, ils ne pourraient rien faire pour aider. Ils furent obligés de reprendre leur chemin en traînant des pieds, sachant pertinemment que ce ne serait pas la dernière fois que ce genre de choses arriverait.

Chapitre 20 : Daphné

Daphné n'avait pas eu le temps de discuter avec Victoria de ce qui s'était passé la veille, elles étaient déjà en route pour un nouveau trafic. La princesse était de mauvaise humeur et Daphné doutait qu'aborder le sujet soit prudent.

Immédiatement après la dispute, Daphné avait été renvoyée dans sa chambre. Elle n'imaginait pas ce que Prius ou même Linri pouvaient préparer pour obtenir la victoire, maintenant qu'ils avaient l'autorisation de la reine. Au moins, il y avait des chances qu'Abel remonte le niveau.

Cela faisait une heure qu'elles galopaient, accompagnées de trois gardes personnellement choisis par Victoria. Ils transportaient de gros sacs de voyage accrochés sur le flanc des chevaux.

Ils s'enfoncèrent dans la forêt et contournèrent un marécage pour arriver près d'une route boueuse, presque impraticable.

— Ils vont vraiment passer par ici ? demanda Daphné en descendant de son cheval.

— Il n'y a pas d'itinéraire plus direct aux alentours, expliqua Victoria.

Itinéraire vers où ? C'était bien une chose dont Victoria ne parlait jamais. Vers la Haute Astari, certes, mais quel était le point de rencontre ? Daphné devrait envisager de donner des cours d'espionnage à la princesse.

L'un des gardes se mit soudain en position de défense et fit apparaître une flamme au creux de sa paume.

— Reculez, Votre Altesse, avertit-il.

Daphné tira Victoria par le bras alors que le sac qui était accroché au cheval de la Fée remuait. Ses deux collègues levèrent les mains avec méfiance. Des plaintes étouffées s'échappèrent du sac tandis que la Pyrofée défaisait la ficelle qui le maintenait fermé. Son contenu s'écroula sèchement au sol.

— Bianca ? s'insurgea Victoria. Mais qu'est-ce que tu fais ici ? Tu n'es pas blessée ?

Elle aida sa petite sœur à se relever et épousseta sa robe pleine de terre. Ses cheveux étaient en pagaille, mais elle ne semblait pas s'en formaliser. Bianca planta ses petits poings sur ses hanches, défiant Victoria du regard.

— Je suis venue en renfort ! Je savais bien que vous cachiez quelque chose.

Daphné admirait sa détermination, mais c'était probablement la chose la plus idiote que Bianca aurait pu faire. Les gardes désactivèrent leurs pouvoirs sous le regard inquisiteur de Victoria. Les pauvres étaient complètement désabusés de découvrir le comportement intrépide de la princesse. Victoria se pinça l'arête du nez, à court de mots.

— Tu aurais dû rester au palais. Tu n'imagines pas à quel point c'est dangereux, ici. Si tu m'avais demandé où j'allais, je t'aurais répondu et tu aurais su que tu ne pouvais pas venir.

— Mais…

— C'est très dangereux, même pour nous, assura Daphné. Nous ne venons pas ici pour le plaisir, tu sais ?

Bianca hésita.

— Je ne suis pas une enfant.

— Je trouve ça dommage, c'est bien d'être une enfant. Tu devrais en profiter. Quand ce sera fini, tu ne le seras plus jamais.

Bianca perdit sa belle assurance. Elle semblait soudain inquiète.

— Je veux aider.

— Tu nous aides en restant en sécurité au palais. Ici, ta sœur pourrait faire une erreur parce qu'elle s'inquiète pour toi. Moi aussi, d'ailleurs. Nous ne sommes pas vraiment en colère, seulement inquiètes.

Bianca était une petite fille intelligente, mais trop intrépide pour son propre bien. Elle serra les poings de plus belle.

— Vous savez pas ce que je peux faire, objecta-t-elle.

— Ça suffit, Bianca, s'emporta Victoria. Tu veux qu'on te prenne pour une grande, mais tu te comportes comme une enfant. Tu ne sais pas ce qu'il se passe ici. C'est ridicule.

— Si, je sais ! Ce sont les Drakóns qui font du mal à des gens !

— Comment tu sais ça ?

— J'écoute, figure-toi. Plus que vous ne le pensez !

Victoria se tut, le visage rouge. Elle n'était pas en état de régler cette histoire calmement. Ça ne valait pas le coup d'envenimer l'ardeur de Bianca. En revanche, le fait qu'elle ait obtenu tant d'informations dans leur dos était impressionnant. En voilà une qui savait enquêter.

Les deux sœurs se défièrent du regard pendant quelques secondes, puis Victoria claqua des doigts.

— Coral, prenez soin de la princesse jusqu'à la fin de l'opération. Et faites en sorte qu'elle ne voie rien.

— Je veux regarder, au moins, objecta Bianca.

Bianca s'enfonça quelques mètres dans la forêt, trouva une pierre

assez haute et s'assit dessus, les bras croisés.

— D'ici, on ne me verra pas, mais moi, je verrai tout, déclara-t-elle fièrement.

— Tu ne sais même pas ce qui va se passer, s'impatienta Victoria en croisant les bras à son tour.

— Bien sûr que si. Vous allez sauver des enfants. J'ai entendu mère en parler.

— Je me fiche de ce que tu as entendu, tu ne vas pas…

— J'en ai assez que tu me maternes, s'écria Bianca en frappant sur ses genoux. Tu n'es pas ma mère !

Victoria se figea sur place. Bianca écarquilla les yeux un instant, mais campa sur ses positions et détourna la tête, la mine boudeuse.

Des bruits d'éclaboussures les prévinrent que le trafic qu'ils attendaient n'était plus très loin. Daphné dut se décider à poser une main sur l'épaule de Victoria pour la sortir de sa transe. Elle sentit la princesse frissonner.

— Tout va bien, assura Victoria. Allons-y, ou on va les manquer.

Daphné adressa un regard lourd de sous-entendus à Bianca, mais la petite était trop concentrée sur la route. Victoria donna quelque chose à la Fée qui allait garder la petite, mais Daphné ne parvint pas à voir de quoi il s'agissait.

Elles se cachèrent derrière des buissons humides de la dernière pluie. Les clapotis se rapprochaient dangereusement, mais Daphné ne put s'empêcher de poser une question à Victoria :

— Tout va bien, Votre Altesse ?

— Oui, inquiète-toi plutôt pour ta mission.

Victoria farfouilla dans son manteau et Daphné se retrouva de nouveau le ventre couvert de sang de cochon. L'odeur la fit grimacer, mais elle ne se fit pas prier pour se jeter au milieu de la route, suppliant pour un peu d'aide. Elle commençait à connaître le déroulé par cœur. Le cocher allait hésiter, descendre de la carriole, et c'est à ce moment-là qu'il commettrait une erreur. Du moins, c'était le cas en temps normal. Daphné n'avait même pas regardé le véhicule, par habitude. Elle sursauta en entendant plusieurs voix masculines.

— Qu'est-ce que c'est que ce foutoir ?

— C'est mal famé, par ici.

— Pourquoi on passe par là, alors ?

— Pour aller plus vite !

Leur accent ne lui était pas familier, mais en relevant la tête, elle vit trois Drakóns aux longues cornes de différentes couleurs discuter de la marche à suivre sans se soucier de la jeune femme en sang devant eux.

— Aidez-moi, je vous en supplie, geignit Daphné.

Elle se leva avec une difficulté feinte et se traîna jusqu'à la carriole. Les trois Drakóns grimacèrent.

— On devrait l'aider, proposa l'un d'eux.

— Je te dis que c'est mal famé. C'est un piège.

Les rênes claquèrent et les chevaux se remirent en marche. Daphné avait fait l'erreur de ne plus être dans leur chemin. Elle détestait vraiment les Drakóns, elle ne pouvait même pas utiliser sa Voix sur eux. Elle regarda la carriole s'éloigner, impuissante.

D'un coup, le véhicule bascula sur le côté, manquant de s'écraser au sol, mais se remit droit juste à temps. Des cris à l'intérieur confirmèrent la présence des enfants.

— Bordel ! C'était quoi, ça ? entendit Daphné.

Une AéroFée surgit des buissons et créa une mini tornade qui porta l'un des Drakóns au-dessus de la carriole. Il essayait tant bien que mal de se raccrocher à la moindre prise, mais il était déjà trop haut. Une seconde plus tard, il était éjecté dans le bois de l'autre côté de la route. Daphné n'entendit qu'un hurlement coupé court par un craquement sourd.

Elle se rapprocha de la bataille, tandis que l'HydroFée mettait les deux derniers trafiquants hors d'état de nuire. Daphné les entendait se noyer dans la bulle qu'elle avait formée autour de leur tête. Elle ne put que percevoir les gargouillis plaintifs avant le silence complet qui lui donna la nausée. Elle espérait que Bianca n'avait pas vu ou entendu cela.

Une fois les trafiquants éliminés, Victoria sortit de sa cachette et se dirigea à l'arrière de la carriole comme si tout était normal. Elle hésita un instant, puis se tourna vers Daphné.

— Tu devrais le faire, proposa-t-elle.

— Votre Altesse ?

— Tu m'as prouvé la dernière fois que tu savais les mettre en confiance plus que moi. Montre-moi que ce n'était pas un coup de chance.

Daphné acquiesça et ouvrit la porte. Toujours la même histoire. Une trentaine d'enfants entre cinq et quinze ans, terrifiés. Un petit garçon de deux ans se trouvait dans les bras d'un grand. À l'extérieur, Daphné entendit Victoria donner des ordres aux Fées.

— Suivez les traces et prévenez-moi dès que vous avez du nouveau.

Daphné s'accroupit devant les enfants et sourit.

— Vous êtes en sécurité, maintenant.

— On va mourir ? geignit l'un d'eux.

Encore cet accent inconnu. Et cette peur étrange de leurs sauveurs.

— Bien sûr que non, vous n'allez pas mourir. Vous allez rentrer chez vous.

— Notre chez-nous n'existe plus, dit une petite voix tapie dans un coin. On n'a nulle part où aller.

Daphné fronça les sourcils.

— Ce n'est pas v…

— Il y en a tellement.

Daphné se retourna brusquement pour trouver Bianca, les joues rouges d'avoir été prise en flagrant délit.

— Désolée, je voulais voir.

— Retourne te…

Une idée lui vint en tête. Bianca avait à peu près le même âge que tous ces enfants, c'était peut-être le meilleur moyen de les mettre à l'aise malgré leur transe.

— Monte, dit-elle.

Bianca ouvrit la bouche, croyant avoir mal entendu, mais son visage s'illumina.

— Présente-toi.

— Bonjour à tous, fit Bianca d'une voix un peu trop enjouée. Je m'appelle Bianca et je vais vous aider. Nous ne sommes pas des méchants. Nous, on va vous mettre en sécurité pour que vous retrouviez vos papas et vos mamans. Vous pouvez nous faire confiance.

Seul le silence lui répondit. La petite ne se démonta pas.

— Peut-être même que nous pourrions devenir amis, après ça. C'est l'aventure qui forge les relations les plus solides !

— Très bien, interrompit Daphné, je crois que ça ira.

— Mais je n'ai pas fini.

— Ta sœur ne sera pas contente si elle apprend que tu es venue ici.

Bianca fit la moue, mais obtempéra. Elle fit un grand signe de main aux enfants, puis disparut. Ça valait le coup d'essayer, mais Bianca ne semblait pas comprendre leur détresse. La petite s'éloigna dans la forêt vers la pierre où elle avait élu domicile. Au moins, vu son air joyeux, elle n'avait pas dû voir le plus dur de l'opération.

Daphné soupira, épuisée plus mentalement que physiquement. Pourquoi perdait-elle son temps à rassurer des petits Elfes qui étaient de toute façon sous l'effet d'un sort ? Dans quelques heures, ils seraient en sécurité avec leurs parents. Elle se releva et planta ses poings sur ses hanches.

— Bon, écoutez. Vous êtes en sécurité, on ne va pas épiloguer là-dessus. Vous en aurez la preuve bien assez vite. Des Fées vont venir vous aider dans très peu de temps et tout ce que vous aurez à faire est de vous laisser porter et vous serez très vite chez vous, bien au chaud.

Daphné ne s'attendait pas à des cris de joie, mais encore moins aux regards glaciaux des enfants. Jusque-là, aucun ne lui avait tenu rigueur du fait qu'elle était une Sirène, mais elle avait la sensation qu'ils la haïssaient du plus profond de leur être. Une fille, qui devait faire partie des enfants les plus âgés, se pencha légèrement vers l'avant, ses longues boucles auburn tombant en cascade sur son visage.

— Les Constellations vous feront payer pour cela.

Le sang de Daphné se glaça dans ses veines. Elle n'avait pas envie de comprendre leur haine, aussi sortit-elle sans attendre du véhicule et referma derrière elle, le souffle court. Sa vision devint momentanément floue. Une vilaine nausée lui saisit la gorge, mais elle se concentra pour la refouler.

Un hurlement aigu provenant de l'endroit où Bianca attendait la fit sursauter. Son sang ne fit qu'un tour et Daphné s'élança dans sa direction, suivie de près par Victoria et les Fées.

— Au secours !

Daphné faillit se prendre les pieds dans une racine, mais elle parvint à la princesse aux prises de Prius, lance à la main. Bianca était au sol, les mains devant le visage comme si cela pouvait la protéger.

— Prius, arrêtez ! ordonna Daphné. Que faites-vous ?

Le prince posa son regard azur sur Daphné et elle y lut un mélange de rage et de détresse. Il fit un pas vers elle, mais s'arrêta en voyant Victoria débarquer.

— Calmez-vous, s'écria-t-il en laissant tomber sa lance au sol. Tout va bien.

— Il a essayé de me tuer, sanglota Bianca en reculant encore. Il voulait vous tuer aussi.

— Pas du tout, c'est… Pouvons-nous nous calmer ?

— Prince Prius, que faisiez-vous à ma sœur ? l'interrogea Victoria, sa colère à peine contenue.

Les Fées se massèrent autour de lui, mais la panique de Prius fut de courte durée et il laissa sortir sa rage :

— Par les Étoiles, comment osez-vous me menacer, bande d'abrutis ?

Sa voix claqua comme un fouet. Les Fées se rétractèrent, se rappelant soudain qu'elles étaient également au service des Drakóns. Victoria aida Bianca à se relever, la serrant contre elle. Prius et elle échangèrent un regard électrique. Daphné examina le Drakón, il était vêtu pour le voyage, mais il ne transportait aucune provision et son arme au sol était la seule chose qui indiquait sa volonté de nuire.

— Que s'est-il passé ? demanda Victoria à sa petite sœur.

— Il a essayé de me tuer avec sa lance, parvint à expliquer Bianca entre deux sanglots.

— C'est ridicule…

— Ne la coupez pas.

— Je suis sûre qu'il voulait vous tuer parce que vous aidez les enfants !

Daphné commençait à s'inquiéter du nombre d'informations que Bianca avait en sa possession. Néanmoins, tout accusait Prius. Elle l'aurait cru plus discret étant donné la situation. Prius commençait à

s'impatienter et croisa les bras sur sa poitrine.

— Aurai-je au moins la possibilité de me justifier ? lâcha-t-il. Je voulais simplement vous protéger. Vous comprendrez que j'essaie de prouver ma valeur pour que vous m'acceptiez comme époux. J'ai compris ce que vous avez dit hier soir.

Si Daphné ne savait pas déjà tout de la situation, elle aurait presque eu envie de le croire.

— Ce sera inutile, conclut Victoria. Je ne me marierai pas avec un tueur d'enfants. J'ai été gentille jusqu'ici, mais je sais très bien que vous êtes à l'origine de ces trafics et je ne vous laisserai pas poursuivre vos méfaits. Sur le territoire de Basse Astari, j'ai l'autorité sur vous et j'exige que l'on vous escorte jusqu'au palais et que vous soyez jugé pour vos actions.

— C'est ridicule ! Qu'allez-vous encore chercher comme…

— Faites ce que j'ai dit !

Les Fées hésitèrent, mais elles finirent par obéir. L'une d'elles essaya de saisir Prius par le bras, mais il l'envoya valser à plusieurs mètres et elle se heurta à un tronc.

— Comme vous voudrez, vociféra-t-il. Mais personne ne me touche. Je suis prince héritier. Vous pouvez jouer les justicières tant que vous le voudrez, princesse, mais la reine Fiona ne va pas aimer que vous accusiez votre futur mari de la sorte.

Victoria ne flancha pas. Elle attendit que Prius se soit éloigné avec les Fées pour se pencher vers sa sœur et essuyer ses larmes.

— C'est fini. Tout va bien. Transportez les enfants en lieu sûr, ordonna-t-elle aux Fées restantes.

Daphné avait attendu le jour où les Drakóns seraient jugés pour leurs actions avec impatience, mais elle ne pensait pas que celui-ci arriverait de son vivant. Le prince héritier lui-même, quelle chance. Elle s'efforça de retenir le sourire qui menaçait d'envahir son visage et se remit en selle. Bianca monta devant Victoria, les mains encore tremblantes. Au moins, ça lui apprendrait à ne plus les suivre.

Chapitre 21 : Horace

Le manque de Malia n'avait jamais été aussi fort que depuis qu'Horace avait décidé de la quitter délibérément. Il se consolait en se disant qu'ils se reverraient bientôt, dans de meilleures circonstances et qu'il avait fait un choix difficile, mais juste.

Amosis et lui arrivaient enfin au village de Périatis où Lior les attendait. Horace caressa ses bracelets du bout des doigts.

— Dis, fit Horace en rattrapant Amosis, on n'a peut-être plus besoin de me retirer mes bracelets. Je pourrais trouver l'emplacement de l'Arbre Sacré et t'aider à trouver Eleftheria sans avoir à m'en séparer.

Le regard qu'Amosis lui lança faillit le vexer.

— Et comment comptes-tu trouver Eleftheria, exactement ?

— Eh bien…

Aucune idée ne lui vint. Il n'y avait pas réfléchi, mais il espérait avoir une illumination. Il y avait forcément un moyen efficace de connaître son emplacement. Amosis souffla du nez.

— C'est ce que je me disais. C'est pas pour rien que c'est le secret le mieux gardé du monde.

— Je n'irais pas jusque-là.

— Qui connaît son emplacement, alors ?

— Les supérieurs.

— Des noms ?

Difficile de savoir à partir de quel grade on vous donnait une information aussi importante. Horace doutait d'avoir déjà rencontré quelqu'un ayant obtenu ce droit.

— Voilà, conclut Amosis. On ne sait même pas qui connaît la réponse, alors l'emplacement en lui-même, pas la peine de rêver.

Horace essayait seulement de trouver une solution. Amosis n'avait pas l'air de réaliser à quel point c'était terrifiant pour lui de retirer ses bracelets. Ce n'était pas seulement parce qu'il risquait de mourir, mais on leur avait toujours répété qu'il s'agissait de la punition pour ne pas avoir été un soldat à la hauteur. Ces morceaux de bois étaient leur plus grande fierté, leur honneur. Il devait pourtant se rendre à l'évidence : ceux-ci altéraient ses pouvoirs d'une façon ou d'une autre, mais il n'avait pas envie d'en avoir la preuve. De toute façon, c'était idiot de brider les Fées quand elles avaient pour mission de protéger des nations entières.

Horace ne chercha pas à convaincre Amosis plus longtemps. Ce type était trop borné pour accepter d'autres possibilités que la sienne pour le moment.

Amosis n'eut pas le temps de toquer à la porte de la maison de Lior que le Nécromancien l'ouvrit en grand.

— Tu tombes bien.

Lior avait des cernes visibles et ses cheveux blonds ressemblaient à des morceaux de paille. Amosis ferma la porte derrière eux pendant que son ami fourrait frénétiquement des affaires dans un sac en toile.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Amosis.

Lior l'ignora, ses mouvements de plus en plus rapides et incertains. Il attrapa un livre gros comme une brique sur une étagère et grogna de frustration quand celui-ci ne rentra pas dans le sac. Amosis l'attrapa par les épaules et dut lutter pour forcer Lior à le regarder dans les yeux.

— Calme-toi, bon sang ! Dis-moi ce qui se passe.

— On a un problème avec les enfants.

Lior remonta ses longs gants noirs sur ses bras tandis que ses yeux s'embuaient.

— Tout allait bien, jusqu'à maintenant. Pourquoi faut-il qu'il y ait un problème ?

— D'accord, d'accord. Écoute, assieds-toi et explique-moi calmement la situation.

Lior s'effondra sur une chaise et se prit la tête entre les mains. Dans un élan de bonté, Horace alla à la cuisine lui chercher un verre d'eau. Il prit plusieurs inspirations avant de souffler une bonne fois pour toutes.

— La dernière fournée que j'ai envoyée a été pistée. J'ai pas de nouvelles depuis.

Il tendit un morceau de papier déchiré à Amosis. La pliure causée par le bec du corbeau était toujours visible.

— Eh merde, jura Amosis.

Horace lut par-dessus son épaule. « Retrait. »

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-il.

Amosis sembla hésiter, puis soupira.

— La carriole des derniers enfants qu'on a sauvés a été attaquée et on ne sait pas s'il y a des survivants.

— Mais c'est terrible, s'exclama Horace. Il faut aller voir s'ils vont bien.

Lior leva des yeux déconfits vers lui. Il semblait avoir retrouvé la mémoire.

— Qu'est-ce que t'en as à foutre, toi ? Et pourquoi tu lui racontes ça, Amos ? s'emporta-t-il. S'il s'échappe, il va tout raconter à ses petits copains et on pourra signer notre arrêt de mort.

— Il ne le fera pas. On peut lui faire confiance, Lior.

Horace sentait bien à sa voix qu'il n'était pas tout à fait convaincu lui-même, mais c'était mieux que rien. Lior essaya de se lever, mais retomba net sur sa chaise, les jambes flageolantes.

— Confiance ? C'est l'ennemi, le vrai. Je sais pas ce qu'il s'est passé entre vous pendant votre petite vadrouille, mais il doit t'avoir retourné le cerveau. Et puis, pourquoi il est libre ? Attache-le, fais un truc.

— Je ne ferai pas ça.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on a besoin de son aide !

Lior était bouche bée. Son regard passa d'Amosis à Horace, cherchant désespérément la réponse à ses questions.

— Pourquoi on a besoin de lui ? se calma-t-il.

— Réfléchis un peu. Qui d'autre qu'une Fée pourrait mieux nous renseigner sur l'armée ? Il était soldat. Il connaît leurs méthodes par cœur. Pas vrai ?

La question le surprit, aussi Horace prit une seconde de trop à répondre.

— Oui. Bien entendu.

Lior grimaça, vida son verre d'un trait, puis se leva, plus stable.

— Et qu'est-ce que tu y gagnes, toi ? demanda Lior à Horace.

Il baissa les yeux. C'était dur de le dire à voix haute.

— Je crois que je me suis trompé sur la cause que je servais. Je veux m'assurer de faire ce qui est bien. Et j'espère sincèrement que je fais le bon choix en vous aidant.

Lior le considéra un moment et Horace crut qu'il allait lui rire au nez, mais il finit par soupirer.

— Je te fais confiance, Amos, tu le sais. Mais si tu te trompes sur ce coup-là, je t'en voudrai à vie.

— J'espère bien.

— T'as intérêt à m'expliquer en détail ce qu'il s'est passé pendant votre voyage.

— Je le ferai, mais pour le moment, on doit aller vérifier que les enfants vont bien.

Lior ferma le sac après avoir retiré des objets qu'Amosis jugeait inutiles. Il se tourna vers Horace juste avant d'ouvrir la porte.

— Pas de vagues. Si tu essaies de t'enfuir, je trouve le cimetière le plus proche et je lève une armée contre toi.

— C'est ton truc, les menaces avant le grand départ.

Lior fronça les sourcils.

— D'accord, tempéra Horace. J'ai eu assez d'occasions de m'enfuir, mais je suis toujours là, tu vois.

Ils se mirent en route et Horace ne l'avouerait pas, mais il était de

meilleure humeur qu'avant. La bonne nouvelle était qu'il n'aurait pas à retirer ses bracelets maintenant. La mauvaise était que des enfants se trouvaient en danger. Lior n'avait pas donné d'informations sur leur emplacement, mais s'ils se trouvaient à plus d'une heure de Périatis, ils ne pourraient pas faire grand-chose.

Amosis essayait de raisonner Lior sur le trajet, mais Horace n'arrivait pas à les entendre. Il se demanda comment les deux hommes avaient pu se rencontrer. Ils étaient visiblement amis plus que collègues. Les Nécromanciens étaient rarement des membres importants de la société, mais l'armée n'avait pas vraiment de problèmes avec eux, ce qui signifiait que la haine de Lior était personnelle.

Le trajet dura près de six heures. Horace ne comprenait pas qu'ils n'aient pas croisé un seul cheval à emprunter durant tout leur voyage.

— C'est un luxe qu'il n'y a pas chez nous, avait répondu Amosis lorsqu'il lui avait posé la question.

C'était la première fois qu'Horace entendait parler d'un endroit où les chevaux étaient un luxe. N'importe qui était capable de s'en procurer, cela ne coûtait pas cher.

— Pas dans la zone blanche, ajouta Amosis comme s'il avait lu dans ses pensées.

Encore cette fichue zone blanche. Il y avait bien des cours de géographie, à l'armée, mais les instructeurs ne s'attardaient pas sur ce qu'ils pouvaient trouver dans ces zones, ils partaient du principe qu'ils n'y mettraient jamais les pieds. Du moins, pas les nouvelles recrues qui n'allaient pas détruire des villes. Horace secoua la tête.

Ils suivaient une route de terre battue où ils n'avaient croisé personne. Lior s'arrêta soudainement.

— Je la vois, annonça Lior.

Horace plissa les yeux et aperçut une carriole arrêtée à une centaine de mètres. Pas seulement arrêtée. Retournée et encore fumante. Les trois hommes se précipitèrent vers le véhicule. Lior étouffa une flammèche qui menaçait de s'intensifier. Aucun corps n'était visible, mais le sang un peu partout confirmait l'effroyable. Amosis fouilla les fossés de chaque côté de la route.

— Herman n'est nulle part en vue. Tu crois qu'ils l'auraient pris avec eux ?

— C'est une possibilité. Il ne serait pas parti de lui-même après nous avoir envoyé ce message.

Amosis et Lior échangèrent un regard lourd de sous-entendus. Si des Fées avaient attaqué cette carriole, cet Herman était sûrement encore en vie, prêt à être interrogé. Le ciel s'assombrit soudainement.

— Merde, j'ai l'impression de perdre le contact avec tout le monde, en ce moment. Il se passe un truc bizarre, grogna Lior.

Il poussa la carriole de toutes ses forces, mais elle ne bougea pas d'un pouce. Horace redoutait de découvrir ce qui se cachait à l'intérieur, sachant qu'il n'y avait pas un bruit. Il leva un bras devant lui et se concentra. Il lui restait juste assez d'énergie pour un miracle, juste un. Il sentit des racines dans le sol à quelques mètres de là et leur demanda de sortir pour venir pousser la carriole. En quelques secondes, celle-ci fut redressée.

— Pas mal, dit Amosis.

Lior grimaça alors que les forces d'Horace le quittaient. Ses jambes se mirent à trembler et Amosis le retint par la taille.

— Hé ! ça va aller ?

— Oui, oui. C'est plus éprouvant avec les menottes.

Amosis leur jeta un œil. Ses lèvres se pincèrent, mais il ne fit aucun geste pour l'en délivrer.

— Essaie de les utiliser le moins possible.

— Ravi de voir que vous êtes les meilleurs amis du monde, lança Lior en tapant frénétiquement du pied. On pourrait se concentrer sur ceux qui sont vraiment en danger ?

Amosis ouvrit la toile qui camouflait l'intérieur de la carriole. Il s'arrêta, déglutit, puis monta. En le suivant, Horace ne put retenir une exclamation et sa gorge se contracta. Il attrapa son collier et le serra de toutes ses forces, ne sachant que dire aux Constellations. Peut-être : « Comment osez-vous laisser faire ? » Il y avait une trentaine d'enfants de tous âges, leurs corps éparpillés partout. Certains avaient les bras, les jambes ou la tête qui penchaient dans des angles anormaux.

Horace croisa le regard vitreux d'une fillette. Sa petite main serrait toujours un ourson en peluche brun aux oreilles mâchouillées.

— Par Priora, souffla Lior. Comment…

Il s'adossa au mur de bois.

— La carriole a été éjectée à plusieurs mètres du sol, puis elle est retombée à l'envers, expliqua Horace en observant le toit défoncé. Ils… ils sont morts sur le coup.

Les premières gouttes de pluie atterrirent à leurs pieds.

— Tu crois ? J'aurais pas deviné, cracha Lior.

— S'il te plaît, Lior, c'est pas le moment, souffla Amosis, décomposé.

— Quoi ? Évidemment qu'il sait comment ça s'est passé. C'est forcément les Fées qui ont fait ça. Qui d'autre pourrait balancer une carriole à plusieurs mètres du sol ? Pas vrai, que ce sont des Fées ? Tu peux le dire, Horace, personne ne t'en voudra vu que tu nous aides à examiner la scène du crime que tes amis ont commis !

— Ça suffit ! hurla Amosis.

Horace recula d'un pas. Lior mourait d'envie de le tuer et il ne savait pas s'il serait capable de lutter. Il se laisserait probablement

faire, il l'avait bien mérité. Amosis posa une main sur l'épaule de son ami, essayant de le calmer, mais c'était impossible.

— Oui, souffla Horace, un goût amer dans la bouche. Ce sont des Fées. Ça ne fait aucun doute. Mais j'ignore pourquoi elles ont fait ça.

— Je sais pourquoi, commença Lior.

— Non, intervint Amosis. Arrêtez, vraiment. Ce n'est pas le moment de régler vos comptes. Je sais que cette collaboration est difficile, mais il faut y mettre du nôtre. On ne sait pas pourquoi les Fées ont attaqué, elles ne s'en prennent qu'aux orphelinats d'habitude. Elles ne pouvaient même pas savoir qu'il s'agissait d'enfants Sapiens. Avant de se disputer, on devrait découvrir ce qu'il s'est *réellement* passé.

Lior contracta la mâchoire, puis il remonta ses gants sur ses bras, même s'ils étaient déjà en place. Il leva la tête et ferma les yeux quand les gouttes fraîches atterrirent sur son visage.

— Si tu le dis, conclut-il. On doit découvrir ce…

Un gémissement attira leur attention. Dans un coin, plusieurs corps se mirent à bouger, mais ce n'était pas de leur propre fait. Une main émergea, puis une tête trouva la surface. Si Amosis et Lior étaient partis pour l'aider, ils s'arrêtèrent net.

— J'y crois pas.

Le petit garçon secoua la tête pour se remettre les idées en place. De petites cornes vertes à peine visibles pointaient sur son front.

— Un Drakón ? s'exclama Amosis. Comment c'est possible ?

— Tu crois que c'est lui qui a fait ça ? demanda Lior.

Horace les poussa pour mieux voir le petit. Il ne devait pas avoir plus de dix ans et n'avait survécu que parce que le corps des Drakóns était d'une résistance à toute épreuve.

— Ne dites pas n'importe quoi, il a été pris dans l'attaque comme tous les autres, déduisit Horace. Y a-t-il des orphelinats Sapiens qui accueillent des Drakóns ?

Le reniflement méprisant de Lior lui donna une réponse suffisante. Horace aida le petit garçon à s'extirper, mais celui-ci se dégagea de sa prise et se releva tout seul. Ses épaisses boucles châtains retombaient sur ses yeux suspicieux.

— C'est pas trop tôt, dit-il d'une voix enrouée.

— Pardon ?

— Vous avez mis beaucoup plus de temps que je le pensais.

Lior tira Horace en arrière et s'accroupit devant le garçon.

— Comment tu pouvais savoir qu'on allait venir ? Tu les as tués pour nous attirer ici ?

— Pas du tout.

Le garçon jeta un coup d'œil triste sur les enfants à sa droite, puis contourna Lior, Amosis et Horace afin de descendre de la carriole.

— Elle m'a prévenu que ça prendrait du temps de vous expliquer, et

maintenant, je comprends pourquoi.

— Attends un peu !

Le garçon ne cherchait pas à s'enfuir, il attendait simplement à côté du véhicule, la bouche grande ouverte pour récolter les gouttes de pluie. Avec plus de lumière, Horace se rendit compte que sa peau brune et ses vêtements étaient sales. Boire la pluie semblait être une habitude, pour lui. Ce n'était pas tous les jours qu'on croisait un Drakón négligé, même un enfant.

Lior fit un pas vers lui, mais Amosis le retint par l'épaule.

— Lior, s'il te plaît, laisse-moi gérer ça. Tu as eu assez d'émotions pour aujourd'hui.

Horace s'attendait à ce que le Nécromancien s'emporte de nouveau, mais il acquiesça simplement. Amosis s'accroupit à son tour devant le petit garçon, mais vu son expression, Horace se demanda si c'était réellement une bonne idée de le laisser parler. Amosis n'aimait pas les Fées, alors il y avait peu de chances qu'il apprécie les Drakóns.

— Pourquoi vous faites tous ça ? demanda l'enfant. Je vous entends, vous savez ?

Il fallait dire qu'il n'était pas très grand, pour son âge. Amosis hésita à se relever, mais il abandonna.

— Comment tu t'appelles ?

— Tu poses une question inutile pour commencer, rigola le garçon.

— Pour moi, elle n'est pas inutile. Ton nom.

— Amélius.

— Bien. Maintenant, tu peux nous dire ce que tu fais là et ce qu'il s'est passé ici ?

— Enfin des questions intéressantes.

Amosis s'en sortait étonnamment bien. Malgré tout, Horace pouvait voir sa mâchoire contractée.

— Elle m'a dit que je devais être dans cette carriole.

— Qui ça, elle ?

Amélius cligna des yeux plusieurs fois, puis ajouta d'une voix moins assurée :

— Vous me croirez pas.

— Essaie toujours.

— L'Originelle.

Amosis se releva lentement, pivota sur lui-même, puis murmura à Lior :

— Je vais le tuer, je crois.

Un enfant moins insolent aurait sûrement été plus efficace, se dit Horace. L'Originelle… c'était ridicule. Il s'agissait d'une espèce particulière, puisqu'elle n'était composée que d'un seul individu. Aliora, La Demoiselle d'Honneur, l'avait créée elle-même. Il existait une autre manière de la désigner.

— S'il dit la vérité, la Mort devrait t'en empêcher, blagua Lior sans rire.

Aliora avait personnifié la mort, mais celle-ci ne se présentait jamais avant l'heure, au point que certaines personnes croyaient à une légende et qu'Aliora n'avait jamais donné naissance à la moindre espèce.

La pluie s'intensifia. Ils n'étaient qu'à quelques mètres d'une forêt vers laquelle ils coururent se réfugier. Amélius les suivit sans broncher. Il prétendait avoir attendu leur arrivée, il n'avait pas de raison de s'enfuir. Il resta bien sagement sur le côté à les observer réfléchir. Amosis et Lior avaient décidé de ne pas croire un mot de son histoire.

— Qu'est-ce qu'on en a à faire, de lui ? lança Lior. On pourrait juste le laisser là et chercher Herman. On doit aussi enterrer les enfants, on peut pas les laisser sur le bord de la route comme ça.

— Il sait ce qu'il s'est passé, on doit lui tirer les vers du nez, objecta Amosis.

— Il se moque de nous.

— Laissez-moi faire, proposa Horace.

— Pourquoi tu réussirais à le faire parler, toi ?

— Parce que contrairement à vous, je n'ai pas envie de le tuer.

— Logique implacable, accorda Amosis.

Lior le fusilla du regard, mais il laissa Horace passer. Amélius s'était assis sur une souche trempée et Horace se mit par terre.

— Tu ne veux vraiment pas nous dire la vérité ?

Amélius pencha la tête sur le côté et rigola doucement.

— Je sais que tu seras le plus facile à convaincre. Ce sont tes ordres, de croire les gens comme moi.

— Qui sont les gens comme toi ?

— Les Drakóns.

Horace remua, mal à l'aise. Il n'avait pas tort, c'était son rôle de soldat. En revanche, il regrettait de ne jamais avoir été formé aux interrogatoires, c'était réservé aux gradés. Il considéra un instant l'idée de Lior de l'abandonner, mais il n'allait pas laisser un enfant seul dans les bois, peu importe à quel point il était résistant.

— De quoi dois-tu nous convaincre, alors ?

— Je dis que la vérité, je le jure. L'Originelle m'a chargé d'une mission.

— Laquelle ?

— Empêcher la guerre d'éclater.

Horace fronça les sourcils.

— La guerre ? Il n'y aucune guerre, voyons. Et ce n'est pas près d'arriver, ça irait à l'encontre de l'accord du Siècle Écarlate.

Amélius se tourna doucement vers lui. Horace sentit un frisson

parcourir son échine lorsqu'il croisa les yeux vides du petit garçon.

— Bientôt. Vous aurez une preuve très bientôt. Vous me croirez à ce moment-là ?

— Je suppose que nous n'aurons pas d'autre choix, étant donné… que c'est impossible.

Horace eut un rire nerveux. Ses jambes bougèrent toutes seules et il se releva pour rapporter leur conversation à Amosis et Lior. Ils parurent moins émus que lui.

— On a la confirmation qu'il dit n'importe quoi, conclut Amosis. Il n'y aura pas de guerre, c'est impossible.

— Il dit qu'on aura bientôt une preuve.

— Il me fatigue déjà, ce gosse, soupira Lior.

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ? demanda Horace.

— Attendez un peu avec moi.

Les trois hommes sursautèrent quand Amélius surgit à côté d'eux. Il était si stoïque, comme s'il était persuadé que ses mots seraient pris pour argent comptant. Pouvait-on mentir en restant aussi calme ?

— Attendre quoi ? s'enquit Horace.

— La guerre. Ce n'est qu'une question d'heures. Vous pouvez bien attendre quelques heures avec moi, non ? Si je mens, vous pourrez m'abandonner dans la ville la plus proche, ou à la merci de la forêt.

Chapitre 22 : Daphné

Prius fut amené sans attendre devant la reine Fiona déjà installée dans la salle du trône avec ses cinq conseillers les plus fidèles, comme si elle se préparait à cette entrevue depuis longtemps. C'était la première fois que Daphné voyait cette pièce si vide. Elle était autorisée à rester en tant que témoin, mais elle doutait que la reine lui demande son avis.

La reine portait d'habitude de longues robes aux couleurs chaudes, ce qui la rendait moins intimidante durant les bals et autres conventions publiques, mais elle était aujourd'hui vêtue d'une longue robe bordeaux, presque noire, au col fermé et aux manches larges. Daphné n'avait aucune envie d'être la personne qui recevrait sa sentence par ces lèvres rouge sang.

Pour autant, Prius n'était pas intimidé le moins du monde. Il était animé de haine et d'indignation. Un périmètre de sécurité avait été établi autour de lui après qu'il eut envoyé valser tous les gardes qui le frôlaient. Victoria le toisait du haut de son trône, son dégoût à peine dissimulé. Sur le côté de la pièce, Ronal, Linri et Abel observaient la scène, intrigués.

— Princesse Victoria, pouvez-vous me rapporter les faits ? demanda la reine d'un ton las.

Prius leva les yeux au ciel tandis que Victoria se levait.

— Le prince Prius nous a suivies, la princesse Bianca et moi, puis a attaqué la princesse à l'aide d'une lance. Bianca a pu s'en sortir car son hurlement nous a prévenues à temps.

La reine Fiona toisa le principal intéressé un instant.

— Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

— Vous rendez-vous compte que vous commettez une faute diplomatique ? dit calmement Prius. Mon père entendra parler de cette histoire et il sera obligé de reconsidérer toute la confiance qu'il avait en vous.

— Tout comme je dois reconsidérer la mienne en vous, répliqua la reine. Vous n'avez toujours pas expliqué pourquoi vous avez attaqué la princesse. Ou bien pourquoi, selon vous, vous ne l'avez pas fait.

— Comme je l'ai dit à la princesse Victoria, j'espérais rentrer dans ses bonnes grâces en l'aidant dans son entreprise. Je me suis armé, car c'est la moindre des choses si je voulais tenter de les protéger. La

princesse Bianca a pensé à tort que je m'en prenais à elle.

Les conseillers de la reine avaient l'air embêtés. D'un point de vue diplomatique, cette affaire était insoluble de manière pacifiste. Même si Prius n'avait pas de mauvaises intentions, il avait été offensé. Daphné jeta un coup d'œil à Abel. Elle s'attendait à le voir jubiler de la mésaventure de son concurrent, mais son visage n'exprimait que de l'inquiétude. Ses doigts s'agrippèrent au tissu de son pantalon tandis que ses yeux étaient rivés sur Victoria.

— Je n'ai pas pensé, j'ai vu ! objecta Bianca.

La reine leva la main pour faire taire sa fille. Celle-ci était affalée dans son siège, les bras croisés, l'air boudeuse. Elle ne paraissait pas si traumatisée, peut-être devrait-elle rester seule dans une pièce avec Prius pour lui régler son compte elle-même.

La reine soupira, anticipant la migraine qu'elle allait subir.

— Permettez-moi de préciser quelque chose, Votre Majesté, intervint Victoria.

— Permission accordée.

— Lorsque le prince Prius nous a… trouvées, nous étions en mission de sauvetage. Vous n'êtes pas sans savoir que j'effectuais, avec l'aide de Daphné et de plusieurs gardes, des sauvetages d'enfants victimes de kidnapping. Des enfants Elfes, arrachés à leurs familles par des Drakóns pour être emmenés et exécutés de vile manière en Haute Astari.

— Je vous demande pardon ?

Une veine battait à tout rompre sur le front de Prius. Les conseillers écarquillèrent les yeux. Apparemment, ils n'étaient pas au courant de cette affaire. Plus le temps passait, plus Daphné comprenait qu'ils n'étaient là que pour faire joli.

— Comment osez-vous ? C'est de la diffamation ! rugit Prius en approchant de l'estrade d'un pas rageur.

Ses pupilles devinrent aussi fines que des lames tandis que des griffes acérées remplaçaient ses ongles. Les gardes ne prirent pas le risque de s'approcher. Une DendroFée fit jaillir des lianes épaisses de ses mains et entoura le corps entier de Prius, mais elle peinait à le retenir. Une HydroFée trempa le sol à ses pieds, le faisant glisser. Cela eut le don de l'énerver encore plus, mais il finit par capituler. Ce n'était pas par résignation, cependant. Il attendait le bon moment pour frapper.

Prius releva la tête vers la reine, qui n'avait pas bougé d'un millimètre. Elle semblait s'ennuyer à mourir. Les canines acérées de Prius se révélèrent lorsqu'il sourit.

— Pardonnez mon emportement, Votre Majesté, grinça-t-il. Pourriez-vous être plus claire sur la portée des accusations, par hasard ?

— Certains membres peu éminents de notre espèce se sont vu arracher leurs enfants sans aucune explication. Il ne nous a pas fallu longtemps pour comprendre qui était à l'œuvre. Nous avons interrogé les Fées qui vous aidaient. Les carrioles se dirigeaient toutes vers le même endroit : la Haute Astari. Que devrions-nous en déduire ?

— C'est visiblement une mascarade destinée à nous faire porter le chapeau.

— Ce ne serait pourtant pas la première fois que vous cherchez à porter préjudice à notre espèce.

Daphné sentit la température de la salle chuter d'un coup. Le Siècle Écarlate était un terrain glissant. Mortel, même. Personne n'était autorisé à en parler. Il fallait être inconscient pour émettre la possibilité que ces événements se reproduisent devant le prince héritier de Haute Astari. Les Drakóns avaient pour vocation d'avoir honte de cette période. Les Elfes étaient courtois en évitant de la leur rappeler.

La reine Fiona avait abandonné toute courtoisie.

— Prétendez-vous que nous cherchons à reprendre l'ascendant sur vous ? demanda Prius, glacial. Pensez-vous que les dieux ne nous ont pas assez punis la première fois ?

— Si vous êtes réellement à l'origine de ces trafics, je dirais qu'ils auraient dû être plus sévères.

Le corps de Prius se contracta, comme une bête s'apprêtant à bondir sur sa proie. Daphné se figea quand Prius posa ses yeux perçants sur elle.

— Si nous voulions nous en prendre à une espèce en particulier, nous nous serions penchés sur les vraies plaies de la société.

Victoria et Bianca serrèrent les dents.

— Eh bien, vous avez visiblement fait votre choix, constata la reine avec dédain.

— Réfléchissez deux minutes. Que pourrions-nous faire d'enfants Elfes ? Des rançons ont-elles été demandées ?

— Pas encore, nous avons toujours réussi à les sauver jusqu'à maintenant. J'ose espérer qu'aucun d'eux n'aura jamais à découvrir de quelle manière vous souhaitiez leur faire du mal.

Prius poussa un grognement sinistre. Sur le côté, Abel s'avança, mais s'arrêta à distance raisonnable de Prius.

— Pardonnez-moi, Votre Majesté. J'ai comme l'impression qu'il est impossible de démêler le vrai du faux en l'état actuel des choses. Je pense savoir comment nous pourrions avoir la certitude qu'il dit la vérité.

— Proposez.

— Le prince Prius pourrait jurer sur le Codex qu'il ne veut aucun mal au peuple elfique.

Les conseillers échangèrent des murmures réprobateurs. L'un d'eux se pencha au creux de l'oreille de la reine Fiona pour lui exprimer son désaccord.

Le Codex était le bien le plus précieux de ce pays. Daphné était privilégiée de l'avoir aperçu une unique fois. Il s'agissait du serment d'allégeance des Fées envers les Drakóns et les Elfes, mais pas seulement. Une fois la main posée dessus, les membres de l'une ou l'autre de ces espèces ne pouvaient plus mentir. C'était la preuve de leur dévouement envers les dieux. Et *personne* ne mentait aux dieux.

— La confiance que nous avons forgée a donc si peu de valeur à vos yeux que vous vous réduisez à forcer la vérité hors de ma bouche ? siffla Prius entre ses dents.

— Je m'assurerai de vous présenter mes plus plates excuses, si j'ai tort, assura la reine. Mais si vous êtes réellement innocent, l'exercice devrait être un jeu d'enfant. Apportez le Codex.

— Votre Majesté ! objecta un conseiller.

Les gardes arrivèrent avec un coussin de velours rouge recouvert d'un drap fin pour protéger l'ouvrage de la lumière. Ils le soulevèrent pour révéler le vieux livre à la reliure usée et à la couverture de cuir brun.

La reine Fiona saisit le Codex après s'être parée de gants noirs plus pratiques qu'élégants. Elle ne voulait pas être soumise aux contraintes du livre au même titre que Prius, qui gardait ses mains dans son dos.

— Vous ne pouvez pas me forcer, se défendit-il.

— Dans ce cas, vous serez immédiatement jugé coupable de ce qui vous est reproché.

Un long silence plana, puis Prius décroisa ses bras.

— Si c'est tout ce qu'il faut faire pour être débarrassé de votre impertinence, qu'il en soit ainsi.

Il posa sa main droite sur la surface du livre. Il gardait la tête haute, mais la ride entre ses sourcils en disait long.

— Mère, intervint Victoria, puis-je mener l'interrogatoire ?

La reine haussa un sourcil.

— Puisqu'il est de ton devoir de protéger les enfants, je suppose que c'est ton droit.

Victoria bomba le torse. Prius ne put s'empêcher de lui sourire, mais il semblait lui promettre muettement tout ce qu'il lui ferait subir s'ils venaient à se marier malgré tout.

— Prince Prius de Haute Astari, commença Victoria. Avez-vous déjà cherché à nuire au peuple elfique ?

Prius ouvrit la bouche, mais les mots ne sortirent pas.

— Vous devez donner une réponse.

— Je sais.

Prius serra le poing de son autre main. Si sa peau n'était pas

indestructible, du sang se serait mis à couler de sa paume.

— Oui.

— Oui quoi ?

— J'ai déjà cherché à nuire au peuple elfique. Sans succès.

Les conseillers s'exclamèrent, mais Victoria et Fiona restèrent de marbre.

— Ce sont donc des aveux, conclut Victoria.

— Vous ne posez pas les bonnes questions, s'impatienta Prius. Je n'ai pas mis en place ces enlèvements.

— Votre père, alors ?

— C'est un affront envers Sa Majesté Royale !

— Répondez à la question.

— Je ne sais pas. Mais je commence à me dire que j'aurais dû l'aider, si c'est le cas.

La reine retira le livre de la main de Prius d'un geste rageur.

— Comment osez-vous dire de telles choses ?

— Comment osez-vous nous accuser, moi ou le roi Aliénus II, de trahir l'alliance ? rétorqua Prius.

— Je vois, dit la reine Fiona. Celle-ci n'avait jamais eu pour vocation de demeurer éternelle, mais je ne m'attendais pas à la voir voler en éclats durant mon règne. Puisqu'il en est ainsi, je vais envoyer un message au roi, votre père. S'il veut éviter que la guerre n'éclate, il devra prouver sa bonne foi. Soit en cessant ses trafics inhumains, soit en les démantelant.

— Vous désirez qu'il fasse votre travail à votre place ? La garde n'a pas lieu d'être, dans ce cas !

— Prouvez-le-moi. Sortez d'ici.

La reine Fiona alla s'asseoir sur son trône, le feu dans les yeux. Victoria ne bougea pas d'un pouce, même si Prius semblait espérer une réaction de sa part. Il grimaça et sortit de la salle du trône d'un pas rageur.

Daphné fut escortée à l'extérieur d'un simple geste de main de la reine. Les deux gardes qui l'escortaient étaient plus tendus que d'ordinaire, mais ce n'était pas de son fait. Les Fées. Si l'alliance avait tenu jusqu'à aujourd'hui, ce n'était pas uniquement grâce aux ordres des Constellations. Les Fées avaient juré de servir les Drakóns ainsi que les Elfes, ce qui signifiait que si la guerre éclatait, il y aurait conflit d'intérêts. C'était censé être une disposition avantageuse pour la paix, mais voilà même que les premières concernées doutaient de la stabilité de l'alliance.

Daphné n'était pas enthousiaste pour autant. Si la guerre éclatait, les Sirènes seraient les premières à en pâtir. Durant le Siècle Écarlate, les espèces les plus faibles ou, au contraire, jugées menaçantes avaient été prises en grippe sous couvert de dommages collatéraux. Les Titans

étaient portés disparus depuis ce funeste événement. Un acte deux n'était pas ce qui dérangerait les Elfes et les Drakóns.

— Mademoiselle Daphné, attendez, je vous prie.

Les gardes firent volte-face, forçant Daphné à faire de même. Ronal ne lui courait pas après, mais son regard était agité.

— Puis-je m'entretenir avec mademoiselle seul à seule ?

— Nous ne sommes pas autorisés à cela, monsieur…

— C'est un ordre, j'affronterai les conséquences.

Les gardes échangèrent un coup d'œil, puis s'éloignèrent de quelques mètres. Ronal soupira.

— Je n'ai jamais eu beaucoup d'autorité.

— Vous vous en êtes très bien sorti, le consola Daphné.

Ronal lui sourit, repéra une plume qui allait se décrocher de son aile, puis tira légèrement dessus. Il la fit tourner doucement à la lumière du soleil qui passait à travers les grandes fenêtres du couloir, lui donnant un éclat multicolore pendant un instant.

— Vous vouliez me dire quelque chose ? s'enquit Daphné sans lâcher la plume des yeux.

— Qu'avez-vous pensé de cet échange ?

— Je vous demande pardon ?

Ronal la regarda enfin, ses yeux dorés brillant à la lumière.

— Vous êtes une femme intelligente, remarqua-t-il. Et personne ne vous demandera votre avis. Pourtant, vous étiez présente sur la scène du crime. Vous êtes également la proche confidente de la princesse. Qu'en avez-vous pensé ?

Scène de crime était un grand mot étant donné qu'aucun crime n'avait été commis.

— J'en pense que la guerre n'est pas loin. Ils cherchaient un prétexte pour s'entre-tuer à nouveau depuis des siècles et voilà l'occasion parfaite.

Elle n'aurait pas dit cela à quelqu'un d'autre, mais elle ne s'attendait pas à ce que Ronal cherche à utiliser ses mots contre elle. Il était un érudit qui avait désespérément besoin d'une amie.

Ronal hocha la tête en jouant distraitement avec sa plume.

— Bien entendu, je suis d'accord. Mais je n'arrive pas à croire que la reine n'ait pas éliminé Prius de la compétition pour épouser la princesse.

Daphné n'y avait même pas pensé. La reine l'avait-elle seulement envisagé ?

— Elle espère sans doute qu'il est innocent, tenta Daphné.

Pourtant, la reine savait très bien que ce n'était pas le cas. Elle aurait dû renoncer à ces fiançailles, à l'heure qu'il était.

— Vous avez sans doute raison, approuva Ronal.

Il plongea dans ses pensées, aussi Daphné le força à en sortir. Elle

pencha la tête sur le côté, innocemment.

— Pourquoi vous intéressez-vous à tout cela, monsieur ?

— Oh… Eh bien, je ne vais pas pouvoir rentrer chez moi tant que ce ne sera pas réglé.

— Je comprends votre frustration.

Ronal plongea ses yeux perçants dans ceux de Daphné.

— Oui. Je n'en doute pas.

Ronal lui tendit la plume.

— Prenez-la, je n'en ai plus besoin.

Elle s'en saisit doucement et la caressa d'un doigt. Elle était étonnamment douce, Daphné s'était toujours imaginé qu'elles pouvaient couper comme le verre. Ronal se retourna, mais Daphné l'attrapa par la manche.

— Attendez ! Je voulais seulement vous dire : si vous avez besoin de parler à quelqu'un, je serais ravie d'être votre confidente. Le palais paraît bien vide quand nous n'avons pas de visage ami à retrouver.

Ronal fronça les sourcils, hocha la tête, puis reprit sa route. Peut-être qu'il ne le ferait jamais, mais au moins, il ne l'avait pas rejetée comme une malpropre. L'avoir comme ami était non négligeable, pour Daphné.

Elle glissait la plume de Ronal dans son corset au moment même où l'Horloge se mit à sonner.

Chapitre 23 : Horace

Amosis trouva une grotte abandonnée où ils pourraient tous s'abriter en attendant que la pluie s'arrête et avait ensuite prévu de se rendre à la ville la plus proche pour y laisser Amélius s'il mentait. D'ici là, ils avaient peu de chances d'être prévenus d'une guerre, mais Lior insistait pour qu'ils restent cachés un moment.

La pluie se poursuivit pendant plusieurs heures, au point que la nuit tomba. La grotte était froide, mais Amélius ne se plaignit pas, attendant sagement dans un coin. Quand la pluie se calma, Lior partit enterrer les enfants malgré l'obscurité pénétrante. Amosis proposa de venir avec lui, mais le Nécromancien refusa. Il ne voulait pas laisser Horace et Amélius seuls ensemble. Finalement, ils n'étaient plus que trois dans un silence de plomb maintenant que la pluie s'était arrêtée. Le moindre son se répercutait sur la paroi en pierre.

Il commençait à faire frais, aussi Horace essaya de faire un feu, mais il n'était pas très doué. Il était toujours parti du principe qu'il aurait une PyroFée avec lui pour le faire. Amosis se saisit de deux pierres et s'agenouilla à côté de lui. Plusieurs tentatives infructueuses plus tard, ils se regardèrent, dépités.

— C'est trop humide ici. Vous arriverez à rien, lança Amélius en s'approchant d'eux.

Il ne tremblait pas de froid, lui. Amosis eut un mouvement de recul quand le garçon s'accroupit à ses côtés. Amélius se pencha sur le petit tas d'herbes sèches au sol et souffla dessus, mais au lieu d'air, ce fut du feu qui sortit de sa bouche. Amosis et Horace se relevèrent d'un bond.

— C'est quoi ce bordel ? s'écria Amosis. Comment tu sais faire ça ?

— Je suis un Drakón.

— C'est pas la question.

Horace plaqua une main sur son front. Les Drakóns n'étaient plus en capacité de cracher du feu depuis le Siècle Écarlate. Les Constellations leur avaient retiré cette particularité.

— Est-ce que vous me croyez, maintenant ?

Horace plaça une main au-dessus du feu qui brûlait au sol. Il était parfaitement normal, rougeoyant légèrement. Pas bleu comme celui de ses compagnons Drakóns.

— Non, ce… c'est pas suffisant, mais… comment tu sais faire ça ?

— C'est l'Originelle qui m'y autorise. Elle dit que ça pourrait être utile.

— C'est impossible, souffla Amosis, le visage entre ses mains.

— Si vous le dites. N'empêche que je suis son disciple et que vous en aurez bientôt la preuve.

— Son disciple ?

Les disciples de l'Originelle étaient relégués aux contes. Il n'en existait pas de trace concrète dans les livres d'histoire. Cela étant dit, Horace avait assisté à beaucoup d'événements étranges, ces derniers jours. Un de plus n'était pas un de trop. Horace se tourna vers Amosis, mais celui-ci leva une main.

— Non, non. Je t'arrête tout de suite, j'y crois pas une seconde.

Amosis se leva et s'enfonça dans la forêt sombre. Horace hésita, mais Amélius lui désigna la forêt, comme s'il était évident qu'il devait y aller. Horace sortit de la grotte. Il s'appliquait à faire pousser des bleuets de l'aurore à chacun de ses pas pour éclairer son chemin d'une douce lumière bleue. Amosis était quelques mètres en avant, avançant à l'aveuglette.

Horace peinait à suivre. Par les Étoiles, ce que ce type pouvait être borné !

— Ralentis un peu ! T'as pas l'impression de surréagir ?

Amosis s'arrêta net.

— Je m'abaisserai pas au même niveau que toi.

— Pardon ?

— Tu m'as très bien entendu, s'écria Amosis en faisant volte-face. T'es déjà prêt à croire la moindre de ses paroles comme si c'était l'élu. Bordel, Horace, on l'a rencontré il y a trois heures, c'est un baratineur ! Le fait qu'il soit un Drakón ne change rien. C'est même une preuve supplémentaire.

— On n'est pas sûrs que ce soit un baratineur, comme tu dis. L'Originelle choisit parfois des disciples, tu n'as jamais entendu les légendes ?

— Des légendes, exactement. Voilà ce que c'est.

Horace ne pensait pas qu'Amosis pouvait le décevoir. Et pourtant.

— Eleftheria est une légende également, fit-il remarquer. Je ne t'ai jamais jugé d'y croire.

La mâchoire d'Amosis se contracta. Horace attendit une réplique cinglante qui ne vint jamais. Il n'avait pas gagné pour autant. Il ne gagnait jamais. Amosis n'aimait pas les Drakóns et Horace n'avait pas l'intention de lui en vouloir de se méfier, mais Amélius était un enfant. S'il avait accepté de baisser sa garde pour Horace malgré sa haine des Fées, rien ne l'empêchait de recommencer. Juste un petit peu.

Amosis se passa une main sur le visage, la lumière bleutée lui donnant un aspect malsain. Il semblait fatigué, et Horace se rendit

compte que l'Alchimiste n'avait pas fait de vraie nuit depuis des lustres.

— S'il a raison, dit Amosis, et que la guerre éclate, tout est terminé. Il n'y aura plus personne pour protéger les Sapiens. Les Alchimistes sont une espèce en voie d'extinction. Tu peux pas comprendre, c'est pas les Fées qui se feront exterminer.

Le cœur d'Horace se serra. On lui avait appris à se défendre contre des ennemis avec de grands pouvoirs, comme les Alchimistes. Les Sapiens n'étaient pas censés être une cible pour qui que ce soit. Mais voilà, en une semaine, il avait vu plus de cadavres d'enfants qu'il aurait dû en une seule vie. Il frissonna en repensant à ceux pour qui Lior s'appliquait à offrir une sépulture descente.

Horace combla les derniers mètres qui les séparaient et attrapa les mains d'Amosis. Celui-ci eut un mouvement de rejet qu'il interrompit au dernier moment. Horace plaça ses mains en coupe, sous celles d'Amosis, tournées vers le ciel. Il fit appel à la seule chose que la forêt lui permettait encore de produire avec ses pouvoirs. Ce seul petit réconfort. Entre les mains d'Amosis poussa une petite fleur bleue lumineuse qui étendit ses pétales. Vu du dessus, cela donnait l'illusion qu'Amosis l'avait fait pousser lui-même. Horace leva les yeux vers l'Alchimiste dont les traits s'étaient adoucis.

— J'ai le privilège d'être en communication permanente avec la terre. Elle me confère mes pouvoirs et ça, je ne l'ai jamais remis en question jusqu'à aujourd'hui. Ces menottes que tu m'as mises les rendent pratiquement obsolètes. Je n'avais jamais réalisé que je prenais pour acquise une énergie terriblement primaire.

Horace resserra ses mains autour de celles d'Amosis.

— Les Alchimistes ont su produire leur propre magie. À défaut de créer, vous avez appris à transformer. Vous n'êtes pas impuissants. C'est pour cette raison que les autres espèces se méfient de vous, parce qu'elles ont peur. Et tu devrais savoir mieux que personne que la peur est une arme uniquement conférée aux plus puissants. Tu ne te rends pas compte à quel point tu es craint au sein de l'armée. Tu es l'ennemi numéro un. Tellement fort que les plus hauts gradés n'ont jamais imaginé que tu puisses agir seul.

Amosis caressa les pétales du pouce.

— Où est-ce que tu veux en venir ?

— Prends tes ennemis à leur propre jeu. Tu as peur d'eux, mais ils ont plus peur de toi. Tu as l'avantage de leur ignorance et l'aide d'une Fée qui connaît leurs points faibles. C'est moi, au cas où.

Amosis ne put s'empêcher de sourire.

— Mais tu dois prendre des risques. On n'est pas sûrs qu'Amélius dise la vérité, mais on peut lui laisser une chance. C'est un enfant seul, comme tous ceux que tu cherches à sauver.

Le bleuet s'affaissa, puis sa lumière mourut. Horace ne lui avait offert que peu d'énergie. Amosis plissa les lèvres, puis laissa tomber la fleur pour attraper délicatement les mains d'Horace.

— Tu continues de croire que je suis plus gentil que je ne le suis.

— Quand ai-je déjà cru ça ?

Amosis le dévisagea, mais ne lui donna pas de réponse. À la place, il dit :

— Je suis un meurtrier.

— Je sais.

— J'ai détruit ta famille.

Horace pinça les lèvres. Les souvenirs défilèrent dans sa tête et il fit de son mieux pour empêcher ses mains de trembler. La colère qu'il avait soigneusement enfouie poussait sur ses entrailles, ne demandant qu'à jaillir. Malgré tout, il hocha calmement la tête.

— Et je ne te le pardonnerai jamais. Mais j'ai vu la bonté dont tu étais capable. Comme tu as vu que je n'avais pas l'intention de tuer tous les Sapiens qui me passaient sous le nez. Tu m'as promis de ne plus faire de mal aux Fées tant que nous serions alliés et j'ose espérer qu'il existe un futur où cela n'arrivera plus jamais. Tout comme plus aucun enfant innocent n'aura à mourir, peu importe son espèce. Nous sommes la meilleure chance de l'autre d'atteindre cet objectif. Je serai en colère contre toi quand on aura mis fin à toute cette injustice.

Les yeux d'Amosis étaient humides et sa mâchoire serrée, mais pas une larme ne coulerait. Il ferma les yeux et passa un doigt sur les menottes d'Horace.

— Je devrais te les retirer.

— Lior n'appréciera pas.

— Je vais lui en parler.

Horace vit une lueur d'espoir à l'idée de ne plus porter ces menottes. Il mourait littéralement de ne plus ressentir l'énergie de la forêt, mais il ne le dirait pas à Amosis. Il faisait bonne figure, mais permettre au chemin fleuri de continuer à briller l'épuisait.

Amosis lâcha soudainement Horace, comme si son contact l'avait brûlé. Horace se racla la gorge, essayant désespérément de reprendre contenance. Il frotta ses mains l'une contre l'autre dans une tentative de les rendre moins moites.

— Et aussi… ajouta Amosis d'une voix peu naturelle. Je veux bien attendre un peu pour voir si ce que dit le gamin est vrai. Si c'est le cas, on avisera. Il a dit que ça ne prendrait que quelques heures, de toute façon.

— Merci.

Ils retournèrent dans la grotte où Lior était revenu. Il dépeçait un lapin qu'il avait trouvé, les Étoiles savaient où, avec une grande dextérité. Horace grimaça en voyant la pauvre bête à nu. Quand il fut

cuit à point, Lior commença à découper quatre morceaux. Horace n'eut pas le temps de dire quoi que ce soit qu'Amosis intervint :

— Trois, ça suffira. Les Fées sont végétariennes.

Lior haussa un sourcil. Amosis tira un morceau de pain de sa sacoche et le tendit à Horace, ce qui n'eut pas l'air de faire plaisir au Nécromancien.

— Depuis quand les Fées ne mangent pas de viande ?

Horace se retint de sourire, car il avait exactement la même réaction qu'Amosis.

— Depuis toujours, répondit Horace. Ça ne me dérange pas que vous en mangiez devant moi, en revanche.

— Quelle charité.

— Lior… le mit en garde Amosis.

— Je plaisante.

Horace tenta de sourire à Lior, mais celui-ci s'appliquait à l'ignorer. Amélius ne se plaignit pas de son repas. Il était docile, mais chacun de ses mots était prêt à couper comme un couteau. Horace avait envie de croire à son histoire, mais il devait avouer qu'il n'était pas des plus à l'aise, à ses côtés. Si l'Originelle l'avait réellement choisi comme disciple, la mort rôdait tout autour de lui. Ce n'était pas une entité dangereuse, au contraire, elle emmenait les âmes vers l'au-delà, mais Horace avait envie de rester loin de cet au-delà le plus longtemps possible. De toute manière, il ne s'y rendrait jamais. Lorsque les Fées mouraient, elles retournaient dans les entrailles du monde pour ne faire qu'une avec la nature. Horace espérait que ses compagnons étaient heureux, là-bas.

L'Originelle n'avait jamais montré signe d'existence pendant plusieurs siècles. Horace examina le petit garçon qui annonçait son retour. Petit pour son âge, la peau brune, de grands yeux noisette et de minuscules protubérances sur son front, il n'était pas très menaçant.

— Je peux peut-être vous prouver que je dis la vérité, proposa Amélius.

— Je croyais qu'on te croirait quand la guerre serait déclarée, dit Lior sans lever les yeux de son repas.

— J'ai jamais dit que la guerre serait déclarée dans les prochaines heures. J'ai dit que vous auriez la preuve qu'elle peut avoir lieu dans peu de temps.

Lior frappa sa jambe.

— D'accord. Dis-nous, comment tu peux savoir ça ? Peut-être que tu confonds ton imagination débordante avec la réalité ?

Amélius fit la moue.

— Non, c'est pas mon imagination. J'ai des visions. Je vois… des choses.

— Rien que ça. Des choses. Figure-toi que j'ai interrogé certains enfants, dans la carriole. Ils m'ont dit que tu étais monté avec eux quelques minutes après le départ, sans que le cocher te voie.

Horace douta un instant, puis se rappela que Lior était un Nécromancien. Il pouvait ramener les morts à la vie et leur parler. Horace admirait son courage d'avoir parlé à ces enfants morts violemment et probablement terrifiés, attendant que l'Originelle vienne les chercher.

Lior se leva, surplombant le petit Drakón de toute sa hauteur.

— Tes visions te diraient pas de tuer d'autres enfants, par hasard ?

— Ils vous ont dit que c'étaient des Fées, pas vrai ? Je me suis pas caché d'eux, ils savent que j'ai rien fait.

Lior resta impassible quelques secondes, puis se rassit.

— Ouais, convint-il. C'est ce qu'ils m'ont dit. Mais si tu savais ce qui allait se passer, pourquoi t'as pas essayé de les prévenir, au moins ?

Amélius baissa les yeux. Pour la première fois, il paraissait embarrassé. Il marmonna une réponse incompréhensible.

— J'ai pas compris, dit Lior.

— Vous seriez pas venus s'ils étaient pas morts, fit Amélius plus fort.

Horace se figea. Une colère froide bouillit au fond de lui. Il voulait donner sa chance à Amélius, mais s'il disait la vérité, c'était une façon très cynique de faire les choses. Lior serra ses mains l'une contre l'autre, ses jointures avaient blanchi, mais il ne perdit pas son calme.

— Non, bien sûr qu'on ne serait pas venus. Mais tu aurais pu venir nous chercher directement chez nous, non ? Ou c'était trop dur de marcher quelques kilomètres ?

Amosis posa une main sur l'épaule de son ami. Leurs respirations étaient haletantes.

— Tu as dit que tu pouvais nous prouver que tu ne mentais pas. Montre-nous et finissons-en.

Amélius acquiesça, ravi de ne pas avoir à se justifier pour ses actions. Il fixa le front de Lior et leva deux doigts vers lui, mais Lior lui frappa la main avant qu'il ne puisse le toucher.

— Qu'est-ce que tu fous ?

— Je peux voir une partie de ton passé, si tu me laisses te toucher. Je ne peux pas inventer ta vie, ça devrait être suffisant comme preuve.

Lior devint tout rouge.

— Nan, mais t'es pas bien ? Hors de question que tu me touches.

— Ce sera plus douloureux pour moi que pour toi.

— Rien à foutre, tu t'es pris pour qui à croire que tu pouvais fouiller dans le passé des gens ?

Lior souleva Amélius par le col. Il secoua le garçon comme un fou en l'insultant de tous les noms. Amosis et Horace peinaient à le faire lâcher, il était trop enragé pour se laisser faire.

— Je t'interdis de regarder, hurlait-il. C'est pas tes affaires, putain !

— Lior, merde, appela Amosis. Il regardera pas, arrête maintenant !

Mais ce n'est pas ce qui le fit lâcher. Un son sec et régulier retentit à travers la forêt. Lior sortit de sa transe et laissa tomber Amélius par terre. Ils se précipitèrent tous les quatre dehors pour se rendre compte que ce n'était pas seulement la forêt qui était concernée, mais le monde entier.

Horace eut un frisson. Il ne l'avait jamais entendu, mais on lui avait décrit le son avec précision au cas où le pire arriverait. C'était funeste. Comme les pas de l'Originelle qui se rapprochaient un peu plus d'eux à chaque coup.

Amélius remit le col de sa tunique en place.

— L'Horloge de l'Apocalypse a avancé d'une minute.

Chapitre 24 : Daphné

Le palais royal était en ébullition et il suffisait d'un coup d'œil par-dessus les remparts pour se rendre compte que c'était la même chose en ville. Les fiançailles de Victoria avaient été ajournées, mais les prétendants ne pouvaient pas quitter le pays pour autant. L'Horloge de l'Apocalypse s'était avancée pour la première fois depuis des années et, à l'orée d'une guerre potentielle, la reine ne voulait pas que des rumeurs se répandent inutilement.

Les gardes ne faisaient plus vraiment attention aux allées et venues de chacun tant ils craignaient de devoir se battre contre leurs collègues.

Daphné profita de l'agitation pour passer par la fenêtre de sa chambre et rejoindre son père dans les bois. Méniotis l'attendait adossé à un arbre, un grand chapeau noir couvrant le dessus de ses yeux. Daphné scanna les alentours avec espoir, mais Eli n'était nulle part. Elle ne put s'empêcher de s'inquiéter. Son père ouvrit de grands bras dans lesquels elle se jeta. Elle renifla son odeur musquée qui lui avait tant manqué tandis que Méniotis lui tapotait le dos avec affection.

— Ma fille ! s'exclama-t-il avec fierté. Les Étoiles m'ont béni d'une enfant si douée que toi. Une guerre, c'est fabuleux.

— Drôle de façon de voir les choses.

— S'ils s'entre-tuent, on n'aura qu'à récupérer les restes et construire notre royaume dessus. C'est le moment parfait pour attaquer.

— Quoi ?

Daphné avait déjà la tête qui tournait. Pourquoi devait-il se contredire dans la même phrase ? Une attaque était la pire chose à faire. Elle était en train de gagner la confiance de la princesse, ce n'était pas le moment de la perdre. En plus, s'ils se faisaient attraper, la reine aurait une bonne excuse pour commettre un génocide.

Daphné espérait seulement que son père allait l'écouter, pour une fois.

— Attaquer ? Qu'est-ce que tu as en tête, exactement ?

Son père afficha un sourire de conspirateur, accentuant les rides profondes de chaque côté de ses yeux aussi blancs que ceux de Daphné.

— Tu as promis que tu gagnerais la confiance de la petite princesse. Ça en est où ?

— On est amies, je pense.

— Parfait ! Tu peux nous faire entrer sans problème, alors ! Ils seront tellement concentrés sur leur guerre qu'ils ne feront pas attention à la Croix de Saranor. Et si on nous surprend, tu demanderas l'aide de la princesse.

Ce n'était pas si simple.

— Je risque plutôt de perdre…

— À moins que tu aies échoué dans ta mission ?

Un frisson parcourut le dos de Daphné et elle s'empressa de secouer la tête.

— Non, non, pas du tout. Victoria a confiance en moi, c'est… ce sont plutôt les gardes qui risquent de se méfier. Les Fées sont sur les nerfs à cause du conflit qui pourrait éclater au sein de l'armée, elles tueraient n'importe qui un tant soit peu menaçant.

— Tu penses qu'on est des amateurs ? Tu penses qu'on va se faire avoir par ces vermines ?

Daphné serra les dents. Non, il ne la comprenait pas. Elle s'inquiétait, c'était tout.

— Je suis désolée, dit-elle en baissant la tête.

Méniotis renifla, puis prit le visage de sa fille entre ses mains. Il avait retrouvé le sourire.

— C'est pas grave, va. Je sais que tu fais de gros efforts. Tu t'es toujours pas fait avoir. Si tu penses qu'on devrait attendre, alors c'est d'accord.

Méniotis embrassa le front de sa fille et baissa la voix.

— J'ai confiance en toi.

Daphné se sentit respirer à nouveau.

— Génial, souffla-t-elle. Je te promets que ce ne sera plus long, on va obtenir des résultats très bientôt.

— Ça, c'est ma fille.

Et aussi rapidement, leur rendez-vous était fini. Deux semaines qu'elle ne l'avait pas vu et elle devait déjà le quitter. Elle n'avait pas eu le temps de demander comment allait Eli.

Daphné retourna dans sa chambre et faillit faire une crise cardiaque en voyant Bianca assise sur son lit. La princesse posa un doigt sur ses lèvres et Daphné referma la fenêtre derrière elle.

— Heureusement que je suis passée au moment où le garde qui protège ta porte changeait de poste.

— Par les Étoiles, depuis combien de temps attendez-vous ici ?

— À peine quelques minutes. Mais il faut faire vite, je suis attendue.

Les Fées devaient être vraiment en crise pour laisser sa porte sans surveillance une seule seconde. Plus elle passait de temps avec

Victoria, plus le personnel semblait oublier qu'elle pouvait leur retourner le cerveau d'un simple mot. Daphné s'assit sur le lit aux côtés de la princesse. Celle-ci gardait son sourire candide, mais ses yeux étaient bas.

— Je suis désolée, dit Daphné. Je suis sortie prendre l'air.

— Ne t'inquiète pas, je me doute que ça doit être étouffant de passer toutes tes journées enfermée ici. J'aurais fait pareil, à ta place.

Daphné remerciait les dieux que Bianca soit si intelligente, mais aussi si aveugle.

— Que puis-je faire pour vous ? s'enquit Daphné.

— Oh, je venais simplement te prévenir que le prince Abel allait faire un discours devant le peuple.

Bianca n'amorça aucun mouvement pour se lever. Elle regardait Daphné, un sourire figé sur ses lèvres. Daphné posa une main sur le bras de la princesse.

— Tout va bien ? Vous pouvez me parler, vous savez.

— J…

Bianca ouvrit la bouche, mais sa voix se brisa. Ses yeux s'embuèrent et de grosses larmes ruisselèrent sur ses joues. Elle se jeta dans l'étreinte que Daphné lui proposait. Ses petites épaules se soulevaient à chacun de ses sanglots. Daphné caressa doucement ses cheveux en la berçant.

— Prends ton temps, chuchota Daphné. Je suis là. Tout va bien.

— Je les déteste tous. Ils sont horribles.

— De qui tu parles ?

— Tous les autres. Ils font du mal à ma sœur et à plein de gens innocents.

Daphné serra Bianca un peu plus fort, s'apportant du réconfort dans le même temps. Elle repensa à son père et à son obstination. Elle pensa à Eli qui ne lui donnait plus signe de vie. Elle aussi détestait tous les autres, tous ceux qui leur faisaient du mal. Toute sa vie, elle n'avait cherché qu'une seule chose : les protéger. Elle voulait sauver son peuple et pour cela, elle avait dû collaborer avec une espèce qu'elle haïssait au plus haut point. Et pourtant, voilà qu'une princesse Elfe se tenait dans ses bras en train de sangloter pour les mêmes raisons. Daphné se rendit compte que pas une seule fois elle n'avait ressenti de haine envers Bianca. Elle était ce qu'elle espérait voir chez les Elfes. Préservée de la cruauté de l'extérieur. Mais Bianca allait être corrompue à un moment, c'était certain.

— Ils ne te feront pas de mal, à toi. On les en empêchera.

— Mais Victoria…

— Personne ne la touchera tant que je serai à ses côtés.

— Tu sais te battre.

Ce n'était pas une question. Finalement, Bianca avait observé

Daphné assez longtemps pour dénicher des détails importants. Ça n'avait pas l'air de la gêner pour autant.

Bianca se décolla d'elle et leva ses yeux rougis.

— Tu ne peux pas la protéger de tout le monde.

Le visage sinistre de la reine Fiona lui apparut en pensée. Que pouvait-elle faire contre ce monstre éternel ? Daphné encadra la bouille de la petite avec ses mains.

— Je peux essayer.

Bianca écarquilla les yeux.

— Tu le penses ?

— Je le promets. Maintenant, il me semble que tu dois assister à un discours, non ?

Bianca acquiesça. Elle attrapa la main de Daphné et pointa la fenêtre du doigt.

— Tu ne peux pas venir avec moi, mais tu peux sortir pour y assister depuis les jardins, si tu veux. Oh, mais couvre-toi. Il y aura pas mal de monde.

— J'y penserai. Merci, princesse.

Bianca lui sourit une dernière fois, puis disparut. Elle espérait avoir réussi à l'apaiser rien qu'un peu. Elle n'avait pas fait cette promesse en l'air.

Daphné trouva le manteau que Victoria lui prêtait pour se rendre aux trafics et passa par la fenêtre. Elle était curieuse d'entendre ce qu'Abel avait à dire sur la situation. S'il y avait un pays qu'elle n'imaginait pas prendre parti, c'était Femilin. Elle n'était pas contre un discours de paix, pour changer.

Bianca avait raison, les jardins étaient remplis de nobles Elfes venus écouter le discours du prince. Elle trouvait tellement étrange qu'ils aient tous l'air si jeunes alors que peu d'entre eux devaient réellement faire leur âge. Daphné rasa les murs et enfonça sa capuche sur sa tête, plusieurs personnes présentes connaissaient son visage, elle ne voulait pas avoir de problèmes maintenant.

Ils regardaient tous vers le même balcon qui donnait sur la ville en contrebas où une foule immense attendait que ça commence. Daphné se glissa derrière des buissons et monta sur un muret où elle pourrait écouter sans attirer l'attention. L'inconvénient, c'était qu'elle voyait le balcon de profil et de très loin.

Les doubles portes-fenêtres s'ouvrirent et un homme doré s'avança sur le balcon. Derrière lui, la reine Fiona, le roi Saïn et les deux princesses se placèrent méthodiquement alors qu'il y avait juste assez de place pour tous les accueillir. Daphné n'espérait pas entendre grand-chose à cette distance, mais la voix d'Abel résonna à travers toute la ville.

— Chers Bas-Astariens, je suis honoré de m'adresser à vous

aujourd'hui.

Le public se tut de concert. Le prince qui avait l'air si timide d'ordinaire avait capté l'attention d'un millier de personnes en quelques mots et Daphné en faisait partie.

— Une chose dont je suis sûr, c'est que votre pays est splendide. Lorsque j'ai été invité à le visiter, je n'ai pas hésité une seule seconde. J'ai passé nombre de moments ravissants et je ne manquerai pas de vanter cette expérience quand je rentrerai à Femilin. Néanmoins, j'ai été chagriné d'apprendre les terribles agissements de nos amis de l'autre côté de la frontière. Je ne puis qu'imaginer la douleur et la peur que vous avez dû ressentir en pensant que vos enfants pourraient être les prochains. En revanche, je suis d'avis qu'il ne faut pas crier au loup trop vite. Nous n'avons pas encore de preuve tangible que les enlèvements qui vous ont touchés étaient de leur fait. C'est pour cette raison que la guerre n'est encore qu'une possibilité bien lointaine.

Abel leva un poing en l'air et plaça l'autre main dans le dos de Victoria.

— Soyez rassurés, la princesse Victoria elle-même a été chargée de mener l'enquête et je compte bien l'y aider. Nous ne laisserons rien au hasard et nous trouverons les coupables. C'est une promesse sur l'honneur que je vous fais. Vous n'avez rien à craindre, poursuivez vos vies sans inquiétude. Et surtout, n'en voulez pas à nos amis Drakóns. Nous ne sommes sûrs de rien à l'heure qu'il est.

Abel marqua une pause, puis frappa une fois dans ses mains. Son sourire transparaissait dans sa voix.

— Nous ramènerons la paix !

Des hurlements s'élevèrent pour l'acclamer. Daphné entendit même des sifflements perdus dans la foule. Du haut de son muret, elle vit Victoria et Abel échanger un regard complice. Que ce soit pour le spectacle ou sincère, Daphné était contente. En revanche, il avait pris un risque conséquent. Pour la première fois depuis des siècles, Femilin avait pris parti.

Chapitre 25 : Horace

— Dites-moi que j'ai halluciné, trembla Lior.

Horace ne put que secouer la tête. Les mots refusaient de dépasser la barrière de ses lèvres. L'Horloge de l'Apocalypse s'était avancée d'une minute entière, ce n'était plus arrivé depuis le Siècle Écarlate.

— Elle m'avait dit que ce serait annoncé comme ça, expliqua Amélius.

— C'est complètement délirant, dit Amosis.

Horace porta une main à son collier. Les Constellations ne pouvaient pas laisser cela se produire à nouveau sans réagir. Et pourtant, elles avaient créé cette Horloge pour ne pas avoir à leur faire le moindre avertissement par elles-mêmes. Placée sur l'Arbre Sacré, elle témoignait de l'état du monde. Minuit représentait l'apocalypse, la fin. Cela faisait des siècles que l'heure n'avait pas bougé, qu'ils étaient loin de Minuit.

Horace sortit de ses pensées lorsqu'il se rendit compte qu'Amosis appelait son nom.

— Tu vas bien ?

Horace hocha la tête sans conviction. Il posa une main sur l'épaule d'Amélius.

— Quelqu'un sait quelle heure il est ? Je veux dire… sur l'Horloge.

— Ça faisait un moment que le monde était à vingt-trois heures cinquante-six, dit Amélius.

— Alors, il est maintenant vingt-trois heures cinquante-sept. On est seulement à trois minutes de la fin.

Le petit groupe se tut, contemplant cet avenir chaotique. Le monde entier avait entendu l'Horloge de l'Apocalypse, ils ne pouvaient plus nier qu'Amélius disait la vérité. Ils retournèrent s'asseoir dans la grotte avec la sensation désagréable d'être complètement impuissants. Tout ce qu'ils pouvaient faire en cet instant précis était attendre. Mais attendre quoi ? S'il y avait une guerre à deux doigts d'éclater entre la Haute et la Basse Astari, quelle en était l'origine ?

Les pensées d'Horace dérivèrent vers l'armée. Il imaginait Parsé en train de réfléchir à la meilleure marche à suivre pour éviter de rentrer en conflit avec ses propres collègues. Malia, qui allait se retrouver prise au piège dans des problèmes sur lesquels elle n'avait aucun contrôle. L'armée n'avait probablement jamais réfléchi à quoi faire

dans ces circonstances. Ou peut-être que si. Peut-être que le Maréchal avait toujours eu un plan en tête.

Horace caressa les menottes à ses poignets, puis les bracelets qui se trouvaient juste en dessous. Aurait-il plus de chances de sauver ses proches s'ils n'étaient plus dans le passage ?

— La guerre n'est pas officiellement déclarée, rationalisa Amosis. On ne peut pas se laisser abattre maintenant, on doit trouver un moyen de l'empêcher.

— Comment ? demanda Lior. On n'est personne. On n'arrive déjà pas à faire voyager des gosses sans danger. En plus, qu'est-ce que ça peut nous faire que les Elfes et les Drakóns s'entre-tuent ? Ça nous fera des vacances.

— Si la guerre éclate, il y aura des dommages collatéraux. Tu imagines le nombre d'enfants qui vont mourir ? On peut pas rester les bras croisés alors qu'on est littéralement en présence d'un gamin choisi par l'Originelle pour… pour quoi, d'ailleurs ?

Amélius se mordillait la lèvre, distrait.

— Arrêter la guerre.

— Arrêter la guerre, répéta Amosis comme si c'était une bénédiction.

— Génial. Alors on fait quoi, gamin ?

Amélius leva des yeux vides sur lui. Il n'avait pas l'air trop perturbé par l'annonce de la fin du monde imminente.

— J'en sais rien. Je dois attendre d'avoir une vision.

— Ah oui, les fameuses visions. Déclenche-la.

— Je peux pas. C'est l'Originelle qui me dit quoi faire ensuite. Et puis… c'est plus compliqué que ça.

— Comment ça ?

Amélius tripota les petites cornes sur son front, les joues rouges. Ils attendirent un peu, mais il ne donna pas de réponse. Lior souffla d'agacement.

— T'es chiant, en fait. C'était peut-être un coup de chance, tout ça.

— Mais non ! riposta Amélius.

Ils continuèrent à se disputer un moment et Horace pensa au poids que devait porter ce petit garçon sur ses épaules. Malheureusement pour lui, ils allaient devoir le pousser à avoir des visions s'ils voulaient se rendre utiles.

Amélius réfléchit un instant, puis s'allongea dans un coin de la grotte.

— J'ai plus de visions en dormant. Avec un peu de chance, on saura quoi faire.

Il ne lui fallut que quelques minutes pour que son souffle se fasse régulier.

— Comment il peut dormir dans une situation pareille ?

— Les enfants dorment mieux que les adultes, proposa Amosis.

— On devrait faire pareil, dit Horace. On y verra plus clair demain matin.

— Tu persistes à dire « on », lança Lior.

Amosis donna une tape à Lior. Ce n'était pas gagné pour le convaincre de lui retirer les menottes. Horace se coucha à bonne distance du feu avec ses mains comme seul oreiller. Le sommeil tarda à l'emporter. Son cerveau ne voulait pas arrêter de réfléchir. Finalement, son corps lâcha d'épuisement.

⁂

Horace fut violemment réveillé par Amosis qui le secouait.

— Horace, Amélius a eu une vision. Lève-toi.

Horace peina à retenir un bâillement en constatant que le soleil était à peine levé. Lior et Amosis avaient l'air aussi peu ravis de ce réveil matinal, mais Amélius faisait les cent pas, les cheveux ébouriffés. Horace regrettait un peu de ne pas avoir assisté à sa vision.

— On n'aura pas eu à attendre longtemps pour avoir des réponses, constata Amosis, la voix rauque.

— Ça veut dire que c'est urgent, expliqua Amélius. Maintenant que c'est officiel, il faut agir vite pour éviter les débordements.

— Finissons-en, dis-nous, s'impatienta Lior.

Amélius s'arrêta net. Il tripotait ses doigts avec distraction. Ça n'annonçait rien de bon.

— C'était assez flou, avoua Amélius. J'ai vu une ville qui s'entre-déchirait. Les habitants étaient furieux, ils se criaient dessus, c'était…

Amélius eut un frisson et serra ses bras autour de lui. Horace se leva et lui passa un bras autour des épaules.

— Tu as plus de précisions ?

— C'étaient des Drakóns et des Elfes.

Pas étonnant, la possibilité d'une guerre exacerbait les conflits déjà présents. Lior leva les yeux au ciel.

— Dans ce cas, ça ne nous concerne pas. En plus, je vois pas en quoi empêcher des enfoirés de se foutre sur la gueule dans une ville paumée pourrait empêcher la guerre.

— C'est seulement une étape, dit Amélius. Ça commence toujours par un plus petit conflit pour finir en des milliers de morts.

Amélius parlait comme s'il avait vu ces événements se produire des centaines de fois.

— C'est pas une petite horloge qui va nous faire croire qu'on va tous mourir.

— Vous devez me croire !

Amélius était au bord des larmes. Lior avait l'air de se forcer à ne pas le croire. Bien sûr, il n'aimait pas les Drakóns, mais la situation

était assez particulière pour qu'il fasse un effort.

Amosis leva les mains en signe d'apaisement.

— On doit sauver les innocents avant que les combats soient impitoyables.

— Et comment tu comptes empêcher une ville d'Elfes et de Drakóns de se décimer ? Tu penses que si tu leur fais un discours larmoyant, ils vont pas se battre ? Surtout sous les conseils d'un Alchimiste, c'est très réaliste.

— Tu pourrais essayer d'être un peu plus optimiste, pour une fois.

— Et toi, tu pourrais l'être un peu moins. Je sais pas ce que t'as en ce moment, mais t'as l'air de vouloir devenir ami avec les Fées, les Drakóns… tous ceux qui s'amusent à nous torturer depuis des années. Mais vas-y, continue de jouer au meilleur ami avec Horace !

Amosis eut un mouvement de recul, bouche bée. Enfin, Lior mettait des mots clairs sur ce qu'il ressentait. Horace savait que ce n'était qu'une question de temps avant que ça n'arrive, mais ça n'en était pas moins douloureux. Il baissa la tête, incapable de regarder ni l'un ni l'autre dans les yeux.

— J'essaie seulement de retrouver espoir, dit Amosis, la voix tremblotante. Ça fait des années qu'on stagne, on n'arrive à rien. On n'a jamais eu de chance aussi évidente de faire bouger les choses. Je… je veux avancer.

Lior renifla bruyamment. Horace releva la tête et le trouva en train de pleurer sans se cacher.

— Je veux aider, se risqua à ajouter Horace. Je sais que tu ne me fais pas confiance, mais j'ai juré de protéger mon pays, et les Sapiens et les Nécromanciens en font partie. Tous, sans exception.

Lior et Amosis s'évaluèrent un moment. Lior se mordit la lèvre inférieure, se retenant de fondre complètement en larmes. Horace avait envie de lui dire à quel point il voulait aider, mais les mots ne sortaient pas. Amosis brisa l'immobilité générale et prit son ami dans ses bras.

— On peut essayer, murmura Amosis. On peut essayer quelque chose de différent, pour une fois. Tu pourras te plaindre pendant des heures si tu en as envie, mais essaie. S'il te plaît.

Lior acquiesça énergiquement, puis enfouit son visage contre l'épaule d'Amosis. Horace détourna les yeux pour leur laisser de l'intimité et incita Amélius à faire de même.

Ils remballèrent leurs affaires et examinèrent la carte du royaume. Amélius pointa la ville où ils se rendraient, nommée Lanim. Elle était loin, ils n'y arriveraient pas avant le lendemain matin, s'ils étaient rapides. Amélius affirmait que les conflits n'éclateraient pas avant leur arrivée, sinon l'Originelle lui aurait envoyé la vision plus tôt. Il marcha sans se plaindre et Horace songea pour la première fois qu'ils

n'avaient jamais soulevé la question de ses parents. Un Drakón orphelin était bien rare, alors un qui voyageait dans tout le pays avec le danger qui guettait, c'était du jamais vu. Horace s'interdit de lui poser des questions pour le moment. Le petit garçon portait un fardeau qu'il ne comprenait pas encore entièrement et il y avait peu de chances qu'Amélius ait envie de s'ouvrir maintenant, après la scène qu'avait faite Lior.

Lior et Amosis discutèrent énormément sur le chemin, toujours à voix basse. L'humeur du duo semblait s'améliorer et ils finirent par recommencer à rire ensemble. Horace ne put s'empêcher de penser à Malia. Il était content qu'Amosis ait un ami aussi proche, lui aussi, quelqu'un en qui il pouvait toujours avoir confiance. Horace savait à quel point c'était précieux. C'était parfois la seule chose qui permettait de ne pas abandonner. La certitude qu'il y aurait toujours quelqu'un pour nous rattraper en tombant.

Ils découvrirent qu'Amélius adorait se percher dans les arbres et avait décidé d'en escalader un pour dormir, ce soir-là. Il fut bien déçu lorsqu'ils quittèrent la discrétion de la forêt pour rejoindre la route principale menant à Lanim.

La ville de Lanim était plus grande qu'ils ne le pensaient. Celle-ci était entourée de grands murs qui pouvaient s'apparenter à des remparts, mais sans aucun garde pour les arpenter. L'armée ne protégeait pas d'autres villes que la capitale, au quotidien. C'était une bénédiction pour eux, puisqu'ils purent s'y introduire sans avoir de comptes à rendre à personne. Amosis mit de longs gants noirs pour se faire passer pour un Nécromancien et Horace enfila son uniforme militaire. Il passa une main sur le tissu beige et rugueux et se rendit compte que cette tenue avait quelque chose de réconfortant. Il était à nouveau lui-même.

Amosis le détailla des pieds à la tête en faisant la grimace.

— Ne le prends pas mal, mais je te préfère sans cette tenue. En fait, on pourrait peut-être la mettre au feu, qu'est-ce que t'en dis ?

— Je suis pour, approuva Lior.

— Non merci, j'y tiens, rétorqua Horace. En plus, je suis heureux d'enfin me rendre dans une ville où je n'ai pas besoin de me cacher pour être bien vu.

— Non, parce que c'est à notre tour.

Horace n'osa rien répliquer. Il était vrai que si l'un ne devait pas se déguiser, c'était l'autre. Amélius non plus n'attirait pas l'attention tant qu'il ne se prenait pas pour un singe en essayant d'escalader tout ce qui en avait le potentiel.

Ils abandonnèrent leur cachette de fortune, qui n'était autre qu'un mur, et s'exposèrent aux yeux des habitants. Contrairement aux villages qu'ils avaient traversés ces derniers jours, les rues de Lanim

étaient larges et pavées sans irrégularités. Il n'y avait pas de marché bondé ou de vendeurs qui hurlaient, simplement des trottoirs où des Drakóns et des Elfes bien habillés se baladaient, évitant soigneusement de traverser la route sans regarder de chaque côté avant. Les bâtiments étaient colorés avec légèreté et des moulures ici et là ornaient les façades fleuries. Il était encore tôt, les magasins ouvraient à peine leurs portes.

Le petit groupe déambula dans la ville un petit moment. Les passants les ignoraient royalement. Certains saluaient Horace avec un respect mesuré qu'il leur rendait.

— Alors, où est-ce qu'on va ? demanda Lior lorsqu'ils arrivèrent devant une bijouterie hors de prix.

— Pas sûr, répondit Amélius. Je crois qu'on doit attendre.

— Attendre quoi ?

— Qu'il se passe quelque chose. Ça devrait pas tarder.

Lior leva les yeux au ciel et jura tout bas. Ils trouvèrent un banc de pierre à l'ombre d'un arbre bourgeonnant et attendirent le verdict.

— Les gens vont se demander pourquoi un gamin Drakón traîne seul dans les rues avec deux Nécromanciens et une Fée, fit remarquer Horace.

— C'est peut-être une bonne chose, dit Amélius. Peut-être que c'est comme ça qu'on saura quoi faire.

Rien ne laissait présager un conflit intérieur. Elfes et Drakóns discutaient poliment. À quelques mètres, un groupe d'enfants un peu plus jeunes qu'Amélius commença à jouer avec un ballon. Horace eut l'idée soudaine de lui proposer de les rejoindre, mais il ne parvint pas à formuler sa demande. De plus, Amélius ne leur prêtait pas attention. Il était fixé sur l'autre côté de la route. Horace suivit son regard et croisa celui d'un Elfe doté d'un monocle. L'homme ne paraissait pas plus de vingt-cinq ans, mais il pouvait très bien en avoir mille. Il n'empêche que celui-ci fumait sa pipe en les observant comme s'ils étaient une curiosité en cage.

— Qu'est-ce qu'il veut, lui ? demanda Amosis.

L'homme traversa la route sans cesser de fumer. De plus près, ses yeux étaient d'un gris acier déstabilisant.

— Je ne vous ai jamais vus par ici, jeunes gens, lança-t-il pour toutes salutations. Puis-je vous aider de quelque manière ?

Horace se leva, se tint bien droit et plaça ses bras en croix sur sa poitrine. L'Elfe lui accorda un signe de tête en réponse. Horace avait approximativement une demi-seconde pour trouver une explication à laquelle aucun d'eux n'avait réfléchi.

— Nous ne sommes que de passage, monsieur. Nous voyageons vers Ermelagh pour confier ce jeune homme à ses parents, dit-il en désignant Amélius.

— Et que fais-tu si loin de chez toi en compagnie de ces hommes, petit ? demanda l'Elfe.

Horace essaya de ne pas être vexé que l'homme pose la question à Amélius directement. Il faisait juste son travail. Amélius leva le menton bien haut, baissa les yeux vers les pieds de l'homme, puis remonta lentement jusqu'à son visage. L'Elfe plissa les yeux, amusé.

— Il s'est enfui de chez lui et on l'a retrouvé dans not' village en train de pleurer pour sa maman, expliqua Amosis en croisant une jambe sur l'autre. Vous savez ce que c'est, les gosses. Ils vous détestent, et dès qu'z'êtes plus là, ils réclament. Une escouade passait par là, alors on l'a confié à ce généreux soldat. Mais bon, on voulait être sûrs qu'il rentrait à bon port, alors on l'accompagne. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? L'appel du voyage, hein ?

Il rit alors bruyamment en tapant plusieurs fois sur sa jambe. Horace devait avouer qu'il était impressionné par son jeu d'acteur. Même Lior avait suivi en hochant la tête, un sourire niais sur le visage. En revanche, Amélius les fusillait du regard. L'Elfe tira sur sa pipe en dévisageant Amosis comme un artiste de foire. Il ébouriffa ensuite les cheveux d'Amélius de sa grande main.

— Tu as dû faire très peur à tes parents. Prenez grand soin de lui, dit-il à Horace. Il a eu de la chance, il aurait pu tomber sur des individus extrêmement malveillants.

En disant ces mots, il coula un regard en biais à Amosis et Lior, qui ne lui répondirent que par plus de sourires inconscients. L'Elfe salua Horace et retourna fumer sa pipe dans une rue où il pourrait interroger le prochain étranger qui passerait. Horace s'écroula sur le banc en soupirant. Il détestait mentir. Amélius frappa la jambe d'Amosis.

— T'es pas sympa.

— Tu avoueras que c'était crédible, dit Amosis avec un sourire en coin. En plus, c'est Horace qui a commencé.

— C'est tout ce qui m'est venu.

— Et c'était très bien. Mais je doute qu'il s'arrête là. On devrait bouger, on attire l'attention, là.

— On m'a toujours répété que l'on n'est jamais mieux caché que sous les yeux de ses ennemis.

— Ça ne s'applique pas dans une ville où tout le monde se connaît. Venez.

Ils imitèrent Amosis qui faisait semblant d'observer les différentes vitrines avec un intérêt exagéré. Les rues se remplirent de plus en plus et les regards curieux se multiplièrent. Il n'avait pas tort, ils auraient mieux fait de raser les murs. Malheureusement, c'était trop tard.

Une bonne heure s'écoula sans résultat, jusqu'au moment où ils décidèrent de s'arrêter à l'ombre d'un pont qui traversait une rue.

Amélius, qui ne s'était pas plaint jusqu'alors, clamait qu'il n'en pouvait plus de marcher sans arrêt. Horace souffla enfin. La rue était vide et il en avait assez de se tenir droit comme un piquet. C'était le protocole lorsqu'un soldat se trouvait en présence de civils, il fallait être irréprochable, mais rester aussi droit lui avait toujours donné mal au dos. Il en profita pour s'étirer un peu à l'écart du groupe.

Il entendit Lior et Amosis discuter à quelques mètres, tandis qu'un oiseau se mettait à chanter, non loin. Horace huma l'air encore frais du printemps. Il ne devait pas douter. Ou plutôt, il ne *voulait* pas douter d'Amélius. Il allait forcément se passer quelque chose dans peu de temps, mais pour le moment, Lanim était incroyablement paisible.

Horace regretta sa prière dans la seconde. À peine eut-il fini de s'étirer qu'une explosion de fumée l'aveugla. Il toussa en se protégeant les yeux, faisant de grands mouvements et espérant trouver l'un ou l'autre des garçons. Il s'érafla la main sur plusieurs murs, mais finit par agripper la manche de celui qu'il identifia comme étant Lior. La fumée se dissipa. Horace, Lior et Amosis avaient les yeux rouges, mais ils furent attirés par le bruit d'une dispute. En bas de la rue, Amélius se débattait comme un dératé dans les bras d'une personne au visage caché par une capuche noire. C'était un exploit qu'elle ne lâche pas sous les coups de griffe du petit garçon.

Le ravisseur resta assez longtemps pour s'assurer que les trois hommes l'avaient vu, puis se mit à courir dans la direction opposée. Il était évident que c'était un piège, mais ils n'avaient pas d'autre choix. Ils le poursuivirent à travers le dédale des rues de Lanim qui devenaient de plus en plus étroites. À chaque tournant, le ravisseur faisait une pause pour s'assurer qu'il était toujours suivi. Ils s'engouffrèrent dans des escaliers en pierre qui menaient dans un sous-sol humide. Des égouts dans lesquels leurs pas et leurs souffles résonnaient.

Une porte en bois apparut au bout d'un couloir. Horace, Amosis et Lior la traversèrent et s'arrêtèrent immédiatement en se rendant compte qu'ils se trouvaient dans une petite pièce circulaire sans autre issue. Ils reprirent leur souffle à vitesse grand V quand ils virent le ravisseur hurler en essayant de repousser Amélius qui mordait fermement son bras.

— Lâche ! Mais merde, lâche-moi, cria une voix féminine.

— Amélius, c'est bon, arrête, appela Horace.

Le petit garçon s'agrippa encore une seconde, puis lâcha à contrecœur, les dents rouges.

— Saloperie, jura l'inconnue.

Elle fit tomber sa capuche pour révéler des oreilles rondes et des cheveux bruns, courts. Elle saisit un seau rempli d'eau et nettoya sa blessure en jurant encore. La pièce n'était pas grande, simplement

dotée d'un lit de camp et de quoi survivre plusieurs jours.

Amélius courut se réfugier auprès d'Horace qui lui essuya la bouche avec sa manche. Lior attrapa le poignet blessé de la jeune femme, la faisant grimacer.

— Vous êtes qui, bordel ?

Malgré la douleur, elle se mit à sourire.

— Moi ? Je suis de votre côté, voyons. Je suis Alchimiste.

Chapitre 26 : Daphné

— Je ne veux plus te voir dans mon palais. Tu vas retourner dans ton village, peu importe où il se trouve, et oublier ces derniers jours.

Daphné resta bouche bée. Elle ne s'attendait pas à être convoquée alors que la reine prenait le thé avec ses filles et les prétendants. Pire, elle aurait préféré mourir que d'être renvoyée chez elle en ce moment, devant tout le monde. Bien sûr, la reine avait soigneusement choisi cette mise en scène. Elle attendait depuis longtemps de pouvoir l'humilier publiquement.

La tasse de Victoria émit un cliquètement paniqué lorsqu'elle se redressa.

— Mère ! Vous ne parlez pas sérieusement.

La reine lui jeta un regard froid. Bianca se mordit la lèvre, les larmes aux yeux. Elle savait bien que discuter était inutile, mais Victoria n'avait pas dit son dernier mot.

— Je ne m'attendais pas à ce que tu en sois heureuse, admit la reine, mais que tu te permettes de me contredire est au summum du ridicule. J'ai été bonne de te laisser t'amuser avec elle jusqu'à maintenant, mais elle en sait trop. Maintenant que le reinaume est dans une situation compliquée, nous ne pouvons pas nous permettre de garder une Sirène auprès de nous.

— Vous n'avez pas peur qu'elle répète des choses aux autres Sirènes, si elle retourne dans son village ?

— Proposes-tu que je la tue ?

Victoria sursauta. Abel, assis juste à côté d'elle, leva un doigt.

— C'est un petit peu extrême. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'en arriver là. Les Sirènes sont tout à fait raisonnables et conscientes de ce qu'est un secret d'État. D'autant plus que mademoiselle Daphné s'est montrée tout à fait docile depuis mon arrivée et cela a toujours été le cas, si je ne m'abuse. Je ne la considère aucunement comme une menace.

Bénis soient les Chrysalins et leur crédulité. Daphné songea à la façon dont les Sirènes devaient être traitées à Femilin. Tout le contraire de la Basse Astari. S'y rendre un jour n'était qu'un rêve lointain, mais elle pouvait se contenter d'avoir le prince héritier pour la défendre, pour le moment.

La reine Fiona sourit au prince.

— Je comprends qu'elle vous ait fait forte impression, prince. Je dois avouer qu'elle est dotée de nombreux talents, malgré son espèce. Cependant, je ne vois pas d'intérêt à la garder à nos côtés. Ce n'est qu'un encombrement en ce temps infortuné. Qu'en pensez-vous, Ronal ?

Ronal leva les yeux de son thé, surpris d'être inclus dans la conversation. À côté de lui, Linri remuait sur sa chaise, mourant d'envie de répondre à sa place. Ronal bégaya et remonta plusieurs fois ses lunettes sur son bec, mais la reine patienta. Pour ne rien arranger, tous les regards braqués sur lui le rendaient nerveux. Lorsqu'il croisa celui de Daphné, il s'arrêta. Elle ne sut exactement ce qu'il lut sur son visage, mais il reprit contenance en quelques secondes.

— Je… suppose que mademoiselle Daphné est… elle chante très bien.

La reine Fiona sourit comme jamais Daphné ne l'avait vue sourire. Ronal ne l'avait jamais entendue chanter, mais elle appréciait la tentative.

— En effet. Elle chante très bien. Il est vrai qu'elle a merveilleusement bien chanté lorsqu'elle s'est fait passer pour une Sapiens et qu'elle a envoûté toute la salle de bal pour nous forcer à lui donner un travail.

Daphné fit de son mieux pour ne pas laisser ces réflexions l'atteindre. La reine pouvait la tourmenter autant qu'elle le voulait, elle y était préparée. Malgré tout, elle avait quelques amis dans la pièce et n'avait pas envie de paraître si pitoyable devant eux. La reine avait prévu depuis longtemps de la renvoyer, mais elle voulait d'abord évacuer sa frustration en l'humiliant.

— Vous devez admettre qu'elle est plutôt intelligente, remarqua Abel.

Victoria écarquilla les yeux, anticipant la réaction de sa mère. Cette dernière resta interdite quelques secondes, puis saisit sa cuillère avec laquelle elle mélangea le thé dans sa tasse, produisant des cliquetis réguliers.

— En quoi est-elle intelligente ?

— Eh bien, elle est parvenue à s'introduire dans le palais, c'est déjà un exploit. De plus, sa seule erreur a été causée par un hasard. Elle ne savait pas qu'un Drakón serait présent, ce jour-là.

— Vous semblez bien au courant des événements.

— Je ne suis pas le seul à avoir entendu parler de cette histoire.

Abel et Fiona se jaugèrent un instant. L'air devenait irrespirable. Finalement, Abel aurait mieux fait de se taire. La reine n'allait pas apprécier que les pays voisins soient au courant qu'elle avait failli se faire manipuler par une Sirène. D'autant plus qu'elle avait été sauvée par un Drakón. Daphné avait envie de hurler qu'elle en finisse. Qu'on

l'exécute ou la renvoie d'où elle venait, mais elle voulait sortir de cette pièce.

Bianca tirait nerveusement sur l'une des mèches de ses cheveux.

— Mère…

— Pas maintenant.

— Daphné m'a sauvé la vie.

La reine accorda enfin un peu d'attention à sa fille. Bianca sembla prendre de l'aplomb en constatant que cela avait fonctionné.

— Elle a couru pour me porter secours lorsque Prius m'a attaquée. Elle n'a pas hésité une seconde. Je lui fais entièrement confiance et je lui suis redevable.

Daphné n'avait même pas pensé que Bianca puisse avoir une dette envers elle. Elle avait cherché à sauver la petite fille car elle s'inquiétait sincèrement pour elle.

— De plus, poursuivit Bianca, elle aide Victoria à sauver les enfants qui se font enlever. Elle a beaucoup de mérite. Qui aidera Victoria si Daphné n'est plus là ?

Victoria peina à soutenir sa sœur, sa tête restait obstinément baissée.

— Et puis, elle a besoin d'argent, dit Bianca. Elle l'a dit quand elle est arrivée, elle a besoin d'argent pour soigner sa belle-mère. Si elle n'a plus de travail, elle va mourir.

Daphné eut un frisson lorsque le sourire de la reine s'élargit. Non. Non, non, non. Elle sentit une boule se former au fond de son ventre. La reine tourna ses prunelles bleues vers elle. Brillantes, triomphales. Daphné n'avait commis aucune erreur jusqu'ici. Du moins, elle le pensait.

— Maintenant que tu le dis, tu as raison, Bianca. Comment fera la belle-mère de Daphné pour survivre sans l'argent que je lui verse ?

— Tout à fait ! C'est un acte généreux de la laisser travailler ici.

Daphné avait envie de vomir. Elle avait été trop absorbée dans sa mission pour y penser.

La reine Fiona ne lui avait jamais versé de salaire.

— Maintenant que tu le dis, je pense lui laisser un peu plus de temps, dit la reine. Tant que tous les trafics n'auront pas été arrêtés, Victoria aura besoin d'aide. Je serais sans cœur de la renvoyer chez elle alors qu'elle a tant besoin de cet argent. Et j'ai cru comprendre que ses pouvoirs de Sirène étaient extrêmement utiles.

— Tout à fait, répondit Victoria d'une voix blanche.

— Bien. Dans ce cas, Daphné, tu peux rester jusqu'à ce que toute cette histoire de trafics soit réglée, mais ensuite, je ne pourrai plus rien faire pour toi.

Son ton se voulait léger, mais Daphné savait qu'au moindre faux pas, elle en verrait de toutes les couleurs. Bianca s'empressa de retirer

un coussin du siège à côté d'elle et invita Daphné à s'asseoir. On lui versa une tasse de thé, mais la boule dans sa gorge l'empêchait d'avaler quoi que ce soit. Elle sentait le regard froid de la reine sur elle et redoutait de relever la tête. Elle savait. Et pourtant, elle la laissait faire.

— C'est un soulagement, fit Abel en prenant une gorgée.

Si les Drakóns étaient bien à l'origine des trafics, ils devraient cesser d'ici peu de temps. Elle ne serait alors plus d'aucune utilité. Victoria venait de lui démontrer qu'il y avait des limites à la défense qu'elle pouvait lui apporter.

Elle avait dit à son père de ne pas chercher la Croix de Saranor, mais c'était peut-être à nouveau leur seule option. Victoria ne serait pas reine du vivant de Daphné et la reine Fiona n'accorderait jamais de droits aux Sirènes. Le pouvoir d'Abel avait ses limites, peu importait qu'il se marie avec Victoria ou non. Elle devait les forcer à faire ce qu'elle voulait.

On toqua à la porte et Prius entra, les mains dans le dos, examinant avec attention le rassemblement. La reine Fiona se leva et pointa le menton vers l'extérieur.

— Prince Prius, pardonnez-moi, mais étant donné les circonstances, nous ne sommes pas disposés à passer du temps ensemble.

— Je trouve cela bien malheureux, admit-il. Je pensais que nous pourrions trouver un terrain d'entente et mettre fin à cette mascarade. Notre dernière conversation a été mouvementée, nous avons tous perdu notre sang-froid.

— Certains plus que d'autres. S'il doit y avoir négociations, elles se feront avec votre père.

Prius serra la mâchoire. Il avait conscience que son comportement ne lui avait donné aucun crédit lors du procès. Depuis ce jour, il était relégué à ses appartements en attendant la réponse de son père, le roi Aliénus II. Comme les Drakóns étaient en tort, si l'un d'eux devait se déplacer, c'était le roi de Haute Astari.

— Eh bien, je viens justement de recevoir une lettre de sa part. Il me confie les futures négociations liées au conflit.

La reine Fiona se rassit et croisa les jambes, peu impressionnée.

— Et où se trouve cette lettre ? Elle aurait dû m'être confiée personnellement. Vous n'êtes pas autorisé à recevoir du courrier pour le moment.

Prius lui tendit une feuille de papier épaisse, ornée d'un sceau brisé rouge. La reine lut la lettre, puis la rendit à Prius d'un geste las. Elle soupira, ennuyée.

— Je vois. Après tout, cela fait longtemps que le roi ne gère plus grand-chose tout seul. Il doit être soulagé de vous avoir.

— Ce ne sont que des rumeurs, mon père est encore parfaitement

capable de…

— Revenons-en au fait. C'est donc vous qui allez mener les négociations.

Prius grimaça. Daphné pouvait voir son œil tressauter légèrement.

— Oui, Votre Majesté. Je me dois de respecter la volonté de mon père. Pour ce faire, je propose un traité…

— Les négociations se feront selon mes termes, l'interrompit la reine en récupérant sa tasse.

— Je vous demande pardon ?

— Les Elfes sont les offensés. Il est de mon droit de choisir de quelle manière nous obtiendrons réparation.

— Il nous faut le temps de prouver notre innocence. Ce dont nous sommes accusés reste des rumeurs et je peux vous assurer qu'il s'agit d'un complot malhonnête.

— Le Codex ne ment pas, Prius.

Prius était complètement rouge, furieux que la reine ne l'ait pas appelé par son titre officiel. Daphné sentait une pointe de satisfaction monter en elle. Prius était impressionnant, elle ne le provoquerait pas de front, mais il ne savait pas mener des négociations officielles. La Haute Astari avait du souci à se faire avec un héritier pareil. En tout cas, s'il n'apprenait pas de ses erreurs.

Il souffla du nez et se détendit. Il semblait avoir perdu cinq bons centimètres après s'être calmé.

— Pour prouver ma bonne foi, laissez-moi m'occuper des trafics. D'ici un mois, ils seront tous démantelés et le coupable se trouvera à vos pieds, mort ou vivant, selon votre préférence.

— Et peu importe son espèce ?

— Peu importe son espèce.

La reine sourit.

— Voilà qui est mieux. Je vous accorde un mois et pas un jour de plus. Seulement, si vous m'apportez un coupable factice, je le saurai. Sachez-le.

— Bien entendu, Votre Majesté. Ce ne sera pas le cas, je vous le promets.

— Peut-être puis-je aider ? proposa soudain Linri.

Toutes les têtes se tournèrent vers elle, mais elle resta de marbre, au point que Daphné crut avoir rêvé. Prius sourit, révélant une fossette au coin de sa bouche.

— Comment pourriez-vous m'aider, princesse ?

— Pas vous. Je voulais dire, lorsque la guerre sera déclarée. Je pourrais aider la reine et la princesse. Nous avons de très bons soldats, à Raa.

Daphné retint le rire hystérique qui montait. Linri devait avoir envie de mourir pour dire une chose pareille. Même la reine la regardait

comme si elle avait perdu la tête.

— Ce serait charmant de votre part, répondit soudain Victoria. J'accepterais votre aide avec grand plaisir.

— Bien, fit Prius. Je vais vous laisser et commencer mes recherches, si vous le permettez.

— Faites, le chassa la reine sans même lui accorder un regard.

Elle était trop absorbée par l'audace de Linri. Prius claqua la porte derrière lui et Bianca attrapa la main de Daphné. Elle était tremblante.

Chapitre 27 : Horace

L'Alchimiste se dégagea de l'emprise de Lior et fit une petite révérence maladroite en guise de salutations. Elle grimaça lorsque personne ne la lui rendit. Elle termina de nettoyer sa blessure, puis l'enroula dans un tissu qu'elle serra bien fort.

— Vous êtes qui ? demanda Amosis. Je connais pas mal d'Alchimistes et vous ne me dites rien.

— Oh, tu peux me tutoyer, tu sais. On est pareils. Je m'appelle Oren. Ça te dit quelque chose ?

Amosis secoua la tête et interrogea Lior du regard, qui réitéra sa réponse. Oren leva les yeux au ciel.

— Alors, peut-être la Fée ? L'armée doit bien avoir un dossier sur moi, non ?

— Je suis désolé, fit Horace. Je n'ai jamais entendu parler d'une Alchimiste du nom d'Oren.

— Bon. Tant pis. Il faut travailler dur pour obtenir la gloire, pas vrai ? Je suis ravie d'être tombée sur vous, en tout cas.

Oren grimaça en levant le bras. Amélius avait l'air de mourir d'envie de terminer ce qu'il avait commencé.

— Comment tu sais que je suis un Alchimiste ?

Oren sourit de toutes ses dents anormalement blanches.

— Les Nécromanciens n'oublient jamais de remonter leurs gants au-dessus du coude.

Amosis compara ses bras à ceux de Lior et remonta sa manche d'un geste rageur. Il ne restait plus qu'à espérer que personne d'autre n'avait remarqué. Horace voyait déjà l'Elfe curieux envoyer une escouade à leurs trousses pour un soupçon ridicule.

Oren s'adossa au mur et croisa les bras dans une tentative désespérée de paraître sûre d'elle. Pas très surprenant qu'elle ne se soit pas encore fait connaître du grand public.

— Alors, ami Alchimiste, c'est quoi ton petit nom ?

— Amosis.

Les couleurs disparurent du visage d'Oren. Elle bafouilla des mots incompréhensibles en se remettant droite. Tout à coup consciente de ses vêtements sales, elle tenta de les lisser du mieux qu'elle put. Horace jeta un coup d'œil à Amosis, curieux de ce soudain changement d'attitude qui n'avait pas l'air de le perturber. Lior

affichait même un sourire satisfait.

— Amosis, waouh, bafouillait Oren. Si j'avais su que c'était vous, je… oh, mince, j'aurais utilisé des bombes de meilleure qualité. Pas que je veuille vous blesser ! Non, non…

Amosis la laissa déblatérer un moment, les bras croisés. Tout à coup, Horace eut une illumination. Une illumination qui lui donnait envie de se frapper la tête contre le mur.

— T'es une célébrité chez les Alchimistes, s'indigna-t-il.

Amosis perdit enfin son sérieux et explosa de rire. Lior le suivit et ils ne purent s'arrêter qu'au moment où ils durent s'asseoir pour éviter de tomber la tête la première dans les pavés. Horace ne voyait pas en quoi c'était drôle d'être reconnu pour tuer des centaines de Fées. Quoique… après réflexion, les Alchimistes devaient rêver d'avoir un nombre de victimes équivalent à celui d'Amosis. Ce dernier essuya une larme qui perlait au coin de son œil et ouvrit les bras en grand.

— Tu t'attendais à quoi ?

— Je ne pensais pas vous rencontrer un jour, mais sachez que c'est un honneur, reprit Oren comme s'ils n'avaient pas ri d'elle. Je meurs d'envie de… pardonnez mon impertinence, mais acceptez-vous les disciples ?

— Non, là ça devient ridicule, lança Horace, à deux doigts de rire à son tour.

Oren était plus âgée qu'Amosis, pourtant elle le traitait comme un exemple.

— Malheureusement, je suis en plein milieu d'une mission extrêmement importante. Je n'ai pas le temps de donner des cours.

— Oh, oui, oui, je comprends. Vous avez à faire avec cette Fée et ce Drakón. Quelle est la nature de la mission ? Vous les emmenez dans votre repaire pour les torturer ? Ils sont un moyen de pression pour l'armée ?

Amosis pinça les lèvres. Il jeta un regard à Horace et Amélius, réfléchissant à la meilleure approche. Si Lior avait mal pris leur collaboration, que penserait une autre Alchimiste ? Finalement, il soupira.

— C'est privé.

— Oh ! Bien sûr, une mission secrète. Je comprends parfaitement que vous ne désirez pas me la révéler. Désolée.

— Bon, je crois qu'on a fait assez de courbettes, non ? Vous faites quoi ici et pourquoi vous nous avez attirés ? s'impatienta Lior.

Oren retrouva son sérieux, un petit sourire de conspiratrice apparut au coin de ses lèvres. Elle fouilla dans un sac et en sortit une gourde et trois tasses. Sous les regards noirs d'Amosis, elle en sortit deux de plus pour y verser un liquide brun, puis elle les distribua.

— Moi aussi, je suis en mission secrète, avoua-t-elle. Mais avec un

peu de chance, vous accepterez de m'aider. Je compte graver mon nom dans l'Histoire et je serais ravie qu'il se trouve aux côtés du vôtre, Amosis.

Horace trempa ses lèvres dans le liquide ambré. C'était amer et il ne se souciait pas assez des sentiments de leur hôte pour faire semblant de boire. Il déglutit avec difficulté ce qu'il avait déjà dans la bouche. Amélius, lui, vida sa tasse d'un trait.

— Je ne peux pas vous dire de quoi il s'agit tout de suite, monsieur. Je dois faire quelque chose avant.

— C'est-à-dire ?

Le ventre d'Horace émit un gargouillis sonore, mais il n'était pas le seul. Amélius attrapa sa manche, mais sa main ne tint pas longtemps. Horace pouvait sentir sa tête qui tournait et il reconnut trop tard l'odeur du breuvage. Sa vision devint floue. Amosis avait déjà utilisé cette substance sur lui auparavant, mais sous forme de poudre.

Amosis et Lior se prirent la tête entre les mains.

— Qu'est-ce que…

Amosis écarquilla les yeux avant de s'effondrer.

— Espèce de…

⁂

Horace commençait à s'habituer aux réveils douloureux. C'était la troisième fois qu'il ingérait de ce foutu somnifère et il en avait assez de toujours se faire avoir. Il se somma de retenir l'odeur pour la prochaine fois. Mais avant tout, il espérait qu'il n'y aurait pas de prochaine fois.

Sa tête était terriblement lourde, mais il constata avec soulagement qu'il se trouvait toujours dans la petite pièce circulaire sous la ville. En revanche, ses pieds et ses mains étaient entravés, fermement liés à son corps par des cordes épaisses. Il tira sur ses liens, mais rien ne bougea. Il tourna la tête à droite et trouva Amélius allongé, encore inconscient. Il allait dormir bien plus longtemps avec tout ce qu'il avait ingéré.

Un gémissement plaintif attira son attention de l'autre côté. Amosis et Lior étaient également attachés, mais seulement aux bras et avec le luxe d'être assis contre le mur. Ils se réveillaient à peine. Horace était un peu satisfait qu'Amosis goûte à son propre remède.

Des bottes pleines de terre bouchèrent son champ de vision et Oren redressa le visage d'Horace du bout des doigts.

— Il aurait mieux valu que tu finisses ta tasse, tu vas tout sentir.

— Qu'est-ce que tu fous ? lança Amosis derrière elle.

Oren se redressa et s'empressa de s'accroupir devant lui, ce qu'il ne sembla pas apprécier.

— Veuillez m'excuser, monsieur. Je ne voulais pas vous attacher,

mais j'ai compris que vous n'aviez pas l'intention de leur faire payer pour la façon dont ils nous traitent. Je suis plutôt observatrice, vous voyez. Malheureusement, je ne peux pas me permettre de les avoir tous les deux dans les pattes. Alors, faisons d'une pierre deux coups en nous débarrassant d'eux et j'en profite pour prélever quelques échantillons de leurs corps pour mes expériences. Vous me remercierez plus tard.

Amosis soupira et balança la tête en arrière pour la poser contre le mur. Horace trouvait qu'il n'était pas assez paniqué. Ce n'était pas lui qui allait être découpé.

— En plus, poursuivit Oren, vous m'avez rendu service avec ces menottes qui atténuent ses pouvoirs.

— Je peux toujours m'en servir, lança Horace, la gorge sèche.

— Sédaté comme tu l'es, je suppose qu'il va te falloir un peu de temps avant de retrouver l'énergie nécessaire pour faire pousser la moindre brindille.

Horace aurait aimé bluffer, mais elle avait raison. Imaginer utiliser ses pouvoirs lui donnait la nausée. Amosis se mit à rire et, cette fois, Horace était vexé.

— Ça t'amuse, que je me fasse disséquer ? marmonna-t-il.

— Excuse-moi, c'est pas à cause de ça. Je me demandais juste ce que t'espérais en tuant mes deux otages sans ma permission, demanda-t-il à Oren. En plus, le gamin est un Drakón, à moins d'avoir un objet créé par les Constellations, t'iras pas loin.

— J'ai les menottes faites avec le bois de l'Arbre Sacré. Il a été créé par les Constellations. Il me suffit de les tailler un petit peu. Et quand ce sera fait, tu me remercieras. Je vais prélever un peu de sang, différentes sécrétions, leurs mains, leurs yeux ; bref, tout ce qui peut contenir leurs pouvoirs.

Horace se retint de demander ce qu'elle voulait dire par « sécrétions ». Au final, il n'avait pas envie de se faire prélever quoi que ce soit. Il espérait qu'Amosis tenait assez à leur collaboration pour le sauver. Un coup d'œil à Lior suffisait à comprendre que celui-ci pouvait très bien se passer d'Horace.

— Ensuite, poursuivit Oren, je m'en servirai pour créer une Alchimie encore plus puissante à partir des pouvoirs de la terre. Bon, ça va sans doute me prendre des années, alors je devrai me faire un nom avant tout ça. C'est là qu'intervient ma mission secrète.

Oren déroula une trousse en tissu sur le sol, contenant une dizaine d'instruments de dissection et de découpage. Horace essayait de faire comprendre à Amosis qu'il devait agir vite, mais celui-ci écoutait sa collègue Alchimiste d'un air las. Oren se saisit d'un instrument long et aussi fin qu'une aiguille.

— Ça va piquer un peu, dit-elle à Horace.

— Vous n'auriez pas l'amabilité de m'achever avant ?

— Malheureusement, je n'accorde cette courtoisie qu'à mes amis. Ne vous mordez pas trop la langue, ça risquerait de l'abîmer.

Et elle disait tout cela avec le sourire.

— Et donc, cette mission secrète ? demanda Amosis. Si elle vaut vraiment le coup, j'envisagerai peut-être de t'aider malgré tout ça.

Horace ouvrit la bouche, choqué. Alors leur collaboration s'arrêtait pour si peu ? Très bien. Il ferait en sorte de se réincarner en ortie pour piquer Amosis à chacun de ses pas. Oren poussa une exclamation de joie.

— D'ici quelques jours, cette ville entière sera réduite en cendres, vous pouvez me croire, monsieur Amosis.

— Comment comptes-tu t'y prendre ?

Oren grimaça.

— Je préfère ne pas le dire devant la Fée. Je veux dire, il sera bientôt mort, mais ça porterait malheur de révéler mon plan à l'ennemi.

— C'est toi qui vois.

Ils savaient au moins qu'elle était la menace à éradiquer. Amélius avait raison. En attendant assez longtemps, l'origine de la perturbation s'était présentée d'elle-même. Horace aurait aimé qu'il soit réveillé pour le féliciter et s'excuser d'avoir douté. Du moins, il le ferait si sa vision ne l'avait pas mené à se faire disséquer. Il tenta de remuer. En rampant jusqu'à la sortie, il pourrait s'enfuir, mais c'était bien entendu irréaliste.

— Je suis désolée, monsieur. Je vais devoir m'occuper d'eux, maintenant. J'ai déjà perdu trop de temps.

— Je t'en prie.

Voilà qu'il l'encourageait !

Oren attrapa un autre outil doté d'une lame crantée et sembla hésiter entre celui-ci et l'aiguille. Elle examina l'œil d'Horace, puis son entrejambe, penchant la tête pour réfléchir.

— Qu'est-ce qui serait le plus douloureux ? Rien de personnel, ajouta-t-elle. Tu vas payer pour toute ton espèce, mais j'hésite… je pense que ce serait bien si tu voyais ce qui t'arrive pendant un moment.

Elle reposa l'aiguille et commença à défaire la ceinture d'Horace. Il se débattit, obtenant pour seul résultat un coup de coude dans le ventre.

— Arrête de bouger.

Son souffle se coupa et les larmes lui montèrent aux yeux, mais il se força à les ouvrir pour fusiller Amosis du regard. Seulement, il ne se trouvait plus au niveau du mur. Horace releva la tête et trouva Amosis furieux juste au-dessus d'Oren. Ses mains étaient toujours liées par une

corde, mais il les brandit au-dessus de la jeune femme qui se débattait avec la ceinture d'Horace.

— Vos uniformes sont insupportables, dit-elle.

Amosis abattit ses poings sur la tête d'Oren, mais elle esquiva de justesse et les reçut sur l'épaule. Elle s'effondra au sol, grogna et attrapa la jambe d'Amosis, le faisant basculer en avant. Il peina à se rattraper et son menton frappa le sol avec force. Lior passa les bras autour du cou d'Oren, mais celle-ci se débattit comme un diable et finit par lui mettre un coup de coude dans l'entrejambe. Lior tint bon, mais elle continua à frapper. Horace fit de son mieux pour donner de l'impulsion à ses jambes, pivoter vers Oren et lui envoyer ses pieds dans la figure. Si elle fut assommée, cela eut également pour effet de faire lâcher Lior qui tomba en arrière.

— On est dans le même camp, gémit Oren en tenant son nez ensanglanté.

Amosis se redressa, chancelant. Son menton était en sang.

— Je t'ai pas autorisée à les tuer, cracha-t-il.

Il attrapa Oren par les cheveux et la balança contre un mur. L'Alchimiste glissa au sol et se remit en mouvement sans attendre. Elle bondit sur ses pieds, manqua de tomber plusieurs fois, et se dirigea vers la porte, abandonnant tout son matériel.

— Lior ! appela Amosis.

Lior tenta de courir après Oren, mais elle avait déjà disparu. Il se laissa tomber au sol et fit pression sur son nez qui perdait du sang. Amosis détacha Horace à l'aide des ustensiles d'Oren. Horace le fusillait du regard et il attendit que l'Alchimiste le remarque pour lui lancer :

— La prochaine fois que tu seras dans cette situation, je prendrai tout mon temps, moi aussi. J'ai vraiment cru que t'allais la laisser faire.

— En attendant un peu, elle a révélé des informations importantes. C'était stratégique.

Son sourire espiègle laissait penser qu'il avait pris du plaisir à le voir dans de sales draps. Une fois libre, Horace détacha Amélius qui commençait tout juste à se réveiller. Lior ralentit le saignement de son nez avec un morceau de tissu qui traînait près du lit de fortune d'Oren, tandis qu'Amosis ignorait son menton qui gonflait à vue d'œil.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? le questionna Horace.

— On doit la retrouver, dit Amosis. On sait que c'est elle qui va créer la révolte. Le problème, c'est qu'on ne sait pas comment.

— On verra ça plus tard, faut la rattraper, dit Lior en s'élançant déjà dans le couloir.

Horace vérifia qu'Amélius n'avait rien de cassé. Le petit garçon ne paraissait pas perturbé par le fait qu'il avait failli mourir. À la place, il

se remit sur ses pieds et dit :

— Je peux pas vous aider sur ce coup-là. Vous allez devoir la retrouver par vous-mêmes.

Chapitre 28 : Daphné

Cela faisait trois jours que Prius avait promis de mettre fin aux trafics. D'après Bianca, qui rendait parfois visite à Daphné dans sa chambre, il patrouillait sur toutes les routes alentour avec des Fées en espérant croiser le moindre véhicule suspect. Il ne rentrait que tard le soir. Victoria avait refusé de lui confier les Fées avec lesquelles elle travaillait et il devait se contenter de celles qui l'avaient accompagné depuis la Haute Astari.

Daphné, quant à elle, n'était plus autorisée à donner des cours de chant à Victoria. Elle devait simplement attendre le prochain trafic à arrêter, qui n'arriverait peut-être jamais si Prius s'en chargeait avant elle. La reine Fiona la tenait en haleine sur son absence de salaire, consciente qu'elle pouvait la faire basculer à tout moment. Daphné avait l'intime conviction qu'elle l'avait bernée au début, mais que son simple manque de rigueur dans son rôle de pauvre jeune fille avait fini par la trahir.

Daphné fixait le plafond de sa chambre, cherchant à s'endormir sans succès quand sa fenêtre fut violemment secouée. Eli était de l'autre côté, visiblement persuadé qu'elle serait ouverte. Daphné était tellement heureuse de le voir qu'elle lui sauta dans les bras, mais il n'avait pas l'air d'aussi bonne humeur. Il la prit par les épaules et Daphné se calma.

— C'est urgent, chuchota-t-il. Méniotis tente de s'introduire dans la crypte avec Kara et Anthony.

— C'est pas possible, il m'a promis de ne rien tenter.

— Ça t'étonne qu'il ne t'ait pas obéi ?

Daphné soupira. Bien sûr, son père ne pouvait jamais rester tranquille.

— Par où ils sont entrés ?

— Comme lors de la première mission. Maintenant qu'ils savent où se trouve la Croix, ils pensent qu'il n'y aura pas de problème.

— Dis-moi au moins qu'ils ont avalé de la salive de Spectre pour être plus discrets.

— On n'en a plus.

C'était une denrée rare et chère, elle aurait dû s'y attendre. Daphné jeta un coup d'œil nerveux à la porte. Il était presque vingt-trois heures et personne ne l'avait réclamée depuis deux jours. Elle espérait

qu'aucune des deux princesses ne serait prise d'une soudaine envie de discuter. Ils passèrent par la fenêtre et longèrent le mur, se cachant des domestiques encore réveillés. La nuit, les jardins étaient éclairés avec méthode pour créer un spectacle lumineux stimulant, mais à cette heure-ci, rares étaient les visiteurs. Ils traversèrent le jardin et se cachèrent derrière une statue lorsqu'un garde passa près d'eux pour faire sa ronde.

Méniotis avait dû envoûter quelques gardes pour entrer, mais il était du genre efficace et était sûrement passé en force plus qu'autre chose.

Il y avait deux accès à la crypte, un à l'intérieur, et un à l'extérieur. À cause de leur précédente opération, Méniotis ne connaissait que celle à l'intérieur. C'est par là que Daphné le coincerait. Daphné et Eli pénétrèrent dans le palais endormi et vérifièrent à chaque intersection qu'il n'y avait personne pour les surprendre. Plusieurs fois, ils durent se cacher d'une servante ou d'un majordome.

Ils arrivèrent à deux tournants de la crypte. Voilà l'erreur de Méniotis : lors de l'opération, trois semaines plus tôt, la majorité de la sécurité était consacrée à la salle du trône, comme chaque fois qu'il y avait un bal ou un événement important. Durant la nuit, la crypte était une priorité. Daphné était passée à côté assez de fois pour savoir combien de gardes seraient postés devant et personne ne pouvait l'attaquer seul. Daphné tourna une dernière fois pour trouver Anthony accroupi à côté de Méniotis, zieutant la porte de la crypte. Kara n'était nulle part en vue.

— Papa, chuchota Daphné.

Méniotis se retourna et des veines gonflèrent dans son cou lorsqu'il la vit accompagnée d'Eli.

— Espèce de traître, je t'avais dit de ne rien lui dire.

— Je suis désolé, je n'avais pas le choix, se défendit Eli.

Daphné grimaça. S'ils continuaient à discuter en plein milieu du couloir comme ça, les Fées les entendraient. Elle tira sur la veste de son père.

— S'il te plaît, je t'ai dit que ce n'était pas une bonne idée. Ils sont bien plus forts que vous. Et plus nombreux aussi. Ils gardent de la cire dans leurs oreilles depuis que je suis ici.

— Tu nous sous-estimes, ma fille. En plus, ça m'étonnerait que ce soit le cas de tous les gardes. Crois-moi, tu nous remercieras quand nous gouvernerons ce pays de fous.

Daphné tenta sa chance ailleurs :

— Anthony, sois raisonnable. Si tu meurs ici, ta mère ne saura jamais ce qu'il t'est arrivé. Je parie qu'elle n'est pas au courant que tu es là.

Anthony déglutit avec difficulté. Il était jeune, à peine en train de muer, mais il avait soif d'aider son peuple. Ses mèches blondes mal

coiffées retombaient maladroitement sur ses yeux alors qu'il hésitait entre suivre Méniotis et écouter les conseils de Daphné. Il était déjà terrifié bien avant leur arrivée.

— Elle a peut-être raison, bredouilla Anthony.

— Très bien, s'emporta Méniotis sans lui accorder un regard. Je récolterai tous les lauriers et je ne manquerai pas de raconter de quelle façon tu t'es enfui comme un lâche.

Anthony ouvrit de grands yeux et Daphné sut qu'elle avait perdu. Un flash de lumière traversa la fenêtre en face d'eux. Méniotis sourit.

— C'est l'heure du spectacle.

Il devait être minuit, c'était l'heure du changement de poste. Pendant deux minutes, les gardes ne seraient plus que trois. Toujours trop, selon elle, mais son père n'était pas du genre à abandonner une mission deux fois.

— Tu veux prouver que t'es pas un lâche ? Vas-y.

Méniotis attrapa Anthony par le col et le poussa au milieu du couloir. Le cri d'effroi du garçon prouvait qu'il n'avait pas été mis au courant de ce plan.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? s'offusqua Daphné.

— J'agis.

Anthony tenta de retourner se cacher, mais les gardes étaient déjà à ses trousses. Il faisait très sombre et les Fées ne pouvaient pas l'attaquer sans s'être assurées qu'il ne s'agissait pas d'un membre de la famille royale ou d'un invité de marque. Anthony leva les mains au-dessus de sa tête. Par ce simple geste, les gardes comprirent qu'il n'avait rien à faire là et levèrent les mains à leur tour, prêts à lui faire payer son intrusion. C'est à ce moment que Méniotis sortit de sa cachette.

— *Endormez-vous.*

Deux Fées s'effondrèrent. La troisième posa un genou à terre, la tête vacillante. Ses mains continuaient de créer des petites tornades qu'elle tenta d'envoyer vers eux, mais Méniotis posa une main sur le front de la Fée et répéta son ordre. Cette fois-ci, elle tomba.

Méniotis lança un regard l'air de dire « Vous voyez, c'était pas si compliqué ! », mais la sueur qui perlait à son front parlait autrement. Il n'était plus tout jeune, il devait se ménager. Daphné et Eli aidèrent Anthony à se remettre sur pied, puis rattrapèrent Méniotis qui se voyait déjà accéder à la crypte comme si elle n'était pas verrouillée par un énorme cadenas. Ils n'avaient plus beaucoup de temps avant que les gardes remplaçants n'arrivent.

— Tu as fait assez de dégâts comme ça, se plaignit Daphné, maintenant arrête.

— Pas en si bon chemin.

Méniotis décrocha une épingle plantée dans son chapeau et

commença à crocheter la serrure.

Daphné ne savait plus quoi faire. Au point où ils en étaient, elle devrait peut-être le laisser faire. Au moins, toute cette histoire serait enfin réglée. Eli attrapa Méniotis par le bras.

— Méniotis, s'il vous plaît, ça va trop loin.

Celui-ci le repoussa violemment et Eli tituba quelques mètres en arrière.

— Ferme-la, toi. Personne ici est foutu de faire le travail, alors je m'en charge. T'as fait assez de courbettes devant les aristos, Daphné. Tu vois bien que ça mène nulle part.

Elle eut un pincement au cœur, mais il avait raison. Depuis l'avancée de l'Horloge de l'Apocalypse, ses chances de terminer sa mission avec pacifisme étaient devenues quasi nulles. Son père lui avait tout appris, il savait mieux qu'elle ce qu'il fallait faire. Il devait avoir raison, au fond. Il suffisait d'entrer dans la crypte, trouver la Croix de Saranor et ils seraient libres de l'oppression des Elfes à tout jamais. Sa volonté de devenir amie avec la princesse n'était due qu'à une naïveté puérile.

— Que se passe-t-il ?

Le groupe se retourna vivement pour découvrir un Prisma indifférent, un livre dans une main et une bougie dans l'autre.

— Ronal ?

— Mademoiselle Daphné, salua-t-il simplement.

Il examina le petit groupe. Daphné crut presque qu'il allait simplement continuer sa route, mais il referma son livre d'un coup sec. Son ton d'ordinaire parfaitement égal se fit un peu plus dur.

— Auriez-vous l'amabilité de m'expliquer ce qui se passe ici ?

— Je m'en occupe, déclara Méniotis.

Son père s'avança d'un pas ferme vers Ronal, peu impressionné par le fait qu'il faisait deux têtes de plus que lui. Méniotis ouvrit la bouche, mais Daphné le saisit par les épaules.

— *Endors-toi.*

Le corps de Méniotis tomba et Daphné le rattrapa de justesse. Elle se détestait. C'était une règle d'or de ne jamais utiliser sa Voix sur une autre Sirène, mais elle n'avait pas trouvé d'autre solution. Avec le temps, il était de moins en moins résistant à sa propre magie. Elle confia le corps endormi à Anthony, tremblant, incapable de quitter le géant Ronal des yeux. Finalement, Eli dut prendre la relève. Ronal considéra Méniotis avec curiosité.

— Je suppose que vous le connaissez.

— C'est mon père.

— Daphné ! protesta Eli.

— J'essaie de l'empêcher de faire une bêtise, poursuivit-elle.

Elle voulait croire que les quelques conversations qu'elle avait eues

avec Ronal n'avaient pas été vaines. Elle gardait sa plume sur elle en permanence après avoir découvert qu'elle était douce la plupart du temps, mais pouvait devenir tranchante comme une lame si elle percutait une surface avec assez de force. Elle voulait vraiment être l'amie de Ronal. Elle espérait simplement qu'il comptait lui retourner la pareille.

Ronal regarda la porte de la crypte comme s'il la voyait pour la première fois. Savait-il seulement de quoi il s'agissait ? Il contourna Daphné, puis passa sa bougie près du cadenas encore verrouillé. Daphné avait l'impression que sa tête allait exploser. Ronal avait cette fâcheuse tendance à ne pas expliquer son chemin de pensée et vous faire patienter jusqu'à la solution. Lorsque son inspection fut terminée, il tendit le livre qu'il lisait à Daphné. Elle s'en saisit et lut le titre : *Conséquences et séquelles du Siècle Écarlate par espèce, essai théorique*.

— Il n'y a pas beaucoup de Sirènes à Aphros. J'ai cru comprendre que vous étiez malmenées dans ce pays. C'est regrettable.

Daphné caressa la couverture du pouce, incapable de trouver quoi répondre.

— J'ai réfléchi, avoua Ronal. Vous êtes trop intelligente pour donner de simples cours de chant.

Daphné releva les yeux vers lui. Elle crut déceler un sourire sur son visage.

— Que cherchez-vous dans cet endroit ?

Eli la suppliait silencieusement de ne rien dire, mais elle savait qu'il s'agissait d'un test. La confiance que Ronal lui accorderait dans le futur tenait à sa réponse et elle n'avait aucun moyen de déterminer s'il préférait la vérité ou un joli mensonge. Elle admira la couverture du livre, brune et vierge de toute décoration. Il avait fait des efforts pour réussir à la comprendre.

— La Croix de Saranor, avoua-t-elle.

— Daphné !

— On veut obtenir des droits pour notre espèce. Nous sommes oppressés depuis des centaines d'années, relégués aux champs sans droit à un salaire.

Ronal fronça les sourcils et remonta ses lunettes.

— Vous n'avez aucun droit ?

— Aucun. À peine celui de vivre, mais ce n'est pas une vie que l'on nous accorde. Nous nous efforçons de survivre en espérant qu'un jour, la roue tournera en notre faveur. Nous ne pouvons même pas quitter ce pays pour trouver un avenir meilleur ailleurs. Nous serions arrêtés sur-le-champ.

— J'ai cru comprendre, grâce à ce livre.

Daphné avait les larmes aux yeux d'avoir enfin pu exprimer à voix haute tout ce qu'elle cachait depuis des semaines. Ronal croisa les

mains devant lui. Il paraissait soudain plus petit.

— Je tenais à m'excuser, mademoiselle Daphné.

— Pourquoi donc ?

— Je me suis vanté de construire un bateau pour explorer le monde. C'était indélicat de ma part.

Daphné ne put s'empêcher de rire. Il se souciait vraiment de cela ? Ronal était une tache de couleur au milieu des taches d'encre qui composaient le palais. Elle se sentait mal qu'il ne puisse pas rentrer chez lui comme il l'espérait, mais au moins, ils pouvaient discuter un peu plus longtemps.

— Je ne vous en veux pas, répondit-elle. Vous avez dit que je participerais au voyage inaugural. Je serais ravie d'en faire partie, mais ce ne sera pas possible si on ne m'autorise pas à sortir de Basse Astari.

— Devrais-je vous laisser entrer dans cette pièce, alors ?

Il était prêt à le faire. Elle le savait.

— Non. Je ne veux pas. Je voudrais simplement que vous acceptiez de garder le silence. Vous avez dit que la princesse Victoria était une charmante jeune fille et je suis d'accord. Je pense même qu'elle est bien plus que ça. À mon avis, elle sera une bonne reine. Nous pourrions obtenir des droits sans être malhonnêtes. Ou du moins, pas plus que maintenant. Veuillez excuser mon père, il est plutôt vieux jeu et il ne me trouvait pas assez efficace.

— Je dois seulement fermer les yeux, alors ?

— Si cela ne vous dérange pas.

Ronal acquiesça.

— Puis-je récupérer mon livre ? Je voudrais terminer le chapitre sur les Sirènes.

Cette fois-ci, même Eli pouffa de rire. Elle plaça le livre dans la main de Ronal et la serra.

— Merci beaucoup. Vous êtes un ami précieux, sachez-le.

— Oh ! Eh bien…

Ronal regarda autour de lui, comme si la réponse à apporter allait apparaître devant ses yeux.

— On ne m'avait jamais dit une telle chose avant. Je suis flatté.

Il fit un signe évasif du bras, déployant partiellement son aile transparente.

— Maintenant, allez-vous-en avant que les gardes n'arrivent. Je m'occupe de ceux qui sont endormis.

— Vraiment ?

— Bien sûr. Je suis capable de plus que lire des livres, mademoiselle Daphné.

Daphné lui offrit un sourire sincère, puis passa l'un des bras de son père autour de son cou pour aider Eli à le porter jusqu'à la sortie. Elle

se demandait bien ce que Ronal allait trouver comme excuse à tout ça. Ils refirent le chemin en sens inverse, suivis de près par Anthony. Juste avant de sortir, un mouvement dans un recoin attira l'attention de Daphné, mais seule l'obscurité se montra.

— Avance, pressa Eli. Ils vont bientôt arriver.

⁂

Ils firent une pause derrière les quartiers des domestiques. Méniotis dormait à poings fermés et ce serait le cas jusqu'au lendemain matin. Anthony était assis sur une pierre, les mains autour de ses bras, essayant de calmer ses tremblements à la fois liés au froid et à l'adrénaline qui redescendait. Kara ne se montra pas. Depuis son perchoir, elle avait dû comprendre que la mission était avortée et elle les attendrait au campement.

Eli prit les mains de Daphné, cherchant les bons mots.

— Je suis désolé de ne pas être passé te voir plus tôt. Ton père m'a donné une montagne de corvées pour m'en empêcher.

— Pourquoi ?

— Aucune idée. Je crois que plus les années passent, moins il m'apprécie, admit-il avec une moue triste.

Son père n'avait jamais porté Eli dans son cœur. Il trouvait qu'il l'attendrissait trop. Le comble était qu'il s'agissait précisément de ce qu'elle aimait chez Eli.

— En tout cas, on a évité un drame, ce soir. On a eu de la chance que personne ne meure ou soit blessé. Vraiment, c'est même un miracle.

— Je suis d'accord.

Un blanc s'installa entre eux et Daphné sentait qu'Eli hésitait à lui poser une question. Finalement, il cracha le morceau :

— Tu as vraiment réussi à créer des liens avec certaines personnes ici, à ce que je vois.

— Ronal ? Il était un prétendant de Victoria. Mais il n'était pas très intéressé. Il est moins superficiel que les autres, c'est agréable de lui parler.

Le regard d'Eli indiquait qu'elle allait devoir faire mieux que ça.

— Je n'étais pas sûre qu'il nous aiderait.

— Tu as pris un très gros risque.

— Mais il était nécessaire. Je suis certaine d'avoir trois alliés de choix, dans ce palais.

— Trois ?

— Victoria et Bianca aussi.

Eli se prit l'arête du nez entre deux doigts.

— Écoute, je suis ravi que ta mission se passe bien. Vraiment, ça me rassure, mais sois prudente. Les personnes de leur rang cachent

toujours des choses.

Elle doutait que Bianca, du haut de ses huit ans, la manipule d'une quelconque façon, mais elle se retint de dire quoi que ce soit à ce sujet.

— Je te promets d'être prudente.

Eli la prit dans ses bras. Contre lui, dans le calme de la nuit, une petite voix venait toujours titiller son esprit.

— Tu crois qu'on aurait dû voler la Croix ?

Eli la serra plus fort.

— Ce n'est plus le moment d'y penser.

Chapitre 29 : Horace

Il leur fallut plusieurs minutes pour trouver la sortie des égouts sans les indications d'Oren. Le moral était au plus bas. Lior s'était enfoncé deux bouts de tissus dans le nez pour ralentir le saignement tandis qu'Amosis refusait d'admettre que son menton avait viré au violet et que parler lui était douloureux. Il n'arrêtait pas de le tripoter avant de se raviser lorsqu'il avait mal.

Quand ils trouvèrent la sortie, le soleil était encore haut dans le ciel, ce qui signifiait qu'ils n'avaient pas été inconscients trop longtemps.

— Où est-ce qu'elle a bien pu passer ? râla Lior en se couvrant le front pour se camoufler du soleil.

— Aucune idée, répondit Horace, mais on doit la retrouver et vite. Qui sait ce dont elle est capable ?

— Comment on déclenche un conflit intérieur ? C'est quoi d'ailleurs, une dispute entre les habitants ? demanda Amélius.

Les trois adultes se dévisagèrent, attendant qu'un autre donne la réponse. Il y avait des milliers de façons de déclencher une dispute entre les habitants d'une même ville, mais c'était bien ce qui empêchait leur cerveau d'en trouver une sur le moment. Finalement, Horace écarta les bras.

— Peu importe. Si on la retrouve, elle ne pourra rien faire. Amosis, que ferais-tu, à sa place ?

Amosis écarquilla les yeux.

— Tu demandes ça parce que je suis un Alchimiste ?

— Évidemment. Comment ferais-tu pour mettre le bazar, si tu étais elle ?

Il ouvrit la bouche, mais seulement pour exprimer son désaccord. Il se tourna vers Lior, cherchant un peu de soutien, mais son ami hocha la tête.

— Tu ferais quoi ? insista Lior.

— Oh ! Très bien. Puisque apparemment tous les Alchimistes réfléchissent de la même façon.

— Et parce qu'elle t'admire et cherche à t'imiter à tout prix.

— Dans ce cas, elle va tout faire péter.

Lior leva les yeux au ciel.

— C'est ce que tu ferais ? demanda Horace, perplexe.

— C'est un peu ma marque de fabrique.

L'armée avait identifié les explosifs comme étant l'arme de choix d'Amosis. C'était presque comique que celui-ci le considère comme une marque de fabrique. Il n'empêche, Oren n'avait pas l'intention de tuer qui que ce soit d'elle-même, s'il avait bien compris. Elle voulait que les habitants s'en chargent eux-mêmes.

Horace fut tiré de ses pensées par Amélius qui tirait sur sa veste.

— C'est des amis à toi ?

Horace suivit son doigt du regard et faillit hurler. À quel point devait-il être malchanceux ? Amosis avait l'air de penser la même chose, vu son air renfrogné. Une escouade de Fées était arrivée en ville et interrogeait les habitants.

— Tu ne les as pas sentis ? s'étonna Amosis.

Horace grimaça en pensant à ses pouvoirs qui diminuaient.

— Non…

— Ils ne sont peut-être pas là pour nous.

— Peu importe, on doit se cacher et retrouver Oren au plus vite.

Ils décidèrent de se séparer pour fouiller la ville. Horace prit Amélius avec lui et ils longèrent des ruelles presque désertes en essayant de ne montrer aucun affolement aux quelques passants. Amélius savait rester étonnamment calme. Très vite, les Fées se trouvaient à tous les coins de rue et ils devaient faire demi-tour le plus vite possible en espérant qu'une autre ne se cachait pas dans leur dos. Horace avait su apprécier l'architecture et la façon dont les rues étaient disposées pour former des zones discrètes durant la journée, mais maintenant, il ne les voyait plus que comme un labyrinthe destiné à les faire tourner en rond. Il se demanda combien de temps il faudrait à l'un des membres de l'escouade pour se rendre compte qu'il ne faisait pas partie de leur groupe.

Horace s'apprêtait à continuer tout droit, mais Amélius bifurqua dans une ruelle qui se terminait en cul-de-sac.

— On doit continuer à bouger, le somma Horace.

— Qu'est-ce qu'elles cherchent, exactement ?

Comprenant qu'il ne ferait pas avancer le petit garçon, il se rangea à ses côtés, le camouflant de son corps comme il le pouvait.

— Tu n'as pas vu ça dans tes visions ? Je ne sais pas. Elles semblent en patrouille, tout simplement.

— Elles ont l'air vachement désorganisées, quand même.

Horace réfléchit un instant. S'il s'agissait bien d'une simple patrouille, les Fées devraient avoir un parcours tout tracé. Or, elles semblaient réellement fouiller les rues plus qu'elles ne les inspectaient. Peut-être que l'Elfe à la pipe les avait dénoncés, après tout. Si c'était le cas, leur absence dans les rues était d'autant plus suspecte.

— Tu as raison, concéda Horace. C'est bizarre. Et malgré tout ça, nous ne sommes pas tombés une seule fois sur Oren.

— Peut-être qu'elle se cache à nouveau dans les égouts.

— Elle nous aurait feintés ?

C'était possible, mais Horace n'avait pas envie d'y penser. Il se mordit la lèvre et constata que personne n'était passé près de leur ruelle depuis un moment. Il se redressa, mais Amélius eut un temps de retard qui ne lui échappa pas. Il examina le petit garçon avec attention. Sa poitrine se serra quand il constata des cernes sous ses yeux et son teint foncé devenu terne. Ce n'était pas vraiment le moment de se laisser distraire, mais Horace ne pouvait pas continuer à ignorer l'évidence plus longtemps : il devait avoir une réelle conversation avec Amélius pour lui tirer les vers du nez. Horace s'accroupit de nouveau.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Amélius avec empressement. On doit y aller.

— Amosis et Lior peuvent s'occuper des recherches cinq minutes. Je veux que tu sois honnête avec moi.

Amélius pinça les lèvres en se laissant tomber au sol.

— On a un devoir à accomplir, c'est pas le moment pour les niaiseries.

— Ce ne sont pas des mots qui devraient sortir de la bouche d'un enfant de dix ans.

— Et pourtant.

Horace n'avait pas réfléchi à la manière d'aborder le sujet, aussi se trouva-t-il un peu bête lorsqu'un silence s'installa entre eux. En plus, il n'avait jamais parlé à un enfant depuis qu'il n'en était plus un lui-même. Il se racla la gorge.

— Écoute… je comprendrais que tu ne veuilles pas raconter ton passé, je n'ai pas besoin de connaître tous les détails. Mais si tu as besoin de parler à qui que ce soit, tu peux me faire confiance. J'espère que tu en as conscience. Après tout, ce n'est pas pour ça que l'Originelle nous a menés à toi ?

— Elle ne vous a pas menés à moi pour parler sentiments. C'est juste que vous êtes censés remplir une mission importante.

— Tu veux parler de t'aider à empêcher la guerre ?

— Pas tout fait, c'est… c'est plus compliqué que ça.

Amélius serra ses jambes contre sa poitrine. Il refusait toujours de s'ouvrir à Horace, mais cette fois-ci, il était bien décidé à comprendre ce qui tracassait le garçon.

— Qu'est-ce qui est si compliqué ?

Amélius soupira.

— Je dois pas empêcher la guerre. Je dois faire en sorte que *vous* empêchiez la guerre. C'est différent.

Eux ? Horace ne voyait pas comment il pouvait être plus utile que quelqu'un d'autre, il était simplement satisfait d'aider. Il n'avait pas

prévu qu'il en soit de sa responsabilité. Lui qui pensait qu'Amélius était là pour les sauver… il avait raison, c'était plus compliqué que ça. Mais ce n'était pas pour autant que le petit garçon devait soutenir le poids du monde sur ses épaules.

— Oh… tant mieux, alors. Tu dois juste nous guider, dans ce cas, rit Horace, espérant ne pas montrer à quel point toute cette histoire lui faisait peur. Ça me rassure, en fait. Tu as des responsabilités énormes, pour ton âge, je suis content de pouvoir te soulager de certaines d'entre elles. Je sais que personne n'aime être traité comme un enfant, mais je veux que tu comprennes que c'est ce que tu es et que ce n'est pas grave. Au contraire, tu ne devrais pas être en train de courir à travers le pays pour sauver le monde. Tu peux te détendre sur cette partie, au moins. C'est à nous de le faire.

Amélius sourit légèrement, mais le cœur n'y était pas. Il cachait encore beaucoup de choses, mais Horace espérait seulement pouvoir alléger son fardeau. Il ne savait que trop bien ce que c'était de ne pas avoir le temps d'être un enfant. S'il y avait bien une chose dont il avait conscience, c'était que les enfants normaux ne se battaient pas et avaient l'occasion de jouer. Il l'avait lu dans un livre, une fois.

— Tu veux dire que je devrais tout arrêter et laisser la guerre se faire ? proposa Amélius.

— Non. Ce n'est pas…

— Je n'ai pas eu d'enfance avant ça, tu sais ? Tu crois sûrement qu'on m'a arraché à une vie paisible et insouciante pour me jeter dans un voyage dangereux, mais c'est faux. Je n'ai jamais joué ou été à l'école. Je sais pas ce que ça fait.

Amélius planta ses yeux brillants dans ceux d'Horace.

— On ne peut pas regretter ce qu'on n'a jamais eu.

Horace serra ses mains l'une contre l'autre. Étrangement, il aurait aimé voir de la douleur dans les yeux d'Amélius. À la place, il n'y avait que du vide. Amélius ne ressentait pas le même manque qu'Horace et, quelque part, c'était pour le mieux. Il n'avait plus de mots pour le convaincre. Tout ce qu'il put se résoudre à faire fut de passer un bras dans le dos du garçon pour lui montrer son soutien. Lorsque sa main toucha le tissu, Horace ne put s'empêcher de remarquer le léger relâchement des muscles du petit Drakón.

— Tu as raison. En revanche, ma proposition fonctionne toujours. Si tu as besoin de parler, à tout moment, je suis là.

Amélius baissa les yeux et acquiesça. Horace était soulagé que cela n'ait pas dégénéré. Il secoua la tête et se releva, bien décidé à trouver Oren.

Ils repartirent dans les rues de Lanim, mais au bout de plusieurs minutes, aucune Fée ne se présenta à eux, comme si la traque était terminée. Oren restait également introuvable et Horace ne voulait pas

le montrer à Amélius, mais il commençait à désespérer. Finalement, ils retournèrent à l'entrée des égouts où Amosis et Lior attendaient, tendus.

— Je suppose que vous avez eu autant de succès que nous, lança Horace.

— C'est comme si elle s'était volatilisée, râla Lior. Qui sait depuis combien de temps elle prépare son coup ? Elle connaît bien mieux la ville que nous.

Il avait retiré les morceaux de tissus, mais son nez demeurait rouge et gonflé.

— Peut-être qu'on devrait retourner à sa planque, elle a abandonné tout son matériel, elle va sûrement y retourner à un moment.

— On doit garder un œil à l'extérieur, quand même. T'en penses quoi, Amos ?

Amosis, les bras croisés, adossé au mur de pierre, avait les yeux dans le vague.

— Amos ?

— Quoi ?

Amosis sortit de sa transe et Lior soupira d'agacement quand il dut résumer leur conversation. Pour autant, Amosis avait l'air ailleurs. Lior croisa les bras à son tour, désormais inquiet.

— Qu'est-ce que t'as ? T'as pas décroché un mot depuis qu'on est revenus ici.

Amosis jeta un coup d'œil furtif à Horace.

— Je sais que si je le dis pas maintenant, tu le découvriras tout seul et ça empirerait les choses, donc je me lance. Tu te rappelles quand on était dans le village où l'école a brûlé et que… il y avait une de tes amies, là-bas.

— Malia ?

— Ouais. Je crois qu'elle est là, aujourd'hui.

Horace eut un mouvement de recul. Encore ? Malia se trouvait tout près de lui pour la deuxième fois en l'espace de quelques jours, il ne put s'empêcher d'y voir un signe.

— C'est qui, cette Malia ? s'impatienta Lior.

— Ma sœur, souffla Horace. Enfin ma meilleure amie… peu importe. Ça ne peut pas être une coïncidence.

— Tu crois que c'est ton signe de repartir parmi les Fées ?

Horace ouvrit de grands yeux. Il ne pouvait pas croire qu'Amosis en soit encore à se poser cette question.

— Non, ça n'a rien à voir, s'offusqua-t-il. Je me disais que c'était le signe qu'on devait lui demander de l'aide.

— Oh ! Attends un peu, le coupa Lior. Je suis pas sûr de tout comprendre. Là dehors, il y a quelqu'un que tu connais qui fait clairement partie de l'escouade qui cherche quelque chose, sachant

que ce quelque chose pourrait très bien être nous, et tu veux lui demander de l'aide ? Amie ou pas, je me donnerais déjà des baffes de faire confiance à une seule Fée, alors deux ?

— Elle ne sait même pas que je suis vivant. Elle ne me trahirait jamais, elle pourrait nous aider à trouver Oren. Amosis, dis-moi que tu me fais confiance.

Il regrettait d'avoir formulé cette demande. Amosis était aussi fermé que Lior, si ce n'est plus.

— Horace… quel est le pourcentage de chance pour que tu la croises deux fois en l'espace d'une semaine alors que nos déplacements étaient aléatoires ?

Horace sentit son estomac se serrer. Amosis délirait, il était seulement paranoïaque, toujours à penser que chaque nouvelle rencontre cherchait à lui nuire. Malgré tout, il ne voyait pas comment convaincre ses compagnons. Malia n'était qu'à quelques mètres, c'était trop injuste. Sa main se porta à son pendentif qu'il sortit de sous son col pour la première fois depuis trop longtemps. Il avait besoin de sentir le métal chauffé par sa peau sous ses doigts. Amosis regarda le collier sans dire un mot.

— Je sais que c'est étrange, concéda Horace, le souffle court. C'est juste que… c'est la seule personne qui ait jamais compté dans ma vie. Je refuse de croire qu'elle chercherait à me nuire, je suis certain qu'elle écoutera ce que j'ai à dire.

— Qu'est-ce qui nous fait croire que tu vas pas juste nous livrer…

Amosis leva la main pour faire taire Lior. Son regard transperça Horace et ce dernier sentit une promesse silencieuse prendre forme.

— J'ai envie de croire au destin, vraiment. Mais ne le pressons pas imprudemment. Amélius est bien placé pour le savoir.

La petite main d'Amélius se glissa dans celle d'Horace, et il dut se résigner. Il s'abstenait de donner son avis et Horace craignait que Malia n'apparaisse pas dans ses visions, ou pire, qu'elle essaie de les arrêter. Horace inspira profondément.

— Très bien. Mais je te jure que si ça arrive une troisième fois, je tente ma chance.

— Je ne te retiendrai pas, assura Amosis

Ils échangèrent un sourire, tandis que Lior levait les yeux au ciel.

Le silence soudain leur fit réaliser le brouhaha à l'extérieur. Le soleil commençait à peine à se coucher, si les habitants de Lanim faisaient la fête, c'était un peu tôt. Horace passa la tête à l'extérieur et fut surpris que les rues soient encore plus bondées que durant la journée. Des Elfes et des Drakóns étaient rassemblés en groupes et discutaient penchés en avant, comme pour partager un secret. Les sourires aux coins des lèvres colorées se voulaient discrets, mais Horace eut un frisson rien que d'imaginer le sujet de conversation.

— Ils lisent tous le journal, constata Amélius.

— Quoi ?

Il n'y avait pas fait attention, mais chaque groupe possédait au moins un journal. Certains le pointaient même avec excitation. La plupart des journaux étaient distribués dans la matinée, c'était étrange d'en discuter maintenant.

— Espèce de traître ! Comment as-tu pu faire une chose pareille ?

De l'autre côté de la rue, une grande femme aux longues oreilles pointues et aux bras musclés brandissait un journal en l'air en hurlant sur un homme aux mains levées devant son visage.

— Ce n'est pas ce que tu crois, ce ne sont que des mensonges !

— Je savais qu'il se tramait quelque chose entre vous deux, ne mens pas !

Horace se tourna vers Amosis et Lior qui avaient tout entendu.

— On doit obtenir l'un de ces journaux, décréta Amosis.

Ils n'eurent pas le temps de désigner quelqu'un, Amélius disparut et réapparut quelques instants plus tard, journal à la main. Il chassa les regards désapprobateurs des trois hommes d'un haussement d'épaules.

— Je suis le moins suspect, ici.

Il n'avait pas tort. Ils examinèrent la une, mais le gros titre annonçait seulement un scoop à la page deux. Ils ouvrirent le journal et tombèrent sur une liste à puces d'événements détaillés dans le plus grand soin. Des scandales entre Drakóns et Elfes. Tromperies, vols, détournements… il y en avait pour une vie de malhonnêteté.

Dehors, les cris devinrent plus forts, les disputes éclataient à la pelle.

Une tonne de scandales opposant Elfes et Drakóns. De quoi créer un conflit intérieur. Il y aurait des morts et des blessés, presque autant qu'après un bombardement, mais la chute serait lente.

Chapitre 30 : Daphné

Daphné fit de son mieux pour camoufler ses cernes avec du maquillage. Après la nuit qu'elle avait passée, elle était partagée entre la colère qu'elle éprouvait face à l'imprudence de son père et l'anticipation des répercussions pour l'avoir endormi contre sa volonté. Elle pouvait à peine compter sur Eli pour le raisonner. Elle avait peur que son père se défoule sur lui pour compenser son absence.

En début d'après-midi, on la fit appeler dans un petit salon. Pour la première fois depuis son arrivée trois semaines plus tôt, aucun garde ne l'escorta. C'était comme s'ils avaient oublié la menace qu'elle représentait. Au moins un qui ne la craignait pas, c'était Ronal. Elle avait réussi à obtenir sa confiance et espérait un peu le croiser, histoire de mettre les choses au clair, ou de s'assurer qu'elle n'avait pas halluciné la nuit dernière et qu'il avait bien l'intention de la couvrir.

Malheureusement, ce ne fut pas Ronal qui se présenta au détour d'un couloir. Daphné s'arrêta juste à temps pour ne pas percuter Prius. C'était bien sa veine. Elle ne comprenait pas qu'il puisse se balader en liberté sans supervision alors qu'il était présentement la plus grande menace à la couronne. Elle commença à y voir un lien avec sa propre situation et elle n'aimait pas ça.

Prius sourit de ses dents acérées. Hors de question pour lui de montrer qu'il était en mauvaise posture, aussi ses vêtements étaient toujours aussi dégoulinants de luxe. Il portait un ensemble bleu nuit aux boutons de manchettes sertis de pierres qui devaient provenir tout droit des mines Aquatilis. Il avait décoré ses longues cornes de chaînettes dorées qui s'entortillaient en de fines mailles.

— Quelle douce coïncidence, siffla-t-il. J'ai le regret de constater que nous sommes tous deux des parias dans ce palais, désormais.

Aucune note de dégoût ne passa dans sa voix, mais Daphné n'avait pas envie de rentrer dans son jeu. Si un garde passait par là, la reine n'hésiterait pas à prétendre qu'ils complotaient tous les deux. Sans un regard pour lui, elle tenta de le contourner.

— Pardonnez-moi, je suis attendue par la princesse.

Il lui bloqua le passage et elle pinça les lèvres. Le manque de sommeil ne la rendait pas aimable et elle avait envie de lui envoyer un

coup de poing bien senti pour en finir vite. Elle dut y renoncer en se rappelant la résistance surnaturelle des Drakóns.

— Je suis certain qu'elle peut patienter quelques minutes de plus. Je sais de source sûre que personne ne viendra nous déranger.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est ce qu'ils veulent. Nous laisser commettre des erreurs.

Alors il s'agissait d'un stratagème de la part de la reine pour les faire tomber tous les deux. Dommage pour elle, Daphné avait décidé d'être bien sage.

Tout à coup, elle avait presque envie que quelqu'un les surprenne, elle redoutait ce dont Prius était capable quand personne ne pouvait l'interrompre. Il dut remarquer son inquiétude, car il se mit à rire.

— Détendez-vous, très chère, je veux simplement discuter.

— Je suppose que je n'ai pas le choix.

— En effet. D'autant plus que je connais votre petit secret.

Elle releva la tête un peu trop vite pour ne pas être suspecte. Son sourire s'élargit. Prius baissa la voix et se pencha légèrement vers elle.

— Vous et votre petite famille n'étiez pas les seuls à vous balader de nuit dans les couloirs.

Daphné sentit son estomac se retourner. Elle pensait que la reine serait la pire personne qui aurait pu les surprendre, mais elle commençait à en douter.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Arrêtez donc ces enfantillages, ricana-t-il. Je suis certain que Ronal aurait des choses à en dire, lui aussi. Enfin, s'il était possible de le sortir de ses livres étranges. En tout cas, j'avais raison, évidemment. Vous voulez la Croix de Saranor. Ce que je ne comprends pas est : pourquoi y avoir renoncé ? Parce que votre cher ami Ronal vous a surpris ? Vous vouliez l'impressionner, peut-être ? Je suis désolé, mais j'ai comme l'impression que la romance est la moindre de ses priorités.

Il attendit que Daphné lui lance une pique acerbe, mais elle ne lui fit pas ce plaisir.

— Mon offre tient toujours, reprit Prius. Nous pouvons faire alliance, vous et moi. Nous voulons la même chose : le pouvoir. Vous pouvez faire passer cela pour une simple recherche de droits pour votre peuple, mais soyons honnêtes. Dès l'instant où vous posséderez la Croix, vous en profiterez pour vous venger et réduire les Elfes au même état que vous.

Daphné pouvait sentir qu'il retenait ses mots. Il ne pouvait s'empêcher de la provoquer, mais il refusait de la contrarier réellement. Tout cela parce qu'il pensait qu'elle ferait son sale boulot à sa place.

— J'ai mis fin à l'opération d'hier parce que je ne veux pas la Croix,

expliqua-t-elle lentement. Je veux libérer mon peuple avec pacifisme et ne pas m'abaisser à votre niveau.

Prius détourna la tête et se prit la bouche dans une main. Le tremblement de ses épaules enragea Daphné. Mauvaise idée pour la rallier à sa cause.

— Je suis sérieuse.

— Vous avez vraiment confiance en la princesse, pas vrai ?

Elle aurait voulu l'affirmer avec fermeté, mais les mots restèrent coincés au bord de ses lèvres. Elle faisait confiance à Victoria, oui, mais elle n'oubliait jamais que leurs camps étaient ennemis. Daphné bomba le torse et releva le menton.

— Bien sûr que je lui fais confiance.

— C'est bien idiot. Qu'elle soit sincère ou non, elle ne servira à rien avant très longtemps. La reine la méprise et je comprends pourquoi. Elle se pense intelligente, mais réellement, elle n'est pas capable d'accomplir grand-chose. Elle en vient à demander de l'aide à une Sirène, ce qui est un profond déshonneur.

— Vous faites la même chose.

— Pas publiquement. Allez, très chère. Victoria ne vous sera d'aucune aide. Vous et moi, nous pouvons obtenir la Croix.

Daphné se rappela soudain l'ombre qu'elle avait entrevue la soirée précédente. Maintenant qu'elle y pensait, la chambre de Prius se trouvait à l'opposé de la crypte. Même pour une balade nocturne, ça faisait une trotte pour se retrouver à cet endroit à ce moment précis.

— Hier soir, vous faisiez du repérage, comprit-elle.

Le sourire de Prius s'élargit.

— Et sans l'intervention de Ronal, vous auriez obtenu ce que vous vouliez. Tous les deux, nous pourrions nous emparer du reinaume et faire regretter ses mots à la reine Fiona. Vous auriez même le droit de garder vos précieuses princesses à vos côtés.

— Tout ce que j'entends, c'est que je n'ai pas besoin de votre aide pour faire tout cela. Vous l'avez dit vous-même : sans interruption, j'aurais pu obtenir la Croix. D'autant plus que Ronal était prêt à me laisser faire. Je n'ai pas besoin de vous.

La mâchoire de Prius se contracta. Daphné serra les poings, anticipant son accès de rage à venir. S'il l'étranglait à nouveau, il ne la laisserait pas en vie, cette fois-ci. Pourtant, Prius n'en fit rien. Il pencha la tête sur le côté, comme s'il trouvait en Daphné quelque chose à étudier.

— Avez-vous conscience que je pourrais vous dénoncer sur-le-champ et que vous seriez exécutée sans préavis ? dit-il calmement.

— Seulement, vous seriez obligé d'expliquer ce que vous faisiez tout près de la crypte également. Vous savez, l'endroit où sont entreposés tous les objets qui vous retiennent de porter préjudice aux Elfes.

Prius souffla du nez, mais il n'avait plus envie de rire.

— Je suppose donc que vous ne voulez pas de mon aide.

— Non merci. J'ai rendez-vous avec la princesse, maintenant. Si vous voulez bien m'excuser.

Elle le contourna et il n'essaya pas de l'arrêter, cette fois. Le cœur de Daphné battait à tout rompre, elle voulait juste s'éloigner de lui le plus vite possible.

— Je n'ai rien à voir avec les trafics, l'entendit-elle affirmer alors qu'elle était déjà loin.

Elle avait compris avec le temps qu'il n'était pas aussi sûr de lui qu'il voulait le faire croire. Trop souvent, il faisait des erreurs en se laissant emporter par ses émotions. C'était l'une de ses plus grandes faiblesses et Daphné aimait l'idée de pouvoir établir une liste. Il y avait une chance qu'il décide de la dénoncer malgré tout, mais force était de constater que Prius avait trop peur pour sa propre crédibilité pour prendre plus de risques. Tout du moins, dans l'immédiat. Elle ne doutait pas qu'il trouverait un autre moyen, plus cruel sans doute, de lui faire payer son impertinence.

⁂

Le petit salon où l'attendait Victoria était nouveau pour Daphné. Complètement différent de celui où la reine l'avait menacée la veille, il était épuré aux couleurs pastel. Aux goûts de Victoria, tout simplement.

Victoria était installée dans un fauteuil, une lettre dans la main. Ses cheveux étaient tressés sur son épaule et elle portait une robe bleue au tissu brillant. Daphné s'installa dans le fauteuil en face d'elle et ce n'est qu'à ce moment-là que Victoria releva la tête et lui sourit.

— Daphné, je suis contente que tu sois là, dit-elle en repliant la lettre précédemment scellée par un sceau vert marqué « M.E. ».

— Est-ce que tout va bien, Votre Altesse ?

— C'est plutôt moi qui devrais te poser cette question. Je suis sincèrement désolée de la façon dont ma mère t'a traitée. Je pensais qu'elle avait fini par t'accepter.

Il lui paraissait évident que la reine Fiona n'avait jamais donné le moindre signe d'un adoucissement face à Daphné, mais elle ne pouvait blâmer Victoria d'espérer.

— Ce n'est rien. Je m'y attendais, de toute manière.

Victoria posa une main sur celle de Daphné.

— Je voulais également m'excuser pour mon comportement, avoua Victoria plus bas. Je veux dire… je n'ai pas su trouver les mots pour te défendre. C'est Bianca qui a dû prendre ton parti, je ne voulais pas lui mettre tout cela sur les épaules. Mère lui en veut d'avoir répondu.

Daphné avait si peu vu la reine et Bianca interagir qu'elle se

demandait ce que ça donnait quand la princesse faisait une bourde. Vu l'expression de Victoria, elle aurait préféré prendre la punition sur elle-même. Néanmoins, ces excuses lui réchauffèrent le cœur. Elle n'en attendait pas tant.

— Je comprends tout à fait, princesse. Je sais que ça ne doit pas être facile de s'imposer face à la reine. Je dois avouer qu'elle me fait peur également.

— Elle ne me fait pas peur !

Victoria avait brusquement retiré sa main. Daphné pesta intérieurement. Il fallait toujours qu'elle dise des bêtises.

— Je suis désolée, je ne voulais pas…

Victoria se leva et resta à côté de son siège. Elle se prit l'arête du nez entre deux doigts, son autre main froissant le papier soigneusement replié.

— Ce n'est pas ta faute, soupira-t-elle. C'est la mienne. Je fais tout de travers. Je n'ai même pas réussi à prouver la culpabilité de Prius. Dire qu'il se balade en liberté dans le palais. Et maintenant, il peut même en sortir pour prouver sa bonne foi, mais je sais qu'elle est inexistante. Je montrerai son vrai visage à tout le monde !

Daphné se leva à son tour et posa deux mains prudentes sur les épaules tremblantes de la princesse.

— Vous y arriverez.

— Tu devrais rentrer chez toi, Daphné.

— Pardon ?

— Pars en douce, je sais que tu en es capable. Hier, je voulais éviter que ma mère ne te fasse exécuter, mais maintenant, tu peux t'en aller et retrouver ta famille. Je ne dis pas qu'elle ne te cherchera pas, mais si vous vous cachez pendant quelque temps, tout ira bien. Je vais te donner de l'argent pour le médecin.

Daphné n'en croyait pas ses oreilles. Elle força Victoria à la regarder et se rendit compte que ses yeux étaient rouges.

— Hors de question. Je vous remercie de vous soucier de moi, mais je n'ai pas l'intention de vous abandonner. Nous avons un mois pour arrêter les trafics et vous savez comme moi que c'est un temps que Prius utilisera pour nous mettre des bâtons dans les roues. Je ne peux pas m'en aller maintenant et vous laisser seule contre lui.

— Tu seras en grand danger si nous écoulons le temps sans résultat.

— Dans ce cas, mettons-nous au travail dès maintenant.

Victoria souffla et prit Daphné dans ses bras. Celle-ci la serra jusqu'à ce que la respiration de la princesse se soit apaisée. Daphné n'avait jamais imaginé se sentir aussi proche d'une Elfe, mais Victoria était comme elle : elle avait des responsabilités qui allaient au-delà de sa propre personne. Toutes deux tâtonnaient parfois dans leurs tentatives de bien faire et il y avait des loupés, mais elles avaient reçu assez de

preuves qu'elles étaient capables d'accomplir de grandes choses ensemble. Daphné voyait parfois la reine Fiona comme une ennemie qu'elles auraient en commun, car dans un sens, c'était le cas.

Elles passèrent le reste de la journée penchées au-dessus d'une carte à faire des hypothèses sur les prochains trajets des trafics, si seulement il devait y en avoir. Elles en avaient conclu que Prius ne pouvait pas y mettre un terme d'un seul coup, car cela prouverait sa culpabilité. Il serait étrange que tout s'arrête à l'instant où on l'accuse. L'activité devrait diminuer progressivement pendant qu'il récolterait les lauriers pour avoir arrêté un faux coupable. Victoria et Daphné devaient le prendre à son propre jeu avant.

Victoria lui montra la lettre qu'elle avait reçue de l'un de ses informateurs. D'après lui, un gros coup se préparait à Honage le lendemain.

Lorsque l'heure du souper arriva, Victoria fit monter son repas dans le petit salon et réclama une assiette pour Daphné. Daphné bâilla une heure avant minuit et Victoria décida qu'il était temps d'arrêter pour la journée.

— Nous avons bien avancé. Demain, nous irons près de Honage pour surveiller les mouvements suspects hors du village. Le problème, c'est qu'il y a deux routes à couvrir et cela devrait être un convoi plus important que d'habitude. La plupart de mes gardes sont en déplacement diplomatique pour discuter de la guerre avec leurs supérieurs. Nous n'avons pas assez de main-d'œuvre.

Daphné réfléchit un instant. Une idée germa lentement dans son esprit, bien qu'elle essayât de la repousser le plus longtemps possible. C'était peut-être la pire idée qui soit, mais elles n'avaient pas beaucoup de choix, et elle avait fait une promesse.

— Que diriez-vous si je prétendais pouvoir compenser ce manque avec une seule personne ?

Victoria sourit de toutes ses dents.

— Je te dirais de me la présenter sur-le-champ.

— J'ai besoin de contacter l'extérieur.

— Ce ne sera pas un problème, s'exclama Victoria.

Daphné lui expliqua son idée et Victoria fut encore plus enthousiaste. Pour la première fois en une semaine, Daphné avait sincèrement l'impression d'avancer.

Elle la raccompagna à sa chambre et s'arrêta devant la porte.

— Bonne nuit, Daphné.

— Bonne nuit, princesse.

Victoria ferma sa porte, le sourire aux lèvres. Daphné n'était pas moins fière. Elle avait presque le pas gai lorsqu'elle fit demi-tour. Elle s'arrêta net en voyant la personne qui se tenait face à elle, penaude. Daphné s'empressa de faire une révérence maladroite.

— Votre Majesté, salua-t-elle.

Le roi Saïn recula d'un pas, comme si elle allait l'envoûter.

— Oh… euh… bonsoir. Euh…

Daphné s'autorisa à se redresser. Cela devait être la première fois qu'elle discutait avec le roi, et maintenant qu'elle le voyait de plus près, il lui faisait de la peine. Les Elfes étaient jeunes et beaux éternellement, mais il y avait quelque chose dans l'expression du roi qui anéantissait tous ces avantages. Il avait toute autorité sur elle, mais il semblait plus terrifié qu'autre chose.

Daphné n'avait pas le droit de disposer sans son autorisation, aussi un silence gênant s'installa. Elle pouvait presque entendre l'horloge du petit salon de là où elle se trouvait.

— Votre Majesté ? lança-t-elle pour essayer de le faire bouger.

Le roi sursauta et reprit aussitôt une contenance. Il tira sur sa veste et releva le menton, mais ses tentatives étaient désespérées. Il le comprit et se ratatina à nouveau. Il fixa Daphné quelques instants, puis s'approcha d'elle en boitant. Avait-il toujours eu du mal à marcher ? Daphné ne se souvenait pas l'avoir déjà vu se déplacer sur une aussi longue distance. Elle chassa ces réflexions quand elle comprit qu'il avait quelque chose en tête et elle ne préférait pas découvrir quoi.

Daphné recula d'un pas et le roi s'arrêta à quelques centimètres de son visage. Il n'était pas beaucoup plus grand qu'elle, aussi leurs yeux se croisèrent facilement. Il était terriblement pâle, la sueur perlait à ses tempes.

— Mademoiselle… vous devriez vous en aller.

— Votre Majesté, je ne suis pas sûre de comprendre…

— Vous êtes en danger, ici.

— Je suis en danger partout, Votre Majesté.

Il ne releva pas son commentaire accusateur. Le roi lui attrapa le bras avec force. Daphné tenta de se dégager, mais il continuait de l'attirer vers lui. L'exécuterait-on si elle faisait une clé de bras au roi ?

— Vous devez partir, je vous dis. Faites-moi confiance !

— Vous me faites mal.

— Père ?

Le roi lâcha Daphné, s'éloigna d'elle et baissa la tête. Elle récupéra son bras endolori et se tourna vers Victoria qui les observait depuis l'entrée de sa chambre, les sourcils froncés.

— Que se passe-t-il ? Vous n'importunez pas Daphné, j'espère.

— Bien sûr que non, dit rapidement Saïn. Je me rendais compte que je ne la connaissais pas bien, j'ai simplement voulu discuter.

Qu'il ait peur de sa femme, Daphné pouvait le comprendre, mais de Victoria ? La princesse se tourna vers Daphné, le regard froid.

— Est-ce vrai, Daphné ?

— Oui. C'est vrai.

Daphné déglutit avec difficulté. Elle ne savait pas pourquoi elle mentait à son tour, mais le roi lui faisait de la peine. Victoria s'habilla d'un sourire doux.

— Je suis ravie que vous vous entendiez bien. Maintenant, Daphné, tu devrais aller te coucher. Nous avons une grosse journée, demain. Père ? Entrez, je vous prie. Vous avez dit vouloir me parler ?

— Oui. Bonne nuit, mademoiselle.

— Bonne nuit, Votre Majesté.

Victoria accorda un signe de main à Daphné. Elle était presque tentée de rester quelques minutes derrière la porte pour s'assurer que tout allait bien, mais le frisson qui refusait de quitter son dos lui ordonnait de s'en aller.

Chapitre 31 : Horace

Il n'y avait qu'Oren pour trouver une idée pareille afin de nuire à toute la ville d'un coup. Si ce n'était pas de son fait, c'était incompréhensible. Ils n'avaient même pas le temps de se demander comment elle avait pu obtenir toutes ces informations, ils devaient la trouver et l'empêcher d'en dire plus. Les cris continuaient à l'extérieur, ils pouvaient limiter les dégâts s'ils étaient assez rapides, mais ils ne pouvaient pas défaire ce qui était déjà fait.

Qu'elle ait réussi à publier un journal sans que celui-ci soit contrôlé était un miracle, pas une seule information ne circulait en Haute Astari sans une inspection rigoureuse avant. D'ici peu de temps, tous les exemplaires seraient confisqués.

Horace passa le doigt sur le texte et se retrouva avec de l'encre sur la peau.

— Où sont imprimés les journaux ? demanda-t-il.

— À l'office de poste, normalement, répondit Amosis. Je doute qu'elle soit encore là-bas.

— C'est le seul endroit où on peut acheter le journal passé midi, contredit Lior. Elle a dû les mettre sur les étalages et le mot s'est répandu qu'il y avait quelque chose de bizarre.

Ils se regardèrent tous avec perplexité. Ils n'avaient pas d'autre piste et décidèrent d'explorer celle-ci.

— Elle pourrait être retournée dans sa planque, aussi, rappela Amélius.

— J'y vais, décida Lior.

— Prends le gamin avec toi, lui demanda Amosis.

Lior grimaça, mais ils n'avaient pas le temps de s'inquiéter des affinités. Amélius et Lior s'enfoncèrent dans les égouts.

Amosis et Horace voulaient profiter du chaos à l'extérieur pour se faufiler jusqu'à la poste. Horace se souvenait d'être passé devant, vers l'entrée de la ville. Il passa une tête dehors, la place principale était noire de monde. La foule était séparée en deux groupes distincts : les Elfes contre les Drakóns. Ils semblaient se jauger tout en s'insultant, ce n'était qu'une question de temps avant qu'un combat n'éclate. Si cela arrivait, ce serait interminable. Les Drakóns possédaient une force supérieure aux Elfes, mais tous deux étaient extrêmement difficiles à blesser, sans parler de les tuer. Il n'y aurait qu'un excès de violence

sans queue ni tête et surtout, sans gagnant.

Une Drakón cracha au visage d'une Elfe. Elles se jetèrent l'une sur l'autre et roulèrent au sol. À ce moment-là, un groupe de Fées s'interposa et sépara les deux partis. Elles formèrent une barrière protectrice devant chaque groupe, hurlant des indications pour maintenir l'ordre, mais c'était presque impossible avec cette foule enragée. Horace les compta rapidement. Vingt-cinq. Cela signifiait qu'il ne restait que sept Fées dont ils ne connaissaient pas l'emplacement, ils pouvaient jouer sur cette probabilité pour se diriger vers l'office de poste.

Horace fit signe à Amosis. Ils gardèrent la tête assez baissée pour ne pas être suspects et longèrent les murs des rues peu fréquentées, mais personne ne leur prêtait attention. Même dans les recoins les plus reculés, des disputes éclataient, comme si les habitants de Lanim avaient toujours attendu une bonne excuse pour se balancer leurs quatre vérités. Ils ne croisèrent pas une seule Fée et arrivèrent à la poste sans encombre, mais encore fallait-il inspecter les alentours sans attirer l'attention.

— Elle est peut-être encore à l'intérieur, proposa Amosis. Si elle a réussi à entrer sans se faire remarquer, on devrait y arriver.

— J'apprécie ton optimisme, admit Horace, mais les employés doivent être en train de fouiller le bâtiment de fond en comble pour trouver la personne qui a publié le journal. On doit être doublement vigilants. Soit elle est cachée à l'intérieur, soit elle n'est pas loin.

— Si ça se trouve, on fait ça pour rien et elle est retournée dans les égouts.

— Ce sera le problème de Lior et Amélius.

Amosis grogna en observant les alentours. Il frappa la poitrine d'Horace avant de pointer une fenêtre ouverte à l'étage supérieur de l'office de poste.

— Tu crois que tu pourrais voler jusque là-haut ?

Horace examina son flux d'énergie. La dernière fois qu'il avait volé, Amosis lui avait retiré les menottes qu'il ne portait que depuis quelques heures. Voler nécessitait énormément d'énergie.

— Non, je suis trop faible.

— Et si je te retire les menottes ?

Horace écarquilla les yeux, mais il se ravisa.

— Il ne vaut mieux pas. Je ne récupérerai pas assez d'énergie à temps, je ne ressens presque plus rien, il me faudrait plusieurs heures pour retrouver toutes mes capacités.

Amosis grimaça. Finalement, il s'accroupit, les mains en coupe au niveau de ses genoux.

— Dans ce cas, je te fais la courte échelle.

— Tu plaisantes ?

— Tu vois une meilleure option ?

Horace ferma les yeux et pria pour que la pièce où il atterrirait soit vide. Il prit de l'élan, posa le pied dans les mains d'Amosis et se propulsa en l'air. Il avait fait ça en entraînement plusieurs fois, mais il ne pensait pas que cela lui serait utile un jour. Après tout, il pouvait voler. Horace se rattrapa de justesse au bord de la fenêtre, mais ses genoux heurtèrent violemment le mur et il poussa un gémissement étouffé. En poussant sur ses bras, il vit que la pièce était une remise où tous les courriers attendaient d'être envoyés. Vide. Horace se hissa non sans difficulté et entra en toute discrétion.

Amosis sauta et Horace le rattrapa à bout de bras. Il était plus lourd que ce qu'il imaginait, mais il parvint à le hisser. Ils finirent essoufflés sur le sol de la réserve, espérant que personne ne vienne les déranger. Il n'y avait aucun endroit où se cacher dans cette pièce ; si Oren était ici, elle s'était transformée en enveloppe.

Il n'y avait qu'une seule porte pour sortir de la réserve. Horace colla son oreille, mais il n'entendit aucun bruit de l'autre côté. Il entrouvrit la porte sur un couloir vide. Juste en face, un bureau, à en croire la plaque sur la porte.

Des pas lourds se rapprochèrent de leur position. Horace s'empressa de refermer et recula, cherchant désespérément un endroit où se cacher, mais c'était peine perdue. Les pas se firent plus distincts et il plaça instinctivement un bras devant Amosis. La poignée tourna lentement.

— Merde, souffla Amosis.

Il tenta de se rendre à la fenêtre, mais il fallut moins de temps au nouvel arrivant pour entrer. Un monocle surplombant un regard gris acier les examina, peu surpris. C'était bien leur veine. Ils tombaient sur le même Elfe qui les avait interrogés le matin même.

Amosis attrapa un flacon à sa ceinture, mais Horace le retint. Réflexe. On lui avait appris à protéger les Elfes. Amosis lui jeta un regard noir, et Horace s'en voulut d'autant plus quand l'homme s'adressa à eux :

— Je me doutais bien que vous étiez à l'origine de tout ce bazar.

Horace leva une main en signe d'apaisement.

— Nous n'avons rien fait, je peux vous l'assurer. Au contraire, nous sommes à la recherche du fautif.

— Bien sûr, vous êtes entrés par effraction dans l'office de poste pour trouver le coupable. Vous n'essayez pas de vous enfuir.

Horace aurait aimé qu'il n'use pas d'autant d'ironie, c'était moins amusant lorsqu'il s'agissait de l'accuser d'un méfait qu'il n'avait pas commis.

— Je savais bien que vous étiez étranges. À l'aide !

L'homme continua de hurler au secours avec mollesse et Horace

était plus agacé par son manque de conviction qu'il n'était paniqué. Il se retourna et ouvrit la fenêtre.

— Enfin, tu te réveilles, pesta Amosis.

— Garde tes remarques pour plus tard.

Un bruit de course indiquait l'arrivée imminente d'un soldat. Horace n'avait aucune envie de tomber nez à nez avec une Fée, il ne pouvait pas retourner dans l'armée maintenant. Il poussa Amosis vers la fenêtre.

— Vas-y !

— Je ne crois pas, non !

Amosis avait hésité. Pendant une demi-seconde, il avait regardé Horace comme s'il était fou et cela avait suffi à l'homme pour lui attraper le bras. Le temps de le faire lâcher, une Fée débarqua dans la réserve.

— Nature de la dé…

La soldate s'interrompit. Horace sentit le sol s'effondrer sous ses pieds. Cette fois, c'était trop. Il ne pouvait pas détourner les yeux, elle risquait de disparaître de nouveau, s'il s'y risquait. La soldate pâlit à vue d'œil.

— Horace ?

— Malia…

Chapitre 32 : Daphné

Eli attendait Daphné et Victoria à l'emplacement prévu, juste à l'extérieur de l'enceinte du palais. Il avait les bras croisés, Daphné connaissait bien cette expression, il n'était pas tout à fait convaincu du plan.

La veille, elle lui avait détaillé ce que Victoria pensait sur eux. Elle avait dit une majorité de vérités, à vrai dire. Ils étaient en couple depuis longtemps et Eli la soutenait dans son nouveau travail, car elle faisait ça pour soigner sa mère. Daphné était soulagée qu'il se montre. Il aurait pu décider que c'était trop dangereux pour la mission de se montrer, ou bien Méniotis aurait pu le surprendre et le retenir. Mais Daphné savait qu'Eli ne manquerait pas une occasion de lui venir en aide.

Victoria fit signe aux deux gardes qui les accompagnaient de rester en retrait, ce qui ne les enchantait pas. Une Sirène leur causait des maux de tête, alors deux ? Victoria afficha son plus beau sourire et tendit la main.

— Eli ! Ravie de te rencontrer. Daphné est discrète sur sa vie privée, mais je suis heureuse d'apprendre qu'elle a quelqu'un d'aussi charmant à ses côtés. Ça doit être frustrant de ne plus autant vous voir depuis qu'elle travaille au palais, mais j'ai cru comprendre que c'était pour la bonne cause. J'espère que votre mère se remettra vite.

Eli jeta un coup d'œil à Daphné, l'air de dire « Sérieusement ? », mais elle lui fit un signe de tête et il se résolut à serrer la main de la princesse. Pas une révérence, mais Victoria n'en tint pas rigueur.

— Le plaisir est partagé, princesse. Je vous remercie de votre prévenance et… euh… oui, merci.

Victoria pouffa de rire.

— Vous n'avez pas à être aussi embarrassé. Je ne suis pas aveugle, je ne m'attends pas à ce que les Sirènes m'apprécient. Je ne vous demande pas de faire des courbettes devant moi. J'espère néanmoins que notre escapade du jour saura nous rapprocher.

Le sourcil droit d'Eli tressauta. Il ne s'était pas attendu à ce qu'elle soit si compréhensive, Daphné savait bien qu'il avait eu du mal à la croire sur ce point. Victoria frappa dans ses mains.

— Bon, nous devrions nous mettre en route. Daphné t'a expliqué la situation, pas vrai ? Si tu es aussi talentueux qu'elle pour improviser,

nous en serions fortement avantagés. J'ai un cheval pour toi. Allons-y.

Le trajet jusqu'à Honage dura deux bonnes heures et, durant tout ce temps, Daphné ne pouvait s'empêcher d'imaginer les pires scénarios pour cette opération. Elle voulait parler à Eli, le remercier de la suivre dans l'inconnu, mais chaque fois qu'elle lui jetait un œil, il gardait les yeux rivés sur la route. C'était surtout parce qu'il n'était pas très confiant à cheval et avait besoin de se concentrer.

Honage était l'un des rares villages qu'occupaient les Elfes, ceux-ci vivaient habituellement en ville. Certains prétendaient préférer le calme de la campagne en petit comité. Comme sur la carte, il y avait deux routes séparées d'une centaine de mètres, partant vers le sud. Cela faisait une grande distance à couvrir et ils n'étaient que cinq.

Victoria épousseta sa robe après être descendue de son cheval et rassembla le petit groupe.

— Bien, ils pourraient passer à tout moment, alors nous serons probablement ici pour longtemps. Nous allons effectuer des rondes durant la journée. Des questions ?

— On est bien sûrs qu'il va se passer quelque chose ? demanda Eli. Je veux dire, êtes-vous sûre que votre informateur est fiable, au moins ?

— Cela fait longtemps que nous travaillons ensemble, j'ai toute confiance en lui. Nous ne devrions pas attendre plus de deux jours, nous avons assez de vivres. J'espère que Daphné n'a pas oublié de vous prévenir d'apporter des vêtements de rechange ?

Eli serra la mâchoire et Victoria prit cela comme une réponse.

— Bien sûr, l'avantage d'avoir deux Sirènes avec nous assure encore plus la réussite de cette opération. L'inconvénient est que vous n'allez pas beaucoup vous voir. Vous devrez chacun garder une route. Ce n'est pas un problème, j'espère ?

— Ça fait partie du travail, concéda Daphné.

Victoria sourit et ils se mirent en place. Daphné allait rester sur la route sud-sud, tandis qu'Eli prenait la route sud-est. Victoria avait décidé de passer les deux premières heures avec Eli, prétendant vouloir apprendre à le connaître. Daphné ne savait pas si elle devait être ravie ou terrifiée à l'idée qu'il fasse une erreur. Elle secoua la tête, Eli n'était pas un amateur, il savait très bien mentir. Juste avant de partir avec la princesse, il lui lança un regard lourd.

Daphné ne pouvait s'accrocher qu'à l'espoir que Victoria et lui discuteraient et qu'une étincelle de confiance naîtrait entre eux. Le garde qui allait rester avec elle, une DendroFée, la poussa sèchement vers leur planque.

Les deux premières heures furent calmes. Daphné en oubliait presque d'observer et se plongeait dans ses réflexions, puis se rappelait qu'elle devait rester concentrée. Victoria finit par la rejoindre, mais

son silence était assourdissant. Elle craqua la première :

— Alors ? Vous… vous avez parlé ?

— Un petit peu.

Victoria ne développa pas et Daphné mourait d'envie de lui faire cracher le morceau en la secouant violemment, mais elle doutait que ce soit très bien reçu par le soldat à leurs côtés. Elle se rendit compte que Victoria était en train de sourire.

— Vous vous moquez de moi ?

— Excuse-moi, rit-elle enfin. Je voulais t'embêter. Il a eu du mal à s'ouvrir au début, mais nous avons finalement trouvé un sujet sur lequel nous étions tous les deux d'accord.

— Lequel ?

— Toi.

Daphné sentit le rouge lui monter aux joues. Elle bégaya et décida finalement qu'il valait mieux garder la bouche fermée, ce qui ne fit qu'amplifier l'hilarité de Victoria.

— Vous êtes trop mignons, tous les deux. J'espère que je pourrai avoir la même chose, un jour.

— Je suis certaine que cela arrivera. En tout cas, je vous le souhaite.

Victoria soupira.

— Je n'avais pas pensé à mes fiançailles depuis un moment. Je suis contente d'en avoir été détournée. Mince, je ne devrais pas dire ça. C'est quand même la perspective de la guerre qui y a mis fin.

— Vous n'avez pas à vous en vouloir. Je ne serais pas plus ravie que vous si j'étais promise à quelqu'un que je n'aime pas sincèrement.

Victoria prit la main de Daphné.

— Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter une amie comme toi ?

— Peut-être que les Constellations l'ont décidé ainsi ?

— Elles ont fait un très bon choix, dans ce cas.

Daphné sentit sa poitrine s'alléger. Elle aimait l'idée de pouvoir mettre un peu sa mission de côté et profiter d'une sincère amitié, de temps en temps. Finalement, elles passèrent les heures de ronde à discuter en regardant parfois la route pour s'assurer qu'il n'y avait pas de mouvement. À un moment donné, elles faillirent s'en prendre à une simple carriole qui faisait la route sans arrière-pensée, ou du moins, qui ne transportait pas d'enfants innocents. Elles parvinrent à se camoufler juste à temps, mais c'était bien la première fois qu'elles croisaient une carriole classique en attendant la bonne. Probablement parce qu'elles n'avaient jamais attendu aussi près d'un village.

Néanmoins, Daphné ne put s'empêcher de graver l'apparence de la carriole dans sa mémoire, juste au cas où. Le conducteur était un Elfe assez jeune, il portait un blason en forme de Drakón rouge sur la poitrine. Daphné en avait déjà croisé auparavant, mais elle n'avait jamais relevé la singularité de ce symbole porté par une autre espèce.

⁂

Ce n'est qu'en fin d'après-midi, quand le soleil déclinait et plongeait la plaine dans une douce lumière orangée, qu'un mouvement sur la route les attira. Elles n'avaient pas vu la carriole sortir du village, mais à moins de deux cents mètres d'elles, elles se rendirent compte qu'il s'agissait du convoi tant attendu.

Le garde se saisit d'un petit miroir dans sa poche de veste et envoya un signal lumineux du côté d'Eli et l'autre Fée. Ils allaient devoir se déplacer sans se faire remarquer, ce qui signifiait contourner la plaine. Il leur faudrait plusieurs minutes pour cela, Daphné en aurait déjà fini d'ici là. Elle observait six Fées conduisant le véhicule deux fois plus gros que d'habitude. Elle pouvait tenter sa chance seule le temps qu'il arrive.

— On joue la carte du faux sang, Votre Altesse ?

Victoria secoua la tête, analysant la carriole les sourcils froncés.

— Non, je crois que nous devrions attendre Eli.

— Comment ? Ils seront déjà loin quand il arrivera, on devrait au moins les ralentir un peu.

— Regarde bien, Daphné, tu ne trouves pas ça étrange ?

Daphné se concentra. À part la taille et le nombre de Fées, elle ne voyait rien de bizarre.

— Je ne sais pas.

— On ne peut pas être sûres qu'un Drakón ne se cache pas à l'intérieur. Prius aurait pu organiser tout ça. Il vaut mieux être en effectif complet, attendons Eli. Nous allons nous déplacer au même rythme que la carriole pour ne pas la perdre de vue.

Celle-ci se trouvait désormais presque à leur hauteur. Eli avait intérêt à se dépêcher s'ils ne voulaient pas rater leur chance. Daphné songea que le garde devrait faire quelque chose pour ralentir discrètement leur avancée, des lianes dans le sol, par exemple, mais il n'esquissait aucun signe d'attaque.

Ils suivirent la carriole qui pénétra dans un petit bois peu fourni. Ils devaient agir avant qu'elle n'en sorte, car la forêt était le meilleur terrain pour une attaque-surprise. Daphné avait passé des heures à entraîner sa discrétion. Pas une brindille ne craqua sous ses pieds et elle pouvait clairement entendre les sabots des chevaux sur le sol, les roues qui frottaient la terre et les quelques oiseaux venant perturber ce silence solennel. Le bois se terminerait bientôt sur un arbre peu robuste. Victoria n'avait pas l'air inquiète, mais même le garde proposa de passer à l'action sans obtenir la moindre réaction.

Combien d'enfants cette carriole transportait-elle pour avoir besoin d'être aussi grande ? Daphné n'eut pas à attendre longtemps la réponse. Le véhicule dépassa à peine le dernier arbre qu'un hurlement

guerrier brisa le silence. Aussitôt, six Fées en uniforme militaire se jetèrent sur le véhicule, neutralisèrent les conducteurs sans effort grâce à l'effet de surprise sans se soucier d'exterminer des membres de leur propre espèce, puis ouvrirent l'arrière du véhicule pour dévoiler au moins cinquante enfants et adolescents terrorisés.

Daphné ne remarqua que sa bouche était ouverte que quand sa gorge se fit sèche. Figée sur place par ce spectacle inattendu, au même titre que Victoria et le garde. Ça s'était fini si rapidement, Daphné peinait à croire que les Fées qui conduisaient la carriole étaient même formées au combat.

Victoria se redressa, poings serrés.

— Mais qu'est-ce que…

Elle prit la direction de la carriole avant que quiconque puisse l'en empêcher. Daphné était sur le point de se remettre à bouger, mais on la retint par le bras et elle se rendit compte qu'Eli et l'autre garde étaient arrivés. Il secouait la tête pour la prévenir de ne pas faire un pas de plus. Elle comprit alors pourquoi. Prius sortit du bois, élégamment habillé, un sourire narquois sur le visage.

— Prince Prius, lança Victoria, plus comme un juron que comme une salutation. Puis-je savoir ce que tout ceci signifie ?

Prius ouvrit les bras et désigna l'ensemble de la scène.

— N'est-ce pas évident ? Je remplis ma part du marché, Votre Altesse. J'arrête les trafics et cherche le véritable coupable. Mais ce serait plutôt à moi de vous poser cette question. Je pensais que vous me laisseriez me charger de tout cela, désormais.

— Je ne vous ferai jamais confiance pour ça. Je sais que vous mentez à ma mère et elle le sait aussi, j'en suis sûre.

— Peu importe ce que vous pensez, un marché est un marché. Si je trouve le coupable, je suis innocenté. Et j'ai bien l'intention de le trouver.

Daphné pouvait sentir la colère dans sa voix légèrement tremblante. Elle s'empressa de rejoindre Victoria malgré les protestations d'Eli, et Prius la détailla de la tête aux pieds.

— J'avais oublié que vous ne vous déplaciez jamais sans votre petit chien. Salutations, très chère.

Daphné se contenta de le toiser, ce qu'il balaya d'un revers de la main. Les Fées qui l'accompagnaient faisaient sortir les enfants. Il paraissait bien désintéressé de leur sort, plus occupé à rire de la colère de Victoria. Un craquement attira leur attention. Prius remarqua enfin Eli et perdit son sourire. Il leva une main comme s'il s'apprêtait à donner un ordre.

— Arrêtez, s'écria Daphné, il est avec nous.

— Comme c'est intéressant, ricana Prius. Une deuxième petite Sirène. Vous savez vraiment vous entourer, princesse.

— Je n'ai pas besoin des conseils d'un kidnappeur.

Le coin de la lèvre de Prius s'étira sans joie. Eli rejoignit Daphné, mais il était incapable de détacher les yeux du prince. Elle espérait qu'il comprendrait qu'il ne pouvait pas se permettre d'être aussi impertinent qu'avec Victoria.

Prius haussa les épaules.

— Princesse, puisque vous vous souciez sincèrement du sort de ces enfants, je vous les confie avec plaisir. Mais si vous m'y autorisez, j'aimerais garder ces six traîtresses de Fées sous la main pour les interroger.

Victoria croisa les bras.

— Rentrez au palais avec mes gardes. Ils vous tiendront à l'œil. Vous pouvez les accompagner pour ramener les enfants si vous le souhaitez, mais le moindre mouvement brusque vous anéantira.

— Vous êtes trop généreuse, princesse.

— Ne me faites pas changer d'avis.

— Sous aucun prétexte.

La Fée aux côtés de Victoria se pencha à son oreille.

— Nous ne pouvons pas vous laisser seule avec deux Sirènes, Votre Altesse.

— Je m'en sortirai. Laissez-nous.

— Mais la reine…

— Je me fiche de ce que pense la reine !

La Fée ferma la bouche et obéit aux ordres. Daphné était d'accord, ce n'était pas très prudent de laisser Prius avec les enfants. Victoria était déjà sur le point d'exploser, elle ne trouvait pas de moyen de lui en parler sans attiser sa rage.

Victoria, Eli et Daphné regardèrent le véhicule s'éloigner en direction d'Honage. Daphné ne pouvait s'empêcher de penser que c'était une mauvaise idée, Prius n'était pas digne de confiance.

Victoria partit sans se retourner vers leurs chevaux attachés dans la forêt. Daphné allait la suivre, mais Eli la retint.

— Daphné, il faut qu'on parle.

Elle n'aimait pas ça. Elle avait assez à gérer avec la colère de Victoria et la bêtise de Prius.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je trouve que tout ça est bizarre. Quand je lui ai parlé, ce matin, elle ne faisait que parler de toi. On aurait dit une gamine qui partage des secrets avec ses amis. Elle n'avait pas l'air très sérieuse. Et même maintenant, s'il est vraiment si dangereux, elle n'aurait pas dû le laisser s'en aller comme ça.

— Je crois que tu cherches trop loin. Elle me considère comme son amie et voulait apprendre à te connaître. Et pour Prius…

Elle chercha une explication rationnelle. Rien. Face à son silence, Eli

se massa la nuque.

— Et la reine ? Elle doit bien avoir un peu plus de jugeote, non ? Elle devrait pas le laisser en liberté.

— C'est le prince héritier de Haute Astari, elle ne peut pas juste l'envoyer en prison, ça aurait des conséquences dramatiques sur les relations entre les deux pays.

L'air commençait à lui manquer.

— Je le conçois, admit Eli. Mais merde, Daphné. Qu'elle soit gentille ou pas, une Elfe qui considère une Sirène comme son égale, ça n'a pas de sens.

Sa gorge se serra brusquement, elle était incapable de répondre.

— Admettons qu'elle te considère vraiment comme son amie. Elle ne sera pas reine de notre vivant, ça n'y change rien. Je commence à me dire qu'on aurait dû voler la Croix de Saranor, l'autre soir. Ça devient hors de contrôle. Daphné, ça va ? T'es toute pâle.

Son estomac se tordit et Daphné régurgita son dernier repas sur le sol. Sa tête lui faisait terriblement mal, comme si on lui frappait les tympans avec un marteau. Elle sentit Eli lui caresser le dos et se rendit compte que ses oreilles sifflaient quand elle vit les lèvres de ce dernier bouger sans entendre le moindre mot sortir de sa bouche.

Eli l'aida à s'asseoir dans l'herbe et la nausée passa au bout de quelques minutes d'intense respiration. Le sifflement s'atténua et elle entendit enfin Eli qui lui parlait.

— Qu'est-ce que c'était ? T'es malade ?

— J'en sais rien, bafouilla-t-elle, la bouche pâteuse. J'ai dû… j'ai dû manger un truc qui n'est pas passé.

Ses nausées devenaient de plus en plus fortes, ces derniers jours. Elle ne voulait pas formuler sa pensée à voix haute, elle avait honte après tout ce qui venait de se passer, mais elle savait très bien qu'elles n'arrivaient pas à des moments aléatoires. C'était toujours dans les mêmes circonstances.

Ça n'arrangeait rien à l'inquiétude d'Eli. Elle avait bien entendu ce qu'il avait dit, quelques minutes plus tôt, et elle ne pouvait rien faire pour le rassurer.

— Eli… cette mission était dangereuse avant même qu'elle ne commence. Je ne suis pas idiote, je reste sur mes gardes avec Victoria. Mais il faut que tu me fasses confiance. Le conflit entre la Haute et la Basse Astari pourrait être une bonne occasion de prouver la valeur des Sirènes à la reine.

Eli se mordit la lèvre, les yeux brillants. Daphné le prit dans ses bras et le serra contre son cœur.

— Victoria et moi allons prouver la culpabilité de Prius. La reine me sera redevable.

— Si tu as le moindre doute, viens au camp. Enfuis-toi. Je préfère

attendre quelques années de plus pour obtenir des droits que te perdre pour de bon.

C'était au tour de Daphné de retenir ses larmes. Elle n'avait plus envie de le lâcher. Si seulement le monde pouvait brûler pour leur laisser ce moment de paix. Mais non, elle devait s'en aller.

Eli lui embrassa les mains, puis s'engagea sur la route, à pied. Il prétendait ne pas vouloir revoir Victoria pour le moment, ce qu'elle pouvait comprendre.

Daphné rejoignit la princesse d'un pas chancelant, la nausée encore présente dans sa gorge.

Chapitre 33 : Horace

La pièce était figée dans le temps, personne n'osait dire mot, comme si le charme allait se rompre. Horace sentit ses yeux le piquer, mais il savait que ce n'était pas le moment de pleurer. Elle était en face de lui, en chair et en os.

— Débarrassez-vous de ces voyous, tonna l'Elfe.

Horace reprit ses esprits, contrairement à Malia qui continuait de le fixer bêtement. Du coin de l'œil, il vit qu'Amosis était toujours présent. Horace était sûr d'avoir une chance de raisonner Malia. Il demanda une approbation silencieuse de la part de son compagnon.

— C'est toi qui vois, dit-il d'un ton doux.

Il n'en fallut pas plus à Horace et il tendit une main vers sa sœur.

— Je t'en prie, Malia, j'ai besoin de ton aide. Je peux tout t'expliquer.

Les narines de Malia s'ouvraient et se fermaient rapidement. Elle réfléchissait. Elle fit un pas en arrière, puis un autre. Non… Horace ne pouvait pas la perdre à nouveau.

— Qu'est-ce que vous attendez ? Dépêchez-vous de les arrêter.

— S'il te plaît, ne fais pas ça, supplia Horace en s'avançant prudemment. On cherche la personne qui a publié le journal, on veut aider.

Malia se trouvait désormais dans le couloir. Elle ouvrit doucement la bouche et Horace se prépara à sauter par la fenêtre avant que les soldats ne rappliquent.

— Malia au rapport, hurla-t-elle. J'explore une piste à l'extérieur du bâtiment. De retour avant minuit.

Personne ne lui répondit, mais l'information était passée, Horace le savait. Il sentit sa poitrine s'alléger quand elle claqua la porte derrière elle, plaqua sa main sur le nez de l'Elfe incrédule et le fit s'endormir grâce à des spores soporifiques. Si elle avait bien dosé, il se réveillerait dans quelques heures sans se souvenir des dernières minutes.

Malia se jeta dans les bras d'Horace et ils se serrèrent de toutes leurs forces, de peur que l'autre ne s'échappe à nouveau. Horace huma son parfum boisé qui lui avait tant manqué. Il était à deux doigts d'éclater en sanglots.

— Je croyais que tu étais mort, souffla-t-elle, tremblotante.

— Il faut croire que mon service n'était pas terminé.

Elle s'éloigna sans le lâcher.

— On devrait parler de tout ça dans un endroit plus sûr. Et tu pourras en profiter pour me présenter tes nouveaux amis.

⁂

— Tu te moques de moi ?

Horace ne s'attendait pas à ce qu'elle prenne bien l'identité d'Amosis, mais il se dit qu'il n'aurait peut-être pas dû commencer par ça. Ils étaient retournés dans le repaire d'Oren, toujours vide, et Malia s'était aussitôt mise à l'inspecter, ravie de trouver des indices sur la personne que son escouade recherchait. Néanmoins, elle s'était complètement désintéressée lorsque Horace avait commencé à raconter son histoire.

Elle faisait les cent pas en se rongeant les ongles.

— On devrait pas lui en dire autant, elle va tout rapporter aux autres, se plaignit Lior.

— Laisse, dit Amosis, le front crispé.

Amélius était dans un coin, comme s'il essayait de s'éloigner de l'orage à venir. Sage décision.

Avant qu'Horace puisse réagir, Malia leva le poing pour frapper Amosis, mais elle s'arrêta à quelques centimètres de sa mâchoire. Son bras tremblait, autant que ses lèvres. Ils se toisèrent intensément, un échange silencieux se formant entre eux. Elle baissa le poing et Horace ne comprit pas pourquoi elle abandonna l'idée de le frapper. En revanche, elle l'attrapa par les bords de sa cape et le secoua comme une poupée, les yeux exorbités. Personne ne l'en empêcha.

— Petite merde, cracha-t-elle. La seule raison pour laquelle je ne te tue pas est parce que Horace ne l'a pas fait et que je veux savoir pourquoi. Tu as bien compris ?

Amosis acquiesça, les poings serrés. Malia le repoussa et il tomba à genoux, remettant sa cape en ordre. Malia se tourna vers Horace. Il se détestait en cet instant. La douleur et la colère dans les yeux de sa meilleure amie ne faisaient pas partie de ses rêveries sur leurs retrouvailles.

— J'espère que tu as une bonne explication. Pourquoi tu collabores avec ce meurtrier ?

Horace lui raconta toute l'histoire depuis leur séparation. Il s'embrouillait sans cesse dans ses mots et revenait sur des détails qu'il avait oubliés. Il voulait qu'elle comprenne chacune de ses décisions, il en deviendrait fou si ce n'était pas le cas. Malia écouta sagement, les bras croisés et les sourcils froncés. Elle ne donna même pas signe de protestation lorsque Horace expliqua qu'Amosis ne détruisait pas les orphelinats. En revanche, il se garda de dire que c'était probablement l'œuvre de l'armée. C'était le meilleur moyen de raviver sa colère.

Finalement, il expliqua qui était Amélius et elle sortit de son mutisme :

— L'Originelle ? C'est impossible, elle ne se manifeste jamais.

— Presque jamais. Il nous l'a prouvé plusieurs fois. Il a prédit le mouvement de l'Horloge de l'Apocalypse plusieurs heures avant que ça n'arrive.

— Il a prédit le conflit opposant la Haute et la Basse Astari ?

Horace se crispa.

— À vrai dire, on ne sait même pas qu'elle est la source du conflit.

— Apparemment, les Drakóns feraient du trafic infantile d'Elfes pour les ramener en Haute Astari et la princesse Victoria pense que c'est le prince Prius qui a tout manigancé.

Horace resta sans voix. Elle avait énoncé ces faits avec tant de calme, c'était pourtant une accusation terrible. Pas étonnant que les Elfes et les Drakóns à travers les deux pays soient sur les nerfs.

Malia s'accroupit devant Amélius, soudainement fascinée.

— Bref, dis-moi. C'est vrai tout ça ? L'Originelle t'envoie des visions ?

Amélius acquiesça.

— Et tu penses que c'est une bonne idée que toutes ces personnes collaborent ?

— C'est ce que l'Originelle me dit.

Malia réfléchit un instant, puis se redressa. Horace connaissait bien ce regard. Elle n'était pas totalement convaincue. Malia se mit doucement à rire.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— C'est de la folie de croire un enfant. Même Félix n'aurait pas fait une chose pareille.

Le sang d'Horace se glaça dans ses veines.

— Quoi ?

Les yeux de Malia étaient aussi sombres que les marécages.

— Même lui, avec sa bêtise, ne serait pas tombé aussi bas. Il n'aurait jamais cru à des mensonges pareils et collaboré avec l'ennemi. Tu n'imagines pas à quel point je suis déçue.

— Déçue ? Tu es déçue ? s'emporta Horace. Tu te moques de moi ? Tu crois qu'il ne me le répète pas assez, lui aussi ? J'en peux plus qu'on me répète la même chose à longueur de journée !

— De quoi tu parles ?

— Félix ! Je sais très bien qu'il n'aurait jamais fait la même chose, il me le répète tous les jours. Je l'entends, Malia ! Au début, j'avais l'impression de devenir fou : depuis qu'il est mort, il me hante. Il me dit bien à quel point je suis une honte. Je l'entends toujours, en ce moment même, en train de m'insulter comme il l'a toujours fait. Mais je ne l'écoute plus, Malia. Je ne l'écoute plus et tu sais pourquoi ?

Malia resta interdite. Horace avait l'impression que sa tête allait exploser.

— Parce qu'il est mort ! Il est mort, Malia ! Il a explosé sous mes yeux. Je me souviens encore du goût de son sang dans ma bouche. Et as-tu la moindre idée de ce qu'il faisait quand il est mort ?

Nouveau silence.

— Il fuyait. Il était au milieu des ruines et il fuyait parce qu'il a vu le sort qu'ont subi les autres. Et il a eu raison de fuir, c'est ce que je disais depuis le début. On n'aurait jamais dû se trouver dans ce foutu village.

— Tu t'éloignes du sujet, souffla Malia, sans conviction.

— Oh que non, c'est tout à fait le sujet. On aurait dû interrompre l'opération à l'instant même où on a compris que le village était vide. J'ai dit à Sen d'arrêter. Je t'ai suppliée de battre en retraite, mais vous ne m'avez pas écouté. Et Félix, le grand Félix, qui m'a traité de lâche, parce que c'est tout ce qu'il sait faire.

— Nous avions une mission à accomplir pour protéger la population. Nous devions…

— Mais il n'y avait personne à protéger, le village était vide. On était prêts à se sacrifier pour un village déserté depuis longtemps. On nous a appris à mourir sans poser de questions, et c'est vrai, on n'en a jamais posé une seule ! Trente personnes sont mortes, ce jour-là. Alors, dis-moi, Malia. S'ils se tenaient tous devant toi en ce moment, serais-tu capable de les regarder dans les yeux et de leur dire qu'ils ne sont pas morts en vain ? Que leur sacrifice avait un sens ? As-tu obtenu quoi que ce soit de leur mort ?

Horace était à bout de souffle. Il ne se trouvait qu'à quelques centimètres de Malia, qui éclata en sanglots.

— Je n'écoute plus Félix, conclut-il, parce qu'il est mort en suivant bêtement les ordres. Je veux rester en vie en prenant mes propres décisions.

Horace sortit en trombe et claqua la porte derrière lui. Les galeries des égouts sifflaient au passage de l'air, mais il s'en fichait. Il se mit à faire les cent pas, essayant de calmer sa respiration, et finit inévitablement par pleurer à son tour.

La voix de Félix ne vint pas le déranger, cette fois-ci. Il espérait lui avoir fait peur. Il était seul avec sa culpabilité. Pour autant, il pensait ce qu'il avait dit. Il n'avait jamais réalisé à quel point il se sentait libre depuis qu'il collaborait avec Amosis, dont les menottes autour de ses poignets ne manquaient pas de lui rappeler l'ironie. Il avait *choisi* de le suivre.

Horace se laissa glisser le long du mur de pierre et ramena ses jambes contre sa poitrine. Il ferma les yeux un instant. La porte s'ouvrit dans un grincement, puis se referma. Quelqu'un s'assit à côté

de lui.

— Ça va aller ? demanda Amosis.

Horace pinça les lèvres.

— Pardon, question bête.

— J'ai été trop dur.

Il ouvrit les yeux comme Amosis ne lui répondait pas. Sa mâchoire avait enflé et il faisait de gros efforts pour articuler, mais la douleur le faisait toujours grimacer.

— Je pourrais te soigner, dit Horace. Avec de la sève et du tissu, je peux faire un cataplasme, mais j'ai besoin de mes pouvoirs.

— J'en ai pas encore parlé à Lior, mais… j'en sais rien.

Vu la grimace qu'il faisait, il allait y remédier très rapidement. Le silence qui s'installa entre eux n'était pas gênant. Cela faisait longtemps que ça ne l'était plus. Ils s'étaient habitués à la présence de l'autre et avaient accepté qu'ils avaient le droit de l'apprécier. Horace se rendit compte que c'était l'une des raisons pour lesquelles Malia était en colère.

— Comment elle va ?

— Elle est dans le même état que toi. Même si je pense qu'elle pleure encore.

— Elle doit penser que je rejette la faute sur elle, mais c'est faux. C'est juste que… j'ai vu ton piège. Je l'avais vu bien avant qu'on se mette en danger. Nous n'étions pas encore dans le village.

— Mais ils t'ont tous ignoré.

Horace soupira. Amosis se racla la gorge et se redressa.

— Tu sais, plus tu me parles de l'armée, plus je trouve ça pourri.

Horace ne put s'empêcher de rire. Ce n'était pas le genre de chose qu'il aurait osé dire à voix haute dans le passé, mais c'était vrai. Du moins, lorsqu'on n'était pas très puissant comme lui. Pour les autres, ça ne devait pas être si mal.

— Il y avait de bons côtés, accorda Horace. On s'est fait notre propre famille. Elle avait des défauts, mais c'est normal. La mienne était juste un peu plus petite que celle des autres membres de mon escouade.

Il se rendit compte que cette affirmation était très triste et se mit à rougir. Il ne cessait de se montrer misérable face à Amosis. Arriverait un moment où celui-ci déciderait que Félix et tous les autres avaient raison à son sujet.

— Qui sont les membres de ta famille ? demanda Amosis.

Horace saisit son pendentif, et encore une fois, Amosis l'observa avec attention.

— Malia, évidemment. C'est comme une sœur qui sait toujours quoi faire. Et je dirais que Parsé est comme mon père. Il était le père de tout le monde.

— C'est qui ?

— Notre sergent instructeur. C'est lui qui nous a élevés. Il nous a tout appris. Il a l'air de se plaire à l'idée de s'occuper des nouvelles recrues. Quoiqu'il ait eu l'air excité de monter en grade si on te capturait. Comme on a échoué, je suppose qu'il va s'occuper de Fées tout juste nées, maintenant que… oh, par Viktor. Je me demande s'il est triste de notre mort.

— Le contraire m'étonnerait. Quand même, il vous a élevés.

— Oui… même s'il n'était pas très affectueux. Il nous a élevés à la dure. Normal, pour de futurs soldats. J'espère qu'il ne s'en veut pas trop de nous avoir envoyés en mission à l'orphelinat.

Amosis fronça les sourcils.

— C'est lui qui vous a envoyés ?

— Oh, eh bien, on a été diplômés la veille, c'était notre première mission. Je l'ai entendu parler avec un supérieur juste avant notre départ. Il était persuadé qu'on te capturerait. Comme je te l'ai dit, il se voyait déjà promu.

Amosis pinça les lèvres. Il lui cachait quelque chose. Malia et lui étaient bizarres à chaque fois qu'ils parlaient de l'orphelinat. Cela lui paraissait logique étant donné les circonstances, mais Horace avait la sensation qu'il y avait autre chose. Il se rapprocha de son compagnon, mais Amosis continuait de détourner la tête.

— Dis-moi ce que tu sais.

— Je pensais pouvoir garder ça pour moi un peu plus longtemps. Bordel, Horace…

— Dis.

— C'était pas tout à fait *mon* piège. En fait… j'ai jamais posé de bombe dans le village.

⁂

Horace et Amosis rejoignirent les autres d'un pas lourd. Malia était assise contre un mur avec Amélius à ses côtés. Il eut l'impression d'interrompre une conversation, mais il s'en fichait. Il était furieux.

Malia se leva, les yeux rouges.

— Horace, je suis tellement désolée de…

— Est-ce que Parsé veut me juger pour désertion ?

Malia s'arrêta net, la bouche ouverte. Elle bafouilla et c'est tout ce qu'il fallut à Horace pour comprendre. Ce que lui avait dit Amosis semblait venir d'un cauchemar. Il se prit le visage entre les mains.

— C'est compliqué, il… j'ai dû mal comprendre. C'est juste que… je ne suis même pas censée le savoir.

— Qu'est-ce que tu sais sur ce jour-là ? demanda calmement Horace.

Malia resserra sa queue de cheval avec empressement. Elle ferma les yeux un instant pour reprendre son souffle, puis expliqua d'une voix

grave :

— Je ne suis pas sûre de ce que j'ai… non, il faut que j'arrête de dire ça. Quand on a été séparés, je suis immédiatement allée les prévenir de ce qu'il s'était passé. Parsé et Esir ont insisté pour retourner sur les lieux immédiatement. L'es… L'escouade de surveillance n'était même pas en place. Ils m'ont parlé de contretemps, j'en sais rien. Quand on est revenus, j'avais peur de trouver ton corps, mais… tu n'étais plus là. En faisant les comptes, ils se sont aperçus qu'il manquait quelqu'un. Ce que je peux être idiote ! Je leur ai dit que ça devait être toi. Et à ce moment-là, ils ont parlé de désertion, parce que…

— Parce que je ne suis pas assez important pour eux. Ils pensent que j'ai fui parce que j'ai peur de me battre.

Il avait subi de nombreuses brimades de la part de ses camarades au fil des années, mais les supérieurs étaient toujours restés discrets, à ce sujet. Mais bien évidemment, ils ne pouvaient pas imaginer que quelqu'un d'aussi faible que lui veuille rester fidèle à son poste. L'expression de Malia lui faisait encore plus de mal. Elle non plus n'était pas étonnée.

— Ils ont suivi ton énergie jusqu'au repaire d'Amosis, poursuivit-elle.

Horace écarquilla les yeux.

— Vous avez bombardé le repaire en sachant que j'étais là !

— Ils voulaient entrer ! Ils…

Malia fondit en larme à nouveau. Horace en avait assez. Il prit sa sœur dans ses bras et la laissa sangloter jusqu'à ce qu'elle se calme. Il détestait la pousser à faire ça, mais elle n'avait pas encore abordé le sujet le plus important.

— Malia, murmura-t-il. Tu as identifié les corps toi-même, pas vrai ? Tu as dû fouiller les ruines de l'orphelinat pour ça.

Elle hocha timidement la tête contre son épaule.

— Tu n'as rien trouvé de bizarre ?

Malia le repoussa brusquement. Ses joues étaient trempées, mais elle était à nouveau sur la défensive. Elle renifla bruyamment, puis se mit à faire les cent pas.

— Je te l'ai dit, je ne suis pas censée savoir tout ça.

— Savoir quoi ?

Elle baissa la tête.

— Tu avais raison, les explosifs étaient cachés dans les gravats avant qu'on arrive. J'en ai trouvé des restes presque intacts, avoua-t-elle, la voix tremblante.

Elle passa lentement la main dans la petite poche placée sur sa poitrine et Horace constata qu'elle n'avait plus son insigne de caporale-cheffe. Il lui fallut quelques secondes avant d'oser extirper le

contenu. Elle révéla une petite boule verte à moitié carbonisée. Horace l'observa, le ventre engourdi, comme si on venait de le frapper en plein dans l'estomac. Il avait espéré qu'Amosis mentait. Ça n'aurait pas été la première fois.

Malia manqua de faire tomber la petite boule de mousse tant elle tremblait. Lior fit un pas en avant pour mieux voir.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une bombe végétale, souffla Horace du bout des lèvres. Une bombe créée par l'alliance des pouvoirs d'une DendroFée et d'une PyroFée.

Le silence tomba dans la pièce. Amosis évitait leurs regards, même s'il n'avait pas de raison d'être gêné. Il n'avait rien fait de mal, ce jour-là. Il avait tenu à préciser à Horace qu'il avait bel et bien tué des Fées au cours de ses différentes altercations avec l'armée, le fait que cela n'ait pas été le cas ce jour-là ne changeait rien à ses crimes. Néanmoins, Horace lui était reconnaissant de la magnanimité avec laquelle il abordait le sujet. Il n'avait jamais cherché à se faire passer pour le gentil de l'histoire, contrairement à leurs supérieurs.

Horace avait envie de vomir à l'idée d'avoir passé vingt ans de sa vie à admirer ceux qui avaient essayé de le tuer. Le seul problème, c'était qu'il ne comprenait pas pourquoi ils faisaient une chose pareille.

Malia serra le morceau carbonisé entre ses doigts.

— Quand je l'ai trouvée, je n'en croyais pas mes yeux. J'ai décidé de la garder sur moi, parce que j'espérais qu'un jour, je me réveillerais et qu'elle aurait disparu. Ça voudrait dire que tout ça n'était qu'un mauvais rêve. J'avais halluciné. Mais tous les jours, je mets la main dans ma poche et elle est toujours là. Tout est vrai. Ou plutôt, tout est faux. Tout ce qu'on nous a toujours répété, ce n'étaient que des mensonges.

Horace saisit la main de Malia et la força à le regarder.

— Pourquoi ils font ça ? Pourquoi voudraient-ils nous tuer ?

Malia grimaça.

— J'ai essayé d'espionner Parsé et Esir, mais c'était compliqué. Tout ce que j'ai pu entendre, c'est que le « nettoyage » ne s'était pas passé comme prévu.

— Le nettoyage ?

C'était tellement cynique. C'était tout ce qu'ils représentaient pour Parsé qui les avait élevés pendant vingt ans ? Une tache ingrate à éradiquer ?

Malia et Horace n'avaient plus les mots. Qu'y avait-il à dire de plus ? Ils n'étaient pas désirés. Même le plan initial d'Horace de livrer Amosis à l'armée serait tombé à l'eau. Ils auraient trouvé un moyen de le faire accuser de trahison.

— Je suis désolée, Horace. Et… tu vaux mieux que Félix, ça a toujours été le cas.

Horace pinça les lèvres.

— Laissons ça de côté pour le moment.

En revanche, il y avait bien quelque chose qui n'allait pas dans cette histoire. Horace se tourna vers Amosis.

— Qu'est-ce que tu faisais là, si tu ne nous as pas attaqués ?

— Une escouade a attaqué le village voisin la veille, mais pas de chance pour eux, j'étais pas très loin. J'ai pas réussi à sauver beaucoup d'habitants malheureusement. J'ai pris les devants et fait évacuer celui où vous vous êtes rendus. J'ai transformé l'école de l'autre village en refuge temporaire.

Amosis grimaça.

— J'avais pas prévu de revenir, mais j'ai entendu les explosions et je me suis rendu compte que j'avais bien fait de prendre des précautions. Je suis passé pour évaluer les dégâts, mais… je dois avouer que je ne sais pas pourquoi ils ont cherché à vous tuer. Il arrive qu'on me rapporte l'extermination d'une escouade à l'autre bout du pays et qu'on me la mette sur le dos, mais j'ai jamais compris à quoi ça rimait. Qu'ils veuillent me faire passer pour un plus gros monstre que je ne le suis, certes, mais je me suis toujours demandé ce qui avait pu causer l'anéantissement de tous ces soldats. Je pensais que même l'armée n'irait pas jusque-là.

Un frisson parcourut le dos d'Horace. Tout ça n'était qu'une série de coïncidences, et quelque part, ça l'angoissait encore plus. Sans l'intervention d'Amosis, il n'aurait plus eu de place dans l'armée. Malia avait été rétrogradée au rang de simple soldate car elle avait perdu toute son escouade, mais Horace n'était même pas bon dans ce rôle. Il n'avait pas envie d'imaginer ce qui serait advenu de lui.

— Tu aurais pu me dire que tu n'étais pas le vrai fautif, murmura Horace.

— Je suppose que je voulais que tu continues à me haïr.

Ils se regardèrent quelques secondes, comme s'ils essayaient chacun de faire passer un message silencieux à l'autre, mais aucun d'eux n'y parvenait.

Malia remit le morceau de mousse dans sa poche. Elle devrait s'en débarrasser, mais Horace se garda de lui faire ce commentaire. Elle lui prit les mains, un air déterminé sur le visage.

— Expliquez-moi votre plan.

Chapitre 34 : Daphné

Sur le chemin du retour, Daphné prit de grandes bouffées d'air frais pour faire passer les restes de nausée. Victoria ne lui avait pas demandé pourquoi elle avait pris tant de temps à revenir, ni pourquoi Eli était parti dans son coin. Elle gardait les yeux fixés sur la route, mais les jointures de ses mains blanchissaient tant elle serrait les rênes avec force.

Daphné l'aida à se débarrasser de son corsage et à passer une robe plus confortable pour la soirée. Au bout de quelques minutes, la porte s'ouvrit sans préavis sur Bianca, le sourire aux lèvres. Elle s'étala dans l'un des fauteuils de sa sœur et soupira.

— Que nous vaut cette visite, Bianca ? demanda Victoria en s'asseyant près d'elle.

— J'ai passé la journée à jouer avec père à toutes sortes de jeux de plateau et de cartes, expliqua Bianca. C'était amusant.

— Oh, vraiment ?

Le sourire de Victoria vacilla.

— Oui ! Et la princesse Linri nous a rejoints et nous a montré un jeu de cartes de son pays. Je ne pensais pas qu'ils pouvaient se divertir, les Anges.

— Je suis ravie que tu aies passé une bonne journée. La nôtre a été productive.

Bianca ouvrit la bouche, mais on toqua à la porte. Un garde entra sans attendre de réponse, essoufflé.

— Votre Altesse, la reine vous demande dans la salle du trône, tout de suite.

Il se rendit compte de la présence de Daphné et Bianca.

— Vous êtes demandées toutes les trois.

— À une heure si tardive ?

Elles suivirent le garde, mais il ne cessait de jeter des regards en arrière, comme si Daphné allait lui sauter dessus. Elle pensait avoir dépassé le stade de méfiance constante. La plupart des gardes ne faisaient plus attention à elle lorsqu'ils l'escortaient avec Victoria. Un peu en retrait, elle observait la princesse héritière. La colère qui l'animait plus tôt avait disparu, remplacée par un visage détendu et des épaules bien droites. Curieux, elle qui était toujours appréhensive de parler à sa mère. Bianca, au contraire, semblait chercher une issue

de secours tout autour d'elle.

Elles pénétrèrent dans la salle du trône qui était plus vide que Daphné ne l'avait jamais vue. Pas un noble curieux n'avait fait le déplacement, seuls les résidents du palais étaient présents. La reine était installée dans son trône, son regard inquisiteur fixé sur ses deux filles. Derrière elle, le conseil attendait sagement ses instructions. Abel, Ronal et Linri étaient assis sur le côté de la salle et, à en juger par leurs expressions, ils n'étaient pas plus avertis qu'elles de la situation. Daphné avait la sensation que la reine les conviait uniquement pour faire preuve d'autorité, histoire de leur rappeler qui gouvernait ce reinaume. Le roi, quant à lui, était à l'opposé de sa prestance, recroquevillé dans son siège.

Daphné s'attarda sur Ronal. Il ne lisait pas et semblait plus attentif que jamais. Que pouvait-il y avoir de si important pour que même lui ne soit pas distrait ?

Les trois jeunes filles s'arrêtèrent devant la reine et firent la révérence, mais naturellement, Daphné se baissa plus bas. Elle s'apprêtait à rejoindre le côté de la salle, mais la reine l'interrompit.

— Reste ici. Bianca, tu peux aller t'asseoir.

Bianca s'exécuta avec réticence. Elle rejoignit Abel qui lui présentait la chaise à côté de lui avec un sourire.

— Votre Majesté, salua Victoria. Y a-t-il une raison à cette assemblée tardive ?

— Tu vas pouvoir me l'expliquer.

La reine leva la main et la porte à sa gauche s'ouvrit sur Prius tenant un homme par le col. Ce dernier avait la tête baissée et les mains jointes dans le dos, mais Daphné ne pouvait le confondre avec aucun autre. Son sang se glaça dans ses veines.

Prius fit s'agenouiller Eli sur l'estrade. Il lui releva la tête en tirant sur ses cheveux, ce qui lui arracha un gémissement. Daphné se retint de pousser une exclamation de terreur en voyant son visage tuméfié. Elle comprit son erreur lorsque Prius et la reine se mirent à sourire.

— J'ai cru comprendre que tu connaissais ce jeune homme, Daphné. Pas vrai ?

— Il s'agit de son fiancé, mère, répondit Victoria à sa place. Il nous a aidées, aujourd'hui. Je ne comprends pas pourquoi il est dans cet état, qu'a-t-il fait de mal ?

— Prince Prius, pouvez-vous rapporter à l'assemblée ce que vous m'avez dit un peu plus tôt ?

Prius tira sur son veston et bomba le torse.

— Bien sûr, Votre Majesté. Alors que j'aidais les gardes à ramener les enfants dans leurs familles, j'ai trouvé cette Sirène en train de nous suivre. Il a essayé de nous manipuler avec sa Voix et a voulu tuer les enfants. Heureusement, dans leurs petits villages, les Sirènes ne

doivent pas toutes savoir que les Drakóns ne sont pas affectés par leurs mesquineries. Une chance pour nous et pour les enfants.

— C'est un mensonge ! hurla Eli.

Il tenta de courir vers Daphné, mais Prius le rattrapa.

— Ils tuent les enfants, Daphné ! Ce ne sont pas des…

Prius le fit taire d'un coup au visage qui l'envoya cracher du sang au sol.

— Arrêtez ! s'écria Daphné, mais Victoria l'empêcha de faire un pas de plus. Ne lui faites pas de mal, il y a un malentendu !

— Peut-être devrions-nous reprendre notre calme, fit remarquer Abel en se levant. Écoutons ce qu'ils ont à dire. Ils ne prendront pas le risque d'utiliser leur Voix en présence d'un Drakón.

Abel n'imaginait pas à quel point Daphné lui était reconnaissante. Comment Eli avait-il pu être assez imprudent pour suivre Prius ? Elle aurait dû l'en empêcher.

La reine soupira et s'enfonça dans son trône.

— Victoria, qui a eu l'idée d'emmener cet homme avec vous ?

— C'est Daphné, mère. Elle pensait qu'il pourrait nous aider dans ce cas compliqué.

— Victoria, souffla Daphné.

Victoria lui sourit discrètement. Tout n'était pas perdu. Eli pouvait s'inquiéter de la reine et de Prius, mais Victoria était de leur côté. Il n'y avait aucune chance que Prius gagne, avec son aide.

— Donc si je comprends bien, elle a tout prévu, dit la reine. Daphné, tu devais en avoir vraiment marre de sauver les enfants que tu essayais d'éliminer et tu as envoyé l'un de tes associés pour terminer le travail. Cela aurait été intelligent, si Prius n'était pas intervenu. Mais bien sûr, je me doutais de ta malhonnêteté. Tu ne m'as pas réclamé un seul salaire depuis que tu es arrivée ici.

— Non, Votre Majesté, je n'y suis pour rien, plaida Daphné. Et Eli non plus ! C'est un piège qu'on nous a tendu.

— Je comprends que votre espèce déteste la nôtre, continua la reine, mais s'en prendre à des enfants innocents, c'est monstrueux.

— Non, ce n'est pas…

— Victoria, donne-nous ta version de l'histoire. Tu es la plus proche de Daphné, après tout. Tu as dû remarquer quelque chose.

L'assemblée retint sa respiration. Victoria toisa sa mère un instant, comme si elle cherchait le meilleur moyen d'aborder le problème. Finalement, elle prit une profonde inspiration. Puis une autre, saccadée. Victoria plongea son visage entre ses mains et éclata en sanglots. Daphné n'était pas sûre que ce soit la meilleure façon de la défendre, mais elle l'avait déjà vue faire semblant d'être plus fragile qu'elle ne l'était, auparavant. Daphné tendit une main pour la soutenir, mais Victoria cria et s'éloigna violemment d'elle.

— Ne me touche pas !

Daphné resta figée. Elle fit un pas en avant, mais Victoria trébucha et tomba au sol.

— Je t'en prie, je n'en peux plus. Je suis tellement désolée, mère. Elle m'y a forcée.

— Quoi ?

— Arrête de chouiner et explique-toi, asséna la reine Fiona.

Eli cracha le sang accumulé dans sa bouche.

— C'est elle, Daphné. Elle ne sauve pas des Elfes, elle tue des Sapiens ! Ce sont des enfants Sapiens !

Il devait mentir. Il n'y avait pas d'autre explication.

Daphné hoqueta quand Prius écrasa la tête d'Eli au sol, du sang coulait de sa bouche, son œil droit était enflé. Daphné tomba à genoux.

— Arrêtez… supplia-t-elle. Victoria…

— Daphné m'a manipulée avec sa Voix, assura Victoria d'une voix erratique. Elle me forçait à tuer les enfants. Même les gardes qui nous accompagnaient ne pouvaient rien faire, elle est plus puissante qu'elle le prétend. Elle a tué des dizaines d'Elfes.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— J'ai essayé de m'en défaire, mais elle plongeait toujours un peu plus dans mon esprit.

Victoria agrippa les cheveux sur son crâne comme si elle essayait de les arracher.

— Je suis tellement désolée, mère. Tout est de ma faute.

Ses sanglots résonnèrent dans la salle du trône alors que la reine ne lui faisait pas l'honneur d'une réponse. Daphné voulait la tuer. Comment avait-elle pu être aussi idiote ? Une amie ? Tu parles ! Ils étaient tous pareils.

— Mais Daphné est mon amie, fit une petite voix sur le côté.

Bianca suppliait Daphné du regard, comme si elle s'attendait à ce qu'elle contredise Victoria. Comme si ce n'était pas ce qu'elle faisait depuis le début.

— Elle t'a manipulée comme moi, Bianca, soupira Victoria. J'aurais dû mieux te protéger.

— Arrête de mentir. Arrête de mentir !

Daphné se jeta sur Victoria, mais elle se retrouva emprisonnée par une colonne d'air qui s'enroula autour de ses bras. Deux Fées l'encerclèrent. Eli fut traîné à ses côtés. C'était désormais un procès. Leur procès.

Victoria se releva et essuya son nez.

— Mère. Je suis prête à accepter toutes les punitions que vous m'infligerez pour cette erreur qui, j'en suis consciente, n'est pas des moindres. Mais sachez que je ne me pardonnerai jamais à moi-même

ce que j'ai pu faire sous l'influence de Daphné.

— Tu as été bien sotte, ma fille, mais ce n'est pas nouveau. Néanmoins, elle n'a fait que confirmer que les Sirènes n'étaient pas dignes de confiance. Nous redoublerons de vigilance, à l'avenir.

Victoria attrapa la main de Bianca et la serra contre elle. Même Abel ne cherchait plus à la défendre. Daphné puisa dans ses dernières ressources.

— Un Spectre ! proposa-t-elle. Un Spectre était peut-être sur les lieux. Essayez d'en invoquer un, je vous en supplie.

Les Spectres pouvaient se trouver dans la même pièce que quelqu'un sans jamais se faire remarquer. Ils étaient souvent convoqués dans des procès pour appuyer des témoignages. Le seul paiement qu'ils réclamaient était un miroir ou une surface réfléchissante. Si un Spectre était présent quand Eli avait suivi Prius, il serait tout de suite innocenté.

Mais la reine leva les yeux au ciel.

— Tu ne fais qu'aggraver ton cas.

Daphné n'osait pas croiser son regard haineux, le sourire de Prius, le sentiment de trahison de Bianca ou encore la tristesse de Ronal. Elle voulait seulement prendre Eli dans ses bras et s'en aller, mettre fin à la mission. C'était un échec couru d'avance. Victoria avait tout prévu. Daphné pensait l'avoir dans sa poche, mais c'était elle, l'imbécile. Elle n'aurait jamais dû demander à Eli d'intervenir.

— Je suis désolée, souffla-t-elle.

— Tu n'as rien fait de mal, Daphné. Je t'aime.

— Quoi ?

— Prince Prius, dit la reine, comme vous avez prouvé votre innocence, je vous dois des excuses. Pour me faire pardonner, je vous laisse le loisir de choisir leur sentence.

Daphné l'entendit ricaner.

— C'est un honneur, Votre Majesté. Je trouve honteuse la manière dont elle a pu se jouer de nous tous. Je pense que la mort serait un bien heureux sort, pour elle. Pardonnez-moi, rien que de dire son nom me donne la nausée.

— Vous n'êtes pas le seul, admit la reine.

— Je pense que le pire que nous puissions faire est de lui faire subir la même chose que les parents de ces pauvres enfants. Elle devrait perdre ce qui lui est le plus cher. Je condamne ce monstre à mort, et elle, au cachot, en attente d'une sentence que vous lui accorderez bien mieux que moi, Votre Majesté.

— Bien.

— Non ! Attendez !

Elle devait avoir mal compris. Daphné se débattit, elle emmènerait Eli loin d'ici.

— *Délivrez-nous !*

Immédiatement, ses liens disparurent et les gardes reculèrent. Elle se releva, mais Prius claqua des doigts et les Fées revinrent à la raison. Elles l'attrapèrent par les bras. Daphné utilisa sa Voix encore et encore, mais Prius mettait fin au charme à chaque fois. Ce qui la mettait hors d'elle n'était pas seulement son impuissance, mais également l'absence de lutte d'Eli.

— Ce sera fait sans magie, déclara la reine.

On apporta à Prius une épée aiguisée. Eli se tourna une dernière fois vers Daphné, le sourire aux lèvres. Il ne pouvait pas sourire à cet instant. Elle n'en avait pas envie, elle. Elle voulait hurler. Elle hurla. On força Eli à se tenir en avant, le cou en évidence.

Prius abattit son épée. Le sang ne jaillit pas. C'était propre, net. Daphné regarda la tête sans vie de l'homme qu'elle aimait rouler au sol. Et hurla encore une fois à s'en arracher les poumons.

On la traîna hors de la salle sur les ordres de la reine et on la jeta au cachot. Elle eut tout juste le temps d'entrevoir le sourire de Victoria.

Chapitre 35 : Horace

— Donc votre plan, c'est simplement d'attendre qu'Amélius ait des visions en espérant que ça vous donne toutes les solutions, récapitula Malia. Plutôt léger. Et tu crois que ça va te mener à Eleftheria ?

Elle dévisagea Amosis comme s'il était idiot.

— Je crois que mon rôle est en priorité de protéger les innocents qui seront pris dans la guerre. Ensuite, si votre armée est décimée, ce sera plus simple d'accéder à l'Arbre Sacré sans se faire arrêter. Et à partir de là, je trouverai Eleftheria.

Il était toujours persuadé que l'emplacement d'Eleftheria se trouvait à l'Arbre Sacré. Personne ne savait à quoi l'Arbre ressemblait ou si même qui que ce soit avait élu domicile près de lui. Mais s'il y tenait tant, il avait au moins les ingrédients pour retirer les bracelets d'Horace et les utiliser comme traceur. Par les Étoiles, Horace avait presque oublié ce détail.

Malia se mit à faire les cent pas, les mains dans le dos. Instinctivement, Horace était rassuré de sa présence, persuadé qu'elle pouvait trouver les solutions à n'importe quel problème. D'un autre côté, il n'oubliait pas qu'il s'en était sorti sans elle durant tout ce temps. Le temps où il se reposait sur elle pour être entendu était révolu.

— On cherche Oren, lâcha-t-il soudainement.

— Qui ?

— Euh… l'Alchimiste qui a publié le journal. Elle voulait créer le chaos dans la ville et elle a réussi. Vous êtes à sa recherche aussi, pas vrai ?

Les joues de Malia se teintèrent de rouge.

— À vrai dire, ce n'est que l'excuse qu'on a donnée aux habitants. On était surtout à ta recherche. J'ai été affectée à une escouade chargée de suivre ton énergie pour te ramener au centre.

Horace essaya de chasser le sentiment de mal-être que cette information lui procurait.

— Donc vous vous fichez que cette ville parte en fumée ? s'exclama Lior. C'est un parallèle avec la guerre à venir : si l'info se répand, les Elfes et les Drakóns des villes voisines ne verront plus de problèmes à régler leurs comptes à leur tour.

— Je ne dis pas qu'il ne faut rien faire, se défendit Malia, ce ne sont

simplement pas les ordres que nous avons reçus. Évidemment, on en profite pour essayer de calmer le jeu, mais personne ne nous a demandé de le faire.

— À croire qu'on se soucie plus de la paix que vous.

— D'accord, on se calme, intervint Horace. Au lieu de se disputer, on devrait trouver Oren. Qui sait ce qu'elle pourrait faire ensuite ?

Le petit groupe baissa la tête et Horace soupira. Ce n'était pas une équipe de choc, mais c'était le mieux qu'ils pouvaient espérer.

Amosis, qui avait enfin plongé un linge dans le seau d'eau dans le coin de la pièce et l'avait apposé sur son visage enflé, s'assit par terre dans un râle.

— Le problème, c'est qu'on sait pas où elle se trouve. Évidemment, elle est plus à l'office de poste.

— Elle est sur le clocher.

Ils se tournèrent vers Amélius comme un seul homme, espérant qu'il avait eu une vision. Rien à voir, le petit garçon tenait une feuille de papier avec un texte manuscrit dessus. Il la tendit à Horace.

— « Je vous attends en haut du clocher pour observer le spectacle, vous me manquez. »

Ils soupirèrent en chœur, sauf Malia qui ne comprenait pas leur dépit.

— Elle a dû repasser ici pendant notre absence, commenta Lior. Ça m'étonne qu'elle ne se cache pas pour de bon. Elle est seule contre nous tous, elle ne pourra pas nous piéger une deuxième fois.

— Une deuxième fois ? demanda Malia.

— C'est une longue histoire.

— Je peux vous aider à l'appréhender et la livrer à l'armée, si vous voulez.

Amosis grimaça. Même si Oren faisait n'importe quoi, il n'avait pas envie de livrer une autre Alchimiste à l'armée, tout ça pour encore dégrader leur image auprès des autres espèces. Non, il fallait trouver autre chose. Malia le comprit et leva les mains en signe de reddition.

— J'ai des moyens de la mettre hors d'état de nuire. Sans la tuer, ajouta Amosis après une pause suspecte.

— Comme vous voulez. Dans ce cas, direction le clocher, déclara Malia. Mais je dois être de retour avant minuit, c'est ce que j'ai annoncé à mon escouade. Au-delà, ils traceront mon flux énergétique et vous ne voudrez pas être dans les parages quand ça arrivera.

Ils retrouvèrent la sortie des égouts, la nuit était tombée, mais minuit était encore loin. Le clocher n'était pas compliqué à repérer, c'était le point culminant de la ville. Bien sûr qu'Oren voulait admirer le spectacle en étant la plus dramatique possible, c'est ce qu'Amosis ferait. Du moins dans les histoires qu'on racontait sur l'organisation qu'il était censé représenter. Les rues étaient éclairées par des

lampadaires enflammés. Elles étaient un peu plus vides que précédemment, mais des disputes se faisaient encore entendre çà et là. Malia se servait du flux énergétique de ses compagnons pour les éviter. Elle peinait à tous les identifier correctement.

— Ce serait plus facile si tu pouvais m'aider, fit-elle remarquer à Horace au détour d'une rue.

— J'aimerais bien, mais je ne sens presque plus mes pouvoirs.

Malia toisa ses menottes, puis Amosis. Celui-ci détourna la tête. Horace devait admettre qu'il avait hâte qu'il les lui retire. Il allait devenir fou s'il les gardait un mois supplémentaire.

— Regarde-toi, dit Malia en posant une main sur la joue d'Horace. Tu as les yeux ternes. Je ne vois presque plus de magie à travers eux, c'est horrible.

Horace avait peu vu son reflet ces derniers temps, mais il s'était observé dans des rivières. Ses yeux étaient moins verts qu'avant et sa peau un peu plus pâle. Amosis écarquilla les yeux à la remarque de Malia. Il n'avait sûrement pas vu la différence, car il lui avait mis les menottes immédiatement, mais il ne tromperait jamais une autre Fée.

Malia poursuivit sa route en marmonnant :

— Vous êtes alliés, mais tu continues de le restreindre. Franchement, bravo la confiance. Pas de remords à le tuer à petit feu.

Pas si discrète que ça, mais c'était volontaire. Lior allait la confronter, mais Amosis l'en empêcha. Horace le trouvait bien conciliant, ces derniers temps. Il acceptait les remontrances face à ses actions passées, c'était plus de maturité qu'il n'en avait fait preuve lors de leurs premiers jours de voyage ensemble.

Ils arrivèrent près du clocher, mais c'était compter sans la porte verrouillée. Comment Oren avait-elle pu monter là-haut ? En tout cas, elle n'avait pas fait exploser la poignée. Lior fit craquer ses mains, tira une épingle de sa botte, puis commença à crocheter la serrure.

— Lior, appela Amosis, on n'a pas trop le temps pour ça.

— Comment tu voudrais faire autrement ?

Plusieurs minutes s'écoulèrent où Lior se débattit avec la serrure, sans succès. À l'expression d'Amosis, le temps qu'il prenait n'était pas inhabituel, mais s'il le laissait faire, c'est qu'il devait toujours y arriver à un moment. Le problème, c'est qu'ils étaient exposés et des soldats pouvaient débarquer à tout moment. Finalement, Malia poussa Lior sur le côté.

— Eh ! J'y suis presque.

Malia posa un doigt sur la serrure et fit pousser une racine qui vint s'enrouler sur le loquet pour le faire coulisser. La porte s'ouvrit sans difficulté. Elle posa une main sur l'épaule de Lior.

— Dans d'autres circonstances, je t'aurais sûrement laissé le temps.

— J'ai pas besoin de ta pitié.

Il retira sa main et pénétra dans la tour. La porte se referma derrière eux et se verrouilla automatiquement. Finalement, Oren avait sûrement crocheté la serrure.

Il n'y avait pas grand-chose à part un escalier en colimaçon interminable. À chaque marche, Horace avait l'impression que les planches de bois allaient se dérober sous ses pieds.

À quelques mètres de l'arrivée, Malia se plaça devant eux. Horace alla à ses côtés, il n'était plus exactement un soldat, mais il se souvenait de comment protéger des civils. Ils jetèrent un coup d'œil à la surface de l'escalier. Oren était assise sur le bord du clocher, dos à eux. Ses courts cheveux flottaient au vent, qui commençait à s'intensifier. Elle tourna la tête sur le côté.

— Montez, n'ayez pas peur. Vous êtes mes invités.

Elle n'avait pas encore vu Malia. Horace tira son amie en arrière et monta avec les autres. Si Oren la voyait maintenant, elle n'hésiterait pas à attaquer. Oren se retourna, un sourire aux lèvres. Elle frappa dans ses mains avec enthousiasme.

— Vous avez vu tout ça ? Ils sont en train de s'entre-tuer, en bas. Et tout ce que j'ai eu à faire, c'est découvrir quelques secrets honteux.

— Comment tu as pu rassembler ces informations ?

— Vraiment, Amosis, c'est toi qui me poses la question ? Ça fait presque deux mois que je suis ici à espionner les habitants. J'avais prévu de frapper un grand coup avec des explosions, mais l'imminence de la guerre m'a donné une meilleure idée.

À la mention des bombes, Horace ne put s'empêcher d'avoir un frisson. Il ne voulait plus entendre une explosion de sa vie. Amosis ricana et Oren pencha la tête sur le côté, intriguée.

— Tu voulais tirer dans le tas et t'as attendu deux mois ? Ça prend pas autant de temps, de prévoir une attaque de ce genre.

— Peut-être pas quand tes ennemis sont des êtres sensibles à la moindre brûlure, mais on parle d'Elfes et de Drakóns, ici. S'ils étaient faciles à tuer, ça se saurait. Demain, je publierai un deuxième journal. Vous savez combien d'informations j'ai pu récolter en seulement deux mois ? Les habitants de cette ville sont écœurants. Il y a même un cannibale dans le lot. Mais je le laisse pour le dernier journal, ce sera le clou du spectacle. Alors ? Impressionnant, hein ? Tu veux toujours pas qu'on fasse équipe ?

Ils grimacèrent. Amélius alla s'asseoir près de la grande cloche, à l'abri du vent. Oren le regarda faire sans sourciller, ne se souciant pas le moins du monde d'être en sous-effectif. Horace fouilla le petit espace du regard et n'y trouva rien de menaçant qu'elle aurait pu cacher.

— C'est pas nouveau, dit Lior en croisant les bras. On sait bien que ces types sont des pourris, mais pourquoi tu nous dis tout ça ? Tu crois

qu'on va t'aider après que t'as essayé de tuer Horace et Amélius ?

Oren secoua la tête, le visage triste. Elle se retourna vers la ville éclairée, comme si le sol reflétait le ciel étoilé.

— Non, je vois bien que ce n'est pas possible. Je suis déçue, Amosis. Je t'imaginais plus affirmé que ça dans tes convictions, mais il a suffi qu'une Fée soit gentille avec toi pour te faire chanceler. C'est pathétique. Du coup, je viens d'avoir une idée. Je pourrais prendre ta place, t'en dis quoi ? Je veux dire, je peux m'occuper des orphelinats moi-même, tu dois juste me laisser le champ libre. Ton nom a bien trop de valeur aux yeux du gouvernement, il doit être porté par quelqu'un qui en est digne.

Amosis éclata de rire.

— Arrête, ça me flatte. Mais tu espères que je te laisse faire pendant que je prends ma retraite ? Je suis encore jeune, c'est dommage.

— Ne sois pas ridicule, je sais que tu ne te retireras pas. Mais… je te promets que je te pleurerai.

Oren se retourna brusquement et envoya un petit objet dans leur direction. Avant que celui-ci ait pu les atteindre, un bouclier vert pomme apparut autour d'eux. Le petit sac s'y heurta et explosa dans les airs, mais seule Oren subit le souffle de l'explosion. Elle se plia en deux et se mit à tousser.

— Qu'est-ce que…

Malia sortit de sa cachette et fit disparaître le bouclier.

— Bande de traîtres ! cracha Oren. Alors, vous vous alliez vraiment à l'armée, maintenant ? C'est bien ce que je disais, Amosis, tu ne mérites pas ta réputation. Je vais la récupérer. Et c'est pas une petite Fée qui va m'en empêcher.

Malia envoya une lame en écorce sur Oren, mais celle-ci se baissa à temps. Oren plaqua ses mains au sol, des inscriptions dans une langue inconnue partirent de sa paume et rampèrent jusqu'à Malia, sous qui le sol de pierre s'étira pour la frapper au menton. Elle tomba en arrière en poussant un gémissement. Elle était sonnée, mais encore consciente.

Lior ne pouvait invoquer aucun mort depuis le haut du clocher et il peinait à retenir Amélius qui était bien décidé à se battre. Horace était persuadé que le petit garçon pourrait neutraliser Oren à lui tout seul, mais Lior devait avoir une idée derrière la tête. Il fouilla dans son sac en bandoulière, puis tendit des pierres colorées à Amosis qui n'en fit rien. Il fixait Oren avec une concentration intense, c'était au premier qui ferait la moindre erreur.

Horace se sentait impuissant. Sans ses pouvoirs, il pouvait seulement se battre au corps-à-corps, mais aussitôt qu'il tenterait de s'approcher d'Oren, elle lui enverrait de quoi l'assommer pour de bon, s'il avait de la chance.

Malia se leva et retomba à genoux aussitôt. Son nez saignait, elle pouvait avoir une commotion, mais ça ne l'empêcha pas de fusiller Oren du regard. Cette dernière ricana.

— Voilà pourquoi les Fées ne sont faites que de beaux artifices. Vous avez perdu l'un de vos meilleurs éléments d'un seul coup.

— Va te faire foutre, cracha Malia.

Malia agrippa la cheville d'Amosis. Des veines vertes passèrent à travers tout le corps de l'Alchimiste et il sursauta quand celles-ci atteignirent son visage. Ses yeux noirs prirent un éclat vert, son expression exaltée donnant l'impression qu'il était drogué. Amosis frappa ses mains, les pierres s'entrechoquèrent, puis il se mit à les frotter frénétiquement, créant des étincelles vertes et rouges.

Il se jeta sur Oren, les mains en avant, mais elle les rattrapa au vol. Grossière erreur, car le corps entier d'Amosis était devenu électrique et elle fut secouée violemment par le choc. Elle le repoussa, ses cheveux dressés sur sa tête. Amosis tenta de l'atteindre de nouveau, mais elle recula jusqu'à heurter le bord du clocher. Oren fit des signes avec ses mains et un éclat lumineux sortit de ses paumes, aveuglant Amosis. Il recula, mais revint à la charge à l'aveuglette. Oren tenta de l'éviter, mais elle manqua de tomber et se rendit compte que des lianes immobilisaient ses chevilles. Malia la retenait à distance, allongée par terre, à moitié consciente. Horace lui transmettait à travers ses doigts le peu d'énergie qu'il lui restait.

Oren jura et Amosis l'attrapa par le col. La magie avait disparu, il n'avait plus que ses formules et sa force physique. Il saisit les mains d'Oren et les tint fermement, l'empêchant de lancer un nouveau sort. Leurs visages n'étaient qu'à quelques centimètres l'un de l'autre. Amosis se pencha un peu plus pour arriver à son oreille.

— On ne crée pas le chaos pour le plaisir. Tu ne mérites pas que ton nom soit connu.

Oren fronça les sourcils. Malia n'eut plus la force de la retenir et les lianes se rétractèrent. Ils comprirent trop tard que c'était la seule chose qui empêchait Oren de basculer en arrière. Amosis lâcha ses mains et elle passa au-dessus du muret.

Horace fixa l'espace vide devant Amosis pendant près de deux secondes avant d'entendre un bruit sourd, quarante mètres plus bas. Horace se précipita au bord. Une flaque de sang s'étendait comme une couronne autour de la tête d'Oren. Il se tourna vers Amosis. Il avait le regard vide.

— Ça va ? lui demanda Horace.

Amosis déglutit, puis acquiesça.

— Ouais. Elle posera plus de problèmes, maintenant.

Chapitre 36 : Daphné

Daphné avait envie de mourir. Elle était enfermée dans une cellule juste assez grande pour qu'elle s'allonge sur un sol en pavés froids. Une minuscule fenêtre à barreaux lui apportait de la lumière mais était trop haute pour regarder à travers. De toute façon, elle s'en fichait. Elle voulait mourir.

Sa gorge était sèche d'avoir passé toute la nuit à hurler et à pleurer, jurant de tuer Victoria. Sa voix s'était brisée avant le lever du soleil, mais elle poursuivait sa tirade dans sa tête, comme un hymne. Elle était assise contre le mur de pierre, frappant sa tête sans conviction, espérant que l'arrière de son crâne s'ouvre en deux et la vide de son sang.

Il était mort par sa faute. Elle avait réclamé sa présence et ignoré ses avertissements. Il lui avait suffi de quelques heures en compagnie de Victoria pour voir clair dans son jeu, quand Daphné s'était laissé aveugler par cette fausse amitié. Cette fausse innocence.

La seule chose qui la réconfortait était qu'Eli ne pouvait pas la voir depuis le ciel tant qu'elle était enfermée. Enfin, personne ne savait vraiment ce qu'il y avait après la mort, mais elle avait la sensation qu'au moindre pas dehors, elle recevrait son châtiment amplement mérité. Si elle mourait, elle le rejoindrait, mais elle devrait aussi l'affronter. C'était de ça qu'elle avait le plus peur. Rejoindre Eli en sachant qu'il ne voudrait jamais lui pardonner. C'était tout le contraire de ce qu'elle avait imaginé pour eux. Elle était persuadée que Victoria était assez gentille pour se donner du mal à leur offrir des droits pour que Daphné et Eli puissent vivre une vie un peu plus tranquille. Peut-être même avoir des enfants. Dans un monde où ils auraient été la première génération à naître libres, ça aurait été magnifique.

Non, elle méritait de mourir et d'affronter Eli. Elle ne méritait que cette souffrance, rien d'autre.

Parfois, elle faisait une pause dans son autoflagellation et repensait à Victoria. Il lui était difficile de choisir qui tuer en premier, alors elle alternait. Comment avait-elle pu se faire avoir de la sorte ? Eli avait dit qu'il ne s'agissait pas d'enfants Elfes, mais de Sapiens. Un tel tour de passe-passe était improbable de la part d'une Elfe, voire des Fées qui l'accompagnaient.

En fin de matinée, du moins elle le croyait, la porte du cachot

grinça. Elle eut envie de vomir en voyant Victoria et Prius débarquer. Lui, souriait. Elle, était un peu plus… réservée. Elle contempla Daphné avec curiosité, puis ses lèvres s'étirèrent.

— Oh, Daphné… ça me fait de la peine de te voir comme ça. Crois-le ou non, mais j'ai fini par m'attacher à toi.

Daphné se contenta de la toiser du fond de sa cellule, puis elle jeta un coup d'œil à Prius qui restait en retrait.

— Il est juste là pour s'assurer que tu ne m'envoûtes pas, expliqua Victoria.

Elle s'agenouilla devant les barreaux et attendit un peu que Daphné manifeste la moindre émotion, mais elle s'impatienta et finit par soupirer.

— Je sais que tu es en colère. Je le serais, à ta place. Mais tu dois comprendre que nous avons tous nos problèmes. Quand tu t'es fait passer pour cette chanteuse d'opéra, j'y ai vu une opportunité en or. Tout ce dont j'avais besoin, c'était d'un bouc émissaire et tu étais le profil parfait. Tu ne m'as pas dupée une seule seconde, c'était évident que tu ne cherchais pas simplement du travail pour aider un proche. Quand ma mère a demandé à fouiller le palais pour vérifier que tu n'étais pas une diversion, j'ai chargé un garde de laisser le moindre individu suspect s'enfuir pour que tu n'aies pas de problèmes. Il fallait que je te garde auprès de moi. Et puis, je t'ai donné de l'espoir pendant un temps, c'est plus que tu n'en auras jamais dans toute ta vie. La perte de ton compagnon est regrettable, mais pas une fin en soi. Tu t'en remettras.

Victoria parlait de sa voix douce habituelle. Daphné ne voulait pas savoir comment elle avait été manipulée avant de s'être vengée rien qu'un peu.

— *Donne-toi des baffes.*

Victoria se donna un coup au visage qui résonna dans la cellule. Elle eut le temps de se frapper une deuxième fois avant que Prius n'intervienne et ne la sorte de sa transe. Daphné sourit. Ça faisait du bien.

L'expression de Victoria se durcit. Elle attrapa les barreaux et parla d'une voix grave que Daphné ne lui connaissait pas :

— Écoute bien. Tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même pour ta bêtise. J'ai simplement utilisé ta propre magie contre toi. Tu savais que la Voix d'une Sirène pouvait être extraite de sa gorge ? J'espère que ce n'était pas l'une de tes amies. En tout cas, ça a été très agréable de te faire goûter ton propre poison. Les pauvres petites Sirènes dans leurs villages, forcées à travailler gratuitement. Aucune de vous n'a jamais été capable de comprendre comment vous pouviez encore vivre dans la boue et la crasse. C'est pourtant simple. Pendant une guerre, personne ne fait attention aux expériences étranges du voisin. Ça fait

cinq cents ans qu'on vous ouvre pour vous voler votre Voix et la retourner contre vous dès que vous tentez une rébellion et vous n'êtes pas foutus de vous en rendre compte.

La bouche de Daphné s'assécha encore plus que sa gorge. Ça expliquait ses nausées, son organisme rejetait son pouvoir. Mais surtout, ça expliquait tous leurs échecs. Elles avaient sous-estimé le talent des Elfes pour la cruauté. Elles n'avaient jamais eu la moindre chance. Si Daphné mourait ici, ce secret mourrait avec elle. La tendance ne s'inverserait jamais. C'était probablement ce qu'espérait Victoria, mais elle était trop fière pour simplement garder ça pour elle.

Qui était au courant ? Seulement la famille royale ? Les Fées ? Le monde entier ? Et comme toujours, personne pour les aider. Qui d'autre avait été manipulé par ce pouvoir que les Sirènes tentaient pourtant d'utiliser avec précaution ?

Daphné refoula toutes les émotions qui montaient et tenta de garder l'esprit clair. Elle devait rassembler le maximum d'informations, car après avoir entendu tout ça, elle ne pouvait pas mourir ici.

— Qui sont ces enfants ? demanda finalement Daphné.

Elle ne comprenait toujours pas quel intérêt Victoria avait à les tuer. Les Alchimistes n'avaient pas bonne réputation, mais les simples Sapiens ne faisaient rien de mal.

Victoria leva un sourcil en constatant que Daphné réagissait à peine à ce qu'elle avait dit précédemment, mais un léger sourire apparut tout de même au coin de ses lèvres.

— Oh, ils viennent de l'autre côté de la frontière. J'ai un contact particulièrement haut placé qui est ravi de notre collaboration. Il avait besoin de quelqu'un pour se débarrasser des Sapiens qui essaient de fuir vers Femilin. Malheureusement, je ne peux pas t'en dire plus, c'est secret défense.

Elle jeta un rapide coup d'œil à Prius qui fronça les sourcils. Apparemment, même lui n'était pas au courant de cette histoire. Daphné vit sa mâchoire se serrer, mais il ne posa pas de questions.

— Par chance, ma mère n'a jamais cherché plus loin que ce que je lui présentais et elle est persuadée qu'il s'agit réellement d'Elfes en danger. Les pauvres petits. Tout ce que j'ai eu à faire, c'était prétendre que j'allais les sauver pour m'en débarrasser par la suite.

— Et bien sûr, m'accuser était facile.

— Je fais d'une pierre deux coups en accusant les Sirènes. Quand le reinaume sera débarrassé des individus comme vous, nous pourrons enfin construire la nation la plus grandiose qui soit. Voire devenir un empire. À l'heure qu'il est, des raids sont organisés pour détruire vos villages. Un véritable carnage.

Daphné força ses muscles ankylosés à bouger et se jeta sur les barreaux. Victoria ne bougea pas d'un pouce, mais Prius fit un pas en

avant. Victoria n'avait pas l'air si satisfaite que ça. Elle n'en était qu'au début de ses plans, il lui en fallait plus, mais Daphné ne pouvait s'empêcher de repenser à ce qu'elle lui avait dit après que la reine l'eut menacée dans le salon de thé.

— Victoria, tenta Daphné, la voix enrouée. Tu m'as dit de me sauver. Quand la reine m'a menacée, tu m'as demandé de partir et de me cacher. Tu ne peux pas me dire que ce n'était pas sincère, tu savais que j'aurais pu réellement m'en aller. Tu ne plaisantes pas, tu t'es attachée à moi parce que tu sais que ce qui nous sépare n'est que la cruauté de notre condition sociale. Victoria, tu n'es…

Daphné tenta de saisir la manche de la princesse, mais elle se dégagea vivement. Les yeux de Victoria brillaient d'un éclat dangereux. Daphné s'était repassé cette conversation en boucle dans sa tête et elle n'avait jamais trouvé d'autre explication : Victoria avait un cœur et celui-ci l'avait fait douter. Peu importait son plan d'origine, elle pouvait être raisonnée.

— Ne m'approche pas, cracha Victoria. Ça faisait partie de mon plan, c'est tout. Pour que… Pour que tu aies confiance en moi.

— Menteuse. Même là-dessus tu mens.

Victoria s'approcha d'elle, toute envie de se moquer envolée.

— Sache que j'ai des plans que tu ne peux pas comprendre. Ceux qui tiennent les rênes en ce moment sont des incapables. Mais le meilleur, c'est qu'ils pensent que c'est moi, l'incapable. Quel dommage, tu ne seras plus là pour les voir tomber de leurs trônes. Quand j'aurai fini, il n'y aura plus d'histoire d'enfants qui souffrent, peu importe leur espèce. Même si pour ça, je dois en sacrifier quelques-uns.

Daphné frissonna. C'était insensé. Victoria ne serait pas reine avant tellement longtemps, à moins que la reine Fiona ne meure, ce qui était improbable. À moins qu'elle ait un plan de ce côté également. Daphné commençait doucement à comprendre qu'il ne s'agissait pas de quelques gardes, qu'elle avait de son côté. C'était le palais entier. D'une manière ou d'une autre, ils voulaient tous la voir sur le trône. Peut-être même avait-elle des alliés au sein de l'armée.

Daphné pensait la reine Fiona intelligente et cruelle, mais elle ignorait qu'il y avait plus dangereux qu'une reine en colère ou un homme qui s'amuse.

Une femme que l'on sous-estime.

Victoria se redressa et entama un pas vers la porte.

— Attends ! s'écria Daphné. Vous n'allez pas me faire croire que vous êtes devenus les meilleurs amis du monde, maintenant.

Victoria mit quelques secondes à comprendre qu'elle faisait référence à Prius.

— Oh ! Ça ? À ton avis, qui lui a demandé de dénoncer ton copain ?

— Tu aurais dû accepter ma proposition, très chère, ajouta Prius. Mais ce n'est pas plus mal. M'allier avec la médiocrité aurait été une grossière erreur.

Peut-être qu'elle aurait dû accepter, en effet. Mais c'était chose faite. Daphné cracha à leurs pieds.

— Alors, j'aurai le plaisir de vous tuer en même temps.

Victoria grimaça.

— Ça m'étonnerait que tu aies le temps pour ça.

Victoria et Prius la laissèrent seule dans cette cellule froide. Bien entendu, elle allait comparaître devant la reine. Quand ? Elle ne le savait pas. C'était même étonnant que Prius n'ait pas choisi sa sentence lui-même. De toute façon, elle le pensait : elle les tuerait tous les deux, peu importait les risques.

Prius était le seul Drakón présent au palais. Il ne pouvait pas être partout à la fois et c'était pour cette raison qu'aucun garde ne surveillait sa cellule de l'intérieur. Elle pouvait se servir de cet avantage pour essayer de s'enfuir au moment où on l'emmènerait devant la reine. Le tout était de ne pas être confronté à quelqu'un avec une Voix volée. C'était une précaution qu'elle n'avait jamais eu à prendre jusqu'à maintenant et ça la déboussolait.

Le temps passa. Daphné mit chaque minute, chaque seconde à profit pour élaborer un plan d'évasion, et surtout de vengeance. Mais elle devait se rendre à l'évidence, les chances de réussite étaient minces et les bribes de plan qu'elle imaginait étaient bancales.

Elle ne voulait plus mourir. Du moins, pas avant d'avoir vengé Eli et tout révélé aux autres. D'ici là, elle ne pourrait plus grand-chose pour le reste de son peuple. Elle les avait déjà laissés tomber. Elle faisait de son mieux pour ne pas penser à ce qu'il se passait à l'extérieur, à son père qui devait être furieux. Il y aurait toujours des résistants, elle ne pouvait pas croire que les Sirènes s'éteindraient si facilement.

Elle ne comptait plus les heures quand la porte s'ouvrit à nouveau, plus doucement. Elle se demanda un instant si elle avait rêvé, car elle n'entendait ni ne voyait rien. Il fallait dire que la nuit était tombée et il n'y avait rien pour éclairer sa petite cellule. Une lueur orangée apparut soudain sur le mur.

— Daphné ?

Daphné sursauta. Elle aurait reconnu cette petite voix entre mille. Bianca apparut devant elle, soupirant de soulagement en voyant la Sirène. Elle déposa sa bougie par terre et s'accroupit devant les barreaux, comme sa sœur.

— Oh ! Daphné ! chuchota-t-elle. J'ai eu tellement peur qu'ils te fassent du mal.

Jouait-elle la comédie, elle aussi ? Elle ne savait plus qui croire. Bianca avait huit ans, à un si jeune âge, elle n'était sans doute pas

capable d'autant de mesquinerie que Victoria. Dans le doute, Daphné resta en retrait. Bianca fit la moue. Elle serra ses mains contre sa robe, dépitée.

— Je suis désolée, pour ton ami.

Un soubresaut agita ses épaules et elle se mit à pleurer. Désolée. Elle était désolée. Elle avait tout vu, tout entendu. Elle ne l'avait pas défendue.

Daphné était mauvaise langue. Bianca avait essayé de dire qu'elles étaient amies, mais même si une petite fille n'était pas capable d'horribles vices, elle ne pouvait sauver personne non plus.

— Je suis sûre qu'ils se trompent. Victoria a dû mal comprendre tes intentions. Je le saurais, si tu m'avais envoûtée. Je veux dire… c'est impossible. Je peux t'aider à leur prouver que tu es innocente ! Je sais que ça ne remplacera jamais ton ami, mais c'est la moindre des choses.

Et maintenant, elle voulait l'aider. Daphné avait eu de l'affection pour cette petite qui ne l'avait jamais traitée comme un être inférieur. Peut-être en avait-elle toujours. Bianca était gentille et généreuse. Elle pourrait faire une bonne reine, si elle ne grandissait jamais. Mais ça n'arriverait pas. C'était improbable. Impossible. Bianca allait grandir, elle ne serait plus protégée par le voile doux que sa sœur avait posé sur ses yeux, et elle deviendrait aussi hargneuse que les autres. Si ce n'était plus, quand Victoria la convaincrait que Daphné se jouait d'elle.

Une chose dont elle était sûre, c'était que Bianca était le point faible de Victoria. Elle lui avait retiré ce qu'elle aimait le plus au monde, pourquoi n'aurait-elle pas le droit de faire la même chose ? Elle serait exécutée sur-le-champ, mais Victoria aurait autant envie de mourir qu'elle.

Daphné s'approcha doucement des barreaux et Bianca retrouva son joli sourire. Pauvre enfant. Sa naïveté l'avait menée dans bien des problèmes auparavant, et ce n'était pas près de s'arrêter.

— Je peux rassembler les preuves de ton innocence, si tu acceptes de m'aider, dit Bianca. On pourrait sauver ton peuple.

Daphné observa les yeux bleu brillant de la petite fille. Pendant une seconde, elle envisagea d'accepter. Puis sa rage refit surface. Daphné passa un bras à travers les barreaux et attrapa le bras de Bianca. Elle l'attira vers elle et la petite fille poussa un cri d'effroi. Sa panique fit tomber la bougie et celle-ci s'éteignit. Avec son autre main, Daphné agrippa sa gorge. Elle ne serrait pas assez fort. Elle n'arrivait pas à s'y résoudre. C'était trop tard, le cri de Bianca avait alerté les gardes à l'extérieur et on les sépara. Une DendroFée envoya un somnifère sur Daphné.

Elle s'endormit, sa seule pensée était qu'elle venait de perdre une

amie fidèle.

Chapitre 37 : Horace

Malia avait appelé son escouade pour s'occuper du corps d'Oren et raconté l'avoir trouvée en train de préparer le prochain journal en haut du clocher, l'amenant à tomber de celui-ci lorsqu'elle s'était débattue. Ce n'était pas tout à fait faux. Ce n'était pas tout à fait vrai non plus, et Malia avait du mal à l'admettre.

Ils étaient retournés dans les égouts pour passer la nuit, puis, au petit matin, Malia les accompagna aux portes de la ville. Lior avait du mal à accepter qu'elle ne les ait pas dénoncés. Il restait à l'affût du moindre de ses mouvements, mais Horace savait qu'il perdait son temps.

Ils étaient épuisés et ils ne savaient pas où aller ensuite, mais ils étaient contents que cette histoire soit terminée. Malia les mena à une carriole assez grande pour tous les transporter sans être les uns sur les autres.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Vous devez en avoir marre de marcher pendant des jours, expliqua-t-elle. J'ai prétendu que c'était pour des habitants qui voulaient s'éloigner de la ville le temps que ça se tasse et on m'a permis de l'emprunter.

Horace l'enlaça. Ils allaient encore se séparer, à croire qu'ils étaient condamnés à se croiser sans jamais plus rester ensemble. Malia lui donna une tape sur l'épaule. Ce n'était pas une fatalité. Elle était avec eux, maintenant. Il n'empêche qu'il n'aimait pas l'idée qu'elle retourne auprès de Parsé en sachant ce qu'il avait fait. Maintenir les apparences devait lui être insupportable.

— Alors, c'est quoi le programme ? demanda-t-elle.

— Bonne question, répondit Amosis dont le menton violacé l'empêchait d'articuler. Difficile à dire quand le petit aura une vision, alors…

Comme si ces mots étaient invocateurs, Amélius tomba au sol comme une enclume. Personne n'avait eu le temps de le rattraper, alors Horace se dépêcha de vérifier qu'il n'avait rien de cassé. Il retourna Amélius sur le dos, mais celui-ci paraissait simplement endormi. Les secondes qui s'écoulèrent parurent une éternité. Finalement, il rouvrit les yeux et se redressa en grimaçant.

— Ça va ?

— Oui, oui. C'était juste une vision.

— Eh ben, ça… commenta Malia. Je pensais que ce serait plus spectaculaire.

— Alors ? C'est quoi la prochaine étape ? s'enquit Lior.

Amélius réfléchit un instant, comme s'il remettait les informations dans le bon ordre.

— On doit aller en Basse Astari.

Un silence pesant lui répondit. Passer la frontière n'était pas chose aisée. Entrer en Basse Astari nécessitait un contrôle rigoureux par des soldats, chose qu'ils devaient éviter. Passer de force alerterait toutes les patrouilles alentour. Bref, s'ils voulaient passer, ils devaient avoir une raison en béton ou bien contourner les contrôles intelligemment.

— Facile, dit Amosis.

Horace le dévisagea et Amosis croisa les bras, l'air fier.

— On n'a qu'à passer par le même chemin où passent les enfants quand on les envoie là-bas. Je n'ai jamais passé la frontière personnellement, mais je sais comment procèdent mes contacts.

Horace plissa les yeux. Amosis lui avait dit mettre les enfants qu'il sauvait en sécurité, mais rien de plus.

— Tu fais passer les enfants en Basse Astari ?

— C'est le seul endroit où on peut trouver un bateau qui mène à Femilin. La carriole où on a trouvé Amélius partait pour la frontière dans ce but. On est habitués.

Alors c'était ça, il envoyait les enfants Sapiens à Femilin, dans un endroit où ils pourraient être libérés de toute menace. Horace se demanda à quel point son réseau était étendu. Finalement, Amosis n'était peut-être pas une organisation, mais il ne travaillait pas seul non plus. C'était admirable de sa part de faire tant d'efforts pour son espèce et Horace ne pouvait que compatir. Il venait certes de découvrir des choses terribles sur la sienne, mais ça ne voulait pas dire qu'il ne voulait pas remettre dans le droit chemin les Fées qui n'avaient pas demandé à poursuivre une entreprise si frauduleuse.

Malia croisa les bras sur sa poitrine.

— Je ferme les yeux, je ne crois plus avoir le droit de te réprimander pour ce genre de choses, désormais. Mais juste… j'espère qu'il n'y a pas trop de victimes dans le processus.

— S'il n'y a pas de résistance, il n'y a pas de victimes.

Malia leva les yeux au ciel.

— Soit. Enfin bon, vous allez simplement aller là-bas sans savoir quoi trouver ? C'est grand, la Basse Astari.

— Je sais quoi trouver, rétorqua Amélius. Enfin… je sais dans quelle direction aller, au moins.

— Écoutez, malgré tout le respect que j'ai pour le roi et pour les Drakóns en général, qu'est-ce qui vous faire dire qu'il n'est pas en

train d'inventer ?

— Malia… il nous a donné bien assez de preuves. Il avait même prévu ce qui allait se passer à Lanim, c'est pour ça qu'on est venus.

— Et si c'était une coïncidence ?

Elle avait l'air de vouloir le retenir le plus longtemps possible. Elle avait toujours eu une foi incontestée envers le gouvernement et tout ce qu'il représentait. Maintenant, elle doutait, et lui aussi. Si on leur avait menti sur toute leur mission, comment qui que ce soit pourrait à nouveau dire la vérité ? C'était une question qu'Horace se posait à chaque minute qui passait. Malheureusement, il n'avait pas le temps de se laisser aller à ce doute. S'il y avait la moindre once de vérité dans les propos d'Amélius, il pouvait faire la différence. Il était prêt à prendre ce risque, car personne ne le prendrait à sa place.

— Et si ce n'en était pas une ? Tu imagines si tout est vrai ? Si l'Originelle lui parle ? On pourrait faire bouger les choses une bonne fois pour toutes.

Malia chercha un peu de soutien chez Amosis et Lior. Elle devait penser qu'ils avaient des raisons de douter autant qu'elle, et c'était le cas, mais ils avaient dépassé ce stade depuis un moment.

— Ça vaut mieux que de se taper dessus sans résultat jusqu'à la fin de notre vie, tu crois pas ? dit Amosis.

Malia soupira. De toute façon, il n'y avait rien qu'elle pouvait faire pour les arrêter. Elle ne prendrait pas ce risque maintenant.

— Je jure sur ma vie que je ne mens pas, s'exclama Amélius.

— Ne jure pas sur ta vie, lui répondit Malia. Tu pourrais le regretter. Mais je vais te croire.

— Qu'est-ce que vous allez faire, pour la ville ? demanda Horace.

Le mal était fait, Oren n'avait pas complété son plan, mais elle avait fait des étincelles. Le feu allait prendre à tout moment.

— Je pense que nous allons rester ici un moment ou appeler une autre escouade pour apaiser les tensions. Le premier journal n'était pas le plus problématique, on devrait pouvoir ramener le calme avec le temps. Mais nous sommes toujours à ta poursuite, je te rappelle. Tu ne dois pas t'attarder ici.

— Tu as raison.

Lior montait déjà en voiture, mais Malia rattrapa la main d'Horace.

— J'ai une condition, cependant, fit-elle à Amosis.

— Laquelle ?

— Retire-lui ses menottes.

Lior redescendit, prêt à riposter.

— D'accord.

— Quoi ? s'offusqua Lior.

— Mieux que ça, ajouta Horace. Je veux aussi retirer mes bracelets.

Cette fois-ci, ils le regardèrent tous comme s'il était fou. Il y avait

bien réfléchi. Il n'en pouvait plus d'être impuissant et c'était pour cela qu'il avait suivi Amosis en premier lieu.

— On a tous les ingrédients, plaida Horace. C'est ce que tu voulais, Amosis, non ?

Amosis balança la tête de droite à gauche.

— Je voulais me servir du bois pour tracer l'Arbre Sacré, mais je me fichais que tu meures dans le processus. Là, c'est différent.

Bien que cela fît chaud au cœur à Horace, ils n'avaient pas le choix.

— Pourtant, tu as fait un détour pour trouver une pierre d'Aquatilis. On en a déjà discuté. Tu l'as fait parce que tu espérais que ça ne me tue pas. On n'a pas fait ça pour rien, ça pourrait fonctionner.

Amosis baissa la tête. C'était très risqué, effectivement, mais il voulait essayer plus que tout. Amosis lui avait prouvé qu'il n'était pas obligé de se reposer sur ses pouvoirs pour être compétent, mais ils étaient son essence même. Horace ne pouvait plus nier que les bracelets bridaient ses capacités et il voulait savoir ce que cela faisait de les utiliser à leur plein potentiel.

— Tu pourrais mourir, objecta Malia.

— C'est d'accord, dit enfin Amosis. Mais tu dois me promettre que si tu sens que c'est trop, tu remettras les bracelets.

Un sourire radieux apparut sur le visage d'Horace.

— C'est promis.

Malia grimaça. Elle se retenait visiblement de protester encore. Fut un temps où Horace ne jurait que par son avis. Elle pouvait s'inquiéter, il était terrifié, mais combien de Fées avaient eu la même opportunité avant lui ? Il ne pouvait pas passer à côté. Il devait être prêt à se battre.

Malia se jeta dans ses bras et le serra aussi fort que possible, puis elle se recula et prit le visage d'Horace entre ses mains.

— Je vous rejoindrai sur le trajet pour m'assurer que tout va bien. Prends soin de toi.

— Toi aussi.

Puis elle retourna à Lanim, les épaules voûtées. Horace ignora le pincement dans son cœur et se raccrocha à sa promesse.

— Attends, fit Lior. Comment elle compte nous retrouver, exactement ? Elle sait même pas où on va.

— Si elle y parvient vraiment, tu lui poseras la question toi-même, répondit Amosis.

À l'intérieur de la carriole se trouvait une carte du royaume et du reinaume. Aucun d'eux ne savait dire si Malia l'avait mise là ou si c'était commun dans ce type de véhicule. Ils prirent donc la direction du nord avec Lior comme cocher. De l'intérieur, Horace pouvait l'entendre parler presque sans interruption et Amosis lui expliqua que Lior aimait discuter avec les chevaux comme s'ils étaient ses seconds.

Horace trouva cela amusant, il n'avait connu Lior que bougon, il avait du mal à l'imaginer s'amuser de la sorte.

Amélius s'allongea sur un tapis de sol et s'endormit aussitôt. Il leur avait expliqué que les visions l'épuisaient. Il méritait bien quelques heures de sommeil, ils n'étaient pas près d'arriver à la frontière.

Cela faisait longtemps qu'Amosis et Horace n'avaient pas été seuls. Ils avaient passé plusieurs jours à crapahuter en s'adressant à peine la parole, mais ils avaient fini par trouver un terrain d'entente. Maintenant, Horace se demandait s'ils devaient se considérer comme des alliés de circonstances ou si un lien d'amitié pouvait se former. À vrai dire, il trouvait agréable de passer du temps avec Amosis. C'était surtout que Félix lui rappelait constamment qu'il se trouvait en compagnie de l'ennemi, tranquillement en train de lire le journal de ses parents. De toute façon, Horace n'était plus sûr de savoir qui était le véritable ennemi, maintenant.

— Tu n'as pas peur de la mort ? demanda soudainement Amosis.

Il n'avait pas relevé la tête de son journal, mais ses yeux ne suivaient aucune ligne.

— Je suis terrifié par la mort, avoua Horace.

— Quand j'ai menacé de te tuer, dans l'ancienne école, tu as accepté ton sort. Tu m'as même demandé de t'achever rapidement.

Amosis releva ses yeux noirs vers lui. Ce n'était pas la première fois qu'Horace ne parvenait pas à déchiffrer son expression, mais il semblait qu'il avait besoin de percer le mystère. Un jour.

— Que je te donne les réponses à tes questions ou non, tu allais me tuer. Autant mourir sans trahir les miens.

— Mais tu avais déjà peur, à l'époque.

Horace pinça les lèvres, ses yeux le brûlaient.

— Je suppose… je suppose que je ne savais pas ce que je voulais. On m'a toujours appris à mourir en soldat, au bon moment. J'aurais dû mourir à l'orphelinat, comme les autres, mais ça n'est pas arrivé. Je crois que ça m'a donné espoir que je devais continuer à… je ne sais pas vraiment quoi. Je me suis juste dit que ce n'était pas fini.

Horace ferma les yeux pour cacher les larmes de honte qui menaçaient de s'échapper.

— Félix a raison. Je ne suis qu'un lâche.

Amosis referma le journal et le posa sur ses genoux. Son silence ne faisait que confirmer les mots d'Horace.

— Avait.

— Quoi ?

— Avait raison. Ce Félix, là. Il est mort, tu l'as dit. Tu peux parler de lui au passé. Ce que tu entends, dans ta tête, c'est ta conscience qui te punit.

— Tu crois que je ne l'ai pas compris ? C'est juste que ma conscience

porte sa voix et c'est encore pire.

— Ce que je veux dire, c'est que tu avais raison, la dernière fois, avec Malia. Tu ne dois pas l'écouter, parce qu'il est mort et toi, tu es bien vivant. Avoir envie de vivre, ce n'est pas lâche. Toutes les Fées que j'ai interrogées n'ont pas parlé parce qu'elles étaient terriblement loyales à leur cause. C'est quelque chose que je respecte, mais… ce que je ne respecte pas, c'est de vous avoir fait croire que vos vies valaient moins que ce que vous aviez à raconter. Aucune d'elles n'a décidé de m'amadouer ou de me mentir pour que je baisse ma garde. Elles ont simplement attendu la mort. Comme on vous dit de le faire.

Amosis marqua une pause pendant laquelle Horace pouvait entendre son propre cœur battre à cent à l'heure.

— Tu es sorti de ce schéma, poursuivit Amosis. Bon, j'avoue que tu as eu un peu de chance que le bâtiment s'effondre, sinon je t'aurais tué. Mais tu aurais aussi pu te laisser mourir sous les décombres. À la place, tu as vu une opportunité et tu as continué ta vie en mettant cette chance à profit. Au final, tu as arrêté de faire ce qu'on te disait pour avoir une vision plus globale des choses et prendre tes propres décisions. Je conçois que tu t'en veuilles d'avoir trahi les tiens, mais quand tu auras aidé ceux qui sont encore pris dans ce schéma de pensée abject, tu verras les choses autrement. Ne t'en veux jamais de faire passer ton humanité avant les ordres.

Horace retint son souffle. Il laissa échapper une larme qu'il essuya aussitôt. Il n'imaginait pas entendre ce genre de mots de la part d'Amosis, mais cela semblait devenir de plus en plus habituel. Étrangement, l'Alchimiste s'était révélé être quelqu'un d'optimiste, alors qu'il menait une entreprise qui affrontait des échecs réguliers. Horace souffla un grand coup pour calmer sa respiration.

— Je ne vais pas cesser de m'en vouloir pour autant.

— Je sais.

— Mais merci. Ça me fait du bien d'entendre ça.

— Tant mieux. Parce que je ne veux pas que tu prennes ta vie à la légère.

Horace fronça les sourcils. Il aurait dû deviner qu'il y avait un but autre que de soulager sa conscience.

— Tu dis ça pour me dissuader de retirer mes bracelets ?

— J'ai peur que tu ne survives pas.

— C'est à moi de prendre cette décision.

Amosis se prit le visage entre les mains. Si ça réussissait, c'était un avantage certain. Si ça se trouvait, sa puissance sans les bracelets était équivalente à celle de dix Fées qui en portaient. C'était l'occasion de prouver à l'armée qu'elle faisait une erreur. Si cela échouait… il ne fallait pas y penser. Horace voulait croire qu'ils pouvaient se passer de lui pour la suite des événements, mais Amélius avait l'air de le

considérer comme un membre important du groupe, et c'était ce qui lui donnait espoir.

— Je sais, murmura Amosis. Je veux juste m'assurer que tu ne fais pas ça parce que tu prends ta sécurité à la légère.

Horace chercha une réplique cinglante, mais tout ce qui lui vint à l'esprit était l'image d'Amosis en haut du clocher, la veille.

— Non… je… ça n'a rien à voir. Je viens de te dire que j'avais peur de mourir. Je ne prends jamais rien à la légère, au contraire. Est-ce que… est-ce que tu voudrais parler d'Oren ? Je comprends que ça t'a chamboulé.

— Ça n'a rien à voir, s'exclama trop rapidement Amosis.

C'était trop tôt. Compris. Amosis détourna la tête et Horace se sentit mal.

— Excuse-moi, je ne voulais pas.

Amosis soupira et vint s'asseoir plus près d'Horace. Il se saisit de son poignet, passa les doigts sur une menotte et celle-ci s'ouvrit sans difficulté. Il réitéra son geste avec la deuxième, puis avec celles sur ses chevilles.

Horace sursauta en sentant l'énergie affluer en lui. Le murmure incohérent se transforma en chant clair et mélodieux. Il eut le souffle coupé. C'était comme revenir à la vie, il avait oublié à quel point il était faible, ces derniers jours. Les sons, les couleurs, les odeurs, tout devint plus tangible. Horace n'arrivait même plus à parler tant c'était enivrant.

— Malia avait raison, fit Amosis d'une voix douce. Tes yeux sont plus brillants, maintenant.

Horace avait presque oublié sa présence. Il surprit Amosis à l'observer en souriant.

— J'ai l'impression de revivre.

— C'est déjà ça. Quand Amélius se réveillera, tu prendras sa place et on te retirera les bracelets.

— Vraiment ?

— Puisque je te le dis.

⁂

Lior parqua la carriole dans un coin de champ vide. Il était encore réticent, mais Amosis l'avait convaincu. Il écrasa la fleur de Phusis dans un mortier, puis plaça la pierre d'Aquatilis dans les miettes. Le dernier ingrédient était crucial. C'était la seule raison qui avait poussé Amosis à ne pas tuer Horace dès le début. Du sang frais.

Horace se piqua le bout du doigt avec une dague et laissa quelques gouttes tomber dans le mortier. Lior versa une sorte d'huile dorée dans le mélange, puis Amosis plaça une main au-dessus de la mixture, son journal dans l'autre, et récita quelques mots qu'Horace ne comprit pas.

Le tout se transforma en un mélange homogène rougeâtre.

Horace s'allongea sur la paillasse, plus confortable qu'il n'y paraissait. Lior et Amosis débattirent pendant un moment sur celui qui s'occuperait de l'opération, mais Amélius coupa court au débat :

— Je vais le faire.

Les deux hommes le dévisagèrent.

— C'est courageux, gamin, mais ça peut être dangereux. S'il perd le contrôle, tu meurs.

— Non. Vous mourriez. Je suis un Drakón, les pouvoirs des Fées ne peuvent pas me blesser ou me tuer. Vous, si.

Horace ne put s'empêcher de rire en voyant leurs têtes déconfites. Un point pour Amélius. Lior et Amosis descendirent de la carriole, mais ce dernier peinait à les laisser seuls.

— S'il y a le moindre problème, tu nous préviens. S'il veut remettre ses bracelets, tu le fais sans attendre. Utilise la bassine d'eau pour le rafraîchir, il pourrait avoir très chaud… ou très froid. On sait jamais, dans tous les cas, sers-toi de la bassine.

— Amosis, je ne suis pas un enfant, fit remarquer Horace.

— Oui, mais c'en est un qui s'occupe de toi.

Il n'avait pas tort. Vu comme ça, c'était moins rassurant.

— On va s'en sortir, affirma Amélius avant de lui claquer la porte au nez.

C'était le moment. Il ne pouvait plus revenir en arrière. Amosis pouvait dire ce qu'il voulait, il ne demanderait pas à Amélius de lui remettre ses bracelets. Il observa une dernière fois ces morceaux de bois blanc qui ne l'avaient jamais quitté depuis sa naissance. Il avait toujours pensé qu'ils lui conféraient plus de pouvoir. Aujourd'hui, il était bien trop conscient du mensonge que cela représentait.

Amélius posa une serviette humide sur le front d'Horace avant même le début de la procédure.

— Tu ne vas pas mourir.

— Tu l'as vu dans une vision ?

— Au contraire. Je n'ai pas eu de vision te concernant.

Horace ne comprit pas vraiment ce qu'il voulait dire, mais cela devait être bon signe.

— Tu vas quand même avoir l'impression de mourir, ajouta Amélius.

Horace pinça les lèvres.

— Fais ce que tu as à faire.

Amélius acquiesça. Il plongea deux doigts dans la mixture et appliqua le liquide visqueux sur l'un des bracelets.

Le corps entier d'Horace se mit à brûler.

Chapitre 38 : Daphné

Daphné commençait à s'ennuyer. Elle avait compté cinq jours depuis le début de sa captivité et elle ne voyait personne à part le garde qui lui apportait à manger et à boire une fois par jour. On ne vidait même pas le seau qui servait à faire ses besoins. Elle n'avait pas essayé d'envoûter le garde, il avait remis de la cire dans ses oreilles. De toute façon, elle ne voulait pas prendre le risque de diminuer ses forces plus que ça. Elle occupait ses journées à faire du sport et à réfléchir à un plan d'évasion. Lorsqu'elle parvenait à trouver le sommeil, elle revoyait la mort d'Eli en boucle. Elle dormait peu.

Avec le temps, elle avait fini par se demander si la reine n'allait pas simplement l'oublier ici, en lui faisant croire qu'elle serait un jour appelée et exécutée. Peut-être que dans plusieurs mois, quand elle aurait viré folle à cause du manque de lumière et de ses pensées pour seule distraction, le garde l'oublierait aussi et elle mourrait de déshydratation. Ce scénario l'angoissait plus que d'affronter un nouveau procès. Elle essayait de ne pas y penser, mais avec ça, Eli et les villages ravagés, ça ne lui donnait plus beaucoup d'options.

Les larmes avaient séché. À la fois pour ne pas se déshydrater trop vite, mais aussi parce qu'elle voulait cultiver sa rage. Son ventre bouillonnait constamment et c'était bien la seule chose qui lui permettrait de tenir des mois enfermés dans cette minuscule cellule. Elle en ressortirait quand ils s'y attendraient le moins et elle prouverait à la reine Fiona à quel point elle était aussi idiote que Daphné de croire que sa fille était innocente. Ensuite, elle détruirait Prius. Avec la Croix de Saranor, elle pouvait le tuer. Elle n'avait vu la relique qu'en dessin, mais elle était en métal avec des bouts pointus. Parfait pour le poignarder en plein cœur. Les Drakóns se croyaient saufs, parce que seules des reliques créées par les Constellations pouvaient les tuer. Ils imaginaient des épées ou des flèches, mais Daphné comptait bien le prendre par surprise avec une croix d'église.

Enfin, ce serait au tour de Victoria. Elle ne lui ferait pas de mal physiquement, pas au début. Daphné appréciait Bianca, mais si elle devait la tuer pour anéantir Victoria, qu'il en soit ainsi. Il suffisait que Daphné mette un peu de son propre sang sur une lame et la peau des deux sœurs deviendrait aussi résistante que du papier.

Imaginer cette scène encore et encore l'aidait à s'endormir.

Daphné était allongée dans le faible éclat de lune, qui ne tarderait pas à disparaître sur le côté de sa prison, quand elle entendit la porte s'ouvrir. Elle se redressa précipitamment, son repas avait déjà été servi. Elle s'enfonça dans un coin de la cellule où elle était certaine qu'on ne la voyait pas à cause de l'obscurité.

Son cœur rata un battement quand elle aperçut un bec crochu surmonté de lunettes rondes et des plumes étincelantes.

— Ronal, essaya-t-elle de dire, mais sa voix était enrouée.

Le Prisma plaça un doigt devant son bec pour la faire taire.

— Mademoiselle Daphné, salua-t-il. Vos geôliers ne savent pas que je suis ici.

Elle sortit de l'ombre et il la détailla de la tête aux pieds. Elle détestait l'air de pitié qui passa sur son visage.

— Que faites-vous ici ?

— Je m'inquiétais pour vous.

Daphné hoqueta et comprit une seconde plus tard qu'elle avait ri. D'abord Bianca, puis lui. Ils avaient tous décidé de s'inquiéter alors qu'elle était accusée d'infanticide de masse ? Une chose dont elle était sûre, au moins, c'était qu'Abel ne viendrait pas. Il devait être aux petits soins avec Victoria, persuadé qu'elle finirait par tomber amoureuse de lui. Que cela arrive ou pas, elle allait peut-être l'épouser. Si elle le faisait, elle obtiendrait un immense pouvoir. Quoique, ça devait déranger son grand plan. Oh, pauvre petite Victoria qui allait devoir choisir entre devenir impératrice et remodeler son pays d'origine à son image. Daphné ne doutait pas qu'elle trouverait un moyen de faire les deux.

Daphné se refusa à s'asseoir en présence de Ronal. Elle devait avoir l'air assez pathétique comme ça, et ils avaient toujours entretenu un respect soutenu l'un pour l'autre. Ronal lui prouvait que c'était toujours le cas en l'appelant « mademoiselle ».

— Vous êtes bien le seul, à mon avis, répondit-elle. Mais c'est gentil. Bianca n'a pas raconté à tout le monde ce que j'avais fait, alors ?

— Pas elle, mais les gardes l'ont rapporté et tout le palais l'a su.

Ils s'observèrent un moment.

— Vous n'avez pas l'air dérangé par mes actes atroces, lâcha Daphné avec amertume.

— Je tiens à vous laisser le bénéfice du doute.

— Pourquoi ça ?

— Parce que vous étiez désespérée.

Ronal baissa la tête. La première fois qu'elle lui avait parlé au bal, elle l'avait fait pour s'amuser, mais elle ne pensait pas qu'il pouvait s'avérer être aussi attentionné. Il paraissait être le genre de personne qui choisit ses amis avec attention. Il n'avait pas attendu longtemps pour la considérer dans le lot, et elle lui en était reconnaissante.

D'autant plus qu'elle pourrait l'envoûter et le forcer à la faire sortir, mais il restait là, parfaitement confiant. Il pouvait l'être, elle ne se servirait pas de lui de cette manière.

— Vous avouerez que j'avais de très bonnes raisons d'être désespérée, rétorqua-t-elle.

— Tout à fait. Je… la perte de votre compagnon a dû être très dure à vivre et je ne voudrais pas raviver la douleur, alors si vous le voulez bien, je m'abstiendrai de le mentionner.

Cette attention lui faisait étrangement plus plaisir que des condoléances.

— Ce serait très gentil de votre part.

— En revanche, ce que je sais, c'est que vous étiez terrifiée, ce jour-là. Une personne dont des plans aussi malicieux auraient été découverts en aurait profité pour en rajouter une couche, par pur désespoir. Vous vous êtes défendue jusqu'au bout. J'ai lu beaucoup de choses sur les personnes désirant mener une révolution. C'est une fierté, pour eux. Vous n'avez pas porté la fierté de faire du mal à ces enfants.

— Parce que je ne l'ai pas fait. Mais vous avez raison, je suis une révolutionnaire.

Ronal pencha la tête sur le côté, intrigué.

— Bien sûr, dit-il. Vous voulez des droits pour votre peuple.

— Il n'y a pas de Sirènes à Aphros ? Comment se fait-il que vous en sachiez si peu sur nous ?

— À vrai dire, votre population est peu présente. Mais il me semble qu'elle est plutôt libre, vivant avec le reste des habitants. Ce dont je suis sûr, c'est qu'elles ont des droits. Je n'aurais jamais pensé que vous puissiez être oppressées autre part.

— Nous le sommes pratiquement dans le monde entier.

— Oh.

Ronal fronça les sourcils et se plongea dans ses pensées. Il se rapprocha des barreaux et Daphné l'imita.

— Racontez-moi, mademoiselle, souffla-t-il. Pourquoi êtes-vous enfermée ici ? Donnez-moi votre version de l'histoire.

— Me croirez-vous ? Vous n'avez pas peur que je mente ou que je vous envoûte ?

— Le ferez-vous ?

Daphné sourit.

— Non.

Elle lui raconta tout depuis le début. Son plan pour voler la Croix de Saranor et ce qu'elle voulait en faire. L'amitié qu'elle pensait avoir construite avec Victoria, les trafics, jusqu'à il y avait cinq jours. Ronal écouta en silence, le visage fermé, ne relevant pas les pics de colère de Daphné où elle se mettait à insulter Victoria de tous les noms. En

racontant son histoire, elle se rendait d'autant plus compte de sa bêtise.

À la fin de son récit, Ronal baissa de nouveau la tête. Il resta silencieux un moment et Daphné ne voulait pas prendre le risque d'interrompre ses réflexions. Finalement, il asséna un funeste :

— Je vois.

Il s'accroupit, puis se releva aussitôt. Sans un regard pour elle, il se retourna et sortit des cachots. Le garde avait dû le voir sortir, car il vint voir Daphné et lui demanda avec agressivité ce qu'elle avait fait à Ronal. Il sortit vite au moment où elle ouvrit la bouche, se rappelant soudain qu'elle pouvait l'envoûter.

Daphné s'accroupit et récupéra ce que Ronal avait laissé par terre. La plume qu'il lui avait offerte quelques jours plus tôt. Il avait pris le temps de la récupérer pour elle.

Chapitre 39 : Horace

Le chant était devenu un hurlement. Ou plutôt, des hurlements. Des milliers de cris provenant du monde entier, qui rendaient Horace sourd. Ses yeux refusaient de se concentrer sur le plafond de la carriole ou sur le visage d'Amélius. Il n'y avait plus que la lumière. Une lumière blanche et vive.

Horace observa le temps passer sans savoir s'il avait cessé de sentir son corps il y a une seconde ou plusieurs milliers d'années. Cela avait commencé par de la douleur, la plus intense qu'il n'avait jamais ressentie, faisant trembler ses os. On lui avait un jour dit que l'une des pires douleurs que l'on pouvait endurer était d'être brûlé vif, mais Horace avait déjà été mordu par le feu. C'était une caresse à côté de cela. Mais bien vite, elle disparut. Non pas parce qu'il n'avait plus mal, mais parce que son corps n'existait plus. Bouger, parler, entendre, sentir, voir. C'était de l'histoire ancienne et il se dit un instant que ce serait agréable de ne plus jamais avoir à faire tout cela.

Peut-être était-il mort. Les Fées rejoignaient la nature, après leur décès. Cette sensation de flotter, c'était peut-être ce qui l'attendait, justement. Quoique, il ne se sentait pas très apaisé. Il n'avait jamais été aussi heureux. Il était terrifié.

Une éternité s'écoula. Puis une deuxième. Horace se vit assis près d'un cours d'eau, le dos contre son arbre préféré, le châtaignier. Il se voyait, oui. De loin. Il traversa le cours d'eau pour prendre sa propre place contre l'arbre. Il s'était toujours senti apaisé près des petites rivières qui longeaient la forêt. Il se souvenait de sa sœur qui rigolait en pointant l'absurdité d'une DendroFée qui aimait l'eau. Il n'aimait pas l'eau, spécifiquement, mais celle qui traversait les bois et permettait aux créatures qui les peuplaient de rester au frais et de s'abreuver. Il voulait être un cours d'eau. Il voulait être aussi paisible et utile que l'eau claire. S'il était mort, c'était peut-être possible. Enfin, ses frères et sœurs HydroFées deviendraient cette rivière. Lui, pouvait se contenter d'être l'herbe fraîche qui la bordait.

La seule chose qui lui faisait de la peine, en cet instant, était qu'il n'entendait pas l'écoulement de l'eau, ni le chant des oiseaux. Il ne sentait pas le pétrichor, ni les petites fleurs violettes à ses pieds. Il voyait, et c'était tout.

— C'est paisible, comme éternité. Tu ne trouves pas ?

Horace aurait sursauté, dans une autre vie. Cette voix résonnait aussi fort que le silence de la rivière. Félix s'assit à côté de lui. Il ne touchait pas le châtaignier, ni le sol. Son visage était plus paisible que jamais.

Horace ouvrit la bouche, mais ses lèvres ne bougèrent pas. Il parla malgré tout :

— Je suis mort.

Ce n'était pas une question. Il aurait dû poser la question. Félix ne le contredit pas.

— Sais-tu où je me trouve ? demanda Félix.

— Je ne comprends pas.

— Je suis dans la lampe d'une vieille dame Vulpes. Je ne fais rien d'autre que m'allumer et m'éteindre en attendant que ma bougie se consume.

Horace ne répondit rien. Quand la bougie serait consumée, Félix raviverait le feu ailleurs.

— Je pensais animer un volcan en activité.

Il retrouva un peu de l'amertume qu'Horace lui connaissait. Pourquoi s'était-il déplacé jusqu'ici pour lui parler ? Ils ne s'étaient jamais appréciés.

— Ce sera sûrement le cas un jour, le rassura Horace sans savoir pourquoi. Tu es utile en aidant cette vieille dame.

— C'est ennuyeux, elle mourra dans peu de temps. Pourquoi suis-je obligé de rester coincé avec elle alors que je pourrais faire plus ?

Même dans la mort, il voyait grand. Trop grand.

— Parce que c'est ce que nous faisons. Nous aidons ceux qui en ont besoin.

Félix daigna enfin le regarder. Ses yeux rouges brûlaient littéralement, mais il ne semblait pas souffrir.

— Toujours tes grands discours. Alors que tu nous as trahis, tous. T'aurais pas dû vivre aussi longtemps. T'entends de belles paroles et tu tournes le dos à ta cause. Ce type se moque de toi et tu le sais.

Ce type ? Il devait parler d'Amosis. Horace n'avait pas pensé à lui depuis des millénaires. S'il était bien mort, Amosis était-il triste ? Il avait essayé de le dissuader de retirer ses bracelets. Penser à lui était agréable. Penser à Félix était douloureux.

— Tu l'aurais tué sans l'écouter, toi, pas vrai ?

— Bien sûr, ricana Félix. Je l'aurais laissé tomber de cette falaise et j'aurais débarrassé le royaume d'une sangsue.

Horace avait failli le faire. Mais il avait vu plus loin et, pour le moment, tout lui indiquait qu'il avait fait le bon choix. Cette pensée le rendait triste. Il voulait se réveiller pour admirer les fruits de cette confiance improbable qui était née entre eux. Ce serait du gâchis de mourir maintenant.

Horace avait aussi envie d'apprendre à connaître Lior. Le Nécromancien changerait peut-être d'avis concernant les Fées et ils pourraient devenir de vrais amis. Amélius avait également besoin de lui. Il était si jeune et portait le poids du monde sur ses épaules. Il avait besoin de soutien plus que tout. Et Malia. Si Horace n'était plus là, elle ne ferait jamais confiance à Amosis et Lior. Toute leur collaboration tomberait à l'eau et elle pourrait même croire qu'ils avaient tué Horace eux-mêmes.

Horace voulait se réveiller. Il devait les rejoindre. Mais ses sens demeurèrent faibles et Félix resta assis à côté de lui, près du cours d'eau, contre le châtaignier, à lui expliquer pourquoi il ne méritait pas de vivre.

Chapitre 40 : Amosis

Si seulement Horace pouvait se décider à se réveiller, l'humeur d'Amosis serait nettement moins désagréable. C'est ce que Lior avait dit juste avant de se remettre en route après une pause bien méritée.

Ce n'était pas de sa faute s'il devait toujours y avoir quelqu'un à son chevet et qu'Amélius préférait rester avec Lior à observer le paysage extérieur. Après le spectacle qu'Horace avait offert quand il lui avait retiré les bracelets, ils craignaient qu'il perde le contrôle de ses pouvoirs ou qu'il meure simplement sur place. Amélius le surveillait parfois, histoire qu'Amosis dorme un peu, mais il avait quand même l'impression de devenir fou. Le seul point positif était qu'Horace avait soigné son menton, donc il n'avait plus envie de se l'arracher à chaque fois qu'il ouvrait la bouche.

Amosis avait vraiment cru perdre Horace. Lior et lui s'étaient placés à une bonne vingtaine de mètres de la carriole, mais ils avaient quand même senti le souffle de magie qui s'était rué sur la Fée. Tous les arbres sur un périmètre d'un kilomètre s'étaient affaissés. Cela avait duré une bonne minute où ils avaient à peine pu relever la tête, de peur de s'envoler. Quand ça s'était calmé, ils avaient rejoint Amélius, qui n'avait pas une égratignure, et avaient trouvé Horace, débarrassé de ses bracelets, inconscient et dégoulinant de sueur.

Cela faisait maintenant quatre jours. Il n'était pas agité, mais il serrait parfois fermement les couvertures, comme durant un cauchemar. Amosis s'inquiétait qu'il dorme trop longtemps et qu'il ne puisse pas se nourrir. Il lui donnait à boire et, probablement grâce à un réflexe primaire, Horace avalait.

Amosis était surtout fatigué d'être coincé avec ses propres pensées. Il avait fini par s'habituer à son alliance avec Horace et appréciait même sa compagnie, mais il n'avait pas prévu de changer ses habitudes au point de tuer une autre Alchimiste. Il était allé trop loin. Oren s'y prenait mal, mais ça ne valait pas le coup d'aller jusqu'à des extrémités pareilles.

Il avait besoin de distraction pour arrêter d'y penser et relire le journal de ses parents n'aidait pas. Le voir lui donnait la nausée. Que penseraient-ils de lui ?

Et malgré tout, il restait au chevet d'une Fée. Il ne savait plus dire où sa vie avait dérapé, mais on aurait dit qu'elle était dans une pente

glissante qui ne s'arrêtait jamais.

Ils n'étaient plus qu'à quelques kilomètres de la frontière, une demi-journée selon Lior. Ils allaient emprunter l'itinéraire des enfants qu'ils envoyaient en Basse Astari, celui-ci menant sur des routes escarpées où la surveillance était réduite.

Amosis surveillait Horace, tandis qu'Amélius tenait compagnie à Lior. Ils ne s'entendaient pas très bien, mais le silence n'avait pas l'air de les gêner. Amosis observa avec attention la DendroFée et se dit qu'il ne savait vraiment rien de son espèce. Des fleurs avaient poussé autour du corps d'Horace, comme si elles avaient pris racine dans le sol de la carriole. Pourtant, le véhicule était toujours en mouvement, il ne comprenait pas comment c'était possible. Si Horace était réveillé, il lui dirait sûrement que la nature trouvait toujours un moyen. Lui et ses remarques philosophiques. Quoiqu'il eût vu plusieurs fois au cours des dernières semaines que ce n'était pas tout à fait faux. Les fleurs, s'il se souvenait bien de leur nom, étaient des bleuets de l'aurore, les mêmes qu'Horace avait fait pousser pour convaincre les Phusis de leur céder une des leurs. Durant la journée, elles ne brillaient pas, mais elles n'étaient pas moins belles. Petites, bleues comme le ciel, dégageant une douce odeur sucrée. Elles évoluaient un peu plus chaque jour. D'ici peu, elles engloberaient le corps d'Horace comme un cocon.

Lior tira brusquement sur les rênes. Les chevaux se mirent à geindre, mais se calmèrent aussi rapidement qu'ils avaient commencé. Amosis descendit pour voir ce qu'il se passait et tomba sur Malia en train de débattre avec Lior.

— Comment t'as fait pour nous trouver ?

— Tu ne devrais pas être si surpris, je vous avais dit que je le ferais. J'ai mis un peu de ma propre énergie dans la carte et je suis revenue à elle.

C'était donc bien elle qui leur avait donné la carte. Amélius était déjà descendu de son siège pour l'enlacer. Ce gamin était impossible à comprendre. Un coup, il était une vraie tête de mule, un autre, il s'attachait à la première personne qui passait. En y repensant, il s'attachait surtout à Horace et Malia, des Fées.

Malia était toujours en uniforme, mais sa queue de cheval s'était transformée en tresse reposant sur son épaule. Elle observa les alentours.

— Où est Horace ?

— En train de comater à l'intérieur, expliqua Lior en descendant du véhicule. On lui a retiré ses bracelets il y a quatre jours.

Malia perdit un peu de sa belle assurance.

Amosis la mena auprès d'Horace, tandis que Lior les remettait en route. Elle soupira en voyant les fleurs autour de lui.

— Bon, c'est rassurant. Ça veut dire qu'il ne va pas si mal, si son cerveau déploie encore un mécanisme de défense.

— C'est de la défense, ça ?

— Ce sont ses fleurs préférées. Il les appelle inconsciemment parce qu'elles le rassurent. Je n'ai jamais compris pourquoi il les aimait tant, elles sont imbues d'elles-mêmes et capricieuses.

Elle se pencha au-dessus des fleurs en grimaçant.

— Je croyais que c'était clair, vous n'êtes pas autorisées à pousser sur des véhicules en fonction. C'est dangereux. Retournez d'où vous venez.

Comme par provocation, les bleuets se resserrèrent davantage autour d'Horace. Malia jura. Amosis pensait qu'Horace exagérait quand il disait que la nature le comprenait. Maintenant, ces fleurs lui paraissaient condescendantes.

Malia soupira. Elle restait calme, mais les petites rides entre ses yeux prouvaient son inquiétude. Elle devait vraiment avoir foi en Horace pour ne pas paniquer plus que ça.

— Tu n'es plus à sa poursuite ? demanda Amosis. Ton escouade ne doit pas être très loin, si tu es ici.

— Non, on a perdu sa trace. Je ne sais pas pourquoi, mais il y a quatre jours, nous avons cessé de sentir la présence des autres Fées à proximité. C'était extrêmement violent. On commence seulement à sentir à nouveau.

Amosis fronça les sourcils.

— C'était au moment où on lui a retiré ses bracelets.

Malia le dévisagea.

— Tu crois que c'est ça ?

— Vu l'onde de choc que ça a créé, ça m'étonnerait pas.

— Heureusement que ce n'est pas permanent. Mais le point positif, c'est que nous n'avons plus aucun moyen de vous localiser pour le moment. J'ai accepté une mission de patrouille dans une ville à quelques kilomètres pour pouvoir venir.

Le silence s'installa entre eux. Pas agréable comme avec Horace. Ils ne savaient pas quoi se dire et à juste titre, ils n'avaient pas l'intention de devenir amis. Horace était conciliant, mais Malia n'avait pas l'air du genre à se faire des amis pour la forme. Amosis faisait des efforts pour les circonstances exceptionnelles, mais il s'appliquait à rendre clair que ça n'irait pas plus loin.

— Au fait, il y a du nouveau, concernant la guerre.

Malia lui expliqua que les Drakóns avaient été innocentés. Il avait presque oublié qu'ils étaient accusés de trafics infantiles d'Elfes. Étant donné sa situation, Amosis sentit la rage monter en lui ; peu importait quelle espèce était concernée. Finalement, cela s'avérait être la faute des Sirènes. La princesse héritière tentait d'empêcher les trafics, mais

sa professeure de chant, une Sirène, l'envoûtait et la forçait à tuer les enfants. Amosis se dit qu'il n'y avait vraiment que les nobles pour se faire avoir aussi facilement. Que pensait faire la princesse en engageant une Sirène au sein même du palais ?

Au moins, les Fées étaient soulagées car il n'y aurait pas de conflit au sein de l'armée. *Du moins, pas tant qu'on n'aura pas prouvé que ce sont des enfoirés manipulateurs,* pensa Amosis.

— Alors maintenant, ce sont les Sirènes qui paient ?

— Elles déportaient quand même des enfants innocents pour faire les Étoiles savent quoi, fit remarquer Malia. Toi qui sauves des enfants, tu ne trouves pas ça juste ?

— Si, les responsables doivent payer. Mais de là à détruire des villages entiers ? Il y a des innocents parmi les Sirènes aussi. Ça, ce n'est pas juste.

Malia pinça les lèvres. Elle ne semblait pas avoir pensé à cela. Elle n'en était pas encore au stade où elle se détachait des informations pures et simples que ses supérieurs lui donnaient. Horace lui-même avait encore du mal à faire la part des choses.

À vrai dire, Amosis n'appréciait pas particulièrement les Sirènes, il se méfiait toujours un peu d'elles, mais s'il y avait une autre espèce qui pouvait comprendre les souffrances qu'avaient vécues les Sapiens et les Alchimistes, c'était bien elle. Ils étaient tous craints pour leur puissance et se retrouvaient au second plan, préparant leur révolte dans l'ombre.

Amosis observa le visage calme d'Horace. Il faisait souvent de mauvais rêves, mais c'était l'un de ces moments où son sommeil était paisible. Ces derniers jours, Amosis avait eu le loisir de le détailler comme jamais auparavant. Comment avait-il fait pour ne pas voir ses taches de rousseur ? Elles parsemaient son nez et les trois-quarts de ses joues. Comme ça, il ressemblait à un chevalier des contes que sa mère lui lisait quand il était enfant. Ces histoires se passaient toujours dans un monde bien plus simple où la menace était éradiquée par la bravoure en une trentaine de pages. Amosis avait essayé d'être ce chevalier, mais ces quatre dernières années, il avait aussi dû endurer le rôle du vilain. C'était un poids qu'il était prêt à porter pour protéger son peuple. En revanche, Horace était le parfait chevalier de conte. Il se levait contre l'adversité tout en restant droit dans ses bottes. À la seule différence que le chevalier n'était pas censé s'allier au méchant de l'histoire.

— Tu t'occupes bien de lui ? demanda soudain Malia.

Amosis n'était pas sûr de comprendre la question.

— Je crois. Il n'y a pas grand-chose à faire, à part lui donner à boire.

— Je ne sais même pas comment j'arrive à me résoudre à le laisser

seul avec vous, soupira Malia. Je suis peut-être inconsciente.

— C'est pas un enfant. Et puis, tu te doutes bien que si on avait voulu le tuer, on l'aurait déjà fait depuis longtemps. Lior a bien eu envie, mais ça fait un moment qu'il s'est résigné. Il sait que je lui en voudrais, s'il le faisait.

Malia le dévisagea. Ses lèvres fines formaient un « u » inversé.

— Je ne te comprends décidément pas. Dire que depuis qu'on a seize ans, on nous parle de toi comme si tu étais un monstre sanguinaire et sans cœur. Enfin, plutôt une *organisation* sanguinaire et sans cœur.

Il est vrai que l'armée pensait toujours qu'il était un groupe organisé. C'était l'une de ses plus grandes fiertés.

— Ils n'ont pas forcément tort.

— Arrête, tu poses des serviettes humides sur le front de mon frère depuis quatre jours, on a vu plus effrayant.

— Elles sont empoisonnées.

— C'est pas drôle !

Il la surprit à esquisser un sourire, mais il s'effaça bien vite.

— Alors, tu veux dire que vous vous préparez à m'affronter depuis tout ce temps ?

— Je ne sais pas pour les autres centres d'entraînement, mais tu as été notre priorité dès l'instant où tu as tué ta première escouade.

Malia lui donna un coup dans le bras.

— Ne sois pas fier. Je suis furieuse et je me méfie de toi, sache-le. Si tu retournes ta veste, peu importe quand, je te tue sur-le-champ. Je te laisse en vie pour Horace.

— Il a déjà promis de me tuer si je l'entourloupais, ne t'en fais pas.

Malia eut l'air de se détendre à ces mots. Amosis était un homme de parole, il ne les trahirait pas.

Elle devait bientôt repartir si elle ne voulait pas prendre du retard sur sa mission et attirer les soupçons de ses supérieurs. Malgré tout, elle resta un peu plus longtemps au chevet d'Horace. Finalement, elle en eut marre des fleurs et tenta de les chasser de force.

— Retournez d'où vous venez !

Elle utilisa ses pouvoirs, mais les fleurs ne bougèrent pas. Malia agrippa les tiges et essaya de les écarter, mais sa volonté de ne pas les abîmer l'empêchait d'y mettre du sien. Elle finit par glisser et se retint de justesse sur Horace. Elle grimaça, puis s'excusa. Sa main avait fait légèrement remonter la chemise d'Horace et Amosis serra la mâchoire en voyant le bas de son ventre.

— C'est quoi, ces marques ?

Malia s'empressa de remettre la chemise en place et abandonna l'idée de dégager les fleurs.

— Rien du tout, répondit-elle dans la précipitation.

— Ce sont des marques de brûlure, j'en suis sûr.

— Qu'est-ce que ça change ?

Amosis recula d'un pas, indigné. Ce n'était pas rien, tout de même.

— Comment il s'est fait ça ?

— Ça ne te regarde pas.

Malia se précipita vers la porte, mais Amosis la retint par le poignet.

— C'est pendant votre entraînement ? C'est comme ça qu'on élève des soldats ? En blessant des enfants ?

Malia récupéra son bras de force.

— Ne fais pas semblant de t'inquiéter pour nous. Tu ne sais pas comment on a grandi, je ne te permets pas de juger nos méthodes.

Malia claqua la porte derrière elle. Amosis entendit Amélius appeler la jeune femme, mais elle ne lui répondit pas.

Pendant des années, Amosis avait haï les Fées, mais il se rendait compte au fil des jours que ce n'était pas elles qu'il devait détester, mais ceux qui les brisaient en mille morceaux pour les reconstruire à leur guise.

Chapitre 41 : Daphné

Un peu d'eau, c'était tout ce qu'elle voulait. Daphné n'avait pas été approvisionnée depuis une douzaine d'heures et sa gorge était terriblement sèche. C'était trop tôt pour que le garde l'oublie. Il lui faudrait quelques jours supplémentaires pour mourir de déshydratation. Elle avait entendu dire que ce n'était pas une mort douce, d'autant plus que le soleil était haut dans le ciel et les barreaux, qui bloquaient la lumière de la lune de nuit, n'isolaient pas de la chaleur en journée.

Si Victoria se montrait à nouveau, Daphné devrait essayer de boire son sang.

Elle en avait assez de balancer entre accepter qu'elle allait mourir et l'espoir de se venger avant. Elle avait fini de pleurer, du moins pour le moment, et son cœur n'était plus qu'une coquille vide. Elle profitait du calme que ça lui apportait, mais elle avait aussi la sensation de perdre son temps.

Aucun repas non plus à la fin de la journée. Son estomac gargouilla bruyamment alors qu'elle était allongée par terre. Elle n'était pas faible d'avoir le ventre vide, elle avait l'habitude de se serrer la ceinture, dans son village, mais les trois repas par jour du palais lui avaient mis de mauvaises habitudes en tête. Elle était simplement lasse d'attendre seule avec ses pensées. Elle allait virer folle, mais elle attendrait de voir si ce serait dû à l'isolement ou au manque d'eau.

Minuit sonna à nouveau. Minuit sonnait toujours. C'était au moins une chose qui ne changerait jamais. Même l'Horloge de l'Apocalypse verrait Minuit sonner et cela pouvait arriver demain comme dans dix mille ans, elle s'en fichait. Ils ne méritaient que ça.

La porte des cachots s'ouvrit de la même façon que la veille et elle se redressa vivement en voyant Ronal apparaître, un verre et une assiette à la main. Par réflexe, elle porta sa main à la plume dans sa poche. Il déposa le tout devant les barreaux.

— Mademoiselle Daphné, j'ai pensé que vous deviez avoir faim.

Daphné ne réfléchit pas et se jeta sur le verre qu'elle vida d'un trait, puis s'attaqua à l'assiette remplie de légumes verts et de viande.

— Si j'avais su, j'en aurais pris plus, dit Ronal avec tristesse.

Daphné se somma de se calmer et mâcha lentement.

— Merci, fit-elle d'une voix abîmée. Je pensais que vous ne

reviendriez pas. Ou que vous me détestiez.

Ronal pencha la tête sur le côté.

— Je ne vois pas ce qui vous a fait dire cela.

Daphné eut un rire qui la fit tousser. Il ne se rendait pas compte à quel point son comportement était déroutant, il n'avait même pas dit un mot avant de la laisser seule, la veille. Daphné finit son assiette en silence, puis la repoussa. Ronal s'accroupit devant elle.

— Je dois vous annoncer quelque chose, mademoiselle.

— Je vous écoute.

— La reine veut vous faire juger à nouveau demain. Je crains que vous ne soyez exécutée, cette fois.

Daphné grimaça. C'était pour ça qu'ils ne la nourrissaient pas, pour qu'elle ait l'air faible. Ne pas boire rendait l'utilisation de sa Voix difficile. Finalement, elle n'avait aucune chance de s'en sortir. Elle avait tourné toutes les possibilités dans sa tête pour s'enfuir au moment du procès, mais cela se finissait toujours avec les gardes qui la rattrapaient. Elle était déjà morte.

— C'est pour cette raison que je voudrais vous donner ceci, poursuivit Ronal.

Il fouilla à l'intérieur de son veston et en sortit un objet en métal d'une dizaine de centimètres. L'estomac de Daphné se retourna, elle plaqua une main sur sa bouche.

— Ce n'est pas…

— Vous avez dit en avoir besoin.

Elle tendit la main vers la Croix de Saranor et Ronal la laissa faire. Elle était plus lourde qu'elle ne pensait. Splendide. D'un métal gris foncé, elle était composée d'une longue branche traversée dans la diagonale par une plus petite, le tout ornementé de fleurs finement sculptées. Daphné avait peur de la briser, mais si des milliers d'années ne l'avaient pas érodée, ce ne seraient pas ses mains qui la rendraient inutilisable.

— Je ne comprends pas… comment ?

— J'ai reçu de l'aide, expliqua Ronal.

— De qui ?

— Du roi Saïn.

Daphné écarquilla les yeux. Le roi ? Pourquoi voudrait-il l'aider ? Il était toujours si effacé, comme si son existence pesait lourd sur ses épaules. Elle se souvint qu'il lui avait conseillé de s'en aller le plus vite possible. Il savait très bien ce qui allait se passer. En revanche, elle ne comprenait pas pourquoi il contrait les plans de Victoria. Peut-être était-ce un piège, mais elle n'avait pas le loisir d'être prudente.

— Pourquoi fait-il cela ?

— Je n'en sais rien. C'est grâce à lui que j'ai pu venir vous rendre visite. Il a également accepté de vous donner la relique. Cependant, il

ne faudra pas beaucoup de temps avant que son absence soit remarquée. Vous devez vite sortir d'ici.

Daphné sentit l'adrénaline traverser son corps quand elle comprit ses réelles motivations. Elle ne savait pas comment elle avait réalisé l'exploit de se faire des alliés au palais.

Elle envisagea de rester sagement dans sa cellule. Avec la relique, elle pourrait attendre son procès, puis s'en servir contre tous les Elfes présents, mais les Fées la tueraient sans préavis. C'était trop risqué.

— Comment on s'y prend ? demanda-t-elle. La reine va se douter que j'ai été aidée.

— Bien entendu, je me dénoncerai.

— Hors de question ! La Basse Astari pourrait décider d'entrer en guerre avec Aphros.

— Mais je ne serai pas consentant, ajouta-t-il. Je suis désolé de réduire votre pouvoir à cette malhonnêteté, mais je prétendrai vous avoir rendu visite par pitié et vous en aurez profité pour m'envoûter. Voilà tout.

Daphné passa la main à travers les barreaux et saisit celle plumée de Ronal. Elle en avait les larmes aux yeux. Elle ne voulait pas qu'il se mette en danger à ce point, mais ce serait l'insulter que de refuser une offre pareille. Ronal avait l'étoffe d'un révolutionnaire.

— Vous n'avez pas à vous excuser, assura-t-elle. Je pensais mourir ici, je vous suis infiniment reconnaissante.

Ronal baissa la tête, puis retira sa main, embarrassé.

— Vous me remercierez lorsque vous serez en sécurité à l'extérieur.

Elle se retint de dire qu'elle ne serait pas plus en sécurité à l'extérieur, mais elle devait avouer que ses chances de survie venaient d'augmenter drastiquement.

Ronal sortit un épais trousseau de clés et déverrouilla la cellule de Daphné. Elle mit le pied dehors, soulagée comme si elle était déjà hors de danger. Elle cacha la Croix de Saranor dans son corset et suivit Ronal hors du cachot. Le couloir était vide, ni garde, ni roi. Ronal se garda bien de lui expliquer quelle en était la raison et continua à avancer. Daphné ne connaissait pas cette partie du palais, mais vu les détours qu'ils prenaient, elle avait été pensée pour perdre les prisonniers en fuite.

Ronal avançait de plus en plus vite et Daphné peinait à suivre, son corps encore faible. Pour autant, elle poussa sur ses jambes. Peu importait qu'elle s'effondre, elle ramperait jusqu'à la sortie s'il le fallait.

Ronal s'arrêta brusquement au détour d'un couloir. Daphné lui fonça dessus, mais se retint de pousser une exclamation de surprise en voyant son air renfrogné.

— Il y a deux gardes devant la porte, murmura-t-il. Envoûtez-moi,

mademoiselle.

— Pardon ?

Ronal sourit doucement.

— Pour notre couverture. Pour être le plus réaliste possible, il est mieux que vous m'envoûtiez réellement. Ordonnez-moi de les attaquer et passez. Vous vous retrouverez derrière le palais. À partir de là, je ne pourrai plus vous aider.

Ça paraissait si simple, dit comme ça. Elle n'était qu'à quelques mètres de la liberté.

— Merci pour tout, Ronal. Vous êtes quelqu'un de bien.

— Défendez votre peuple. Je voudrais prouver à mon père que je peux vivre ma vie en dehors du mariage. Que j'ai une utilité autre que de perpétuer notre lignée. Je veux faire quelque chose de bien. C'est égoïste, je sais, de me servir de votre combat de cette manière, mais votre détermination est un modèle que je me dois de respecter.

— Ça me touche, mais vous n'avez pas à vous en vouloir. Si ce que vous m'avez dit est vrai, nous ne sommes pas traitées aussi mal dans votre pays. J'aimerais beaucoup voir ça, un jour.

— Si tout cela se finit bien, nous irons ensemble. Si seulement vous me revenez. Si vous avez encore besoin d'aide, je ne quitterai pas la Basse Astari tant que votre situation ne se sera pas apaisée.

Il s'était présenté comme un ingénieur érudit. Daphné commençait à voir l'homme pratique confronté à l'injustice du monde, et elle était curieuse de voir ce que cela donnerait. Daphné enlaça Ronal. Il ne lui répondit pas, mais elle ne lui en tint pas rigueur.

— Merci pour tout, répéta-t-elle.

— Je ne fais que ce qui est juste. Maintenant, vous devez y aller.

Daphné acquiesça.

— *Défendez-moi face à ces gardes et faites tout pour ne pas être blessé.*

Les yeux de Ronal devinrent ternes. Il se jeta dans le couloir, déployant ses immenses ailes pour planer jusqu'aux gardes, pris au dépourvu. Ronal fit un mouvement vif du bras et des plumes vinrent se planter dans les vêtements des Fées, ce qui les cloua au mur. Daphné s'engagea dans le couloir, en évidence pour détourner leur attention de Ronal.

L'un des gardes, pourtant immobilisé, parvint à former une boule de feu dans sa main et s'apprêta à la lancer sur Ronal. Ce dernier, qui considérait qu'il avait accompli sa mission, avait baissé sa garde. La boule de feu l'atteignit dans le dos et il hurla de douleur, comme un oiseau que l'on plumait vivant. Le feu ne persista pas, mais de la fumée et une odeur de grillé se dégageait de lui.

Daphné était juste devant la porte, mais les gardes étaient déjà en train de se libérer des plumes de Ronal. Il était à terre, encore sonné. Elle se retourna une dernière fois.

— Ne lui faites pas de mal !

Les gardes s'immobilisèrent. Plus loin, des bruits de course se firent entendre. Les renforts arrivaient, Daphné ne devait pas traîner. Elle jeta un dernier coup d'œil à Ronal, accroupi, le visage tordu de douleur. Elle se sentait mal, mais elle devait y aller.

Elle ouvrit la porte et le froid de la nuit lui mordit la peau. Il faisait sombre de ce côté du château, les seules lumières se trouvaient en hauteur, sur les remparts. Daphné courut de toutes ses forces dans la plaine humide. La forêt était à cinq cents mètres, elle pouvait le faire malgré ses pieds en sang et son cœur qui tambourinait contre sa poitrine. Elle perçut des hurlements au loin. Elle ignorait s'ils l'avaient repérée ou s'ils sonnaient seulement sa disparition. Quoi qu'il en soit, elle atteignit la forêt et ne s'arrêta pas avant de s'effondrer de fatigue.

Chapitre 42 : Horace

La voix de Félix s'estompa. Horace l'avait écouté dire des horreurs pendant des jours. Il était raisonnable sur le temps qu'il avait passé avec lui, car s'il était honnête, il parlerait en millénaires. Avant de disparaître, Félix leva les yeux au ciel et souffla.

— Et en plus, t'y retournes.

Horace avait repris espoir en entendant ces mots et il avait vu juste. Ses yeux s'ouvrirent douloureusement, comme si ses paupières étaient collées entre elles. La douleur passa dans chacun de ses membres alors que ses sens se réveillaient. Il fut surpris de constater que son odorat lui avait particulièrement manqué lorsqu'il sentit un doux parfum sucré juste sous son nez et trouva des bleuets de l'aurore qui l'enveloppaient.

Horace prit une profonde inspiration. Il avait la sensation de ne pas avoir respiré depuis des années. Ses yeux se mirent à chercher un point d'ancrage, mais tout ce qu'il voyait était les fleurs et un plafond en bois. Il finit par reconnaître la carriole dans laquelle ses compagnons et lui voyageaient. Ses compagnons.

— Il est réveillé !

Des bruits de pas rapides arrivèrent vers lui et il reconnut une bouille brune avec de petites cornes vertes, penchée sur lui. Amélius souriait de toutes ses dents, mais son front était plissé. Horace sentit un cahot, puis Lior et Amosis apparurent à leur tour au-dessus de lui. Il voulut les saluer, mais sa voix resta bloquée dans sa gorge. Amosis l'aida à se redresser et Horace repoussa gentiment les bleuets tandis que Lior lui donnait de l'eau.

— Tu te sens comment ?

— Bien, je crois. C'était…

Il repensa à Félix.

— Je ne me suis pas ennuyé, j'avais de la compagnie.

Personne ne lui demanda où il voulait en venir et Lior se laissa tomber sur la banquette en soupirant. Ses cheveux blonds étaient attachés en un chignon décoiffé et ses yeux étaient cernés de noir.

— Combien de temps ai-je dormi ?

— Un peu moins d'une semaine, répondit Amosis. On a cru que t'étais mort, pendant un moment. Ou en tout cas, que t'allais mourir sous peu.

— Je pense que j'étais quelque part entre la vie et la mort. C'était…

Il n'avait pas les mots pour le décrire. Il s'était senti apaisé, mais également angoissé, et il savait très bien que ce n'était pas possible. S'il avait réellement eu un aperçu de sa prochaine vie, il redoutait cette éternité. Quoique Félix ne serait sans doute pas là pour le tourmenter.

Horace leva le bras pour dégager des mèches de cheveux de son visage et tomba nez à nez avec son poignet vierge. Il caressa la peau où les bracelets s'étaient un jour trouvés. Elle était douce, comme si cette partie avait été immunisée par les années de protection. Il avait l'impression que ses bras étaient plus légers, mais aussi qu'il devait vite combler le vide.

Amosis fouilla dans sa sacoche et en sortit les deux bracelets ouverts. Il n'y avait aucun signe d'attache particulière, seule la magie leur permettait de se refermer.

— Est-ce que tu te sens différent ? demanda Amosis.

— Plus puissant ? proposa Lior.

Horace fit l'état des lieux de son corps. La réponse allait les décevoir.

— Pas vraiment. Pendant un temps, c'était insupportable, j'avais l'impression que j'allais exploser. Mais maintenant, c'est un peu comme avant. Je ne sens pas de puissance particulière.

— Tu devrais essayer d'utiliser tes pouvoirs, s'écria Amélius en sautillant sur place.

— Hors de question, protesta Lior. On sait jamais, il pourrait perdre le contrôle. On aura l'occasion de les tester bien assez tôt.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Lior grimaça et se mit à faire les cent pas.

— La route qu'on aurait dû emprunter a été mise sous surveillance. Toutes les frontières sont renforcées depuis que la guerre a failli éclater. On va devoir être plus discrets, mais si jamais on se fait repérer, on devra compter sur Amosis et toi.

— Je ne peux pas me battre seul et de front face à des dizaines de soldats, expliqua Amosis. Je veux dire, je l'ai déjà fait, mais en restant à couvert et en sachant exactement combien ils seraient en face.

Horace eut un pincement au cœur. Ce n'était pas en se battant contre ses semblables qu'il allait les aider. La plupart d'entre eux étaient comme lui, à suivre les ordres aveuglément sans savoir ce qui se tramait réellement. Il prit une profonde inspiration qui lui brûla les poumons et déclencha une nouvelle quinte de toux.

— À une seule condition. Tu m'as promis de ne tuer aucune Fée tant qu'on collaborerait et ça tient toujours. On est d'accord ? On va simplement les repousser.

Amosis avait l'air embêté et Lior leva les yeux au ciel. Ils lui

devaient bien ça.

— C'est d'accord, promit Amosis. On fera de notre mieux. Mais je ne peux pas t'assurer qu'il n'y aura pas d'accident.

— Ça devrait aller si tu n'utilises pas de bombes.

Amosis ouvrit la bouche, choqué.

— Pas de bombes ? Mais c'est ma marque de fabrique.

— Dis surtout que ça t'amuse. En plus, tu l'as dit, c'est ta marque de fabrique. Ce serait une bonne chose qu'ils ne se doutent pas immédiatement que c'est toi. Ce serait un coup à les remettre à nos trousses.

Amosis fit la moue et se tourna vers Lior, mais son ami grimaça.

— Il a pas tort.

Amosis leva les bras au ciel d'un air dramatique.

— Très bien, alors. Puisque c'est comme ça, pas de bombes.

Horace ne put s'empêcher de rire, mais il était soulagé. Il ne voulait plus entendre le bruit d'une explosion ou sentir cette odeur âcre de toute sa vie. Amosis aurait fait une très bonne PyroFée, cela dit.

— On arrive à la frontière dans deux heures, prévint Lior. Tu crois que tu seras sur pied d'ici là ?

— Rien n'est moins sûr, avoua Horace. Mais je ne pense pas qu'attendre plus longtemps aidera, je ne me sens pas mal pour autant. Prenons le taureau par les cornes.

Lior acquiesça, puis sortit de la carriole et appela Amélius à le rejoindre. Le petit garçon était réticent, mais Horace lui assura que tout irait bien. Amosis et lui devaient élaborer un plan d'attaque. Quelques secondes plus tard, la carriole se remit en mouvement.

Horace demanda aux bleuets de l'aurore de trouver un autre endroit où pousser, mais il les remercia pour leur soutien. En quelques secondes, elles avaient disparu. Amosis le regarda faire, amusé.

— Malia dit que ce sont des fleurs arrogantes.

— Incomprises, corrigea Horace. Elles font bien plus que produire de la lumière, elles régulent la flore de toute la forêt où elles se trouvent et leurs racines produisent des minéraux naturels qui alimentent celles de leurs voisines. Elles ne sont pas seulement belles, elles sont utiles.

Amosis le dévisagea de cette manière qu'Horace ne comprenait jamais. Il s'assit par terre et se rendit alors compte qu'il était torse nu et affamé. Ces deux informations n'avaient rien à voir entre elles, mais ce furent les premières choses qui lui vinrent en tête. Amosis lui tendit une assiette de fruits des bois et un bout de pain dur.

— Je suis désolé, c'est tout ce qu'on a. On commence à être un peu limités niveau ressources, comme on essaie de s'arrêter le moins possible.

— C'est très bien, merci.

Horace poussa un soupir de contentement en sentant le goût sucré des baies sur sa langue. Pendant qu'il dormait, il y en avait eu un buisson entier de l'autre côté de la rivière, mais il doutait qu'il aurait pu les goûter s'il avait essayé.

— Malia est passée, alors, remarqua-t-il.

— Oui, elle a enchanté la carte, apparemment. Je savais même pas que vous pouviez faire ça. C'est flippant le nombre de possibilités que vous avez pour tracer les choses.

— Tu as des formules, toi aussi, dit Horace en pointant la ceinture d'Amosis à laquelle étaient accrochés les bracelets et le journal de ses parents.

Amosis s'adossa au mur, mais il n'était pas concentré sur cette conversation. Ses yeux étaient fixés sur le ventre d'Horace. Horace baissa la tête et rougit en constatant que ses cicatrices étaient exposées depuis le début.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? demanda Amosis.

Horace détourna la tête.

— Désolé, poursuivit-il. Malia s'est énervée quand je lui ai posé la question, t'es pas obligé de répondre. J'étais juste surpris. Je pensais pas que vous étiez si maltraités, dans l'armée.

— Ce n'est pas le cas.

Horace se leva en grimaçant. Il passa une main sur ses brûlures qui n'étaient plus douloureuses depuis bien longtemps. Il n'aimait pas raconter cette histoire, mais Amosis avait veillé sur lui durant tout ce temps et il en savait déjà pas mal sur son enfance.

— Nous n'étions pas maltraités par les supérieurs, ils étaient sévères, rien de plus. C'est Félix qui m'a fait ça.

— Félix ? Vous en parlez souvent, c'est qui ce type ?

— Une PyroFée qui me détestait. Je t'ai dit que j'étais loin d'être le meilleur de ma promo et ça m'attirait peu de sympathie de la part des autres. La plupart d'entre eux n'étaient pas méchants pour autant, juste… ils évitaient de me côtoyer. Ils avaient peur de faire mauvaise impression aux supérieurs s'ils étaient amis avec le mauvais élève. Mais quand on était encore tout petits, on ne faisait pas vraiment la différence entre toutes nos compétences. J'étais ami avec Félix pendant un temps. Jusqu'à nos huit ans, environ. Et puis, un jour, je me suis fait réprimander dans plusieurs cours différents parce que je n'arrivais pas à faire les exercices. Les autres trouvaient ça drôle et Félix a pensé qu'on se moquerait aussi de lui s'il ne riait pas de moi.

La voix d'Horace tremblait légèrement.

— Un jour, en entraînement, on devait s'affronter, mais on devait aussi apprendre à retenir nos coups pour ne pas blesser inutilement. Avec une autre DendroFée, il a créé une bombe végétale bien moins puissante que celle de l'orphelinat et… il a volontairement dérogé à la

règle pour me l'envoyer dessus. Il a reçu une sanction, mais il s'en fichait pas mal. Depuis ce jour, il s'est trouvé d'autres amis moins faibles.

Si on demandait à Horace ce qu'il pensait de son enfance, il ne saurait pas quoi dire. Il était d'accord qu'il y avait eu des accrocs de ce genre, mais il restait privilégié par rapport à d'autres. Comme les Alchimistes, par exemple. Il avait été triste de la trahison de Félix, mais c'était comme ça qu'on s'en sortait, au centre d'entraînement.

— Quel enfoiré.

Horace releva des yeux surpris sur Amosis. Sa mâchoire était contractée, comme si ses dents allaient éclater.

— Vous êtes censés être comme des frères et sœurs, c'est ce que j'ai retenu de Malia et toi. Mais en fait, c'est pareil partout. Et les supérieurs l'ont juste sanctionné ? Il aurait dû être renvoyé.

— Ce n'est pas comme ça que ça fonctionne. On ne peut être renvoyé qu'à la fin de la formation… enfin, c'est ce que je pensais avant. Dans tous les cas, Félix s'est retrouvé avec un mois de corvées ménagères. Ça paraît être rien, mais avec les entraînements, ça nécessitait d'accomplir sa punition pendant la nuit, ce qui l'épuisait.

Amosis était rouge. À défaut de pouvoir utiliser ses bombes, Horace était persuadé en cet instant qu'il pouvait se faire exploser lui-même. Amosis se rapprocha de lui et Horace leva les mains pour se défendre.

— Attends, c'était pas si…

Il s'interrompit en sentant les bras d'Amosis autour de lui. Horace sentit ses yeux lui piquer, incapable d'expliquer pourquoi. Ce n'était pas si grave. Félix avait été puni.

Il enlaça Amosis à son tour et s'agrippa de toutes ses forces à la cape noire qu'ils s'étaient échangée tout au long du voyage. Il prit une inspiration saccadée, tandis que la main d'Amosis caressait ses cheveux avec réconfort.

— Il a de la chance d'être mort. Mais il reste encore les gars qui vous laissaient vivre ça. Quelle bande d'enfoirés.

Amosis continua à jurer et Horace se garda de lui dire que Félix l'avait tourmenté durant son coma et profita un peu plus longtemps de son étreinte.

Chapitre 43 : Daphné

Daphné ne sentait plus ses pieds et elle était persuadée qu'ils étaient en sang, mais ce n'était pas important tant qu'elle s'éloignait le plus possible du palais. Elle ne savait pas depuis combien de temps elle courait, mais elle n'entendait aucun bruit de course derrière elle. Elle continua, de peur de se faire prendre par surprise.

Son pied se prit dans une racine et elle s'écrasa dans une crevasse qui la fit dégringoler pendant un temps infini. Par miracle, elle ne percuta aucun arbre et arrêta sa course en bas de la pente. Les larmes dévalèrent ses joues. Elle voulait rester allongée quelques heures et dormir, mais elle était à découvert et avait la sensation qu'elle ne se réveillerait jamais. Daphné plongea la main dans son corset et en extirpa la Croix de Saranor. Ce n'était pas un rêve, elle était bien en sa possession, et ça justifiait qu'elle n'abandonne pas.

Daphné se redressa et décrocha des feuilles prises dans ses cheveux. Le soleil n'était pas encore levé, mais elle distinguait assez la forêt pour savoir que ce n'était pas dû à l'habitude. Si elle ne s'était pas trompée de direction, le campement ne devait plus être loin. Elle craignait que son père ait quitté son poste, depuis le temps, mais retourner au village revenait à se faire tuer, donc elle avait une chance de le retrouver bientôt. Tout ce qu'elle voulait, c'était qu'il la prenne dans ses bras et lui assure que tout irait bien. Il serait fier, quand il verrait la Croix. Dans un sens, sa mission était accomplie.

Daphné poussa sur ses jambes et poursuivit sa route, la gorge sèche et les pieds douloureux. Plusieurs dizaines de minutes s'écoulèrent jusqu'à ce qu'elle aperçoive des tentes bien cachées par les arbres autour. Elle espérait qu'elle ne s'était pas trompée et qu'il ne s'agissait pas d'un campement de Fées avec pour ordre de la capturer. Elle aperçut une femme qui allumait un feu et vit que ses oreilles étaient rondes. Donc, ni une Elfe, ni une Fée. Elle s'aventura sur le territoire et interpella la jeune femme :

— Excusez-moi…

Celle-ci se retourna vivement et tendit le bras en signe d'avertissement. Daphné la reconnut immédiatement.

— Kara !

— Daphné ? Qu'est-ce que tu fais là ?

Elle n'avait pas vu Kara depuis des lustres, elle eut un instant

l'impression d'être rentrée à la maison. Kara fronça ses épais sourcils noirs.

— J'ai réussi à m'enfuir. Ils m'ont gardée captive, mais on m'a aidée à…

— Tu n'aurais jamais dû revenir.

— Quoi ?

L'enthousiasme de Daphné disparut aussi vite qu'il était arrivé. Elle avait presque oublié que c'était de sa faute, si son espèce était en danger d'extinction en Basse Astari.

— Ton père est furieux, affirma Kara. Il va bientôt se réveiller, à ta place, je partirais avant qu'il ne me voie.

Il serait compréhensif. C'était le seul à pouvoir l'être. Elle avait commis une erreur et elle était prête à mourir pour la réparer, mais avec la Croix de Saranor, il était possible d'accomplir tous leurs rêves.

— En plus, on a appris pour Eli. Il ne méritait pas ça.

Daphné sentit son cœur se briser en mille morceaux. Elle avait chassé son image de son esprit depuis un moment, de peur de se rouler en boule et de se laisser mourir. Elle n'avait pas envie de se défendre là-dessus. Eli et Kara étaient proches. Ils l'étaient tous, fut un temps. Au moins, elle ne détesterait jamais Daphné autant qu'elle se détestait elle-même.

Kara alluma le feu avec du petit bois et plongea son regard à l'intérieur, ignorant Daphné. Alors c'était comme ça. Elle ne voulait même pas l'engueuler ou la frapper pour tout ce qu'elle avait fait ?

Derrière elle, un frottement de tissu attira son attention. Elle se retrouva face à son père, encore à moitié endormi. Il écarquilla les yeux.

— Daphné ?

— Papa…

Il se dirigea vers elle d'un pas ferme et la gifla. Le coup vif déclencha une douleur aiguë dans sa mâchoire et emporta sa tête sur le côté. Elle se mordit la lèvre inférieure pour empêcher les larmes de couler.

— T'as pas honte de te montrer ici ? rugit-il. Tu sais ce qui se passe à l'extérieur ou tu as encore la tête dans ton palais ? Tu trouves que ça a été utile de faire ami-ami avec la princesse ?

— Papa, je…

— T'es une putain de honte, tu le sais, ça ? Tout ce que t'avais à faire, c'était voler une foutue croix, mais non, tu m'as trahi et tu m'as empêché de le faire !

— Je peux t'expliquer.

— Je veux rien savoir. La mort d'Eli est de ta faute. La mort de toutes les Sirènes est de ta faute. Tu es celle qui nous a menés à notre perte, tu peux être fière de toi. On va être rayées de la carte comme

les Titans.

Daphné n'osait plus répondre. Il avait raison. Elle devait réparer son erreur, mais son peuple ne lui ferait plus jamais confiance. Son père la poussa plusieurs fois, manquant de la faire tomber au sol.

— Je pensais pourtant t'avoir bien élevée, mais tu es trop fragile. Tu peux t'en aller, on n'a plus besoin de toi. Va mourir ailleurs pendant qu'on continue de se battre.

C'était absurde, elle pouvait les sauver. Elle pouvait… Il avait raison. Elle ne pouvait pas rester avec eux, elle devait prouver qu'elle pouvait réparer son erreur elle-même, sans attirer l'attention sur eux et risquer de leur faire du mal. Elle avait déjà déçu son père, elle ne pouvait pas empirer les choses.

Elle n'osa pas jeter un dernier regard à son père et partit en courant, loin du camp. Ses jambes menaçaient de lâcher, mais elle ne s'arrêta pas. Les Sirènes ne s'éteindraient pas si facilement, beaucoup d'entre elles naviguaient sur les mers où elles pouvaient être libres. D'autres vivaient à Femilin ou en Aphros où elles n'étaient pas rejetées. Daphné avait bien envie de voir comment les Elfes s'en sortiraient s'ils n'avaient plus personne pour travailler dans les champs. Mais bien sûr, ils n'y avaient pas encore pensé. Le plus important pour eux était de détruire.

La pluie commença à tomber, rendant le sol boueux et ses vêtements collants. Finalement, son corps lâcha et elle se retrouva par terre. Elle ne chercha pas à se relever, cette fois-ci. Elle devait sérieusement se reposer. Ses yeux se fermèrent tout seuls et elle sombra dans un sommeil sans rêves.

⁂

Une voix fluette appela son nom.

Chapitre 44 : Horace

La route était cahoteuse et ils manquaient à chaque instant de tomber dans le ravin sur leur droite. L'un des chevaux avait glissé, une fois, mais Amélius avait sauté pour le retenir. Il avait une force immense pour son jeune âge.

Ils avaient prévu de passer au contrôle de sécurité ; avec un peu de chance, ils n'auraient pas besoin de se battre. Lior voulait attaquer de front, mais Horace lui avait demandé de tenter le pacifisme avant tout.

Amosis et Horace étaient cachés dans la carriole, tandis que Lior et Amélius étaient à l'avant. Les rideaux étaient tirés. Bientôt, ils s'arrêtèrent et des voix autoritaires les interpellèrent.

— Déclinez votre identité, fit une voix féminine.

— Bonjour ! lança Lior. Je ramène ce petit au domaine de ses parents, en Basse Astari. Ils l'avaient envoyé rendre visite à sa tante, voyez-vous.

— Qui êtes-vous, par rapport à lui ?

— Le cocher, bien entendu, s'esclaffa Lior. Nous avions peur que les frontières soient définitivement fermées à cause des conflits, dites-moi que ce n'est pas le cas.

Il y eut un silence de quelques secondes.

— Non, admit la soldate. Mais vous avez besoin d'une autorisation.

— Ah, malheureusement, ce petit filou l'a perdue. Tombée au fond du ravin alors que nous arrivions vers vous. Je t'avais dit de me laisser m'en charger.

Amélius ne répondit pas, ou Horace ne l'entendit pas. C'était mauvais signe. Sans autorisation, ils allaient fouiller la carriole. Malheureusement pour eux, Horace et Amosis n'avaient aucune idée du nombre de soldats à l'extérieur et de comment ils étaient placés. Les frontières étaient gardées par des Fées de Basse Astari, Horace n'avait reçu aucune formation sur ce poste.

— Dans ce cas, monsieur, nous allons devoir fouiller votre véhicule pour nous assurer de sa nature inoffensive, puis vous pourrez repartir d'où vous venez, déclara la soldate qui commençait à perdre patience. Repassez avec une autorisation et vous pourrez traverser.

— Oh, je comprends, mais…

Lior n'eut pas le temps de protester, la porte de la carriole s'ouvrit

en grand et deux soldats pénétrèrent dans l'habitacle. Horace et Amosis s'étaient cachés derrière les meubles du fond, mais c'était exigu, ils seraient repérés d'ici quelques secondes. Ils échangèrent un regard entendu et Amosis fit rouler une petite boule grise sur le sol. Les soldats reculèrent, mais c'était trop tard, de la fumée s'en dégageait déjà. Horace se concentra de toutes ses forces pour attirer l'énergie et fut déconcerté par la facilité avec laquelle elle lui répondit. Ce n'était pas simplement comme avant, où elle était réticente à se confier, consciente qu'il ne saurait pas en faire bon usage. Maintenant, elle semblait se ficher de sa maîtrise, excitée à l'idée de trouver un hôte qui n'était plus restreint. L'énergie déferla dans les bras d'Horace et un immense champ de protection vert entoura la carriole.

— Horace ! appela Amosis. C'est trop grand !

Horace vit la fumée qui s'étendait jusqu'à eux tandis que les soldats étaient déjà en train de tousser. Il se concentra et parvint à réduire le champ à Amosis et lui. La fumée soporifique ne dépassa pas ce point. Malheureusement, les soldats à l'extérieur avaient vu le bouclier et compris qu'il y avait un problème.

Horace et Amosis se jetèrent hors de la carriole tandis que Lior et Amélius allaient s'y réfugier.

Il y avait une dizaine de Fées postées à différentes hauteurs sur la falaise. Elles se séparèrent pour les éloigner l'un de l'autre et ils se retrouvèrent chacun face à un groupe de soldats. Horace avait expliqué à Amosis les modes opératoires de l'armée en long et en large. Amosis en connaissait déjà une bonne partie, mais seulement ce qui fonctionnait en ville. Très vite, ils ne purent plus communiquer. Peu importait, c'était prévu.

Horace vit les soldats s'approcher de lui et eut un instant d'hésitation. Ils auraient pu être ses frères et sœurs tombés au combat.

Il reçut une lame d'eau glacée à quelques centimètres de son bras et se souvint de bouger. Il avait eu la preuve que ses pouvoirs étaient bien plus puissants sans ses bracelets, mais cela ne voulait pas dire qu'il les maîtrisait mieux. Il esquiva à la chaîne les attaques qui venaient de tous les côtés. Comme porté par une force surnaturelle, il était à peine frôlé par les salves d'eau, d'air, de feu et de terre. Les soldats commençaient à être frustrés et se resserraient autour de lui. Il devait agir rapidement s'il ne voulait pas se retrouver incapable de bouger.

Horace commença par créer un nouveau bouclier autour de lui, mais il ne tiendrait pas longtemps face à ses congénères. Ils s'étaient entraînés sur leurs semblables toute leur vie, ils savaient rendre un bouclier obsolète. Les PyroFées bombardèrent son bouclier de lave pour faire chauffer la sève et pousser Horace à le défaire s'il ne voulait

pas être cuit vivant. Il s'accroupit et posa les mains à plat sur le sol en pierre poussiéreuse. La chaleur montait de plus en plus, il n'avait pas le temps de réfléchir.

La pierre répondait mieux aux PyroFées qu'aux DendroFées, mais la nature trouvait toujours un moyen. Il autorisa les racines de toutes les plantes alentour à pousser pour séparer la pierre en deux. Une odeur de cochon grillé commençait à se dégager de sa peau, sa gorge le brûlait. Il ne lâcha pas le sol et écouta du mieux qu'il pouvait. La chaleur augmenta encore d'un cran quand une AéroFée rejoignit l'attaque. Quelques secondes, c'était tout ce qu'il avait avant de tomber dans les pommes.

Ses doigts s'enracinèrent dans le sol et il sentit un choc électrique le traverser. La chanson de la nature devint plus forte à ses oreilles, au point qu'il la ressentait dans ses doigts. Finalement, la douleur devint trop extrême et l'énergie qu'il avait convoquée n'aimait pas ça. Le bouclier explosa, rejetant les soldats à plusieurs mètres, mais ils ne s'écrasèrent pas au sol, car Horace déploya des lianes et les rattrapa de justesse. Ils ne perdirent pas un instant et attaquèrent leurs liens. Horace avait cinq secondes.

Il les attira à lui, les allongea au sol et passa sa main au-dessus de leurs nez, libérant des spores qui les firent tomber dans les vapes. Certaines prirent plus de temps à s'endormir, luttant encore et l'insultant de tous les noms. Le seul qu'il entendit réellement lui fit du mal, mais il refusait de l'écouter plus longtemps.

— Traître.

Un jour, ils comprendraient.

Horace était encore sonné par la chaleur, mais se tourna vers Amosis qui se battait comme un dératé. Il avait réussi à maintenir les Fées à distance, mais il avait été blessé dans la bataille, sa joue profondément coupée. C'était l'occasion, Horace pouvait les prendre par surprise.

Il ne fit pas un pas de plus quand il se rendit compte que deux Fées manquaient à l'appel. Il avait pourtant bien compté. Toujours garder l'ennemi en visuel, c'était la règle d'or. Il fouilla les alentours. Trop tard. De la poussière bleue tomba au sol et Horace comprit qu'elles avaient rapetissé pour pouvoir voler.

Deux HydroFées armées de lames glacées se préparaient à attaquer. Amosis ne les avait pas vues. Elles foncèrent sur lui et plantèrent leurs lames dans ses deux jambes, lui arrachant un cri de douleur. Il tomba à genoux et lâcha les flacons colorés qui allaient servir à sa prochaine attaque. Les Fées se rapprochèrent de lui. Horace réfléchit à toute vitesse. Elles allaient le capturer, c'était la procédure. Il pouvait ag… L'une des Fées reprit sa taille normale et leva sa lame ensanglantée au-dessus de sa tête.

L'estomac d'Horace se mit à bouillir. La chanson se transforma en hurlement. Il était sourd, mais pas aveugle. Tout ce qu'il voyait était cette lame. Ses pieds s'enfoncèrent dans le sol. Son corps entier se mit à chauffer. Il accompagna le hurlement de la forêt du sien. Le sol se mit à trembler sous ses pieds et se fendit jusqu'au groupe. Des branches d'arbre aiguisées jaillirent et empalèrent les Fées par les épaules ou les jambes, les immobilisant sur place.

Une exclamation étouffée les traversa, puis elles se mirent à crier. Horace sentit ses forces le quitter. Il n'avait pas voulu leur faire de mal, seulement les emprisonner entre les branches. Il fut soulagé de voir qu'aucune d'elles n'avait été touchée gravement.

Horace se laissa tomber à genoux, mais fut rattrapé par Amosis qui avait accouru vers lui malgré la douleur dans ses jambes que seule l'adrénaline faisait encore tenir. Il le serra contre lui.

— T'as fait du bon travail. On doit y aller, maintenant. Ils ont peut-être appelé du renfort.

Ils s'entraidèrent à se remettre debout et montèrent dans la carriole. Horace jeta un dernier regard au groupe de Fées aux vêtements ensanglantés. Il espérait que des secours arriveraient rapidement pour les aider.

Lior leur jeta à peine un coup d'œil et se remit à son poste. Ils traversèrent la frontière sans rencontrer plus d'obstacles. Amosis et Horace furent soignés par la main maladroite d'Amélius et Horace prit le relais pour terminer. Il se contenta des soins à sa disposition et ne prit pas le risque d'utiliser ses pouvoirs. Il avait perdu le contrôle dehors. Il avait trop peur que cela lui reprenne. Amosis garderait une cicatrice sur la joue gauche et il aurait du mal à marcher pendant plusieurs jours, mais il n'avait rien de cassé. Horace avait surtout besoin de s'hydrater et de traiter les quelques brûlures qui avaient marqué son corps. Elles ne laisseraient pas de marques aussi visibles que celles sur son ventre, de toute façon.

La nuit tomba et pas un mot ne fut échangé.

⁂

Amélius donna la direction à suivre à Lior. Il ne savait toujours pas où ils allaient, mais semblait persuadé que c'était la route à suivre. Selon lui, ils n'avaient que quelques heures restantes de trajet.

Ils s'enfoncèrent dans la forêt au point que la carriole ne pouvait plus passer tant les arbres étaient rapprochés. Ils descendirent du véhicule, Lior soutenant Amosis, un bras autour de son épaule.

— Suivez-moi, on devrait plus être très loin, fit Amélius en partant déjà.

Ils l'entendaient à peine avec la pluie torrentielle qui tombait sur eux. Leurs pieds s'enfonçaient dans la boue, mais Amélius n'avait pas

menti. Ils ne marchèrent que quelques mètres avant de s'arrêter devant une forme inhabituelle au milieu des bois. Horace se rapprocha pour mieux voir. Il fronça les sourcils.

Que faisait cette jeune femme en train de dormir au beau milieu de la forêt ?

Chapitre 45 : Daphné

— Mademoiselle… mademoiselle ! Vous allez bien ?

Daphné ouvrit les yeux avec difficulté. Elle aurait aimé dormir encore quelques décennies, mais la main qui secouait son épaule en pensait autrement. Elle sursauta quand elle se retrouva nez à nez avec un petit Drakón aux grands yeux bruns. Elle tenta de reculer, mais son dos heurta un tronc d'arbre.

— N'ayez pas peur, assura le garçon. Nous venons en tant qu'amis.

Bien sûr, n'importe quel Drakón voudrait être ami avec elle, c'était logique. Il était sûrement proche de Prius, ce malade était prêt à se servir d'enfants pour la mettre en confiance.

— C'est une Sirène ? lança une voix derrière lui.

Daphné remarqua enfin les trois hommes qui accompagnaient le Drakón. Un Nécromancien, une Fée et ce qui ressemblait à un Sapiens. C'était le groupe le plus improbable qu'elle n'ait jamais vu. Elle tenta de se redresser, prête à reprendre sa course, mais la Fée s'accroupit devant elle.

— C'est elle que l'on cherche ? demanda-t-il au Drakón.

— Je l'ai vue dans mes visions. On a besoin d'elle.

— Qui êtes-vous ? s'impatienta Daphné.

La Fée lui lança un sourire contrit, puis lui tendit la main.

— Pardon, je me présente. Je m'appelle Horace. Lui, c'est Amélius et nos deux amis derrière sont Amosis et Lior, expliqua-t-il en les désignant un par un. Nous avons fait tout le chemin depuis la Haute Astari pour vous rencontrer.

Il devait être tombé sur la tête en sortant de l'Arbre Sacré, celui-là. S'ils venaient de Haute Astari, ça ne confirmait que ses soupçons sur leurs motivations. Daphné observa la main qu'il lui tendait et se rendit compte que son poignet était vierge. Ses bracelets avaient disparu. Toutes les Fées en avaient. Il finit par retirer sa main avec gêne quand Daphné ne se manifesta pas. Derrière lui, le Nécromancien prénommé Lior s'avança, les bras croisés.

— C'est une Sirène, on peut pas lui faire confiance. T'es sûr que tu t'es pas trompé, gamin ?

— Sûr et certain.

Oh, alors c'était comme ça. Daphné en avait assez d'être prise de haut. Elle se remit sur ses pieds et serra les poings.

— Je ne suis pas « une Sirène », je m'appelle Daphné et je te conseille de mieux me parler si tu ne veux pas que je t'envoie t'encastrer la tête dans un tronc d'arbre.

Lior blêmit. Bien fait. Elle avait intérêt à se débarrasser d'eux rapidement, ils pouvaient lui mentir autant qu'ils voulaient, elle n'écouterait pas un Drakón et une Fée. Ils venaient de la Haute ? Tant mieux pour eux, elle avait d'autres affaires à régler. Elle pouvait très bien les envoûter et semer le gamin.

Daphné les contourna et partit dans une direction au hasard, tant qu'elle pouvait s'éloigner d'eux. Ils ne se montraient pas hostiles pour le moment, mais elle était prête au cas où ça déraperait.

— Attendez, mademoiselle, appela Amélius. Vous pourriez écouter ce qu'on a à dire, au moins !

— Je m'en fiche.

— Je sais que vous êtes la chanteuse accusée d'avoir manipulé la princesse.

Daphné s'arrêta. Voilà, il se révélait enfin. Le peuple se fichait de son identité tant qu'il pouvait accuser une Sirène. Personne ne se serait donné la peine de faire des recherches approfondies à son sujet.

— Évidemment que tu le sais, tu as été envoyé par Prius, cracha-t-elle.

— Qui ?

Horace se pencha vers le petit garçon.

— C'est le prince héritier de Haute Astari. Un Drakón, comme toi.

— Oh ! s'exclama Amélius. Pas du tout, jamais entendu parler.

— Attends une seconde, intervint Lior, c'est elle qui a manipulé la princesse ? Elle a tué des enfants !

— Je n'ai tué personne !

— Elle n'a tué personne, répéta Amélius.

Daphné le dévisagea. Il planta ses iris bruns dans ceux de Daphné et elle y lut toute la sincérité qu'elle n'avait jamais trouvée en Prius. Celle qu'elle avait cru lire en Victoria.

La pluie s'arrêta et le calme reprit. Horace désigna une branche d'arbre renversée assez grande pour que plusieurs personnes s'assoient.

— Et si on s'expliquait calmement ? proposa-t-il. Daphné pourra nous raconter ce qui lui est arrivé et nous, on lui expliquera pourquoi on la cherchait et comment on a fait. Qu'est-ce que vous en dites ?

Ce type ne ressemblait à aucune des Fées qu'elle avait rencontrées jusqu'ici. Le premier à lui obéir fut le gamin, puis le Sapiens qui n'avait rien dit depuis le début. Finalement, ils se retrouvèrent tous les quatre assis en attendant que Daphné prenne sa décision. Horace lui lança un sourire encourageant. Elle n'avait plus grand-chose à perdre, alors elle soupira et se rassit sur sa pierre humide, dépitée.

— Parfait, souffla Horace. Si vous me le permettez, je vais raconter. Coupez-moi si vous voulez ajouter quoi que ce soit.

Il racontait très mal les histoires. Il s'emmêlait les pinceaux et revenait sans arrêt en arrière pour ajouter un détail oublié. En plus, son histoire était peu crédible.

Quel genre de Fée abandonnerait sa place dans l'armée pour suivre le type qui a tué des centaines de ses congénères ? Oh… Elle réalisa l'ironie de cette pensée. En tout cas, cet Amosis avait l'air connu, en Haute Astari, mais elle n'avait jamais entendu parler de lui.

— Tu essaies d'envoyer des orphelins Sapiens à Femilin ? Ça ne doit pas être une mince affaire, fit-elle remarquer.

— En effet, c'est compliqué comme le seul port en contact avec Femilin se trouve ici, on se retrouve obligés de leur faire passer la frontière sans possibilité de vérifier s'ils sont arrivés à bon port. Heureusement, on a des associés qui s'assurent de leur sécurité.

Des carrioles remplies d'orphelins Sapiens ? Un goût amer envahit la bouche de Daphné. Les Constellations devaient rire d'elle, c'était trop cruel. Les yeux d'Amosis étaient remplis de fierté, elle n'arrivait pas à croire qu'elle avait réduit son entreprise à néant par pure bêtise. Ses mains se crispèrent autour de sa jupe, et Horace dut remarquer son malaise, car il se pencha vers elle.

— Ça va aller, mademoiselle ?

Lui devait-elle la vérité ? Il la tuerait sans doute, s'il apprenait ce qu'elle avait fait. D'un autre côté, ces enfants ne méritaient pas leur sort. Il devait le savoir pour que ça ne se reproduise pas à l'avenir. Les jointures de ses doigts blanchirent tant elle serrait fort.

— Je n'ai pas manipulé la princesse. Enfin si, je voulais obtenir la Croix de Saranor pour que mon peuple obtienne des droits, c'est normal, non ? Et puis, elle a commencé à être gentille, elle se confiait à moi comme si on était amies. J'ai pensé pendant un moment que c'était vrai. Elle m'a demandé de l'aider à sauver des enfants Elfes qui se faisaient kidnapper par les Drakóns. Elle m'a piégée. Elle a retourné ma propre magie contre moi et m'a fait croire qu'il s'agissait d'Elfes. J'ai été trop bête.

Daphné se couvrit la bouche avec une main pour étouffer ses sanglots.

— Ce n'en était pas ? demanda Amosis.

Daphné prit une profonde inspiration et espéra que ses mots seraient emportés par le vent.

— C'étaient des Sapiens.

Elle n'osait pas relever la tête, mais aucun d'eux ne répondit. Amosis se leva et s'éloigna dans la forêt, en boitant.

— Amosis, appela Horace.

Lior le retint et rejoignit son ami en jurant.

— Fait chier !

Daphné avait anéanti le travail d'une vie avec sa crédulité. Sa vision était trop brouillée pour voir autre chose que ses larmes qui tombaient sur sa jupe crasseuse. Une petite main se posa sur la sienne. Horace et Amélius n'avaient pas l'air en colère, mais leurs yeux étaient brillants.

— C'est pas de ta faute, assura Amélius.

— Je crois que je commence à comprendre pourquoi nous avons été réunis, dit Horace d'une voix douce et tremblante. Votre peuple a été accusé à tort. Celui d'Amosis est traqué. Le mien est soumis à des ordres qui font plus de mal que de bien. Nous voulons tous que cela cesse.

— Je n'ai pas tué un seul de ces enfants. Je pensais sincèrement les sauver.

— Je sais.

Amosis et Lior revinrent, le premier avait le dos de la main ensanglantée et pleine de terre, mais il fit comme si de rien n'était. Aucun d'eux ne la regardait dans les yeux.

— Je suis tellement désolée…

— Te fatigue pas, coupa Amosis. J'ai compris. Je me sens con d'avoir pensé que ça pouvait fonctionner. J'aurais dû les emmener moi-même jusqu'à Femilin, y aurait pas eu de problème.

Il se prit le visage entre les mains et ses épaules furent secouées de plusieurs soubresauts. Lior avait la mâchoire serrée, elle redoutait le moment où il ouvrirait à nouveau la bouche.

Daphné ne savait plus quoi faire. Elle avait gâché des milliers de vies et la seule opportunité qui se présentait à elle pour se racheter était composée de deux des espèces qu'elle haïssait le plus et qui étaient pourtant d'une incroyable gentillesse à son égard. Elle ne méritait pas qu'on la réconforte, elle devait mettre fin à toute cette mascarade.

Le petit Drakón se pencha vers elle.

— Je suis venu te trouver parce que nous avons besoin de ton aide pour faire changer les choses. Je parle de grands changements. C'est l'Originelle qui m'envoie.

L'Originelle ? Daphné n'avait jamais entendu parler d'interventions de sa part sur le monde des vivants. C'était absurde, mais elle ne faisait plus face qu'à ça, ces derniers jours. Elle envisagea qu'Amélius avait peut-être manipulé ces trois hommes pour une quelconque raison en leur faisant croire qu'il était en contact avec une entité qui relevait pratiquement du mythe. C'était le plus probable.

— Tu ne le crois pas, pas vrai ? fit Horace. Nous non plus, au début. Mais il a prédit notre route jusqu'à maintenant et il savait que nous te trouverions ici.

— Si je comprends bien, lâcha Amosis, l'Originelle veut qu'on s'allie

à la personne qui a été manipulée par les Elfes ? On est quoi, un groupe de soutien pour les déçus de la société ?

— Venant de toi, c'est culotté, répondit Horace.

Amosis avait l'air sur le point d'exploser et la seule chose qui le maintenait en place était cette conversation avec… ses amis ? Ou simplement ses alliés ? Peu importait, leurs mensonges étaient trop gros pour qu'elle décide de les suivre n'importe où.

— Donc vous suivez les ordres d'un gamin ?

— Je suis pas juste un gamin, riposta Amélius avec une moue boudeuse.

— Pas exactement, il nous dit dans quelle direction aller, essentiellement. On ne sait pas vraiment ce qu'il voit, en fait.

Amélius détourna la tête.

— Je n'ai pas beaucoup d'informations. Tout ce que je sais, c'est que l'Originelle veut que vous alliez à un endroit, c'est tout. Et si on a été menés à Daphné, c'est qu'on a besoin d'elle. Et pas la peine de s'inquiéter qu'elle vous manipule, ajouta-t-il avant que Lior ne fasse une remarque. Je suis là, je pourrai déjouer l'envoûtement facilement. Mais de toute façon, ça n'arrivera pas, pas vrai ?

Amélius attendit sa réponse, les yeux brillants. Mieux valait ne pas se le mettre à dos.

— Non. Enfin, je ne suis pas encore sûre de tout comprendre, mais je n'ai nulle part où aller et aucun plan d'attaque pour faire payer cette saleté de princesse, alors… je suppose que je vais vous accorder le bénéfice du doute. Mais que ce soit clair : si vous me la faites à l'envers, je serai sans pitié. Je n'ai plus rien à perdre. Si je dois vous tuer, je le ferai.

Elle s'attendait à recevoir une réponse hostile, mais ils acquiescèrent avec un air entendu. Bon sang, ils étaient peut-être juste tarés ?

Horace frappa dans ses mains avec un sourire crispé.

— Bon, eh bien… maintenant que c'est réglé, on va pouvoir passer à la suite. Tu as une idée d'où on doit aller, Amélius ? J'espère… qu'on ne va pas avoir à repasser la frontière tout de suite, si ?

Ses mains se mirent à trembler légèrement. Heureusement pour lui, Amélius secoua la tête.

— Non. En fait, je sais pas ce qu'on fait ensuite.

— Oh, fit Horace, déçu.

Amosis, qui avait toujours les yeux rouges, lui posa une main dans le dos.

— C'est mieux comme ça, on peut pas toujours se reposer sur lui. En plus, les visions l'épuisent.

— C'est vrai, admit Horace.

— En attendant, on a vraiment aucune idée de quoi faire, intervint Lior.

Daphné hésita. Ce n'était peut-être pas le moment. Et s'ils se moquaient d'elle et qu'ils aidaient bien Prius ? Elle se donna une claque mentale. Peu importait, ils n'avanceraient pas si elle ne disait rien. Daphné plongea la main dans son corset et en extirpa la Croix de Saranor. Les quatre hommes détaillèrent l'objet avec attention, mais seul Horace eut la réaction appropriée en poussant un cri de surprise.

— C'est ce que je crois ? Comment c'est possible ? Elle est censée être enfermée.

— C'est quoi ? demanda Lior.

— La Croix de Saranor, s'exclama Horace comme si c'était évident. Une relique datant de l'Ancien Monde créée par Saranor elle-même. Avec ça, les Elfes tombent sous l'emprise de celui qui la possède.

— J'en ai vaguement entendu parler, avoua Amosis.

— Mais t'en as pas besoin, vu que tu peux utiliser ta Voix.

Daphné grimaça. Si seulement.

— Je ne peux pas obliger les Elfes à effectuer des changements juridiques, car ils sont inscrits dans les Étoiles. Il n'y a qu'avec ça que c'est possible. On me l'a… donnée, au moment de m'enfuir du palais.

Horace ne posa pas plus de questions, mais il en mourait clairement d'envie. Cette Croix était la porte d'entrée vers leur prochaine étape. Daphné ressentit un certain soulagement à ce que son parcours ne s'arrête pas de sitôt. C'était comme si les Constellations lui disaient de ne pas abandonner. Comme si elles voulaient elles-mêmes voir le monde changer. Ça lui donna une idée.

— Alors quoi, on va au palais et on leur demande de mieux traiter les autres espèces ? demanda Lior.

— On pourrait invoquer Saranor, proposa Daphné.

Ils la dévisagèrent comme si elle était tombée sur la tête, et franchement, elle aurait fait la même chose à leur place. Mais tout ce qui leur arrivait n'était pas une coïncidence. Les dieux observaient, ils pouvaient très bien jouer avec eux si quelque chose ne leur plaisait pas. Peut-être que Saranor elle-même prendrait conscience que son espèce était en train d'aller trop loin.

— Comment tu voudrais faire ça ? Les Constellations ne descendent pas sur Terre, fit remarquer Horace.

— Peut-être pas avec de simples prières, mais elles sont liées à leur relique sacrée. Ça vaut le coup d'essayer.

Chapitre 46 : Horace

Daphné avait l'air perdue, mais Horace sentait que cette coopération était une bonne idée. Amélius ne les avait pas menés à elle pour rien. Les Sirènes étaient un peu comme les Alchimistes, aux yeux de l'armée : il fallait les surveiller de près de peur qu'elles fassent des vagues. Mais maintenant qu'il était de l'autre côté du miroir, il se rendait compte qu'on ne lui avait jamais expliqué en détail pourquoi elles devaient être maintenues à l'écart. Il n'imaginait pas ce que Daphné avait dû ressentir quand la princesse l'avait trahie pour accuser toute son espèce.

Daphné posa la Croix de Saranor au sol. Vouloir invoquer une Constellation était une chose, mais savoir comment en était une autre.

— On devrait peut-être la prier, tenta Horace.

Amosis grimaça.

— Je pense pas qu'elle me répondrait, j'ai jamais trop cru à leur bonne foi.

— Dans ce cas, je peux le faire, si vous voulez. J'ai l'habitude, je prie régulièrement.

Le reste du groupe acquiesça. Horace s'accroupit devant la Croix, joignit les mains et ferma les yeux. Il n'avait jamais aimé prier à voix haute, aussi espérait-il que ses pensées suffiraient.

Ô dame Saranor, Fausse Amante, toi qui as été bafouée par le passé, entends mon appel pour rétablir la vérité. Accepte de descendre sur Terre pour venir en aide à ceux qui, comme toi, ont souffert.

Horace garda les yeux fermés quelques secondes supplémentaires, puis ouvrit doucement les paupières pour constater que rien n'avait bougé. Il se mit à craindre que seul un Elfe puisse l'invoquer. Il se remit sur ses pieds, prêt à affronter la déception de ses compagnons.

— C'est un lieu singulier pour faire appel à une divinité.

Ils se retournèrent en même temps pour découvrir une jeune femme magnifique à la peau mate et aux longs cheveux châtains lui tombant dans le dos. Elle portait une robe blanche et courte, laissant apparaître ses jambes et ses pieds nus. Son visage paraissait jeune, mais ses yeux en amande étaient plus vieux que le monde.

Horace avait toujours espéré que les Constellations veillaient sur lui, mais il était bien loin d'imaginer qu'il en rencontrerait une un jour. C'était comme être en présence d'un rêve, sauf que celui-ci pouvait

devenir un cauchemar au moment le plus inattendu.

Ils restèrent figés à observer la jeune femme qui fronça les sourcils.

— Vous m'avez demandée, n'est-ce pas ? dit-elle d'une voix douce, mais ferme.

Horace sortit de sa stupeur et baissa humblement la tête.

— Dame Saranor, c'est un honneur. J'espère… J'espère que nous ne vous dérangeons pas.

— J'ai cru comprendre que vous aviez besoin d'aide avec mes enfants.

Daphné releva soudainement la tête, intéressée. Saranor croisa les bras et se mit à marcher lentement, sans but. Quelque chose dans ses mouvements était irréel, pourtant, elle pourrait être confondue avec n'importe quel Sapiens.

— Vous savez pourquoi nous avons besoin de vous ? s'écria Daphné.

— Je sais quand quelqu'un désire posséder ma Croix. Je sais qui tu es. Je sais également que tu es en colère. Vous voulez que je vous aide à changer la mentalité des Elfes et, pourquoi pas, de toutes les espèces se pensant supérieures.

— Vous savez déjà tout, constata Amosis.

— Il n'y a pas grand-chose à faire, là-haut. J'observe, la plupart du temps.

— Alors, vous allez nous aider ?

Saranor esquissa un sourire, faisant apparaître une fossette au coin de sa bouche. Horace la trouvait intimidante, comme il l'imaginait de n'importe quel dieu pouvant se trouver face à lui, mais elle semblait aussi terriblement lasse. Que faisaient les Constellations dans le ciel ? Était-ce un domaine tangible ou bien pouvaient-elles seulement observer sans bouger ? Si elles observaient toujours, Viktor avait sûrement vu Horace faire du mal à ses semblables. Il devait être déçu.

— Non, répondit Saranor.

Elle n'élabora pas et Daphné serra les dents.

— Non ? Vous pourriez être plus précise ? Vous vous fichez que votre espèce fasse du mal aux autres ?

— Daphné, calme-toi, tempéra Horace.

— Des enfants meurent à cause des mensonges de Victoria !

— Je ne peux rien faire pour eux.

— Dans ce cas, vous ne servez à rien !

— Daphné !

Insulter une Constellation n'était pas très malin, mais Saranor resta de marbre. Amosis et Lior observaient en silence, mais leurs poings étaient serrés. À vrai dire, c'était prévisible. Saranor devait avoir des affaires plus urgentes à régler. Mais existait-il quoi que ce soit de plus urgent que de sauver des vies ?

Saranor soupira et leva les yeux au ciel. Elle s'assit sur une pierre en

faisant fi de l'humidité et commença à jouer avec ses cheveux.

— Je sais ce que vous pensez. C'est décevant, en tant que Constellation, je devrais pouvoir faire plus. J'ai le contrôle total sur mes Elfes. Mais non. Enfin, je pourrais, mais je ne le ferai pas. Si je demande à mes Elfes de mieux traiter les autres, je modifie leur psyché sur la longueur ; or, ce n'est pas quelque chose que nous sommes autorisées à faire. Je les ai créés pour qu'ils soient puissants, le fait qu'ils aient asservi les autres ne découle que de l'histoire que *vous* avez créée. Je ne suis responsable de rien.

Horace n'était pas sûr de tout comprendre. Elle utilisait des mots jamais entendus auparavant.

— Vous mélangez tout, intervint Lior. C'est une question de psyché, ou je sais pas quoi, ou c'est une question d'histoire ? Vous avez pas d'excuse, en fait. Vous aimez juste voir votre espèce plus puissante que les autres. Admettons, alors. Mais pour les Drakóns ? Avant, ils étaient au service des Constellations, non ? *Toutes* les Constellations. Vous pouvez bien leur dire de se calmer, non ?

Saranor pinça les lèvres.

— Les Drakóns sont… Personnellement, je ne les ai jamais vraiment appréciés. Désolée, petit, dit-elle à Amélius. Ils ont un caractère de cochon et n'en font qu'à leur tête. J'ai décidé de ne plus me mêler de leurs affaires.

— J'ai beau être un Drakón, je suis d'accord que mon espèce est pas très gentille, fit Amélius. À mon avis, si vous essayez de leur parler, ça devrait s'arranger.

C'était une solution simple. Un peu trop même. Mais Saranor n'était pas n'importe qui et Horace espérait que des mots qui n'auraient pas de valeur dans leurs bouches toucheraient les Drakóns s'ils venaient d'une Constellation. Si elle acceptait de les aider, ils pourraient tout changer. Le fait qu'elle ne veuille pas contribuer à un monde meilleur n'avait aucun sens. Les Constellations n'étaient pas censées aider que leurs espèces, mais toutes les autres aussi. Tous ceux dans le besoin.

Saranor se redressa, soudainement intéressée par Amélius. Elle croisa une jambe sur l'autre.

— Dites donc, vous êtes gonflés de me demander de l'aide alors que vous avez un apprenti de l'Originelle avec vous. Si vous ne vous en sortez pas avec ça, vous n'êtes peut-être pas les mieux placés pour vous préoccuper de l'avenir du monde. J'essaierai d'en toucher deux mots à Aliora, je lui dirai que son espèce a choisi un apprenti incompétent.

« Espèce » était un bien grand mot quand elle n'était composée que d'un seul individu. Pour autant, Amélius ne tilta pas à ces mots. Il avait foi en l'Originelle plus qu'en Saranor, visiblement. Pourtant, Aliora, La Demoiselle d'Honneur, n'était pas une Constellation de

nature très accueillante, elle était du type que l'on craignait de prier.

Horace sentait que cette conversation n'allait nulle part. Il se retrouvait encore à jouer les médiateurs, mais ils avaient vraiment besoin d'aide, sur ce coup-là.

— Madame, commença-t-il prudemment. Nous avons besoin de votre aide car le problème que nous aimerions régler est d'ordre capital. C'est l'avenir du monde qui est en jeu. Vous aimeriez voir ce que toutes les espèces ont construit à travers les âges partir en fumée simplement pour protéger les Elfes ? À nous cinq, on ne peut pas faire grand-chose. Nous avons besoin d'une aide supérieure. Vous.

Un tic nerveux agita la paupière de Saranor.

— En effet, à vous cinq, vous n'irez pas loin. Il faudrait donc se rendre à l'évidence que vous n'avez aucun pouvoir sur l'avenir du monde. Résignez-vous, vous serez morts avant moi. Vous n'aurez pas à assister au désastre.

Horace serra les poings. C'était absurde. Si elle n'en avait réellement rien à faire, pourquoi restait-elle là à les écouter ? Elle n'avait qu'à retourner à ses affaires et arrêter de leur donner de l'espoir. En cet instant, le collier autour de son cou n'avait jamais pesé aussi lourd. Il avait prié toute sa vie, mais vu où cela l'avait mené, il comprenait maintenant que certains dieux se fichaient bien de leur sort.

Une main se posa sur l'épaule d'Horace. Amosis secouait la tête avec résignation.

— Laisse tomber. Elle ne nous aidera pas. Si elle a créé une espèce aussi puissante que les Elfes, c'est par orgueil. Ils sont à son image, ce n'est pas étonnant.

— Je te prierais de ne pas faire de suppositions concernant mes décisions, avertit Saranor, le regard noir. Tu ne sais rien de mon histoire, visiblement.

— Ce que je sais, c'est qu'il y aura probablement d'autres Constellations plus à même de nous aider. Celles qui ont donné naissance à des espèces opprimées, par exemple. Pourquoi ne pas essayer Qilios ? Il est le père des Sapiens, il a toutes les raisons de vouloir nous aider.

Saranor se leva d'un bond.

— Ne prononce pas son nom, pauvre idiot.

— Qilios ? Vous le prenez aussi de haut parce qu'il nous a créés, nous, sans pouvoirs ?

— Arrête ça !

— Amosis, tu ne devrais pas…

Mais il n'entendait plus Horace.

— Vous avez peur qu'il fasse un meilleur travail que vous ?

— Tu ferais mieux de tenir ta langue ! s'emporta Saranor.

— Mauvaise idée, de provoquer notre très estimée Saranor.

Elle blêmit soudain.

— Elle n'en a pas l'air comme ça, mais quand elle s'énerve, elle peut faire fuir le plus courageux des hommes, poursuivit la voix avant d'éclater de rire.

— Qilios, souffla Saranor. Qu'est-ce que tu fais là ?

— On m'a demandé, voyons. Tu le sais, pourtant, tu as essayé de les en empêcher.

Saranor se mordit la lèvre. Horace se retourna enfin et sursauta quand il se rendit compte de sa proximité avec le nouvel arrivant. Qilios faisait une tête de plus que lui, un sourire carnassier, mais étrangement charmant, sur le visage. Il était habillé comme un… eh bien, comme un artiste de rue, en fait. L'Artiste de Rue, Qilios, père des Sapiens. Il replaça son chapeau haut de forme sur sa tête d'un geste félin. Tout le monde connaissait son histoire, mais Amosis avait dû l'oublier dans sa colère. Ce n'était pas la Constellation que l'on priait en premier lieu lorsque l'on voulait un résultat pacifiste.

Horace recula d'un pas, ce qui agrandit le sourire de Qilios.

— J'avais peur que tu sois occupé, voilà tout, s'expliqua Saranor en évitant son regard.

Qilios souffla du nez. Il croisa ses mains gantées de velours dans le dos et observa le petit groupe d'un œil avisé. Ils avaient oublié de le saluer, mais il n'avait pas l'air de s'en formaliser. Cela n'aurait pas dû être aussi simple de l'invoquer. Il devait observer Saranor depuis le début.

— Je ne suis jamais occupé quand il s'agit d'aider mes chers enfants. Quel dommage qu'il n'y en ait qu'un ici. Même si j'avoue que vous m'avez tous impressionné, ces derniers jours.

— Vous nous avez observés ? s'étonna Lior.

— Bien sûr. Même la Sirène. Vous avez le feu en vous. Tu te trompes, Sara. Ils sont parfaitement capables de changer le monde, ces jeunes gens. Ce n'est pas gentil de les sous-estimer.

— Je voulais seulement les protéger.

— Je sais, je sais. Tu as toujours été trop bonne. Pardonnez-la, elle avait peur que vous vous fassiez tuer en tentant l'impossible.

Saranor fixait le sol comme une enfant qu'on aurait prise sur le fait. Si même elle pensait que c'était trop dangereux malgré son intervention, ils n'imaginaient pas les épreuves qu'ils devraient traverser. De toute façon, aucun d'eux n'avait choisi de prendre la voie facile.

Amélius se cacha derrière les jambes d'Horace quand Qilios lui jeta un coup d'œil amusé, mais il ne chercha pas à lui parler. Son intérêt était ailleurs. Il tendit la main à Amosis, mais celui-ci n'avait visiblement plus très envie de lui demander son aide. Il finit par lui serrer la main et Qilios ne le lâcha plus.

— Toi, tu es celui que j'observe depuis le plus longtemps. Naturellement. Tu es impressionnant, tout ce que tu as accompli est splendide. Quel dommage que ta dernière entreprise avec les gamins ait été entravée par les enfants de Sara.

— Ça ne vous dérange pas qu'ils soient morts ? demanda Amosis en essayant de reprendre sa main.

— Oh, c'est triste, mais d'autres naîtront. S'ils avaient appris l'Alchimie comme toi, ils auraient pu se défendre, au moins. Dommage pour eux.

La mâchoire d'Amosis se contracta, mais il se retint de répondre. Qilios pouvait sans doute lui broyer la main d'une simple pression. Finalement, il le lâcha et se mit à marcher avec distraction.

— Néanmoins, je trouve que votre cause est noble. Et vous me faites de la peine. Voyons voir, offrir des droits aux Sirènes, mettre fin au massacre des Sapiens et laisser les Alchimistes vivre en paix, délivrer les Fées du rôle qu'on leur a imposé… je pense pouvoir faire quelque chose.

— Tu voudrais redessiner deux pays entiers ? objecta Saranor. Ce n'est pas si simple, tu ne peux pas faire ça en claquant des doigts, c'est interdit.

— Calme-toi, voyons. Je ne vais pas leur donner les solutions sur un plateau d'argent, je ne suis pas si ennuyeux. Mais je pense pouvoir créer une situation propice à tant de changements.

Pitié, Constellations dans le ciel, si vous regardez cela, faites en sorte qu'il ne dise pas ce que je crois, pria Horace.

— Une guerre !

Horace sentit ses yeux le piquer. Ils ne pouvaient pas être tombés aussi bas. La guerre avait été évitée, elle ne pouvait pas avoir lieu. Il plaisantait forcément.

— Dites-moi que c'est une blague, s'indigna Daphné.

— C'est exactement ce qu'on ne veut pas, objecta Amosis.

— Vous imaginez combien de personnes vont mourir, s'il y a une nouvelle guerre comme il y a cinq cents ans ? ajouta Lior.

— Mais avez-vous remarqué comme l'Horloge de l'Apocalypse n'a pas récupéré la minute qu'elle a perdue ? Ça ne tient qu'à vous de ne pas reproduire les mêmes erreurs. Après tout, c'est à vous que je confie l'avenir. C'est à vous de vous assurer que l'histoire ne se répète pas.

Ils ne pouvaient pas se plaindre, c'était ce qu'ils voulaient, mais de là à dire qu'ils étaient capables d'une telle prouesse alors que Qilios comptait déclencher une nouvelle guerre, c'était osé.

— Est-ce qu'on a le choix ? murmura Horace.

— Eh bien, maintenant que je suis là, je n'ai pas envie d'avoir fait le déplacement pour rien.

Ils grimacèrent. Ils devaient accepter ce qui les attendait, car Qilios ne reculerait pas. Horace était terrifié, mais on ne faisait pas bouger les choses sans prendre de risques. Il sentit la petite main d'Amélius serrer ses vêtements. Le petit garçon acquiesça et les autres baissèrent la tête.

Qilios poussa une exclamation de joie.

— Parfait ! Sara, garde mon chapeau, j'ai une annonce à faire.

Il fourra son chapeau dans les bras de Saranor, puis ferma les yeux. Soudain, ils furent pris d'une violente migraine. Un son aigu envahit la forêt, jusqu'à ce qu'Horace réalise qu'il se trouvait dans sa tête. Ils se prirent le crâne entre deux mains, tentant en vain d'étouffer le bruit, mais ils finirent à genoux. La voix de Qilios déferla dans leurs esprits comme un hurlement du monde.

« Très chères espèces du monde entier. N'ayez crainte, je ne suis que votre humble serviteur, L'Artiste de Rue. Il a été porté à ma connaissance qu'Eleftheria n'était rien de plus qu'une légende racontée aux enfants. Je trouve cela bien dommage, j'ai pourtant apporté tant de soin à sa création. Eh bien, j'ai le plaisir de vous annoncer que cette terre sacrée existe, et elle est bien plus proche que vous ne le pensez.

Je voudrais vous proposer un petit jeu. Le premier qui trouvera son emplacement se verra offrir un vœu. Je l'exaucerai, peu importe sa nature. Oh, et bien sûr, toutes les espèces, sans exception, sont autorisées à participer.

Bonne chance ! »

La douleur disparut et leurs pensées reprirent leur place. Horace avait l'impression qu'on lui avait passé le cerveau sous les sabots d'un cheval. Lorsqu'il releva la tête, ses compagnons étaient dans le même état que lui.

Saranor, elle, était horrifiée.

— Tu es un monstre.

L'Horloge de l'Apocalypse avança d'une minute.

Chapitre 47 : Daphné

Voilà pourquoi Daphné priait peu. Les dieux prétendaient aider, puis ils vous créaient encore plus de problèmes. Apparemment, elle n'avait plus d'autre choix que de suivre le groupe qu'elle venait de rencontrer puisque Qilios et un gamin s'étaient mis en tête que c'était le plan parfait. Imaginer qu'il l'avait observée durant ces dernières semaines lui collait des frissons. S'il y avait bien une Constellation dont il ne fallait pas attirer l'attention, c'était celle-ci.

Les tympans de Daphné tambourinaient contre son crâne, elle arrivait à peine à se concentrer sur la dispute entre Saranor et Qilios. L'une insultait l'autre de tous les noms, comme si elle n'était pas terrifiée à peine quelques minutes plus tôt.

— Tu as partagé le message dans le monde entier ? s'insurgea Saranor.

— Bien sûr, ce ne serait pas juste de ne laisser cette opportunité qu'à un certain nombre d'espèces triées sur le volet. Ils veulent l'égalité, non ? Je la leur offre.

— Créer une guerre entre deux pays était largement suffisant pour créer le chaos. Tu viens de déclencher une guerre mondiale.

Qilios leva les yeux au ciel.

— Toujours à dramatiser.

— Quelle heure est-il ?

Amélius poussa sur ses mains pour se redresser, même lui avait du mal à se remettre du message. Qilios consulta une montre imaginaire.

— Il ne doit pas être loin de huit heures du matin.

— Non, je voulais parler de l'Horloge. À quelle heure est le monde ?

Qilios perdit son sourire et se mit à réfléchir. Il reprit son chapeau des mains de Saranor et l'enfonça sur sa tête.

— Eh bien, avec toutes les minutes gagnées ces derniers temps, je dirais… qu'il est vingt-trois heures cinquante-huit.

Amélius poussa un râle. Il n'avait pas été si tard depuis cinq cents ans, ils étaient à deux doigts de la fin du monde. Amosis se releva et fusilla Qilios du regard.

— C'est vrai, ce que vous avez dit ? Eleftheria existe bel et bien ?

— Bien sûr ! Oh, par contre, abandonne l'idée de trouver l'Arbre Sacré, ça ne te mènera nulle part.

Daphné ne savait pas de quoi ils parlaient, mais vu la tête d'Amosis,

son monde s'écroulait. Horace regarda ses poignets bizarrement et Qilios éclata de rire.

— Ne vous laissez pas abattre. Essayez de tirer le meilleur de cette opportunité. Je vous observerai d'en haut. Bon, je crois que je vais vous laisser, j'ai fait tout ce que j'avais à faire.

— Très utile, franchement, râla Lior.

Qilios l'ignora et la seconde suivante, il avait disparu. Saranor trépignait sur place, mal à l'aise.

— Je suis désolée.

Puis elle se volatilisa à son tour. Ils se retrouvaient à nouveau seuls avec encore plus de problèmes à régler. Victoria avait forcément entendu l'annonce, personne ne savait quelle idée tordue lui viendrait en tête. Partout dans le monde, des dirigeants allaient se réveiller pour tenter d'obtenir le vœu tant désiré à la recherche de plus de pouvoir. En parallèle, les opprimés et les malfrats tenteraient d'obtenir leur part du gâteau, espérant se donner une vraie place dans le monde. Combien de personnes allaient encore devoir se sacrifier pour qu'il n'y ait qu'un seul gagnant ?

Daphné soupira, car elle ne trouvait rien d'assez puissant pour exprimer ce qu'elle ressentait.

— Bon… je crois que je n'ai pas d'autre choix que de vous suivre. Après ça, je ne vois pas comment je pourrais laisser les choses s'envenimer sans agir.

— Parfait, concéda Horace.

Mais il fut le seul à manifester son enthousiasme. Daphné s'empressa de récupérer la Croix de Saranor et de la mettre à l'abri dans sa poche alors qu'Amosis risquait de marcher dessus à force de tourner en rond. Il ferait mieux de s'asseoir, vu comme il boitait.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? Qui sait ce qu'ils vont inventer pour trouver Eleftheria. On doit le trouver avant eux, mais l'Arbre Sacré était ma seule piste.

— Horace, tu ne sais rien dessus ? demanda Daphné.

Horace porta sa main à un étrange collier autour de son cou, l'air gêné.

— Pourquoi je saurais quoi que ce soit ?

— Parce que ce sont les Fées qui ont détruit Eleftheria.

Elle semblait avoir touché un point sensible, car Horace devint tout rouge. Elle n'avait pas été très fine sur ce coup, mais elle n'allait pas prendre de pincettes avec l'Histoire. Il bafouilla.

— Oui… c'est vrai, mais… non. Je ne sais rien sur Eleftheria. On devrait retrouver Malia, conclut-il pour changer de sujet. Elle pourrait peut-être nous aiguiller.

Lior leva les yeux au ciel, mais Amosis avait l'air d'accord. Alors il y avait quelqu'un d'autre avec eux.

— On n'a rien de mieux à faire. On va devoir traverser la frontière à nouveau, ça va aller ?

Horace grimaça, mais il acquiesça. Amosis se tourna vers Daphné pour lui demander son avis. Le campement de son père lui vint en tête. Si elle voulait se racheter, si elle voulait faire honneur à Eli, elle devait agir.

— Je viens.

Ils se mirent en route. Elle s'attendait à devoir marcher pendant des heures, mais ils étaient venus en carriole. Elle avoua ne pas avoir mangé ou bu depuis une éternité et Horace s'empressa de lui donner de quoi se soulager. Elle eut l'impression de revivre lorsque le liquide froid glissa dans sa gorge. Le petit Drakón passait son temps à lui poser des questions. Quand elle avait accepté, elle était passée outre le fait qu'elle devrait côtoyer cette espèce au quotidien. Il n'avait pas l'air méchant, un peu plus âgé que Bianca. Pour autant, elle n'avait pas envie d'étaler sa vie. La dernière fois qu'elle s'était confiée, Victoria lui avait arraché ce qu'elle aimait le plus. Ils allaient devoir s'y faire. Ce serait une collaboration professionnelle, hors de question de devenir amis. Et puis, elle avait de quoi se défendre contre eux tous s'ils retournaient leur veste.

Horace était assis à côté d'elle en train de mâchouiller un morceau de pain. Il tentait de sympathiser en lui donnant plus de détails sur leur parcours jusqu'ici, pendant qu'Amosis les observait avec attention à l'autre bout de la carriole. Elle avait du mal à le cerner, celui-là.

— Tu as retiré tes bracelets pour être plus puissant ? Je ne savais pas que ça altérait le pouvoir des Fées.

— Moi non plus ! s'exclama Horace comme si elle était la première à partager son ignorance. Enfin, je pensais que ce serait un avantage, mais j'ai juste encore plus de mal à les contrôler qu'avant. Je vais avoir besoin de beaucoup de pratique.

Il fit crépiter ses doigts et observa les étincelles vertes qui s'en échappèrent. Une Fée qui se soulevait contre ses supérieurs, c'était du jamais vu. Du moins, à la connaissance de Daphné. Toutes celles qu'elle avait rencontrées étaient terriblement sérieuses et prenaient tout au pied de la lettre. Elle espérait qu'Horace saurait réellement se défaire de ça. Elle reconnaissait cette dévotion aveugle à sa cause, même si celle-ci avait évolué avec le temps. Ça leur faisait au moins un point commun.

Deux heures s'étaient écoulées quand Lior s'arrêta.

— On est bientôt à la frontière ? demanda Horace.

— On l'a déjà passée, informa Amosis.

— C'est pas sérieux ?

Ce fut seulement en descendant du véhicule que Daphné réalisa ce qui lui arrivait. Elle se trouvait en Haute Astari. Jamais dans sa vie

elle n'avait passé la frontière, c'était excitant. Elle ne s'était jamais permise d'espérer pouvoir explorer le monde plus loin que ça. D'un autre côté, en regardant autour d'elle, elle retrouvait le même décor de plaine vide qu'en Basse Astari. Lior regardait au loin, une main en visière.

— J'espère qu'elle va pas prendre trop de temps.

Horace avait fait un truc bizarre avec la carte du pays accrochée à l'intérieur, et maintenant ils attendaient. Amélius pointa une direction avec un grand sourire.

— Elle est là-bas.

Une petite tache suivie d'une traînée verte se dirigeait vers eux. À quelques mètres, elle reprit sa taille normale pour révéler une petite blonde aux oreilles pointues et aux yeux aussi verts que la mousse. Elle portait l'uniforme de l'armée, contrairement à Horace. Elle ne perdit pas son temps en présentations et prit ce dernier dans ses bras.

— Par Viktor, tu vas bien.

— Je t'avais dit que je survivrais.

Elle le lâcha après un certain temps, puis remarqua enfin Daphné et fronça les sourcils.

— Euh…

Daphné prit les devants et lui tendit la main. Elle n'avait pas envie de tout raconter dans le détail à nouveau.

— Daphné. Je suis la Sirène qui a soi-disant manipulé la princesse de Basse Astari, mais c'est elle qui m'a menti. Apparemment, le gamin qui est là pense que je serai utile.

La Fée interrogea Horace du regard et il hocha la tête. Elle attrapa sa main, la poigne ferme.

— J'apprécie l'efficacité, même si je n'ai pas tout compris. Je m'appelle Malia, dit-elle alors qu'un sourire apparaissait sur ses lèvres. Je n'avais jamais rencontré de Sirène. Tes yeux sont vraiment beaux.

Daphné se surprit à rougir. Personne ne complimentait jamais les yeux des Sirènes.

— Euh… eh bien, merci.

Malia reprit son sérieux aussitôt.

— Vous avez entendu l'annonce de Qilios ?

— Le monde entier l'a entendue, dit Amosis. C'est de notre faute.

Il lui raconta ce qui s'était passé. Malia avait presque l'air jalouse qu'ils aient rencontré des Constellations. Horace et elle échangeaient des regards l'air de dire « T'aurais pu demander un autographe » ; « Je n'ai pas eu le temps ». Finalement, Malia resserra sa queue de cheval, puis croisa les bras.

— C'était inattendu, en effet. Ça ne fait que deux heures et les supérieurs sont déjà en émoi. La plupart sont partis pour la capitale afin d'établir un plan pour trouver Eleftheria.

— Eh merde, ils auront toujours une longueur d'avance sur nous, jura Amosis.

— Pas sûr, intervint Horace.

Ils se tournèrent tous vers lui, ce qui eut pour effet de le faire rougir. Il prit une profonde inspiration.

— On pourrait leur faire perdre du temps en les déstabilisant, tout en en profitant pour récolter des informations sur leurs plans.

— Comment ?

Horace afficha un sourire crispé.

— En me livrant à eux.

Chapitre 48 : Horace

Horace ne s'attendait pas à une réaction enthousiaste, mais il aurait aimé un peu plus de soutien. Il avait conscience des risques, Malia avait dit qu'il pourrait se faire exécuter. Il chercha un peu de réconfort auprès d'Amélius, espérant qu'il ait eu une vision à ce propos, mais le petit garçon avait l'air perplexe. Horace était pourtant sûr que c'était une opportunité à ne pas manquer.

— Je ne vois pas le problème, fit Daphné en croisant les bras. C'est une Fée, il passera inaperçu.

— Il est considéré comme un déserteur, expliqua Malia. Ça fait un mois que l'armée est à sa poursuite. À ce stade, les supérieurs sont persuadés qu'il le fait exprès.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? demanda Amosis avec dureté. T'es qu'un petit soldat qu'ils considèrent comme un pion, tu pourras jamais obtenir des informations confidentielles. Tu seras mort avant.

— La tendance a changé, je peux leur être utile. Je peux leur donner exactement ce qu'ils attendent depuis des années.

— Quoi ?

— Des informations sur toi.

Amosis fit un pas en arrière. Il avait plus l'air intrigué qu'en colère, mais Horace y avait réfléchi. Lior serra les poings.

— Donc ça y est, tu te décides enfin à nous trahir. C'était une question de temps.

— Tu pourrais arrêter de dire des conneries pendant deux minutes et m'écouter ? s'emporta Horace.

Lior écarquilla les yeux et ferma la bouche. Depuis le temps qu'Horace avait envie de dire ça.

— Je suis un otage qui a côtoyé Amosis pendant un mois. Maintenant que tout le monde est à la recherche d'Eleftheria, leur pire cauchemar serait qu'il le trouve avant eux. Je peux leur faire croire que j'ai réussi à m'enfuir. Tu l'as dit, je ne suis qu'un pion, et un complètement inutile, de surcroît. Ils ne penseraient jamais que j'ai été capable de survivre en te manipulant ou que je décide de faire une alliance. En revanche, ils voudront tout savoir sur tes faiblesses.

— Qu'est-ce que tu proposes, alors ?

Horace expliqua son plan. Les mines étaient toujours inquiètes, mais elles commençaient aussi à se détendre. L'ombre d'une bonne idée se

dessinait enfin. Il était évident qu'il serait enfermé sans préavis dès l'instant où ils le trouveraient, mais Malia avait toujours contact avec l'extérieur. Il fallait qu'elle se débrouille pour ne pas attirer les soupçons sur elle.

Quand il eut fini, Malia le dévisageait bizarrement, les yeux brillants.

— Qu'est-ce qu'il y a ? l'interrogea-t-il.

— Tu as changé, souffla-t-elle. En bien, je veux dire.

Pour la première fois, il était d'accord sur ce point. Quelques semaines plus tôt, il n'aurait pas eu le cran de faire tout ça. C'était plus libérateur que de retirer ses bracelets.

Daphné écoutait, un peu à l'écart, et Horace regretta de ne pas pouvoir apprendre à la connaître plus, mais il avait la sensation que ce n'était pas fini. Elle baissa les yeux sur son collier.

— T'as du cran pour un type qui croit que les Constellations répondent à toutes les prières.

Il ne put s'empêcher de rire.

— Après avoir rencontré Qilios et Saranor, je crois que je vais revoir ma façon de communiquer avec elles.

— Alors ? intervint Malia. On s'y met ?

Sa voix tremblait, mais elle ne se laissait pas démonter. Horace acquiesça, puis il se tourna vers Amosis.

— Vas-y, frappe-moi.

Il écarquilla les yeux et recula d'un pas.

— Pourquoi moi ?

— Je me sentirais plus à l'aise de mentir si mes blessures viennent vraiment de toi.

— Franchement, tu trouves que c'est simple, comme proposition ?

— Tu n'as qu'à faire comme si j'étais n'importe quelle Fée.

— Mais tu n'es *pas* n'importe quelle Fée.

Les yeux d'Amosis étaient humides et Horace réalisa qu'ils n'avaient jamais mis de mots sur leur relation. Elle avait évolué durant leur périple. Il sourit en pensant à ce qu'ils étaient devenus. Horace passa ses bras autour du cou d'Amosis, faisant sursauter ce dernier.

— On se reverra. Je suis heureux de pouvoir te compter parmi mes amis, murmura Horace.

Amosis resta silencieux et répondit à son étreinte. Lorsqu'enfin ils se séparèrent, ils se rendirent compte que tout le monde les observait et Horace eut un rire gêné.

— Bon… euh… il est temps, je crois.

— Je peux te casser le bras proprement, proposa Malia. L'os se ressoudera bien et en peu de temps.

— Je ne veux pas savoir comment tu as appris à faire ça, dit Horace, conscient que ça ne faisait pas partie de leur formation. Mais je crois

que je vais me contenter d'un peu de sang.

— Comme tu veux.

Amosis secouait la tête.

— Je refuse de faire ça.

— S'il te…

Horace n'eut pas le temps de terminer sa phrase, il reçut un coup dans la mâchoire qui le déséquilibra. Une douleur lancinante se propagea dans toute sa joue. Lorsqu'il releva la tête, il vit Lior, le poing levé, et Amosis, la bouche grande ouverte. Lior haussa les épaules.

— Bah quoi ? Fallait bien se lancer.

— Bordel, Lior, soupira Amosis en se prenant l'arête du nez entre deux doigts.

Le monde d'Horace tournait un peu, mais il se redressa et planta ses pieds dans le sol.

— Continue, ordonna-t-il.

Lior ne se fit pas prier et lui mit des coups de genou dans le ventre et d'autres au visage, de sorte à lui créer des bleus et à faire saigner son nez. Horace remarqua cependant qu'il évitait de lui donner des coups qui pourraient le défigurer ou l'assommer. Il maîtrisait parfaitement ses mouvements. Lorsqu'il eut fini, Horace se laissa tomber à genoux et agrippa son ventre endolori. Il s'était déjà fait passer à tabac, mais jamais avec autant de méthode. Il grogna quand sa lèvre se fendit au moment où il ouvrit la bouche.

Ses amis l'observaient, horrifiés, tandis que Lior avait un petit sourire au coin des lèvres et Malia était sur le point de l'écorcher vif. Pour les rassurer et éviter de parler, Horace leva un pouce en l'air.

Malia et Amélius l'aidèrent à se remettre sur ses pieds avec une grimace.

— Merci, dit-il à Lior.

— Pas de problème, quand tu veux.

— Je te hais, lui lança Malia.

— Quel honneur.

Une fois les esprits calmés, ils montèrent dans la carriole et s'arrêtèrent à quelques centaines de mètres de la ville la plus proche.

— Mon escouade se trouve dans la ville voisine, expliqua Malia, mais il y en a aussi une dans celle-ci pour une enquête de routine. Il y a de grandes chances qu'ils me contactent dès qu'ils sauront qui tu es. Enfin, j'espère.

Horace prit sa sœur dans ses bras et profita une dernière fois de la chaleur de son étreinte. Il la reverrait avant tous les autres, mais ce genre de moment ne leur serait plus autorisé. Elle prit son visage en coupe, les yeux humides.

— Sois prudent. Ne leur donne pas de raison de te tuer.

— Je ferai ce que je peux.

Malia recula de deux pas sans le quitter des yeux, puis rétrécit pour s'envoler vers son escouade. Ils avaient convenu qu'elle ne devait pas être présente lorsqu'il serait capturé, car cela pourrait attirer des soupçons sur son implication. Horace la regarda s'éloigner, un pincement au cœur.

Il s'accroupit ensuite devant Amélius. Il avait peur de ne pas être là pour le rassurer à l'avenir. C'était idiot, ce petit avait vécu dix ans sans eux et il ne leur avait jamais parlé de figure parentale, mais ils avaient veillé l'un sur l'autre durant ces derniers jours. S'il apprenait que Lior et Amosis avaient été méchants avec lui pendant son absence, ils auraient affaire à lui. Amélius lui sourit, faisant apparaître ses dents pointues.

— T'inquiète pas, s'ils m'embêtent, je les mange, fit-il comme s'il avait lu dans ses pensées.

Horace rit et Amélius l'enlaça.

— L'Originelle avait raison, j'ai besoin de toi, murmura Amélius.

Les yeux d'Horace s'embuèrent. Il prit le visage du petit garçon entre ses mains et déposa un baiser sur son front.

— T'es le plus résistant de nous tous, dit Horace, j'ai confiance en toi.

Il ébouriffa les cheveux d'Amélius, puis se redressa. Il tendit une main que Daphné saisit.

— C'était court, mais appréciable, fit-elle.

— Je suis d'accord.

L'armée fuyait les Sirènes comme une épidémie, de peur qu'elles ne prennent le contrôle des soldats, mais Daphné ne les avait pas envoûtés une seule fois. Au cours des dernières semaines, Horace avait appris qu'une espèce ne représentait pas les êtres indépendants qui la composaient. Il voulait voir le bon et le mauvais de chaque côté, et il trouvait que le monde n'en était que plus complexe.

Il accorda un signe de tête timide à Lior qui éclata de rire, puis lui tapa dans l'épaule, lui arrachant un gémissement.

— Allez, c'est bon, sans rancune. T'es pas si mal, pour une Fée.

Horace haussa les sourcils, surpris de ce soudain revirement de situation.

— Merci, je suppose ? Je n'ai jamais eu de problème avec les Nécromanciens, alors… je ne peux pas en dire autant.

Lior leva les yeux au ciel. Horace se retrouva à nouveau devant Amosis, peu sûr de ce qu'il devait faire. Ils n'allaient pas se faire un autre câlin, c'était bizarre. Amosis posa une main sur l'épaule d'Horace, proche de sa nuque.

— T'as intérêt à t'en sortir. Tu dois être là pour tous les voir tomber.

— Je te le promets.

Amosis lui attacha ses bracelets en bois autour des poignets grâce à l'Alchimie. Horace sentit ses pouvoirs s'échapper à nouveau, mais c'était moins oppressant qu'avant.

— Si tu veux les retirer, tu seras obligé de me retrouver.

Cette idée le réconforta. Il avait eu si peu de temps pour profiter de ses pouvoirs.

C'était le grand moment. Un pas après l'autre, Horace se dirigea vers la ville, sans cesser de se retourner pour regarder ses amis. C'était dur de se dire qu'il avait vécu avec ces personnes pendant si peu de temps, il avait l'impression qu'une vie entière s'était écoulée. Ses nerfs se tendirent quand il pénétra dans la ville, terrifié à l'idée de se rendre compte que tout cela n'avait été qu'un rêve et qu'il allait se retrouver à patrouiller normalement avec ses camarades.

Mais la douleur dans ses côtes était toujours là, sa lèvre le brûlait. Le rêve était loin d'être terminé.

Les rues étaient calmes en ce début de matinée. Il croisa quelques Nécromanciens, mais aussi des Sapiens et même des Vulpes. Horace se courba, porta la main à sa côte et se mit à courir avec affolement.

— À l'aide ! Aidez-moi ! Monsieur, y a-t-il des soldats ici ? Je vous en prie.

Le Sapiens le détailla, horrifié. Sans le lâcher des yeux, il pointa une direction qu'Horace s'empressa d'emprunter. Enfin, il tomba sur une AéroFée qui discutait avec des habitants, un bloc-notes à la main.

— S'il vous plaît, j'ai besoin d'aide !

L'AéroFée se tourna vers lui et fit tomber son bloc-notes de surprise. Horace s'effondra à ses pieds. En seulement quelques secondes, toute l'escouade était rassemblée autour de lui.

Chapitre 49 : Daphné

Les deux Fées étaient parties. Dommage, elles semblaient être les plus raisonnables. Daphné se retrouvait seule avec… Amosis, Lior et Amélius. Elle avait retenu leurs prénoms, au moins. Dans quoi s'était-elle embarquée ? Elle observa Lior réconforter maladroitement Amosis de tout ce qui était arrivé ces dernières heures. Les trafics, le départ d'Horace… il fallait avouer que ses chances de survie étaient minces. Amélius boudait dans son coin, mais il avait toujours cette expression confiante qui n'allait pas à un enfant de dix ans. Daphné l'avait associé à Bianca, mais c'était complètement différent. Les Drakóns n'avaient pas cet air fatigué sur le visage. Celui qui disait qu'ils devaient faire des efforts pour survivre. Les Drakóns n'avaient pas d'efforts à faire. Lui, portait le poids du monde sur ses épaules.

Tant mieux, au moins un qui pourrait apprendre l'humilité à Prius. Une rage silencieuse bouillonna en Daphné, comme à chaque fois qu'elle pensait à Victoria et lui. Ils ne perdaient rien pour attendre.

Eli, regarde-moi. Je vais les tuer assez lentement pour qu'ils me supplient de les achever.

Chapitre 50 : Horace

Horace était plongé dans le noir depuis plusieurs heures maintenant, un bandeau sur les yeux. Il sentait la carriole ballotter sur la route, mais les soldats prenaient soin à ce qu'il ne devine pas sa destination. Il leur avait suffi de quelques secondes pour comprendre qui il était, mais apparemment, les ordres n'étaient pas assez clairs pour qu'ils le tuent d'office.

Au bout d'une éternité, on le fit descendre du véhicule et on le poussa dans un bâtiment trop chaud pour la saison. Il entendait de l'activité tout autour de lui, des conversations professionnelles, le bruit des bottes sur le carrelage. Au fil des discussions, il regroupa assez d'informations pour comprendre qu'il se trouvait dans un centre de surveillance. Il avait déjà visité l'un d'entre eux pendant sa formation, cela l'avait fasciné. En revanche, on ne leur avait montré aucun prisonnier qui s'y trouvait. Tout à coup, l'angoisse naquit au creux de son ventre. Il était l'un de ces prisonniers, désormais.

Horace entendit une lourde porte s'ouvrir, puis on le fit asseoir. Quand enfin on lui retira le bandeau, la lumière aveuglante des cristaux phosphorescents lui fit mal aux yeux. Il lui fallut quelques secondes pour s'adapter et se rendre compte qu'il était dans une salle d'interrogatoire aux murs gris unis. Une odeur de plante grasse flottait dans l'air. Devant lui, une simple table en métal, et de l'autre côté, Parsé.

Horace sursauta en le voyant. L'homme qui l'avait élevé n'avait pas changé, cela n'aurait pas dû l'étonner, il ne s'était écoulé qu'un mois, mais Horace avait l'impression qu'il s'agissait de mille ans. Il avait toujours sa casquette bien enfoncée sur son crâne chauve, sa mâchoire carrée et ses yeux rieurs. Pourtant, son regard sévère donnait l'impression à Horace d'être de retour en enfance après avoir fait une bêtise.

— Horace, salua Parsé avec un sourire. Tu n'imagines pas la surprise que j'ai eue quand on m'a dit qu'on t'avait retrouvé. C'est un soulagement, tu sais ? Tu es le seul dont le corps n'avait pas été identifié, on espérait que tu ailles bien.

Les épaules d'Horace se détendirent et, pendant un instant, il le crut sincère. Malia avait été formelle, ils ne pouvaient pas lui faire confiance. Il était au courant que ses camarades étaient envoyés à la

mort. Et pourtant, il se sentait rassuré par sa présence.

— Je suis désolé, monsieur, murmura Horace. Je… J'ai été capturé.

— J'ai entendu dire cela. Tu as dû avoir peur, mais si tu es encore là, c'est que tu as été assez courageux pour oser t'enfuir, même après tout ce temps.

Parsé s'adossa à sa chaise et Horace hocha la tête. Il triturait nerveusement ses doigts et constata qu'on ne lui avait pas attaché les mains. Ils ne voulaient pas le faire paniquer. Il allait devoir choisir soigneusement les informations qu'il leur confierait.

Parsé lui donna un petit coup de pied sous la table. Il faisait souvent ça, quand ils étaient petits, pour attirer leur attention.

— Je pense que ça te ferait du bien de me dire ce que tu as sur le cœur, tu ne crois pas ?

Horace acquiesça de nouveau. Parsé se pencha au-dessus de la table avec un sourire complice.

— Alors ? Combien sont-ils ?

Horace se pencha à son tour, son cœur s'accéléra dans sa poitrine. Un sourire faillit lui échapper.

— Il est seul.

Note des Historiographes

D'après les recherches que nous avons menées sur l'Originelle, celle-ci n'était pas supposée intervenir dans les affaires des vivants. Depuis déjà plusieurs millénaires, il lui était interdit de prendre un disciple, mais les événements cités dans ce rapport indiquent qu'il s'agissait de sa deuxième violation.

Nous avons interrogé Aliora pour savoir pourquoi elle laissait son espèce briser les règles qui lui étaient imposées. Après plusieurs heures de silence, elle a soupiré et nous a dit mot pour mot :

« Sans son intervention, vous vous seriez réveillés beaucoup trop tôt. »

Remerciements

Je dois avouer que j'ai pris plusieurs de mes livres préférés en exemple pour savoir comment on écrivait des remerciements parce que, évidemment, je me disais qu'il y avait une manière précise de faire. Spoiler alert : non. Au moins, ça m'aura appris que je dois arrêter de me prendre la tête, et ÉCRIRE. Alors, allons-y.
J'ai passé des nuits et des jours à imaginer cette histoire, mais la faire tenir debout aurait été bien plus compliqué sans l'aide de mes incroyables bêta-lecteurs : Rosario Gandossi, Laura Thiébaux et Roberto Vecchione. Merci à eux pour leurs avis précieux.
Merci à Aurélie d'Abra Correctio pour son professionnalisme et sa bienveillance, car ce texte serait rempli de fautes sans son aide.
Cette année, j'ai participé à deux formations de l'institut Licares, me permettant de perfectionner mes techniques d'écriture et de découvrir le monde de l'autoédition. Je voudrais remercier mes formateurs, Lucie Castel et Johanna Vogel, ainsi que Dimitri Pawlowski, Audrey Lancien et tous ceux qui ont partagé leur savoir au cours de ces semaines d'enseignement. J'ai également rencontré de nombreux auteurs publiés et futurement publiés durant ces formations. À tous les formateurs et élèves de Licares, merci pour le soutien et l'entraide bienveillante qui règne au sein de la communauté.
Enfin, je ne pense pas que je serais allée aussi loin sans le soutien de mes proches. Mes amies, Lorène et Mayline, qui m'ont écoutée déblatérer pendant des heures sur des intrigues potentielles et la construction de mon monde (et ce n'est pas près de s'arrêter). Nos esprits un peu tordus se sont bien trouvés.
Et bien sûr, ma famille. Maman, merci de croire en moi, même si c'est un peu flou pour toi, tout ça. Papa, tu te donnes du mal pour m'aider, tu as réalisé toutes les illustrations de ce livre et je ne te remercierai jamais assez de faire tout ça sans rien demander en retour. Laura, ma sœur, merci d'avoir pris le temps de lire cette histoire alors que tu lis peu de fantasy, ton avis a été très précieux pour amener ce roman à la vie. Je vous aime.